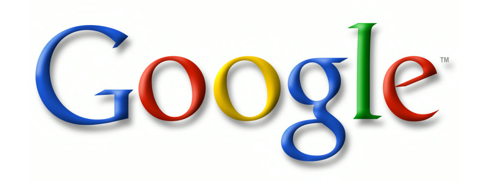
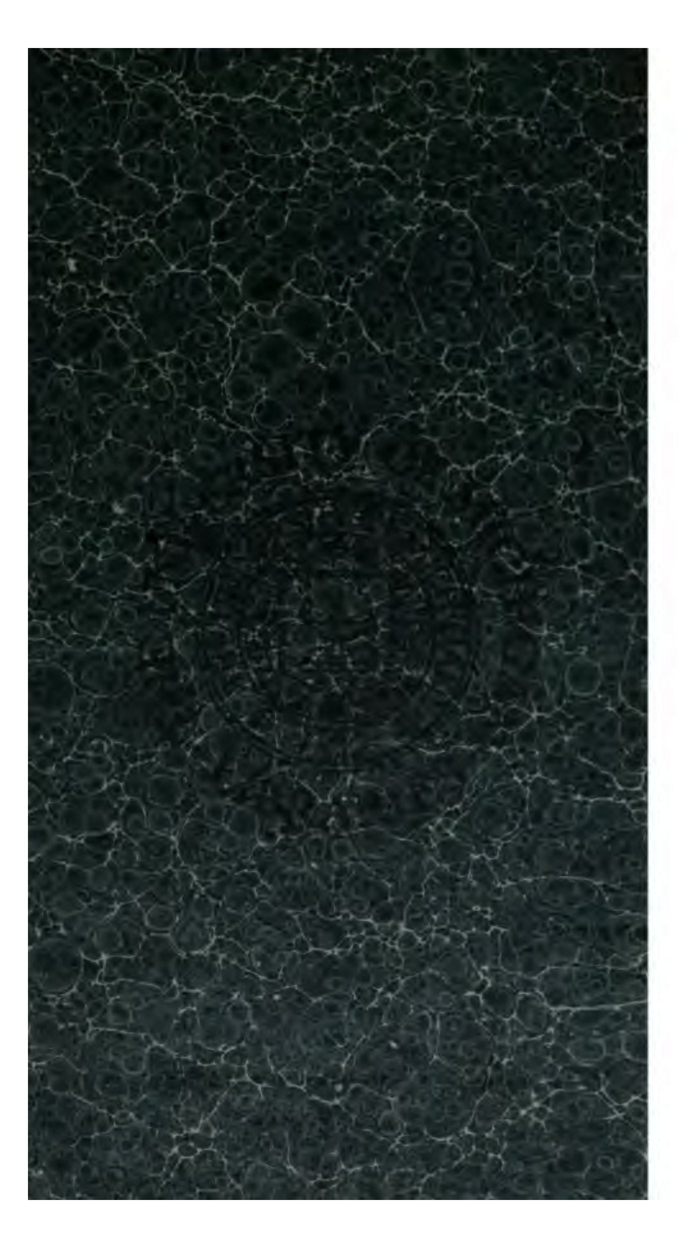
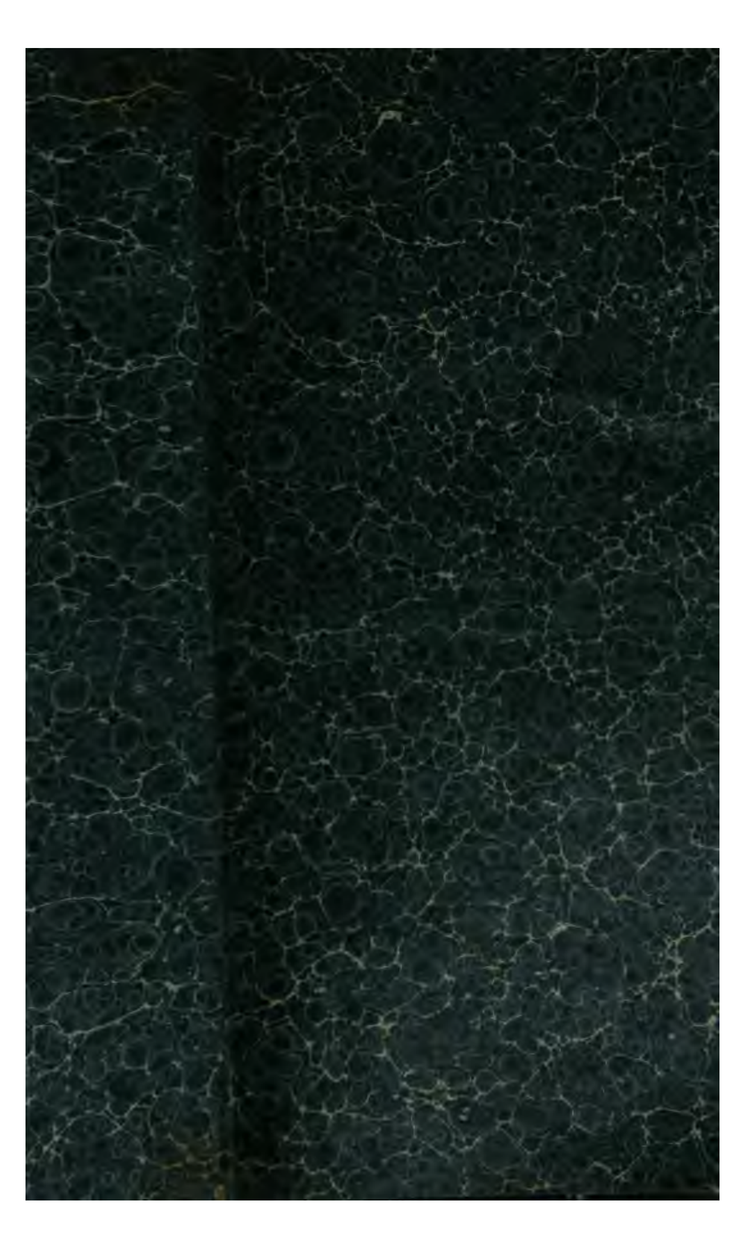






MÉMOIRES
D'UN CONSPIRATEUR

PARIS. — TYP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

LE COMTE RUFINI

(LORENZO BENONI)

ANCIEN AMBASSADEUR DE SARDAIGNE.

MÉMOIRES

D'UN

CONSPIRATEUR

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1855

AVANT-PROPOS

L'auteur de cet ouvrage, M. Giovanni Rufini, de Gênes, et les principaux personnages qu'il met en scène, ont été facilement reconnus sous les pseudonymes substitués à leurs véritables noms, car ces personnages, entre autre le célèbre Mazzini (appelé *Fantasio* dans ces Mémoires), sont tous historiquement associés aux divers mouvements révolutionnaires qui

ont agité la péninsule italienne depuis 1830 jusqu'en 1848.

Un peu d'ironie perce à travers le libéralisme de M. G. Rufini. Ses opinions ont dû nécessairement se modifier par les déceptions qui suivent presque toutes les révolutions, bien plus encore que par les fonctions éminentes auxquelles Lorenzo fait allusion en déclarant qu'il n'était pas né diplomate.

L'autobiographie de Lorenzo Benoni nous initie successivement à la vie de famille, à la vie universitaire et à la vie politique, dans l'Italie contemporaine, les deux parties de ce tableau dramatique se complétant l'une par l'autre, quand nous reconnaissons parmi les conspirateurs du carbonarisme les mêmes écoliers qui s'étaient insurgés contre les *tyrans* du collége.

Le succès de l'ouvrage a été grand en Angleterre, où il a déjà eu trois éditions. Nous espérons qu'il ne sera pas moindre en France et en Piémont, l'interprète

français de l'auteur ayant rendu sa pensée et son style même avec une fidélité scrupuleuse. Cet interprète est M. Jules Gourmez, avec la collaboration de M. Amédée Pichot, directeur de *la Revue britannique*, où a paru la première partie de *Lorenzo Benoni*.

Paris, 1er mars 1855.

MÉMOIRES
D'UN CONSPIRATEUR

CHAPITRE PREMIER

Mon éducation. — Un charivari. — Mes projets. — Mes désappointements et aventures de voyage.

Tous les matins, quand l'horloge sonnait onze heures, mon oncle le chanoine disait sa messe, et tous les matins c'était moi qui la servais. Cette cérémonie avait depuis longtemps perdu pour moi l'attrait de la nouveauté, répétée ainsi invariablement pendant deux ans, et comme d'ailleurs la messe de mon oncle était longue, il est inutile de dire que je ne la servais pas sans un profond ennui, quoiqu'en véritable espiègle et uniquement pour me faire une distraction, — car je n'aimais pas le vin, — je me permettais de donner l'accolade au carafon que j'aurais dû replacer, sans y toucher, derrière un rideau à gauche de l'autel.

La messe finie, pendant que mon oncle déposait ses habits sacerdotaux dans le vestiaire de la sacristie, j'allais régulièrement à la poste chercher ses lettres, que régulièrement aussi je plaçais sur sa serviette de table... Avant que je fusse de retour il était près de midi, l'heure de notre dîner, — et le couvert était mis.

Mon oncle, frère aîné de mon père, habitait une petite ville, à moitié chemin entre Gênes et Nice, où il dirigeait, assez mal, les biens de ma mère, qui consistaient principalement en plants d'oliviers. Mon père habitant Gênes et

mon oncle la petite ville ci-dessus mentionnée, j'ignore quels motifs l'engagèrent à envoyer son fils aîné à mondit oncle le chanoine pour commencer avec lui son éducation dès qu'il eut atteint l'âge de sept ans. Je laisse ma mère de côté, parce qu'elle n'avait pas voix au chapitre : tout ce que je sais c'est que c'était un précédent établi : après le fils aîné, le second, mon frère César, et après César, moi le troisième, chacun à notre tour nous avions successivement été recevoir les premiers éléments des belles manières et étudier le rudiment de la langue latine à l'ombre des oliviers maternels, pour passer de là au collége royal de Gênes, deuxième et inévitable stage de notre carrière dans la vie.

Mon oncle était un homme d'une soixantaine d'années, plutôt bon que méchant, qui passait six mois sur douze à attendre merveilles de la prochaine récolte et les autres six mois à déplorer le désappointement de ses espérances, — oscillant ainsi continuellement entre les deux extrêmes d'une attente sans limites et d'un désespoir sans réparation. Mon oncle n'avait qu'une idée distincte dans la tête, — les olives; un seul intérêt dans la vie, — les olives; un seul texte de discussion, chez lui ou ailleurs, — les olives. Olives de toutes les espèces et de toutes les grosseurs, — olives salées, olives sèches, olives confites, — encombraient la table à dîner et à souper; — on ne servait aucun plat qui ne fût assaisonné aux olives. Toutes les promenades de mon oncle, promenades dont j'étais le compagnon forcé, avaient pour unique but d'observer l'apparence des olives sur les arbres et d'épier leurs progrès : à certaine époque de l'année, je puis dire à la lettre que nous marchions sur les olives qui étaient répandues sur le parquet de notre grand vestibule. L'air que nous respirions était imprégné d'émanations d'olives.

Les rares intervalles pendant lesquels on laissait les olives tranquilles, mon oncle les employait à maudire la France et les Français. C'était une espèce de dada supplé-

mentaire pour lui. Qu'avaient fait la France et les Français au vieux chanoine? Je n'en sais rien, mais je me rappelle, à ce sujet, une anecdote qu'il ne cessait de répéter avec une nouvelle explosion de gaîté chaque fois et un peu d'orgueil. Un jour qu'il se trouvait près des bords du Var, là où cette rivière sépare la Sardaigne de la France, il avait franchi le pont, avait passé sur la rive française, avait mordu son pouce en défiant la France, et s'en était revenu triomphant. Que la France se tire de là comme elle pourra.

Mon oncle, ai-je dit, était plutôt bon que méchant. Malheureusement Margharita, sa vieille gouvernante, qui le menait par le bout du nez, était plutôt méchante que bonne. Cette dame me regardait comme un intrus dans la maison et me traitait en conséquence. Elle m'eût volontiers reproché toutes les croûtes de pain que je mangeais; c'était elle qui d'ordinaire me servait à table, et elle s'y prenait si adroitement que, quoique mon assiette parût assez bien garnie, je pouvais à peine trouver dans le contenu de quoi satisfaire un appétit qui n'était certes pas des plus voraces. Les repas finis, Margharita en renfermait si soigneusement les restes, que la plus exacte perquisition dans la maison n'aurait pu y faire découvrir assez d'aliments pour régaler une souris. Réellement, je me sentais parfois une telle faim, que j'aurais presque mangé les semelles de mes souliers. Margharita n'était pas femme à se laisser toucher par les arguments ni la prière, et un appel à mon oncle ne faisait qu'empirer les choses, en ce sens que c'était m'attirer un nombre indéfini de soufflets sur les oreilles, — exécution sommaire qui semblait procurer une vive jouissance à dame Margharita et qu'elle se procurait plus souvent que besoin n'était, si on considère que le patient était une pauvre petite créature, frêle et délicate, n'ayant pas en elle une surabondance de vie.

Un grand et maigre jeune abbé, au teint sale, aux entrailles faméliques, venait tous les soirs, après dîner,

m'initier aux mystères de la langue latine, à raison de six sous par heure. Du latin à six sous ne saurait être du latin de première qualité, et cela expliquera comment mon maître m'enseignait à décliner *bonus* avec le comparatif *bonior* et le superlatif *bonissimus*. Ce qui me frappait le plus chez ce digne pédagogue était une faiblesse d'estomac chronique dont l'accès le saisissait, tous les jours, juste au moment où mon oncle fermait la porte de la maison pour aller faire une promenade. Le pauvre abbé souffrait le martyre, et il ne pouvait se soulager que par quelques gorgées répétées du contenu d'une certaine grosse dame-jeanne verte, placée dans un coin de l'office, le vin étant le seul des articles de consommation qu'on ne tenait pas sous clé, parce qu'on savait que je ne l'aimais pas. Il était assez singulier que le vin pût être appliqué comme un spécifique contre les maux d'estomac ; mais, chose plus singulière encore, toutes les fois que mon oncle restait au logis pendant la leçon, mon jeune maître n'avait jamais son attaque ; ce jour-là, en revanche, il était de si mauvaise humeur, qu'il avait quelque chose à reprendre dans tout ce que je disais et faisais.

Tel était le cercle au milieu duquel je tournais depuis deux années, et dans lequel, par le décret paternel, j'aurais tourné une année de plus, lorsqu'un de nos voisins, un veuf ayant la soixantaine, s'avisa de se remarier, — événement qui, entre autres effets, eut celui, — bien inattendu, — d'opérer une révolution dans mon existence.

C'était et c'est encore la coutume en ces contrées que, lorsqu'un veuf entre pour la seconde fois dans le saint lien du mariage, il est gratifié gratuitement d'un charivari en forme de sérénade. A la fin du jour de noces, vers la tombée de la nuit, juste au moment où nous nous mettions à table pour souper, nous fûmes surpris par un bruit de tambours, de fifres et de tambourins, qui nous attira à la fenêtre. C'était, en vérité, un beau spectacle. La grand'rue, sur laquelle donnaient nos croisées, et où le malheureux

couple demeurait à trois portes de la nôtre, se remplissait de monde. Des troupes de villageois, trois de front, arrivaient processionnellement, les uns brandissant des branches de pin allumées au bout d'une perche, d'autres portant des plantes de mauve grosses comme des arbres (charitable avis donné au marié de modérer son ardeur juvénile). Au centre du cortége, dans un char tiré par quatre baudets, on avait assis majestueusement deux énormes pourceaux, sur la tête desquels un buisson d'althéas gigantesques formait un dais si élevé qu'il atteignait au premier étage des maisons. La marche était fermée par une foule compacte d'hommes, de femmes et d'enfants, armés de fifres, de cornets, de tambours, de casseroles, de pincettes, de pelles à feu... de tous les instruments, en un mot, capables de faire du bruit.

Le char s'arrêta sous la fenêtre du marié : là, au signal du chef de cet orchestre burlesque, les hommes et les femmes se mirent à hurler, les ânes à braire, les pourceaux à crier, les tambours à battre, les pincettes à racler les casseroles; bref, il s'éleva un concert assez formidable, non-seulement pour déchirer les oreilles des vivants, mais encore pour réveiller les morts.

Je jouis excessivement de cette fête, mon seul regret étant de ne pouvoir aller me mêler à la foule, afin de faire comme les autres enfants que j'admirais beaucoup et qui avaient pour fonction de traîner sur le pavé de grosses chaînes de fer.

Mais mon oncle, ami particulier de celui à qui s'adressait la sérénade, était d'un autre avis. Il désapprouva fortement ce charivari, s'écria que c'était une honte, et recommanda expressément qu'on fermât hermétiquement toutes nos fenêtres le lendemain, pour protester contre la cérémonie burlesque qui, selon l'usage, devait se répéter trois jours de suite. Le lendemain, même spectacle dans la rue. J'éprouvai le supplice de Tantale, mais je restai. Hélas! le troisième jour, la tentation devint trop forte et

je n'y résistai plus. Un peu avant l'heure du souper, je m'esquivai sans être aperçu, et pénétrai, à travers la foule, jusqu'à la troupe des enfants, que j'enviais depuis deux grands jours. On m'offrit le bout d'une chaîne, et je me mis à l'œuvre *con amore*. Je m'en donnais à cœur joie, lorsque dame Margharita fondit sur moi, me saisit au collet et me traîna à la maison.

Mon oncle était magistralement assis, la serviette au cou. Je me sentis en présence d'un juge indigné. — Le fils de mon père, le neveu de mon oncle! se déshonorer, se dégrader jusqu'à jouer un rôle dans un pareil scandale, se mêler aux rangs de la canaille!... c'était trop fort, et cet acte infâme méritait un châtiment exemplaire. Je fus donc condamné à la réclusion la plus complète, *carcere duro*, c'est-à-dire à être emprisonné dans un sombre caveau contigu à la salle à manger.

En attendant que cette sentence reçût son exécution, je fus provisoirement renvoyé dans ma chambrette pour m'y coucher sans souper. Le lendemain matin, le geôlier me réveilla... je veux dire que dame Margharita me dit de me lever, me consigna dans mon cachot et m'y laissa jusqu'à l'heure du coucher. Le soir, ce fut elle encore qui vint me chercher pour me reconduire à mon lit. Le lendemain, la punition recommença et les jours suivants pendant une semaine... Avec une telle perspective devant moi... je me sentais accablé de tristesse, d'autant plus que le régime du pauvre prisonnier consistait en une assiettée de soupe et un morceau de pain sec.

Mais les tourments de la faim eussent été encore supportables avec cette maigre pitance, sans la terreur qui envahissait mon caveau chaque soir, quand je me voyais environné de ténèbres et de silence ou troublé par des bruits qui me semblaient aussi étranges que mystérieux. Je m'y aguerris cependant peu à peu et je me serais accoutumé peut-être à cette solitude, sans l'*ennui* qui, par sa monotone et lourde oppression, devenait le plus hor-

rible des supplices. Être là tout le jour seul; plus de leçon, plus d'abbé, plus de livres, plus d'entretien avec personne... Oh! oui, c'était là une torture inexprimable, qui finit par me réconcilier avec les bruits dont j'avais eu d'abord si grand'peur et que j'invoquais maintenant comme une voix consolatrice... la peur chassait du moins un moment l'*ennui*.

Et néanmoins, je n'avais qu'un mot à prononcer pour redevenir libre. Dans la cloison qui séparait mon cachot de la salle à manger était une petite ouverture grillée à travers laquelle je pouvais entendre tout ce qui se disait de l'autre côté. Plus d'une fois, j'entendis le chanoine insinuer clairement, pendant son dîner, que ma grâce me serait accordée pourvu que je la demandasse. Mais j'étais trop exaspéré par le traitement qui m'était infligé, pour que je voulusse implorer le pardon de mon juge et de mon geôlier. « Non, me disais-je à moi-même dans mon obstination d'enfant; non, jamais! » Ma pensée se concentrait sur un autre but... Je méditais un plan d'évasion. Je voulais fuir et fuir jusqu'à Gênes. Une nuit, je m'étais levé, j'étais descendu à pas furtifs. J'avais même la main sur le loquet de la porte, mais le cœur m'avait manqué... il faisait une nuit si noire!

Le onzième jour de ma captivité, je saisis la fin d'une conversation qui avait commencé à voix basse entre dame Margharita et mon oncle : « Voilà de beaux anchois, disait ce dernier, j'ai envie d'en envoyer à ce pauvre enfant. Je sais qu'il les aime. » Mon cœur se dilata de plaisir, non pas tant à la perspective des anchois qu'à celle d'un adoucissement de rigueur que me faisait augurer cette bonne parole. Au même instant, Margharita ouvrit la porte de ma cellule, vint à moi et me servit une assiette... pleine d'arêtes. C'était une plaisanterie cruelle. Je ne dis rien, mais je jurai que le lendemain je serais parti... Je le jurai en me traitant de lâche si je ne le faisais pas. Et, en effet, je tins mon serment. Je restai habillé toute la nuit, et, au

point du jour, je m'esquivai sans bruit en prenant la route de Gênes.

Nous étions dans le mois de septembre et le temps était superbe... Je marchais d'un bon pas, m'arrêtant de temps en temps pour me reposer. A midi, le soleil devint brûlant, et je fis un somme dans un champ près de la route. Je rencontrai de nombreuses figures de connaissance qui me demandaient où j'allais ainsi tout seul, — question à laquelle je répondais constamment en nommant un endroit où mon oncle allait souvent et où, disais-je, il m'avait envoyé faire une commission. Je n'avais ni provisions ni argent pour en acheter, mais je mangeais abondamment d'excellents raisins qui m'étaient obligeamment donnés par les villageois que je voyais dans les vignes. Sur le soir, j'entrai dans une petite ville où j'avais été auparavant et où je savais qu'on avait bâti une église nouvelle... J'allai donc droit à l'église, m'étendis entre deux larges pierres, dis mes prières et m'endormis.

Le soleil était levé depuis une heure lorsque je me réveillai et me remis en route. Je sentais une fatigue douloureuse dans mes membres, mes pieds s'enflaient, je commençais à m'inquiéter à l'idée de ne pouvoir poursuivre ainsi mon voyage. Cependant je cheminais aussi lestement que je pouvais et j'arrivai bientôt à une petite maison blanche, à demi cachée par les arbres, quand, au moment où j'allais passer outre... quelle fut ma surprise d'entendre au-dessus de ma tête une voix bien connue qui s'écriait très-distinctement : « Enfin, le voilà ! » Je levai les yeux et vis à une fenêtre les figures grimaçantes du chanoine et de Margharita qui, ayant tout à coup perdu mes traces la veille pendant une de mes haltes, s'étaient arrêtés à cette maison, auberge de la route, et y guettaient ma venue, persuadés que je devais forcément passer là. On devine le reste... Quelques heures après, j'étais de nouveau dans l'odieuse demeure que j'avais espéré ne plus revoir jamais.

Mon oncle et dame Margharita me raillèrent beaucoup sur ma tentative d'évasion : ils ne m'appelaient plus que le *fugitif* ou le *déserteur*, et tous ceux qui venaient leur rendre visite étaient invités à m'appeler de même. Mon escapade n'eut pas de suite plus sérieuse. Mais le chanoine, qui avait écrit à mon père ma honteuse conduite dans l'affaire du charivari, lui écrivit de nouveau pour lui raconter tout au long ce second épisode, me peignant par-dessus le marché comme un enfant si volontaire, si opiniâtre, si indiscipliné, si ingouvernable, que mon père jugea nécessaire de briser, sans perdre de temps, ce caractère rebelle, et résolut de m'envoyer immédiatement au collége.

Quelques jours après les événements que je viens de raconter, je rapportai de la poste une lettre qui fit sensation sur mon oncle. Elle était de mon père. Le chanoine prit son air le plus solennel, fronça plusieurs fois le sourcil, fit plusieurs tours dans la salle à manger, puis, s'arrêtant devant moi et me regardant en face, me dit de sa voix la plus accentuée : « Déserteur, votre père vous rappelle à Gênes, vous allez entrer au collége. »

La perspective d'une vie de collége ne m'était nullement agréable, sans doute ; mais la vie que j'avais menée jusque-là était si misérable, que tout changement était le bienvenu. D'ailleurs, j'avais toujours été élevé dans l'idée que je devais aller au collége ; depuis que j'avais l'âge de raison, je savais que j'y étais en quelque sorte prédestiné. Je pris donc les choses avec plus de calme que mon oncle ne s'y était attendu probablement, et je me contentai de répondre que j'étais prêt à faire tout ce qui conviendrait à mon père.

Or, qui sait ce qui serait arrivé de tout ce qui précède, si notre voisin le veuf ne s'était pas mis dans la tête de convoler en secondes noces?

Les préparatifs de mon départ furent bientôt faits. Ma garde-robe, que j'aurais pu porter sous mon bras, consistait en une demi-douzaine de chemises, autant de paires

de bas, et d'une paire de pantalons taillés dans une des vieilles soutanes de mon oncle, plus le vêtement de futaine que j'avais sur le corps. Ainsi donc je pus partir le lendemain, un mardi, à sept heures du matin, avec mon paquet.

Mon oncle me recommanda à un sien ami qui allait à Gênes pour affaires, et qui promit d'avoir soin de moi. En recevant mes adieux, le vieux chanoine me donna un écu de cinq francs avec la stricte injonction de ne pas le dépenser, un pot d'olives confites que je devais manger avec mon pain, finalement sa bénédiction, et nous nous quittâmes.

Le mouvement de la voiture, carrosse de voiturin très-lourd, auquel je n'étais pas habitué, m'amusa d'abord et me causa du malaise... un vrai malaise. Le monsieur chargé de moi et qui était assis sur la banquette vis-à-vis, me demanda plusieurs fois si je me sentais malade, et je répondais toujours négativement; mais la vérité est que je souffrais horriblement... ce qui se termina par une crise fatale à mon protecteur. Cet incident suffit pour l'indisposer tellement à mon égard, qu'après m'avoir donné cordialement à tous les diables, il ne fit pas plus attention à moi que si j'étais resté dans la salle à manger de mon oncle. Au bout de quarante-huit heures, lorsqu'après avoir été secoué sans relâche par les cahots de notre véhicule, j'arrivai enfin à Gênes, malade et mourant de faim, je me vis abandonné, seul, au milieu de la place de l'*Annunziata*. Là, mon paquet sous le bras, je me sentais la plus grande envie de fondre en larmes... Je n'avais pas encore neuf ans.

Quoique ayant quitté Gênes à un âge très-tendre, j'aurais pu trouver seul la maison paternelle si j'avais été déposé dans quelque place centrale; mais ma mémoire ne reconnaissait aucun des lieux où je me trouvais, et je résolus de demander mon chemin. Apercevant, à peu de distance, un groupe de messieurs, le fouet à la main et

des pipes à la bouche, je les abordai et m'armai de tout mon courage. Je les priai de me dire s'ils savaient où demeurait M. Benoni (mon père). La question parut exciter vivement la gaieté de la compagnie, et l'un de ces messieurs, grand homme à moustaches noires, avec un bonnet de soie et un chapeau ciré par-dessus, me demanda si j'avais de l'argent. — Oui, un écu de cinq francs, répondis-je. — Eh bien, mon petit garçon, donne-le moi, et je te conduirai chez M. Benoni. J'étais si impatient d'arriver chez mon père que j'acceptai immédiatement ce marché. Ayant palpé mon écu, le monsieur aux moustaches noires me dit de l'attendre jusqu'à son retour, et s'éloigna avec les autres. J'étais très-fatigué, et je remarquai devant moi un banc de bois près d'un boulanger. Je m'y transportai, m'y assis et attendis. J'attendis si longtemps qu'à la fin je soupçonnai que le monsieur et l'écu s'étaient perdus tous les deux, et que j'étais la dupe d'une escroquerie : découverte peu faite pour relever mon courage.

Une grosse femme, probablement la boulangère, me demanda ce que j'attendais sur son banc, et je lui racontai mon histoire. « Ah! pauvre enfant, dit-elle, vous avez été cruellement pris pour dupe; mais qui a jamais pu songer à envoyer tout seul un si petit agneau! Allons, mon ami, cherchez à vous souvenir de l'endroit où est la maison de votre père pour que je vous dirige de ce côté. » Je mentionnai l'église Saint-Georges, que je savais en être proche. « Ah! c'est bien loin, dit la femme... mais, si vous voyez l'église, êtes-vous sûr de trouver vôtre chemin jusqu'à votre maison? » Je répondis affirmativement. La bonne grosse femme siffla deux fois. A ce signal accourut, du réduit mystérieux de la boutique, un petit mitron à demi-nu qu'elle chargea de m'accompagner jusqu'à Saint-Georges, et de veiller sur moi jusqu'à ce que j'eusse trouvé la porte de mon père. Je remerciai de mon mieux la brave boulangère, et suivis mon guide. Au bout d'une demi-heure nous avions gagné l'église, d'où je reconnus facile-

ment mon chemin; mais j'arrivai si fatigué et si triste, que j'osai à peine tirer le fil de la sonnette. Il me semblait qu'on allait me repousser comme un imposteur. On me reçut cependant : aucune parole humaine ne peut rendre quelle douceur j'éprouvai à me sentir pressé dans les bras de ma mère et à fondre en larmes sur son sein.

Les tendres caresses et les soins de ma mère eurent bientôt dissipé le sentiment d'isolement et de tristesse si peu naturel dans un enfant. Après deux ans d'exil il était si nouveau pour moi, si délicieux d'être aimé, d'être soigné, d'être quelque chose pour quelqu'un; mais, hélas! ce rayon de soleil dans ma vie d'enfant ne l'illumina pas longtemps. Cinq jours après mon retour, l'uniforme de collége fut apporté par le tailleur, et mon père, qui était resté froid et sec avec moi, m'avertit d'être prêt pour le lendemain matin, son intention étant que j'entrasse au collége ce jour-là. Le lendemain matin, en conséquence, je revêtis mes culottes bleues et mon frac du même drap avec des boutons dorés, portant pour devise ces mots: COLLÉGE ROYAL. Je mis mon chapeau à cornes, et après un brusque adieu noyé de larmes, je m'arrachai des bras de ma mère et de mes frères pour suivre, le cœur gros, mon père qui fronçait le sourcil d'impatience. L'heure à peine écoulée, j'avais franchi la porte fatale et me trouvais en présence d'un vieil ecclésiastique, dont je fus invité à baiser la main. Ce dignitaire me donna sur la tête deux ou trois petites tapes caressantes et me livra à un autre prêtre qui me livra à un troisième, lequel me conduisit à travers un labyrinthe de corridors. Ce troisième personnage me demanda mon nom, l'inscrivit dans un registre et me remit un cahier de papier avec une plume.

La salle où j'étais ainsi enregistré avait pour mobilier cinq longs rangs de larges pupitres, avec un siége de bois pour s'y asseoir, et séparés en compartiments distincts, dont chacun constituait une place. Une de ces places me fut assignée, et je m'y assis, objet de la contemplation de

dix-huit petits garçons sur lesquels je dirigeais à mon tour mes yeux étonnés.

Mais avant d'aller plus loin, c'est le lieu de jeter un regard sur l'organisation intérieure de la communauté, telle qu'elle était en 1818, époque à laquelle je devins un de ses membres.

Le Collége royal comptait, à cette date, une centaine d'élèves, depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de quinze, séparés en cinq divisions de vingt environ, classés selon l'âge et la taille, en tenant compte aussi des progrès des études.

Chaque division formait un ensemble indépendant, qui avait son maître surveillant, sa salle de classe, sa cour de récréation et son dortoir. Ce n'était qu'à l'église et au réfectoire que tout le collége se trouvait réuni, mais là même sans aucun mélange des divisions, qui avaient chacune son banc et sa table.

Le Collége royal était sous la direction des révérends pères somasques, un des ordres monastiques voués, par leur institut, à l'éducation de la jeunesse.

Voici la hiérarchie de leur gouvernement :

.Un père recteur : — puissance souveraine, sans contrôle, sans appel, — czar et pape à la fois.

Un père sous-recteur : — lieutenant du premier en cas d'absence ou de maladie.

Un père ministre : — le véritable pouvoir exécutif, présent partout et se mêlant de tout.

Au dernier rang les préfets ou surveillants. — Un préfet était placé à la tête de chaque division, qu'il ne quittait ni de jour ni de nuit. A table, à la salle d'étude, à l'église, à la cour de récréation, l'inévitable préfet était toujours là, — présent partout. Pendant la nuit, de son lit placé à l'extrémité la plus élevée du dortoir, il dominait d'un coup d'œil toutes les couchettes, — gardien vigilant de l'ordre et du silence.

Je dois ajouter que les fonctions ennuyeuses et si asser-

vissantes du préfet étaient si mal rémunérées, qu'il fallait appartenir, pour les accepter, à la classe la plus basse de la prêtrise. Les préfets généralement étaient des hommes sans culture ou sans instruction d'aucune sorte, qui justifiaient assez bien le dicton de notre collége, que leur tonsure n'était qu'une exemption de la charrue ou de la conscription.

Dans cet établissement, je vécus cinq longues années, dont Dieu me garde de vouloir raconter en détail tous les incidents. Je puis résumer en ces termes les deux premières : souffrances de corps et d'esprit, engelures, coups, tâches impossibles imposées par une vieille et laide figure grondeuse ou colère ; puis, tous les jeudis (jours de visite pour les parents), oubli de toutes mes terreurs quand apparaissait un aimable et doux visage, qui me répétait tout bas, avec l'accent naturel, des paroles de tendresse et d'encouragement.

Le souvenir des deux années suivantes ne sera ni plus long ni plus difficile. Pendant ces deux années-là, les choses vont en s'améliorant lentement, mais réellement ; devoirs devenant peu à peu moins impossibles, puis assez aisés, enfin très-aisés à faire. Je contracte une amitié intime, et, avec le temps, je suis un petit personnage dans notre collége.

Reste la cinquième et dernière année, sur laquelle je demande la permission de m'étendre un peu plus longuement. Les divers incidents de cette période de ma vie scolaire me fourniront l'occasion de donner une idée générale du système d'éducation suivi alors en Piémont, et ils pourront peut-être intéresser ceux de mes lecteurs qui ont conservé dans l'âge mûr un don précieux, — la faculté de redevenir encore enfants avec les sentiments et les sensations de cet âge.

CHAPITRE II

Où sont introduits de nouveaux personnages et où je raconte la mort violente d'un moineau.

Quatre ans se sont écoulés, et le petit garçon du chapitre précédent est devenu un écolier de treize ans, — mince, pâle et assez grand pour son âge, — qui, dans la seconde division dont il fait partie, occupe un rang parfaitement honorable et d'une véritable importance, mais très-peu commode.

Cette division n'était pas d'ailleurs très-bien partagée, et la plupart de ses membres subissaient une destinée fort triste, due un peu, d'abord, à une brute de préfet dont il sera question ci-après, mais principalement à un système de cruauté, de spoliation et d'oppression, organisé par une minorité triomphante de quatre qui régnaient sur dix-sept de leurs camarades et les traitaient comme des nègres, malgré leur imposante majorité.

Comment, quand et par quels moyens s'était fondée cette tyrannie abominable, c'est ce que je ne saurais dire. Je la trouvai établie et en plein exercice lorsque j'entrai dans la seconde division. Je vais essayer d'en donner une idée en esquissant le portrait des quatre petits tyrans qui s'érigeaient en maîtres despotiques.

Anastase, — tel était le nom de notre principal tyran, — était un petit bancal, une espèce de nain, avec une grosse vilaine tête disproportionnée, un nez épaté, une large bouche, ayant une physionomie de chat-tigre, — un pendant du Quilp de Charles Dickens. C'est encore un mystère pour moi que cet être, privé de toute supériorité physique ou morale, insolent dans la prospérité, lâche dans le péril, exerçât un ascendant si absolu sur tous ceux qui l'entouraient. On le savait aussi rapace que barbare et moqueur ; on le haïssait, on le méprisait ; mais chacun pliait sous cette puissance inexplicable, et à un tel degré

que le plus hardi tremblait au son de sa voix quand il lui donnait un accent de colère ou de menace.

Aujourd'hui encore, au bout de trente ans, lorsque je pense aux misérables douleurs dont ce mauvais génie empoisonna nos jeunes années, — lorsque je me souviens de nos nuits sans sommeil et de nos larmes amères, ma poitrine se gonfle et ma main tremble d'indignation. Je citerai un trait qui me semble le caractériser.

A cette date, un grand événement absorbait l'attention de toute l'Europe. Je veux parler des efforts héroïques d'une poignée de Grecs contre l'oppression musulmane. De vagues récits de cette lutte avaient pénétré jusque dans notre collége, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une sympathie universelle fut excitée parmi nous pour les Grecs et la cause chrétienne. Anastase, le seul de notre division et, je crois, de tout le collége, s'était déclaré pour les Turcs et appelait rebelles les Grecs.

Deux écoliers, remarquablement grands, robustes et stupides, les deux Hercules de la division, formaient sa garde et agissaient comme ses bourreaux impitoyables. C'étaient eux qui levaient ses contributions dont il leur revenait une bonne part, et c'étaient eux qui maintenaient la plus stricte subordination en frappant le malheureux qui laissait échapper la moindre velléité de résistance : tantôt ils assommaient la victime d'un coup de poing; tantôt, pire encore, ils lui infligeaient des coups de corde.

Mais quelle que fût l'énergie avec laquelle ces deux représentants de la force brutale défendaient la domination d'Anastase, ils n'étaient pas le seul ni le plus essentiel soutien de son autorité. Il en était redevable plus encore à la protection avouée et à la sanction morale d'un des plus influents personnages de la division, le quatrième individu de cette constellation de despotes.

Beau, riche et généreux, avec un titre et un nom historique, — deux circonstances qui ne manquent jamais de faire impression sur une imagination d'enfant, — le

jeune prince d'Urbino possédait tout ce qui peut le mieux séduire et entraîner la foule. La partialité servile des supérieurs et les insinuations des flatteurs, qui ne sont pas moins nombreux dans le collége que dans le monde, avaient fini par gâter un caractère naturellement bon, en lui persuadant que son titre le plaçait bien au-dessus de ses camarades plébéiens et lui donnait le droit de les commander. Le prince, je dois l'avouer, usait modérément d'un pouvoir que, par le fait, il partageait avec Anastase, et dont il ne se prévalait que par occasion, pour satisfaire quelque petite vengeance personnelle, car il était très-vindicatif; mais alors même il avait l'adresse de mettre sur le premier plan son collègue, sur qui retombait ainsi presque tout l'odieux. Il détournait les ressentiments par cette politique machiavélique et en blâmant de temps en temps très-librement les actes d'Anastase relativement à ses exactions, auxquelles il était trop fier et trop riche pour s'associer. Enfin, quand il le voulait, il avait aussi ses arts de séduction, qui, en dépit de tout, lui maintenaient toujours une popularité réelle.

A côté de ces quatre individus, remarquables par leur influence, mon ami et moi nous étions les seuls représentants d'une opposition latente, car tout le reste de la division méritait, par son insignifiance, qu'on lui appliquât ce que Pope a dit moins justement du beau sexe :

> Most *schoolboys* have no character at all [1].

On murmurait quelquefois lorsqu'on était maltraité, mais on laissait aller les choses.

J'ai parlé des exactions de nos tyrans; je veux dire quelques mots de leur nature et de la manière dont elles étaient prélevées. Et d'abord je parlerai de celle qui revenait chaque jour. Un morceau de pain était tout ce que le collége nous accordait pour nos déjeuners; mais à tous

[1] Les écoliers n'ont point de caractère.

ceux qui le désiraient il était permis d'acheter de leur argent ce qui pouvait leur plaire, et c'était une permission dont chacun profitait de son mieux. Eh bien! régulièrement, à l'heure du repas matinal, Anastase, suivi de ses limiers, faisait froidement la ronde, et, avec la gravité d'un percepteur de dîmes, de toutes les bonnes choses étalées devant ses yeux, — telles que beurre, figues, pêches, saucisson, — il prenait une part suffisante pour rassasier son appétit et celui des deux dignes acolytes. Cela fait, les trois jeunes ogres allaient s'asseoir tranquillement à leurs pupitres, et s'y gorgeaient à nos dépens.

Telle est la force de l'habitude, que cette spoliation révoltante s'effectuait sans exciter la moindre réclamation, et la plupart en étaient venus à la considérer au point de vue d'une taxe légale, légalement perçue. Quelques-uns des plus lâches offraient même volontairement ce qu'ils avaient de mieux.

Autre exaction. — Au dîner et au souper, toutes les fois qu'un plat favori du tyran paraissait sur la table, nous étions tenus de rogner sur nos portions de quoi en faire une dix fois plus grosse pour lui et ses satellites. Malheur à nous, je m'en souviens bien, quand nous avions du riz au sucre ou des fraises, — deux mets qui charmaient le goût délicat d'Anastase!

Il était aussi obligatoire pour tout écolier que sa famille venait voir au parloir, ou qui allait passer un congé dans la maison paternelle, de déclarer toutes les friandises qui lui étaient apportées ou qu'il avait apportées lui-même à son retour, — les deux tiers étant légalement versés au magasin du *fisc*. Si cette déclaration n'était pas faite, ou si l'on cherchait à l'éluder, le délinquant était immédiatement fouillé, la cargaison était confisquée comme contrebande, et la fraude punie par une bonne gourmade.

Encore : — toutes les fois qu'avait lieu un pique-nique ou une partie de plaisir pour laquelle chacun devait contribuer son écot, nous étions forcés de payer pour Anastase

et ses limiers... trop heureux quand ils condescendaient à recevoir nos offrandes de bonne grâce.

Enfin, nous avions à faire pour eux toutes leurs compositions, — thèmes, versions, etc., etc., — tâche qui, habituellement, devenait la mienne.

Telles étaient les exactions régulières et, pour ainsi parler, légalement reconnues. Quant à celles que je pourrais nommer accidentelles, elles se multipliaient, selon le nombre des objets qui provoquaient la convoitise insatiable d'Anastase. Si quelqu'un possédait un livre, un canif, une balle, des billes ou un domino qui plaisaient au caprice du tyran, on insinuait d'abord au propriétaire qu'on serait agréablement flatté de les recevoir en présent, et si l'insinuation ne réussissait pas immédiatement, on forçait le pupitre et l'objet en question disparaissait.

J'ai déjà dit que, dans notre république microscopique, l'opposition était représentée par moi et mon ami. Cet ami s'appelait Alfred. Mais il est temps que le lecteur fasse plus ample connaissance avec deux personnages qui jouent un rôle si important dans mon histoire.

A treize ans, j'étais déjà plus sérieux et plus réfléchi que la plupart des écoliers de cet âge. Cette disposition, peu naturelle chez un enfant si jeune, provenait d'une sensibilité extrême et maladive qui m'avait de bonne heure révélé les amertumes de la vie. La moindre chose m'affectait profondément; — un échec dans ma classe, une parole dure du professeur, une querelle avec un camarade, me causaient de violentes palpitations de cœur, faisaient couler mes larmes par torrents, me privaient du sommeil et de l'appétit. La conscience de cette disposition malheureuse, de cette susceptibilité souffrante, me rendait un être pacifique, presque indolent, aimant le repos par-dessus tout, évitant le bruit et les agitations.

C'était pour l'amour de ce calme chéri que je m'efforçais de réprimer la haine et l'indignation qui soulevaient mon jeune cœur à la vue des injustices et des cruautés

dont j'étais si souvent le témoin attristé. M'engager dans une lutte avec Anastase et ses gardes du corps, c'était me plonger dans un océan de troubles et de soucis, c'était dire à jamais adieu aux douceurs du repos... Mieux valait livrer les choses à leur cours et rester tranquille. Voilà ce que je me disais vingt fois par jour, et cependant, vingt fois par jour, une secrète émotion se révoltait en moi contre cette conclusion égoïste, et m'appelait à une opposition plus active. Cette émotion était celle d'un esprit généreux, blessé sans cesse par tout ce dont j'étais témoin, d'un esprit romanesque et aventureux récemment développé par la lecture de quelques livres de chevalerie, qui avaient eu pour moi un attrait indicible. Me faire le redresseur des torts de toute la classe, relever les opprimés, punir les tyrans... quelle séduisante perspective pour une âme de treize ans, tout émerveillée des prouesses de Renaud, de Roger, de Roland, de tous les champions de la chevalerie errante! « Oh! oui, me disais-je, ce serait là un beau rôle, un rôle digne de moi! »

Ainsi oscillant entre deux impulsions contraires, j'étais dans un état de pénible incertitude, lorsque survint une circonstance qui mit un terme à mes irrésolutions.

J'ai nommé Alfred, mon ami chéri. C'était un de ces êtres bons et tendres qui vivent surtout de leurs affections, et qui, trop faibles pour s'appuyer sur eux-mêmes, ont besoin d'un ami pour soutien. Ce soutien, Alfred l'avait trouvé en moi. Lorsqu'il était entré au collége, deux ans auparavant, ses camarades de la troisième division, où je me trouvais alors, ne lui avaient pas épargné les mauvais tours et les malices qui, selon la tradition scolaire, attendaient les nouveaux venus. Le pauvre enfant avait pris ce traitement tellement à cœur, qu'il en avait pleuré et sangloté à se rendre sérieusement malade. L'abandon de ce petit infortuné me navra de pitié : je le pris sous ma protection, et, grâce à moi, les persécutions cessèrent. De ce moment data l'attachement exclusif et passionné, l'espèce

de culte qu'Alfred me voua, et que je n'ai jamais invoqué en vain depuis notre sortie du collége. Alfred était un ami à toute épreuve, et je le chérissais avec la tendresse d'un frère!

Alfred possédait un moineau apprivoisé. Il avait enseigné toutes sortes de tours à ce petit bipède, et il l'aimait comme un enfant aime un favori. Anastase, dans un de ses caprices, le lui fit un jour demander. Alfred refusa net; puis, se défiant de la malice d'Anastase, il eut la précaution d'enfermer l'oiseau dans son pupitre. Le lendemain, le pupitre était forcé, le pauvre oiseau ne vivait plus et portait les marques visibles d'une mort violente.

Vous pouvez vous imaginer le désespoir d'Alfred. Il sanglota, il jeta des cris d'insensé, il s'arracha les cheveux! L'indignation s'empara de moi et à la fin éclata. J'élevai la voix et accusai tout haut Anastase de la mort du moineau. Le sentiment de réprobation que souleva cet acte infâme fut si général, qu'Anastase trembla et nia toute participation au crime. Il protesta de son innocence, et, selon toute apparence, la chose semblait devoir s'arrêter là; mais la catastrophe du moineau avait fait cesser toutes mes hésitations. De ce moment je sentis que la situation de la division n'était plus tolérable, et je me jurai à moi-même qu'elle changerait.

Il ne s'agissait nullement de mettre immédiatement à exécution ce projet généreux. Je n'avais d'autre auxiliaire qu'Alfred, et pouvions-nous, Alfred et moi, nous croire de force à lutter contre Anastase et les siens? Non, certes. Je savais, il est vrai, que quelques écoliers d'élite de la première division étaient à la fois de mes amis et les ennemis personnels d'Anastase, dont plus d'une fois ils m'avaient excité à renverser la domination. Je pouvais compter sur ce secours; mais il ne serait jamais que temporaire, et il fallait quelque chose de plus... il fallait rallier autour de moi au moins un certain nombre des élèves de la division même... entreprise difficile, — que j'osai espérer

d'accomplir en jetant dans la balance le contrepoids de mon influence personnelle et de mon nom.

En effet, ma modestie ne doit pas m'empêcher de dire, en historien véridique, que mon nom était une autorité parmi mes camarades. Le premier dans toutes les facultés, j'avais conquis alors à moi seul les trois médailles d'honneur, — les médailles d'éloquence, de poésie et de géométrie : — gloire sans précédent, peut-être, dans les annales du collége, et qui m'avait valu l'estime et la considération non-seulement de ma classe, mais encore de tout l'établissement. Les professeurs répétaient souvent l'hymne de mes louanges et me signalaient comme un brillant exemple, principalement le professeur de poésie, qui, dans la simplicité de son cœur, voyait en moi, pour me servir de sa phrase classique, le futur restaurateur du Parnasse italien. Les supérieurs du collége, fiers aussi d'un élève qui faisait honneur à leur institut, me traitaient avec des égards qu'ils n'avaient que pour un petit nombre d'écoliers.

Ma popularité avait encore une autre source, — la reconnaissance intéressée de ces camarades que j'étais toujours prêt à aider à travers les difficultés de leur tâche quotidienne. Je m'entendais continuellement dire : « Lorenzo, viens m'expliquer cette phrase. — Lorenzo, viens me corriger ce thème. — Lorenzo, je ne puis sans toi débrouiller ce problème.—Lorenzo, tu es un bon enfant ! » En mettant ma petite supériorité au service de mes camarades, non-seulement je leur évitais des reproches et des punitions, mais encore je leur méritais souvent des compliments et des récompenses qui excluaient toute pensée de jalousie.

J'espère donc ne pas paraître trop présomptueux si je prétends que j'avais réellement une véritable influence parmi mes camarades.

Alfred, comme de juste, était le confident ou plutôt l'admirateur passionné des plans profonds que m'inspirait mon génie. Il voulait déjà, dans son enthousiasme, me

proclamer le « sauveur de la patrie, » *salvator patriæ!* Je le chargeai de la commission délicate de sonder deux des élèves dignes de cette épreuve. Mais Alfred revint la tête basse. Ses ouvertures avaient été reçues avec une froideur marquée et presque insolente.

« Ne t'en inquiète pas, lui dis-je, nous nous passerons de ces lâches. Un peu de patience, Alfred, et sois certain que je trouverai un moyen. » Je ne savais trop, en vérité, quel serait ce moyen. La seule chose dont j'étais sûr, c'était de ma détermination bien ferme de saisir la première occasion d'une querelle avec Anastase ou avec le prince pour rompre publiquement avec l'un des deux et me déclarer le chef d'un parti d'opposition. « Si mon exemple, pensai-je, n'inspire à personne le courage de se joindre à moi... oh ! alors, ils dorment d'un sommeil de plomb et aucune trompette ne pourra les réveiller ! »

Pour me fortifier dans ma détermination, je lisais quelques-unes des tragédies les plus énergiques d'Alfieri et j'attendais l'occasion désirée avec le calme d'un Romain.

Une circonstance vint bientôt me stimuler encore par l'aiguillon de l'amour-propre blessé et, par ses conséquences, elle hâta l'événement objet de mes vœux.

CHAPITRE III

Le prince l'emporte sur moi, mais je trouble son triomphe.

Un événement excita dans le collége une attente qui électrisa les maîtres aussi bien que les élèves. Le calme habituel de nos études en fut interrompu et fit place à une excitation extraordinaire.

Sa Majesté le roi Charles-Félix, faisant une visite royale à Gênes, daigna faire savoir qu'il recevrait une députation du collége, chargée de porter au pied du trône l'humble expression de la reconnaissance et du dévouement de notre établissement pour son auguste protecteur. La députation devait être composée du père recteur et du père

vice-recteur accompagnés de cinq élèves choisis parmi les premiers de chaque division et qui auraient l'honneur d'être présentés à Sa Majesté. Quels étaient ces cinq élus? La Destinée seule savait leurs noms inscrits dans son livre mystérieux.

« Qui sera-ce? » Telle était la question émouvante que nous nous adressions l'un à l'autre dans chacune des cinq divisions. Tel était le texte de toutes les conversations. Maint cœur battait vivement, si j'en juge par le mien.

L'opinion dans la seconde division se partageait entre le prince et moi. Nous étions les deux candidats probables : le prince, à cause de son titre et en partie aussi à cause d'un second prix obtenu dans la faculté de rhétorique que, par le fait, il devait surtout à la faveur du professeur et à un certain talent de plagiaire; — moi, à cause de ces mérites transcendants dont je vous ai entretenu, mon cher lecteur, et qu'attestaient mes trois nobles médailles.

C'était un jeudi, jour de demi-congé, et nous étions dans la cour de récréation, cour oblongue entourée par nne colonnade assez spacieuse pour abriter nos jeux turbulents lorsqu'il pleuvait. Nous avions formé un groupe au milieu et discutions le texte exclusif de nos entretiens, chacun l'oreille aux aguets pour entendre le premier mot de la désignation si impatiemment attendue.

— Je parie ma part de confitures que ce sera le prince, cria un flatteur en le voyant approcher; — qui veut tenir ma gageure?

— Moi, répliqua vivement Alfred, et voici ma balle neuve par-dessus le marché si ce n'est pas Lorenzo. — Le lecteur doit être informé qu'en cette occasion solennelle nous avions un dessert extraordinaire avec un verre de vin de Malaga.

— Lorenzo! bah! s'écria le prince avec un mouvement d'épaules, et tous les yeux se tournèrent vers moi.

— Et pourquoi non, s'il plaît à Votre Altesse? répondis-je, piqué au vif. Si le hasard ne m'a pas fait prince de

naissance, quelque chose de mieux m'a fait prince trois fois !

En prononçant ces mots, je touchai les trois médailles d'argent qui pendaient sur ma poitrine, chacune de ces médailles m'ayant fait nommer le *Princeps* de la faculté dans laquelle je l'avais gagnée.

La repartie et le geste produisirent une impression visible sur le groupe environnant.

En ce moment même une fenêtre bruyamment ouverte attira l'attention de tous. Le père ministre promena son regard sur la cour et puis s'écria : « Prince ! allez vite vous habiller : vous devez être présenté au roi. » Ces derniers mots furent prononcés avec une emphase solennelle.

Je sentis que je devenais pâle. Le prince, triomphant, plaça le pouce de sa main droite sous son menton et agitant les quatre autres doigts se retira à reculons en me regardant. Comme le geste, avec de légères modifications, appartient à tous les pays, je n'en affaiblirai pas l'expression en cherchant à lui donner une signification précise. Mais pour y répondre je suivis le prince en déclinant aussi haut que possible : *Rosa, rosæ*, ce qui était considéré comme la plus amère insulte qu'on pût adresser à un élève de rhétorique, car elle équivalait à lui dire : Vous ne savez point la première déclinaison.

J'ai éprouvé maints désappointements dans ma vie, mais aucun qui m'ait affecté plus péniblement que celui-ci, premier et amer désenchantement. A parler franchement, je n'avais jamais regardé le prince comme un sérieux compétiteur dans l'affaire de la présentation à la cour et je me croyais si sûr de l'emporter sur lui, que mon échec me faisait l'effet d'une surprise humiliante. J'étais vraiment irrité d'une préférence accordée si injustement à mon rival. Non que je fusse trop gonflé de mon mérite; mais dans mon opinion et celle du monde lilliputien où je jouais mon rôle, un rang et un titre nobiliaire ne contre-balançaient pas des distinctions comme celles dont je pouvais me glorifier. Les priviléges de la naissance n'étaient

que de très-faibles avantages parmi les écoliers. Un sot, qu'il fût né marquis ou duc, n'en était pas moins un sot pour nous et traité comme un sot. La seule aristocratie que nous reconnaissions était celle du talent et de la force physique unie au courage.

Etre présenté au roi! cette idée avait allumé mon ambition. J'aurais donné mes succès, mes médailles, mon sang, pour voir de près ce monarque que mon imagination me peignait comme un prince si bon, si beau, si accompli. Depuis un mois j'avais nourri cette espérance chimérique, je m'en étais enivré, je croyais être certain de la réaliser. Hélas! mes rêves avaient été jusqu'à imaginer ce que me dirait sa très-gracieuse Majesté, — ses questions et mes réponses, mon attitude et mes regards en la royale présence. Sa Majesté devait nécessairement me remarquer, grâce à mon intelligence et à ma bonne tenue... Pourquoi le roi ne me nommerait-il pas un de ses pages? Ces pages étaient pour moi un article de foi. Je les voyais avec leurs longs cheveux bouclés et leurs petits manteaux de velours, comme je les avais admirés dans les peintures à fresque de notre chapelle du collége... Une fois page, je voudrais bien savoir ce qui m'empêcherait de devenir un personnage influent et tout-puissant à la cour? N'était-ce pas l'histoire régulière d'un page? J'avais lu cela dans tant de récits!

Ah! que les tyrans prennent garde à eux! Anastase et ses sicaires expireront dans un cachot... mais non; qu'ils s'en aillent pour ne plus montrer leur visage : l'exil suffira pour les punir. Alfred aura un régiment de cavalerie légère, un régiment de hussards, dont il est si épris à cause de leurs shakos rouges et de leurs panaches bleus... J'avais si bien arrangé tout cela, et je ne rencontrais qu'un amer désappointement! toutes mes espérances se flétrissaient dans leur fleur; tout mon avenir s'évanouissait en fumée!

Les autres écoliers choisis furent deux fils d'un grand

d'Espagne, le fils d'un général piémontais et l'héritier d'un riche planteur de Cuba, tous personnages parfaitement convenables du côté du rang et de la fortune, mais qui n'étaient forts ni en version ni en thème. En vérité, le prince était un aigle au milieu d'eux... pas une seule nomination n'avait été réservée au vrai mérite.

Ce choix paraîtra probablement moins extraordinaire à mon lecteur qu'il ne me parut à moi dans le temps. Les révérends pères qui dirigeaient le collége, et qui étaient les humbles serviteurs des puissances régnantes, savaient très-bien qu'on ne leur demandait pas des raisonneurs importuns, mais des sujets dociles. Quelque fiers qu'ils pussent être des élèves qui se distinguaient, ils avaient soin ne ne pas en faire parade à une cour où le talent était la pire des recommandations, et un titre ou quelques millions la meilleure. A cette date surtout, les idées éclairées étaient un épouvantail en haut lieu. A ces idées on attribuait les derniers mouvements insurrectionnels de Naples et du Piémont. Il était donc temps de mettre ordre à cela. Pour commencer, on avait fermé les universités de Turin et de Gênes, et le programme d'éducation indiqué par François I[er], empereur d'Autriche, faisait son chemin en Piémont. En réponse à un plan d'instruction publique, à lui soumis à Milan par un illustre professeur, l'empereur avait dit laconiquement : — Trop, beaucoup trop. Si mes sujets savent lire et écrire, c'est bien assez !

Pour revenir à mon récit, je dissimulai ma vexation profonde sous une apparence de gaieté forcée, me donnant le plaisir de tourner en ridicule, par les plaisanteries les plus amères, la fameuse *députation des oies*, comme je l'appelais. Ladite députation revint tard dans la soirée. Le prince se montrait naturellement tout glorieux. La division fit cercle autour de lui, silencieuse et bouche béante. Alors commença la relation des merveilles du jour. C'était un conte des *Mille et une Nuits*.

Un magnifique carrosse à quatre chevaux avait déposé

les membres de la députation sous les portiques du palais, au pied de l'escalier de marbre conduisant aux appartements de réception. Un maître des cérémonies, en habit noir et l'épée au côté, attendait là les notables du collége, et les avait précédés à travers un vestibule rempli d'une brillante foule de généraux, de chambellans et de courtisans... C'était comme une mer onduleuse de panaches, de shakos, d'épaulettes, de riches broderies. Le maître des cérémonies les avait remis ensuite à un chambellan tout couvert de galons d'or, sous la garde duquel, après une enfilade d'appartements plus beaux que ceux du calife de Bagdad, ils étaient parvenus à l'antichambre royale. Là, une courte halte... puis une porte s'était ouverte, et le roi... le roi en personne, resplendissant comme un soleil, s'était trouvé devant eux. Sa Majesté avait quitté son fauteuil, avait fait un pas à leur rencontre, avait donné au prince une tape familière sur la joue, lui avait demandé des nouvelles de papa et de maman, s'était informé de son âge, l'avait questionné sur sa classe, lui avait recommandé d'être bien sage, etc.

En sortant du palais, nos députés s'en étaient allés dans le même carrosse à la villa du général San Martino, père de l'un des heureux élus. Un splendide dîner les y attendait, pendant lequel un orchestre militaire faisait de la musique dans les jardins. On les avait caressés, flattés, accablés de friandises et de bouquets; — bref, à chaque pas, nouvelle surprise et nouveau plaisir. Enfin, après tout cela, en retournant au collége... comme si ce beau rêve durait encore, — on leur avait permis d'entrer dans un *café*... lecteur, comprenez-vous? un vrai *café*, ce paradis défendu de l'écolier, ce but de tous ses secrets désirs, ils en avaient franchi le seuil, ils en avaient connu les délices; on leur avait présenté la carte des glaces et des vins; ils avaient pu appeler les garçons, boire des glaces et se donner tous les airs de l'homme fait.

Ce jour, si long et si triste pour moi, avait fui comme

un éclair pour le prince. Pendant que je dévorais le chagrin de ma défaite, il avait passé par une suite de triomphes et de plaisirs; pendant que je m'efforçais de retenir les larmes de mon amer désappointement, il savourait toutes les jouissances, il réalisait tous les rêves dont se berce l'imagination enthousiaste de l'écolier.

Chaque mot de ce conte de fées était pour moi une goutte d'huile bouillante sur ma blessure, et, en dépit de tous mes efforts pour dissimuler mes sentiments, l'envie et la vexation se trahissaient sans doute dans ma physionomie; car aujourd'hui encore mon visage est un miroir où, j'ai beau faire, vient se refléter tout ce qui se passe en moi. La nature ne m'avait pas créé et mis au monde pour devenir un diplomate. « Vous paraissez mal à l'aise, Lorenzo? » me dit le prince en fixant soudain son regard sur moi.

Quelle admirable occasion de distiller une goutte amère dans la coupe de son bonheur! Je ne pus la laisser échapper, et je lui répondis du ton le plus mielleux : — Pas le moins du monde, *mon cher camarade;* si j'éprouvais la moindre inquiétude, c'était à votre sujet; mais votre récit l'a dissipée complétement.

— Quelle inquiétude, au nom du ciel, pouviez-vous éprouver pour moi? demanda le prince avec l'accent d'une surprise déplaisante.

— Oh! une inquiétude très-naturelle, répliquai-je. Supposez que le roi, au lieu de vous demander des nouvelles de papa, de maman et du reste, vous eût interrogé sur vos études..... vous eût fait une question sur l'histoire, par exemple...

— Eh bien! quoi? j'aurais répondu comme un autre.

— C'était justement ce dont je ne me sentais pas aussi sûr que vous. Supposez encore que Sa Majesté vous eût demandé le nombre des unités qu'exige Aristote dans une tragédie, ou par qui et à quelle date fut inventé le sonnet italien... vous auriez été bien embarrassé pour répondre.

Le prince trouva l'ironie d'autant plus cruelle qu'il ne

pouvait nier son ignorance sur ces sujets : il n'en convint pas, toutefois : — Vous n'êtes pas mon examinateur, essaya-t-il de répliquer avec une affectation de dignité. Je ne prendrai donc pas la peine de prouver le contraire.

— Eh bien! donnez-nous seulement une légère définition de la poésie en général, lui dis-je, insistant sur mes avantages, et nous laisserons le reste.

— Sur ma parole! s'écria le prince, je ne sais point pourquoi vous vous arrogez des airs de supériorité. Devons-nous tomber à vos pieds et adorer en vous la personnification du génie?

Ce sarcasme, accompagné d'une profonde révérence d'humilité ironique, provoqua un éclat de rire général.

— Il n'est pas nécessaire, repris-je froidement, d'être un génie pour en savoir plus que vous.

— Oh! quant à cela, rétorqua le prince encouragé par le succès de sa réplique, je vous vaux bien, mon cher, et j'en ai donné des preuves, surtout en poésie.

Mais ici il se hasardait sur un terrain dangereux... — Quoi! m'écriai-je, est-ce que ce misérable second prix vous aurait tourné la tête?... Vous le devez cependant à un sonnet de Frugoni que vous avez même gâté en le copiant.

— C'est une calomnie! s'écria-t-il rouge comme le feu.

— Si je voulais, je pourrais, lui dis-je, le démontrer avec le volume; mais nous verrons plus tard si je ne trouve pas un moyen de vous guérir de vos prétentions à la poésie.

La cloche du dortoir mit fin à ce débat orageux. Mon but, en laissant échapper les insinuations qui avaient si cruellement blessé le prince, était moins de chercher un sujet de querelle que de troubler la joie de son triomphe. Mais la tournure qu'avait pris la dispute me suggéra une idée capitale.

C'était une des coutumes de notre collége qu'un élève en provoquât un autre, sous les yeux d'un professeur, à une épreuve de composition, soit en prose, soit en vers. Les enjeux étaient ordinairement des *points de diligence*,

comme nous les appelions. A la fin de l'année, un certain nombre de ces points donnait droit à un prix. On les enregistrait dans le *livre d'or* des études, important volume confié à un écolier nommé, en style romain, le *décurion.*

Ces épreuves étaient fort encouragées par les professeurs, comme source d'une utile émulation, et en style scolaire, on les appelait des *défis.* Je résolus donc de défier le prince en poésie, et j'étais déjà si impatient de la leçon du lendemain, que je pus à peine fermer l'œil cette nuit à force d'y penser.

Alfred m'aborda le lendemain matin en se frottant les mains :

— Sais-tu, Lorenzo, me dit-il, que ce que tu as dit hier du sonnet copié a produit une vive émotion parmi nos camarades? Ils se sont procuré le volume de Frugoni, et tu as raison. Le sonnet du prince est un vrai plagiat, — et Frédéric, qui aurait dû avoir le prix, est furieux.

— Il a bien raison de l'être, répondis-je.

— Il sera de notre parti, n'est-ce pas! Tu lui parleras, j'espère.

— Oui, oui, cela viendra, mais plus tard; j'ai à présent une autre idée... Supposes-tu que j'en aie déjà fini avec le prince?

— Je ne sais trop; mais j'ose dire que tu as en tête quelque grand projet.

— Bien deviné! repris-je du ton d'un Napoléon la veille du 18 brumaire. Aujourd'hui même je le défie!

— Fameux! s'écria Alfred en battant des mains; mais, me voyant poser mystérieusement l'index sur mes lèvres pour lui recommander le silence, il traduisit sa joie en une demi-douzaine de gambades.

La classe d'éloquence avait lieu le matin, celle de poésie l'après-midi. Quand la cloche nous convoqua à la première, je pris mes livres sous le bras, très-contrarié du délai imposé à mon défi; mais je prie le lecteur de me

suivre dans la salle de la classe où je lui présenterai un professeur très-original et le ferai assister à une scène étrange.

Le professeur en titre se trouvant malade et alité, c'était un professeur suppléant qui le remplaçait dans sa chaire, — maigre ecclésiastique d'une trentaine d'années, long, fluet, au teint bistre, dont le vrai nom m'est sorti de la mémoire, où il n'est resté que le sobriquet de *Pattes-d'Araignée*, que nous lui avions donné à cause de la longueur disproportionnée de ses jambes... Pauvre Pattes-d'Araignée! sublime par ta bêtise et ta patience! Grand martyr inconnu, pardonne au sourire involontaire que ton nom aujourd'hui encore fait naître sur mes lèvres; pardonne, car une larme mouille en même temps mes yeux, et puisse la profonde et sincère émotion qu'éprouve l'homme mûr en retraçant tes souffrances, expier en partie les outrages que te fit subir l'enfant complice de tes jeunes bourreaux!

CHAPITRE IV

Un Professeur suppléant.

L'excessive tendance à la familiarité qui caractérise l'enfance exige de la part d'un maître une grande finesse de tact pour l'empêcher de dégénérer en manque de respect : c'est une qualité que les maîtres possèdent rarement et que Pattes-d'Araignée possédait moins que personne. Sur cette pierre d'achoppement venaient se heurter et tomber la plupart de nos supérieurs, — excepté le père recteur et le professeur de poésie. Le pauvre Pattes-d'Araignée n'avait pas la moindre chance : on sait combien les écoliers sont impitoyables pour les défectuosités physiques, et les siennes étaient d'une telle sorte qu'il semblait créé exprès par la nature pour nous servir de plastron et d'amusement. Il n'avait rien de ce qui commande le respect; — ni savoir, ni manières, ni goût, — aucune qualité brillante ou solide qui pût racheter la gaucherie de sa tour-

nure. Au contraire, son emphase vulgaire, ses gestes absurdes, sa rage de citations inexactes, et sa manie de traiter les sujets les plus loin de sa portée, tout concourait à faire de lui la plus grotesque des caricatures.

Je dois mentionner un de ses faibles, inexplicable dans un homme si mal bâti. Sa taille bizarre eût été parfaitement voilée sous la longue soutane cléricale, telle qu'on la porte généralement en Italie; mais, comme pour mieux mettre en relief sa difformité, Pattes-d'Araignée s'était imaginé d'adopter l'habit court, les culottes bouclées sur le jarret et les bas de soie noire, innovation moderne introduite par quelque abbé mondain, jaloux de montrer sa jolie jambe. L'homme le plus sérieux n'aurait pu s'empêcher de rire à la vue de Pattes-d'Araignée, la tête complaisamment inclinée sur une épaule, son manteau replié sous son bras, écartant les coudes, la pointe des pieds en dehors, sautillant à chaque pas et se donnant ainsi un air de famille avec la pie qui trottine en agitant sa queue.

Mais la leçon va commencer, — Pattes-d'Araignée est dans sa chaire, — véritable pilori pour lui, tant il y a été exposé aux plaisanteries et aux affronts de sa classe turbulente. Les élèves entrent l'un après l'autre, chacun tenant sous le bras la basque de son frac et singeant avec une gravité ironique toutes les particularités de la démarche du professeur. Bientôt ils sont tous rangés en ligne de bataille pour répéter leur leçon... Cette leçon est sue admirablement, — sans une faute, sans un mot omis. — Le professeur prodigue ses éloges et ses encouragements à cette application extraordinaire, — au milieu des ricanements, incompréhensibles pour lui, de toute la troupe, — jusqu'à ce qu'un malencontreux écolier, à la vue myope, bégaye et hésite. Pattes-d'Araignée fronce le sourcil : « N'êtes-vous pas honteux, s'écrie-t-il, de rester si loin de vos camarades? Suivez l'exemple qu'ils vous ont donné. » L'hilarité redouble. « Place-toi plus près, dit une voix. — Tu aurais dû mettre des lunettes, dit un autre. — Nous

écrirons plus gros une autre fois, ajoute un troisième. » Enfin, le professeur étourdi, voyant tous les yeux braqués sur un point, s'avise de regarder par-dessus son pupitre, et, juste au-dessous de lui, contre la chaire, en face des élèves, il découvre une grande pancarte avec la leçon du jour écrite en lettres majuscules. Il déchire ce placard avec indignation et en éparpille les morceaux autour de lui avec un geste de rage. La première scène est jouée.

On fait l'appel des thèmes ; mais à peine si on peut recueillir douze copies sur cinquante. Pattes-d'Araignée se récrie sur un déficit si énorme et demande à ceux qui n'ont pas fait leur devoir quelle est leur excuse. C'est le début d'une autre scène comique. Un de nous, avec un air lamentable, montre sa joue horriblement tuméfiée par l'effet subit d'un mal de dents qui n'avait laissé aucune trace l'instant d'auparavant. Un autre a eu le poignet disloqué et le fait voir au professeur, à la manière d'un mendiant qui exhibe une difformité. Un troisième lève son index entouré d'un chiffon de linge... il s'est coupé jusqu'à l'os. D'autres assurent audacieusement qu'ils ont remis leur thème et qu'il doit être égaré, — prétexte pour le chercher et cause de désordre. Le pauvre Pattes-d'Araignée est forcé de se contenter des copies qu'il a dans les mains et il commence à les déchiffrer.

Pendant ce travail, la classe ne se gêne guère : quelques-uns appuyent la tête sur le bras et font un petit somme : il en est qui jouent une partie de dames, il en est qui jouent à pair ou non. Les internes et les externes, assis sur les bancs opposés, se défient et une bataille s'engage avec des flèches de papier, tandis que les autres causent, rient, ou se querellent avec la même liberté que s'il n'y avait point de professeur présent. Le pauvre homme affecte de ne rien voir et de ne rien entendre jusqu'à ce que le bruit couvre tout à fait sa voix : « Messieurs, dit-il à ce moment critique, vous faites un tapage qui est bien inconvenant, car il empêche d'entendre ceux qui vou-

draient être attentifs. J'ai prié hier et je prie encore aujourd'hui ceux qui ne veulent pas écouter de transporter leur conversation *là*... (montrant du doigt deux bancs vides au bout de la classe)... Les élèves studieux et de bonne volonté... qui sont, j'en suis sûr, la grande majorité... ne seront pas du moins troublés par le bruit. »

Il n'a pas encore achevé de parler que toute la classe se lève en masse et va s'asseoir sur les bancs indiqués aux perturbateurs. J'épargne au lecteur les éclats de rire et le chorus de plaisanteries qui suivent cette émigration générale. L'infortuné martyr se cache le visage dans l'attitude d'une méditation profonde. Personne ne se doute qu'il verse des larmes.

Mais ses épreuves ne sont pas finies. Semblable à des ivrognes dont la soif est stimulée plutôt qu'apaisée par la boisson, les jeunes espiègles sont excités par un excès d'indulgence à infliger de nouvelles tortures au malencontreux suppléant.

Un silence profond règne tout à coup. Pigna, renommé pour son esprit bouffon, ayant fait un signe de l'œil à ses camarades, s'approche de la chaire avec un air réfléchi et un volume à la main. Il réveille l'attention de Pattes-d'Araignée en lui montrant une ligne, et le geste de sa main annonce qu'il demande l'explication d'un passage difficile. Le professeur se penche sur le volume. Pigna guette le moment, et, tenant son livre de la main gauche, il lui jette soudain au visage une boulette de papier préparée pour cela.

La patience du martyr est à bout. Une teinte livide lui couvre la face, ses lèvres tremblent, il roule ses prunelles égarées à la recherche du coupable. A la fin, la tempête éclate. Pattes-d'Araignée, qui a surpris un écolier souriant, quitte sa chaire, fond sur lui au moment où il ne s'y attend pas, le saisit et commence à le frapper. « Ce n'est pas moi, c'est Pigna ! » s'écrie la victime. C'est le tour alors de Pigna. Pattes-d'Araignée se retourne sur le

farceur, mais il rencontre une résistance vigoureuse. Les auxiliaires accourent au secours de Pigna : on renverse les bancs, les livres volent, la confusion est à son comble.

Le père ministre et un des préfets, attirés par le vacarme, font leur apparition, et (non sans quelque peine) séparent les combattants. Le professeur en est quitte pour la perte d'une moitié de son habit. Pigna et un autre chef de troubles sont condamnés à la table de repentir, — c'est-à-dire à une table au bas bout du réfectoire, où les coupables sont mis au pain et à l'eau pour faire pénitence.

CHAPITRE V

Où le second prix de poésie est guéri de ses prétentions.

Je viens de raconter les incidents de la classe du matin. Trois heures plus tard, la même salle, théâtre de ces scènes tumultueuses, présentait un tableau tout à fait différent et beaucoup plus édifiant. Les élèves, penchés sur leurs livres, étaient tout attention : l'ordre régnait seul. De temps en temps s'échangeaient quelques mots, toujours d'une voix contenue et discrète, non par l'effet d'une crainte servile, car on ne cherchait à rien dissimuler, mais évidemment par égard pour les occupations des autres. Il semblait presque impossible que ce fussent là ces mêmes enfants si indociles et si turbulents le matin. L'homme qui, par sa présence seule, pouvait opérer une pareille métamorphose, mérite bien d'être peint en quelques mots.

Signor Lanzi, notre professeur de poésie latine et italienne, était un homme de quarante ans environ. Il avait une tendance fortement prononcée à la corpulence, qui ne détruisait pas toutefois la symétrie d'une taille élevée. Il portait des lunettes dorées, avait un teint animé et une physionomie qui exprimait une bienveillance sereine. Son sourire était gracieux et spirituel, sa voix douce et mélodieuse ; mais l'ascendant exercé par lui sur son jeune auditoire dépendait surtout de cette délicatesse naturelle des

manières qui gagne l'affection en même temps qu'elle impose un respect involontaire. Rien ne commande plus sûrement le respect de la jeunesse que de la traiter avec un certain degré d'égards : le point d'honneur lui inspire alors le désir de mériter la bonne opinion qu'on a d'elle.

Mais peut-être ce qui contribuait le plus à l'autorité populaire du signor Lanzi était que le professeur de poésie n'était pas prêtre. S'il avait été prêtre ou moine, deux mots synonymes de tyran et de fou dans notre collége, il aurait infailliblement eu à lutter contre une opposition systématique et une disposition malveillante, dont il eût triomphé à la longue, mais non sans peine. Comme il portait des bottes et un chapeau rond au lieu du tricorne clérical, des culottes courtes et des bas de soie noire, il n'avait pas eu de prévention à combattre, et nous avions bientôt reconnu que nous pouvions nous laisser guider par lui sans dégradation. Tel était, du moins, notre raisonnement d'écolier et je le donne pour ce qu'il peut valoir. Le signor Lanzi possédait, d'ailleurs, un mérite intrinsèque plus que suffisant pour séduire nos jeunes esprits.

L'érudition grecque et latine du professeur était réellement prodigieuse. Archéologue distingué, il avait analysé, disséqué les auteurs les plus obscurs de l'antiquité païenne et commenté les commentateurs eux-mêmes. C'était vraiment un plaisir d'entendre le signor Lanzi disserter pendant une heure sur *le Catonis animum atrocem* d'Horace ou sur la substitution d'une *r* au *v* dans le mot *Diva*. A la solennité de son accent, vous auriez supposé que les destinées du monde dépendaient de la question. Exclusif dans son admiration des classiques, il s'exaltait au point de pleurer sur *fons Blandusiæ splendidior vitro*, tandis que les beautés de Shakspeare et de Schiller le laissaient insensible. Par le fait, il détestait les novateurs de toutes les puissances de son âme, et il les aurait vus volontiers, je crois, monter sur le bûcher d'un *auto-da-fé*. Tel était l'homme qui avait entrepris de nous rendre poëtes.

Pour revenir à mon sujet, on doit se souvenir avec quelle impatience j'attendais la classe de poésie pour *défier* le prince. J'avais préalablement examiné le registre des *points de diligence* et vérifié que j'en avais neuf cents, le prince cent à peine. Une heure environ après l'ouverture de la classe, je saisis l'occasion favorable pour me lever, et m'adressant au professeur : — Avec votre permission, dis-je, j'ai un *défi* à proposer.

— Toujours plein d'ardeur, monsieur Lorenzo, remarqua signor Lanzi souriant et ôtant ses lunettes, je vous reconnais bien là ! Et qui désirez-vous défier ?

— Le dernier second prix, le prince.

Ce nom fit évanouir le sourire et y fit succéder un air d'embarras qu'il est facile d'expliquer. Le prince avait été particulièrement recommandé à signor Lanzi par sa famille, qui était riche, puissante et recevait souvent le savant professeur à sa table, convive bien accueilli. Le digne homme était flatté de ces nobles relations. Il tenta donc de m'intimider un peu pour épargner une humiliation à son protégé. Après un intervalle de réflexion, il me répondit : — Prenez garde, monsieur Lorenzo, vous jetez le gant à un antagoniste redoutable. Je vous conseille d'y penser.

Est deus in nobis, agitante calescimus illo [1].

m'écriai-je ; cette citation classique fit renaître le sourire sur les lèvres de signor Lanzi et lui fit oublier toute autre considération pour le moment : — Si le prince n'a point d'objection, reprit-il.

— Le prince, interrompis-je, *ne peut* avoir d'objection. Pas plus tard que hier au soir, il a dit, à qui voulait l'entendre, qu'il n'avait pas peur de moi.

— Et je le répète ! s'écria mon antagoniste provoqué par mon accent ironique.

[1] Un dieu est en nous, c'est lui qui nous enflamme et nous inspire.

— Tant mieux, dis-je. Vous acceptez donc le défi que je vous adresse, n'importe dans quelle mesure et n'importe sur quel sujet. Je parie mes 900 points de diligence contre vos 100 : c'est un faible avantage que je puis aisément vous accorder.

Le professeur me reprit doucement pour cette petite bravade, en faisant observer que la modestie est le plus bel ornement du vrai mérite. Il désigna notre sujet, *la Mort de Philoctète*, et nous donna deux jours pour notre composition.

Il était dans ma nature de ne jamais rien entreprendre sans y avoir longtemps et mûrement réfléchi, mais dans ma nature aussi, une fois lancé, de persévérer avec ardeur jusqu'au bout de la carrière. Une heure après le dialogue que je viens de rapporter, j'étais déjà assis à mon pupitre, dans la salle d'études, avec une grande feuille de papier devant moi, levant les yeux au plafond pour chercher l'inspiration d'Apollon, démêlant mes cheveux à travers mes doigts, mordant l'extrémité de ma plume, bref, dans l'accès de fièvre du poëte qui compose. Au bout de quelques minutes à peine, — mon vif désir d'humilier mon concurrent me servant de muse, — les vers coulaient de source, et le second jour n'était pas expiré que j'avais produit une énorme rapsodie poétique, revue, corrigée, qu'il n'y avait plus qu'à mettre au net.

Je dois l'avouer, j'étais content de mon œuvre, et je pouvais bien l'être, en songeant au tour de force. J'étais l'auteur d'une amplification de quatre cents vers... qui aurait été fort avantageusement condensée en une centaine !

Quelque absorbé que je fusse par mon ouvrage, pendant ces deux jours, certains mouvements mystérieux autour du prince n'avaient pu m'échapper. On se passait et repassait sans cesse des volumes et des notes parmi ceux de sa coterie. Je souriais de ces manœuvres, qui me prouvaient son embarras ; mais, peu à peu, mon assurance si

calme se changea en vive anxiété. Je venais de copier de ma plus belle écriture le titre : — *La Mort de Philoctète*, lorsque je reçus un avis qu'on me faisait passer secrètement de main en main, et qui venait de l'un de mes bons amis de la première division. Cet ami me pressait de sortir immédiatement, ayant quelque chose à me dire qu'il n'osait pas confier au papier. Je feignis aussitôt d'être pris d'un saignement de nez, et obtins ainsi la permission de sortir. Mon ami m'attendait : — Eh bien ! de quoi s'agit-il ? lui demandai-je. — Il s'agit, dit mon ami, que le prince te triche... J'en suis certain. Ce matin, j'ai surpris un écolier de notre division, Collareta, qui copiait dans un volume, dont je n'ai pu lire le titre, une *Mort de Philoctète*, et je parie que déjà Barelli, qui a rôdé près de notre salle toute la matinée, aura remis cette copie au prince.

Mon sang se glaça dans mes veines à cette nouvelle. Barelli, depuis longtemps, avait accepté le rôle de valet du prince. Presque toute la matinée, je m'en ressouvins alors, il avait été absent de la classe. En rentrant, il était allé droit au prince, et avait causé un moment avec lui. Le prince, je l'avais remarqué encore, avait paru singulièrement satisfait de son retour et de ce qu'ils s'étaient dit.

— En vérité ! dis-je à mon ami, il n'y a pas de temps à perdre. La première chose à faire est de découvrir à qui est le volume, et la seconde de se le procurer à tout prix, ne serait-ce que pour vingt-quatre heures.

— C'est très-facile de savoir à qui est le volume, répondit mon ami ; car je crois déjà être sûr que c'est à Pernetti ; mais se le procurer est une autre question.

— Il me le faut cependant, mon cher. Emprunte-le ou vole-le ; il me le faut, je le répète. Il y va de mon honneur. Prie, promets, menace. Tout ce que je possède, tout ce que possède Alfred, prends tout, fais-en ce que tu voudras ; mais que j'aie le volume. Le roi Richard criant : « Mon royaume pour un cheval ! » n'avait pas une voix plus émue que la mienne. La passion qui animait mon

regard et mes paroles se communiqua à mon ami, qui jura qu'il ne négligerait rien pour réussir. Il paraît qu'il s'y prit bien; car, au bout de deux longues heures d'atroce inquiétude, j'avais le précieux volume. J'en aurais sauté de joie.

Le prince, de son côté, se frottait les mains, enchanté de sa trouvaille secrète : — Répétez-nous quelques-uns de vos vers, me dit-il d'un air moqueur, comme nous revenions de la promenade.

— Je ne saurais les répéter de mémoire, répondis-je. Vous les entendrez bien assez tôt.

— Voyons, continua le prince, si nous ajoutions quelque chose à nos enjeux.

— Je ne triche jamais, répliquai-je, c'est tricher que de parier quand on est sûr de gagner.

— En vérité, quelle délicatesse exquise! s'écria-t-il en partant d'un éclat de rire.

Son arrogance me prouva qu'il avait réellement copié sa composition. « Fort bien, me dis-je en moi même, enfle à ton aise, pauvre grenouille de la fable, tu crèveras demain. »

Enfin arriva l'heure décisive. Après la récitation des leçons et la remise des exercices écrits, signor Lanzi demanda à voir les manuscrits des deux concurrents. Le mien était attaché avec un ruban bleu, celui du prince avec un ruban rouge. Une exclamation à demi contenue exprima l'émotion et le plaisir de toute la classe.

— Nous commencerons par lire la composition du prince, remarqua le professeur : c'est lui qui est le défié. Tel est son droit. Le prince se leva, et avec un ton de parfaite assurance :

— Monsieur, dit-il, j'ai traité la *Mort de Philoctète* en vers blancs; il m'a paru que c'était le genre de poésie le plus convenable à la dignité du sujet.

— Fort bien, répondit signor Lanzi, et il se mit à lire à haute voix, tandis que moi, les yeux fixés sur le volume

caché par mon pupitre, je suivais chaque vers silencieusement. Le prince n'avait pas changé une épithète; je crois réellement qu'il avait copié jusqu'aux virgules.

— Eh! eh! monsieur Lorenzo, dit le professeur en s'interrompant au bas de la première page, et se tournant vers moi avec son sourire habituel; ce sont là d'assez bons vers... si bons, que, si vous avez fait mieux, Apollon lui-même vous aura inspiré.

— Je ne le pense pas, répondis-je avec une expression de résignation hypocrite. Signor Lanzi me regarda deux fois, cherchant, je suppose, quel était le véritable sens de ma réponse, et ensuite il reprit sa lecture. Je le laissai continuer quelque temps encore, permettant à mon rival de savourer les éloges qui lui étaient prodigués en guise de commentaire, et y mêlant moi-même des exclamations qui semblaient arrachées par une admiration loyale. Enfin, saisissant l'occasion d'un mot que le professeur avait quelque difficulté à déchiffrer, je me levai soudain et dis :

— Pardon, monsieur, mais, si vous voulez bien, je puis vous épargner la peine de lire le manuscrit.

— Que voulez-vous dire par là, Lorenzo? demanda signor Lanzi un peu interloqué.

— Je veux dire, monsieur, que ces vers, que vous lisez en manuscrit, je les ai ici, parfaitement imprimés, et, montrant le volume accusateur, je poursuivis moi-même la lecture de la composition du prince. A ce coup de théâtre, le pauvre prince faillit se trouver mal.

— Donnez-moi le volume! s'écria le professeur, fronçant le sourcil. Ayant un moment comparé la copie à l'original, il rougit d'indignation, et se tournant vers le prince : « Voilà certes, dit-il, un acte déloyal et déshonorant; une tricherie contre votre compétiteur, une insulte pour votre professeur. » Il rejeta à ces mots, avec mépris, la copie du prince.

Le prince tremblant, accablé, les larmes aux yeux, essaya de balbutier une excuse.

« Taisez-vous! s'écria signor Lanzi d'une voix impérieuse et tonnante, tout ce que vous pourriez dire ne ferait qu'aggraver votre faute. »

Quelques minutes se passèrent avant que le professeur eût recouvré sa sérénité. Quand il se crut plus calme, il reprit : « Maintenant, voyons la composition de M. Lorenzo. De sa part, il n'y a point à craindre de tromperie; tout ce qu'il fait est marqué au coin de la franchise. » Et il se mit à lire mes vers.

Tout ce que je puis en dire, c'est qu'ils excitèrent tellement l'enthousiasme du lecteur et de l'auditoire, que plus d'un paragraphe fut couvert d'applaudissements. Une douzaine de philosophes (ainsi nous appelions les étudiants de la classe de philosophie), dont la classe finissait une demi-heure avant la nôtre, attirés par le bruit, entrèrent dans notre salle et demandèrent la permission d'y rester, ce que signor Lanzi leur permit gracieusement. Rien ne manqua donc à mon triomphe, et j'en aurais joui avec l'orgueil d'un jeune vainqueur, si je n'avais eu pitié de mon rival, accablé de sa honte. Cette pitié se changea presque en remords lorsque je le vis pencher la tête sur son pupitre et faire de vains efforts pour étouffer ses sanglots convulsifs.

La lecture terminée, je fus complimenté de la manière la plus flatteuse, et signor Lanzi ordonna au décurion de transférer à mon compte tous les *points de diligence* de mon rival vaincu. A ce moment, le prince, ne pouvant plus y tenir, se leva et sortit. Très-ému, je priai le professeur, les larmes aux yeux, de révoquer cette partie de sa sentence.

— Bien loin de vouloir priver le prince de ses *points de diligence*, dis-je, je donnerais volontiers tous les miens pour ne pas lui avoir causé une pareille douleur.

— Vous avez obtenu un double triomphe, répondit le professeur, vous avez la générosité du cœur, qui vaut mieux encore que la plus belle intelligence. Qu'il soit fait selon votre demande : le prince conservera ses bons points.

Ma victoire, dont je ne parlerai plus, rendit ce jour mé-

morable dans les annales du collége : l'événement fit même du bruit hors de son enceinte ; car, dans quelques cercles de la ville, il fut proposé d'imprimer ma *Mort de Philoctète*, et mon ami Alfred faillit en devenir fou de joie.

CHAPITRE VI

Un duel à coups de poings.—Le complot est mûr.—Le père recteur.

Dans la soirée, le prince parut tout à fait revenu de sa confusion, et je le vis en conférence secrète avec Anastase, Barelli et un autre de ses partisans. Plus de doute... il se tramait un complot contre moi, et je devais m'y attendre, connaissant le caractère vindicatif de mon adversaire.

Le soir même, je reçus une provocation. Pendant la demi-heure de récréation qui suivait le souper, j'étais assis sur un banc de la salle d'étude et causais tranquillement avec deux ou trois de mes camarades. Le prince passa et repassa plusieurs fois devant moi, croisant les bras sur sa poitrine, haussant les épaules et me jetant des airs de défi.

Après que cette scène muette eut été répétée trois ou quatre fois, je perdis patience :

— Que me voulez-vous, à présent ? m'écriai-je. Je suppose que vous désirez votre revanche. C'est juste, vous serez peut-être plus heureux en vers latins ou en prose.

— Je me moque bien de votre prose et de vos vers, répliqua le prince dédaigneusement. Ai-je besoin de cela pour vivre ? Mais lequel de nous deux est le plus fort, j'aimerais à le savoir, ajouta-t-il d'un air de matamore.

On sait combien les écoliers estiment la force physique et le courage qu'elle donne. La supériorité à coups de poings aurait parfaitement contre-balancé la supériorité en vers ou tout autre avantage de l'intelligence. Nous en étions intimement convaincus, le prince et moi.

— A bas les mains ! répétai-je en repoussant, du dos de ma main droite, son poing fermé qu'il levait sur mon vi-

sage. Je ne sais qui de nous deux est le plus fort; mais je sais qui a dix fois votre courage.

— Allons donc! reprit mon antagoniste. Tenez, vous avez déjà peur en ce moment.

— Vous voulez vous battre, n'est-ce pas, si je vous ai bien compris? répondis-je.

— Oui, vous m'avez compris parfaitement, dit le prince.

— Je suis tout prêt, m'écriai-je; vous avez trouvé votre homme!

Les défis à coups de poings n'étaient pas rares au collége, et ce combat avait ses règles, tout comme les duels dans le monde. Chacun de nous choisit immédiatement ses deux seconds, chargés de fixer l'heure, le terrain et les autres détails de la rencontre qui devait avoir lieu le lendemain. Mes seconds furent Alfred, d'abord, comme on le pense bien, et puis Frédéric; ceux du prince, Anastase et Barelli.

Le lendemain matin, aux deux angles opposés de la cour de récréation, se formèrent deux groupes de trois : — le prince d'un côté et moi de l'autre, avec nos seconds respectifs; ces quatre messieurs prièrent instamment le reste de la division de se disperser çà et là, comme de coutume, de peur d'attirer sur nous l'attention du préfet.

Le pauvre Alfred me serra un mouchoir autour de la taille, pour contenir ma respiration, et, avec le zèle de sa tendre amitié, il me donna toutes sortes de bons avis :

— Vois-tu, Lorenzo, me répéta-t-il quatre ou cinq fois, applique-lui un fameux coup de poing ici, en pleine poitrine, et tu l'étendras par terre à la minute.

— Tout est prêt! nous cria un des témoins du prince, et, à ces mots, les deux groupes n'en firent plus qu'un.

Les conditions du combat furent alors établies par les seconds, conformément à la coutume. Contrairement au mode de *boxer* des Anglais, qui font d'un œil poché et d'un nez qui saigne les premiers trophées de celui des boxeurs qui dévisage l'autre, il nous était interdit de di-

riger nos coups à la tête, et de chercher à faire tomber notre adversaire par un croc-en-jambes; celui qui enfreindrait cette règle serait déclaré battu. Il nous était d'ailleurs permis de lutter corps à corps et de chercher à nous renverser. Le combat devait durer jusqu'à ce que l'un des deux antagonistes reculât et cédât, ou jusqu'à ce que l'avantage parût si décidé d'un côté, que les seconds jugeassent convenable de s'interposer.

Ces conditions acceptées réciproquement, nous nous laissâmes fouiller respectivement, pour voir si nous n'avions pas d'armes cachées; nous mîmes nos habits bas, et nous nous plaçâmes à cinq pas de distance l'un de l'autre.

Anastase et Alfred frappèrent des mains simultanément: c'était le premier signal : nous nous joignîmes, et toute la division accourut pour former le cercle.

Pendant quelques minutes, le combat se poursuivit vivement sans aucun avantage perceptible de ma part ou de celle du prince : tout à coup, celui-ci me donna un croc-en-jambe, et je tombai tout de mon long, l'entraînant avec moi dans la chute.

— C'est contre la règle! s'écrièrent Alfred et Frédéric; le prince a perdu, séparons-les.

— Non, non, laissez-les ! s'écrièrent Anastase et Barelli.

J'étais si animé au combat que, quoique furieux, au fond du cœur, de ce manque de foi, je ne songeais qu'à triompher de mon adversaire. Nous roulâmes plusieurs fois l'un sur l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, saisissant un moment favorable, je me relevai sur un genou, fixant le prince à terre avec mon bras gauche, et me mis à le cribler de coups avec le poing droit, en le sommant de se rendre.

En ce moment critique éclata le cri général : « Le préfet! le préfet! » et un fouet appliqué d'une main vigoureuse nous sangla tour à tour les flancs, au prince et à moi. L'argument était irrésistible : nous nous relevâmes donc tous les deux d'un commun accord, et ainsi finit notre pugilat.

Alors commencèrent les récriminations : Alfred et Frédéric, avec une éloquence de témoins indignés, déclarèrent que j'avais vaincu deux fois : — la première, parce que le prince m'avait donné un croc-en-jambe, en violation des conditions régulières ; la seconde, parce que j'avais un avantage décisif quand le préfet était survenu. Anastase et Barelli, avec la même véhémence, prétendaient que le croc-en-jambe ne pouvait être imputable au prince, n'étant qu'un accident involontaire, et que, le combat ayant été interrompu, il n'y avait eu ni vaincu ni vainqueur. Le prince, qui faisait une assez triste figure, les cheveux et le visage couverts de poussière, jurait ses grands dieux que le pied lui avait glissé, à son amer regret. Voulant mettre un terme à la contestation qui s'envenimait d'une amertume inutile, et pour ne pas aggraver la confusion du prince, qui était extrême, je feignis d'admettre ses explications, et les deux parties se rangèrent à une proposition d'Anastase, formulée comme suit : « Le combat ayant été » interrompu, aucun des deux combattants ne peut réclamer la victoire ; mais ils ont tous les deux montré la » même force et le même courage. »

Ce protocole diplomatique ne changea rien à la conviction générale, qui m'attribuait l'avantage. Pour compléter l'épisode, le prince et moi nous eûmes l'agrément de dîner et de souper avec du pain et de l'eau, à la table de pénitence.

Il me reste à déduire la conséquence des événements ci-dessus relatés, et, pour cela, nous prendrons les choses où elles en étaient huit jours après le duel aux coups de poing.

Première conséquence, singulière et imprévue ! A dater de sa seconde défaite, le prince devint tout autre. De bonne humeur et obligeant pour tous, il fut désormais plein d'attentions pour moi. Dans tous nos jeux il pariait de mon côté ou me choisissait pour arbitre ; quand une difficulté l'embarrassait dans ses thèmes et ses versions, à moi encore il s'adressait de préférence. J'aurais bien voulu le

croire sincère en tout cela, mais je ne pouvais oublier son caractère vindicatif, et de temps en temps je concevais le soupçon de quelque piége. Tout en recevant ses avances avec une courtoisie parfaite, je lui montrais une froideur qui le chagrinait visiblement.

Quant au reste de la division, le rôle hardi que j'avais joué et mes deux victoires successives eurent tout juste l'influence que j'en avais attendue. Les opprimés relevèrent un peu la tête, et un premier symptôme me fit mieux augurer de l'avenir. Les extorsions continuaient comme auparavant, mais il n'y eut plus d'offres volontaires, plus de serviles complaisances. Si on se soumettait avec une résignation muette et boudeuse tant qu'Anastase était là, on respirait dès qu'il ne pouvait plus voir ni entendre; on murmurait même tout bas, et tous les mécontents tournaient les yeux vers moi.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'Alfred et moi nous ne négligions rien pour souffler sur cette flamme naissante. Frédéric, qui avait figuré comme un de mes seconds, s'était par là trop compromis auprès du prince pour ne pas se mettre tout à fait avec nous. Ce fut même par son intermédiaire que nous convertîmes à nos projets un autre de nos camarades, le plus fort de la division après les deux satellites du tyran. Ce fut une acquisition précieuse, mais qui coûta cher. D'abord, Alfred dut lui faire cadeau d'un canif magnifique à dix lames, dont mon ami était très-glorieux, qu'il sacrifia cependant sans hésitation à la grande cause. Pour ma part, j'eus à m'engager, sur l'honneur, à faire le thème du nouveau conjuré pour la prochaine distribution des prix, ce qui lui en garantirait un. Le pauvre diable était d'autant plus ambitieux de ce succès, que sa grand'mère lui avait promis qu'elle lui donnerait une montre d'or s'il obtenait une couronne.

Nous étions donc quatre, et quatre bien déterminés. Les dispositions de la majorité devenaient de plus en plus favorables, et mes amis de la première division me pressè-

rent d'agir en m'offrant leur concours. Chaque jour, chaque heure multipliait les chances d'éveiller le soupçon d'Anastase ou de ses acolytes : il fallait ne pas être prévenu, et je sentis qu'il était temps ou jamais.

Voici notre plan : il fut convenu, avec nos alliés de la première, que le soir du jour fixé, au moment où tout le collége sortirait du réfectoire après le souper, ils feraient en sorte de ralentir le pas de leur division, tandis qu'Alfred et moi, au contraire, nous hâterions le pas de la nôtre jusqu'à ce que les deux divisions arrivassent en même temps en tête du corridor sur lequel se rencontraient nos classes respectives. Là, nos amis de la première, rompant leurs rangs, se mêleraient avec nous en criant : « A bas Anastase, à bas le tyran! » clameur à laquelle nous répondrions, Alfred et moi. Nos alliés apostropheraient directement Anastase, lui reprocheraient ses avanies, et le traiteraient de voleur en faisant honte à notre division de se laisser ainsi fouler aux pieds; — que si, pour ajouter plus de force à leurs arguments, ils jugeaient à propos de saisir Anastase au collet en le secouant un peu, ce serait mieux encore; mais là devait se borner leur secours, car les préfets interviendraient nécessairement et feraient rentrer les émeutiers de la première dans leur quartier. Tout le reste nous regardait, et c'était à nous de frapper le fer pendant qu'il était chaud.

Le jour fixé avait lui : il était quatre heures de l'après-midi, et le complot devait éclater à huit, lorsque la porte de la classe roula sur ses gonds : le père ministre se montra : « Monsieur Lorenzo, dit-il, le père recteur désire vous parler. » Et la porte se referma. Ces paroles, que le père ministre laissa tomber lentement de ses lèvres, me jetèrent dans une vive perplexité.

Mon projet aurait-il été découvert? — était-ce un sermon que j'allais recevoir sur mon combat avec le prince? Ce n'était pas probable, vu que cette affaire était déjà vieille en date. Pour tout dire, ma conscience me repro-

chait tant de peccadilles, que je me perdais en conjectures. Ce fut tout tremblant et effrayé que je parus devant l'auguste tribunal.

Le père recteur était un petit vieillard de soixante-dix ans environ. Sa perruque couleur de carotte, posée toujours de travers, les pommettes rouges et saillantes de ses joues, une grosse veine qui faisait une saillie bleue sur son nez rouge bourré de tabac, auraient pu rendre sa figure plutôt ridicule qu'imposante. Cependant, malgré cet extérieur grotesque, jamais monarque, dans toute la splendeur de sa puissance, ne fut plus révéré de ses sujets que l'était le père recteur de la jeunesse turbulente confiée à ses soins, et cette vénération n'était pas due uniquement à l'étendue illimitée de ses pouvoirs; d'autres circonstances y concouraient : — un nom illustre, des manières d'une distinction exquise, résultat de son éducation aristocratique et même princière, la réputation d'un immense savoir, une vie austère, digne des premiers âges de l'Eglise, les récits merveilleux de ses macérations et de ses pénitences, qui couraient dans le collége, étaient bien propres à frapper les jeunes imaginations, toujours prêtes à recevoir l'impression profonde que produit sur l'enfance tout ce qui s'élève au-dessus des habitudes ordinaires de la vie. Aussi éprouvions-nous réellement un respect religieux pour celui dont la tête nous semblait déjà couronnée de l'auréole des bienheureux.

L'exercice de ses fonctions sur la jeunesse modifiait sans doute un peu les tendances de ce caractère ascétique. Bon et humain au fond, souvenet sévèr par système, sensible, mais plein du sentiment consciencieux de ses devoirs, cet homme austère réunissait en lui, au plus haut degré, les vertus et les défauts d'un prêtre catholique fervent. D'un dévouement à toute épreuve pour le jeune troupeau dont on l'avait nommé pasteur, il se croyait individuellement responsable, devant Dieu, de notre salut éternel ; mais cette responsabilité même l'entraînait à des actes d'intolé-

rance dignes des cruautés de Torquemada, toutes les fois qu'il croyait, — avec ou sans raison, — apercevoir la moindre offense envers la religion. Tel est le pouvoir de toute foi profonde et sincère, alors même qu'elle est poussée jusqu'à l'excès, que, malgré les conséquences funestes qui en découlaient pour nous, nous admirions la vertu de ce vieux prêtre, courbé par l'âge, qui se redressait à nos yeux, comme par miracle, majestueux et inexorable, tel que Moïse lorsque, descendu de la montagne, il trouva les Israélites adorant le veau d'or.

D'ailleurs, le père recteur, pour mieux entretenir l'influence multiple qu'il possédait, ne dédaignait pas d'avoir recours à certaine tactique qui prouvait sa longue expérience des enfants. Un peu de mystère entourait tous ses actes, surtout les punitions qu'il infligeait. Il n'était pas rare, par exemple, que la citation en la présence du père recteur fût suivie de la disparition de l'individu cité ainsi. Qu'était-il devenu? Rien ne transpirait, et c'était seulement par son retour que ses camarades apprenaient qu'il avait été peut-être mis en prison. C'était le système de Venise appliqué au collége.

Semblables aux oracles de l'antiquité, les sentences de ce moine redouté venaient d'une source invisible; car le père recteur vivait loin des yeux profanes et dans une sphère mystérieuse, d'où son influence, cependant, pénétrait partout et à chaque moment. Sa rare apparition en public devenait un événement d'autant plus important qu'elle arrivait toujours inattendue. Il parlait peu, souriait moins encore, était avare de louanges, n'en donnait jamais sans y joindre quelques avis qui sentaient le reproche, et dans sa parole il y avait l'accent d'une sévérité étudiée; mais cet extérieur rude cachait une sensibilité exquise que nous avions découverte plus d'une fois. Au chevet d'un malade, son masque tombait; l'homme se montrait dans sa vraie nature et manifestait tous les trésors d'une inépuisable bonté. Quels soins, quelle tendre

anxiété, quelle douce sollicitude ! Il redevenait enfant lui-même pour faire naître le sourire sur les lèvres d'un enfant malade. Avec quelle affection il condescendait au rôle de garde-malade pour le veiller, le consoler, flatter tous ses petits désirs... jusqu'à ses caprices!

C'était touchant encore de voir ce bon vieillard, un jour de communion, — quand, la figure radieuse, les yeux pleins de larmes, et d'une voix émue par une affection paternelle, il priait pour ses élèves chéris qu'il croyait être en état de grâce. Ces élans de sensibilité, qui ouvraient les profondeurs secrètes de son âme, n'échappaient point à notre observation perspicace, et mêlaient, à notre vénération pour le père recteur, le sentiment plus tendre d'un amour presque filial.

Tel était celui en la présence de qui j'allais paraître. Ma main frémit quand je frappai deux coups à la porte, conformément à la règle.

— Entrez, me répondit une voix sèche.

J'entrai.

CHAPITRE VII

La prison. — Grâce à un compagnon de captivité, je passe du désespoir aux plus ardentes espérances.

Le fauteuil dans lequel le père recteur était assis, immobile comme une statue, se trouvait placé contre le mur, du côté de la porte, de manière qu'en entrant l'œil ne pouvait saisir que son profil. J'osai à peine jeter un regard dans cette direction en allant me placer silencieusement à la droite du père, où je me tins debout. Il ne tourna pas la tête, et n'indiqua par aucun geste qu'il fût averti que j'étais là; mais, quand j'essayai de prendre sa main, appuyée sur son genou, afin de la baiser selon l'usage, il la retira brusquement.

Pendant la minute solennelle qui suivit, j'aurais pu compter les battements de mon cœur et entendre le bruit

des ailes de ces mouches qui voltigeaient parmi les papiers entassés, sans trop d'ordre, sur la table. Le père recteur parut enfin se réveiller, et, ouvrant lentement un tiroir, il y prit un volume imprimé qu'il plaça devant moi, appelant du doigt mon attention sur ce titre :

Index librorum prohibitorum a Summo Pontifice[1].

M'ayant laissé tout le temps de lire et de peser ces mots, il ouvrit le volume, le feuilleta comme cherchant un passage, et me le présenta de nouveau, le doigt inexorable me montrant cette fois ces mots :

Le Paradis perdu de Milton.

Je me sentis anéanti; j'aurais voulu être à cent pieds sous terre pour cacher ma confusion.

Hélas! peu de jours auparavant, un jeudi de congé et de sortie, j'avais pris, dans la bibliothèque de mon père, le tome premier du *Paradis perdu*, traduit en italien, que j'avais soigneusement caché dans mon pupitre, d'où le préfet, sans doute, ou quelque autre surveillant du collége, l'avait déniché, si bien qu'en portant les yeux sur la table j'y reconnus le volume accusateur. J'étais convaincu du plus grand crime qui pût être commis au collége!

L'orage annoncé par le silence du père recteur éclata sur ma tête : « — Ainsi, monsieur, s'écria-t-il, voilà donc ce que j'aurais dû attendre de vous? Est-ce là comme vous reconnaissez les soins et les bontés de vos maîtres? Est-ce pour vous précipiter en aveugle dans l'impiété, que vous employez l'intelligence dont il a plu à Dieu de vous douer? C'est à Dieu que vous devez compte de votre temps, et vous le perdez dans la lecture de livres impies? Au lieu d'être un exemple d'édification pour vos camarades, vous ne craignez pas de semer le poison de l'hérésie parmi eux. Ah! Biscosa est un ange, comparé à vous! » (Biscosa était notoirement le plus mauvais écolier du collége.)

[1] Catalogue des livres interdits par le Souverain-Pontife.

« Que sont ses espiègleries auprès de l'impiété? Savez-vous que le simple acte d'avoir lu ce livre vous constitue en état de péché mortel? Savez-vous que s'il plaisait à Dieu de vous frapper de mort en ce moment (puisse la divine miséricorde vous laisser le temps de vous repentir!) vous iriez à la perdition éternelle? Pouvez-vous songer à cela sans frémir, monsieur! ou avez-vous déjà atteint la hauteur de cette philosophie moderne qui nie l'infaillibilité du vicaire du Christ... qui nie le Christ lui-même? »

Il y avait dans l'accent de ces dernières paroles tant d'amertume et tant de tristesse à la fois, que je fus complétement accablé. Les mains du père recteur tremblaient d'une agitation si convulsive, que je craignais qu'il ne finît par avoir devant moi une attaque de nerfs. Je vis une grosse larme rouler sur ses joues et tomber sur sa robe.

Évidemment épuisé par le discours passionné qu'il avait prononcé avec une volubilité extrême et une animation toujours croissante, le père appuya son coude sur la table et la tête sur sa main. Au bout de quelques minutes, il changea d'attitude et se mit à se parler à lui-même avec des gestes pleins de véhémence. Un spectateur indifférent aurait pu sourire de voir sa main suspendue dans l'air et y traçant de petits cercles... (sa main tenant opiniâtrement, entre le pouce et l'index, une prise de tabac que le bon père recteur n'abandonnait jamais). Mais on suppose bien que j'étais loin d'avoir la moindre envie de sourire; je n'entendis de son monologue que les mots : « Devoir, — faiblesse, — salut éternel, — sa mère. » Il finit par un violent coup de sonnette qui fit entrer un frère lai.

« Envoyez-moi le concierge, dit le père recteur, et qu'il m'apporte les clefs des prisons. » Le concierge cumulait : il remplissait aussi la charge de geôlier.

Cette conclusion fut un soulagement pour moi. Je souffrais tellement en présence de mon redoutable juge, que, pour échapper à sa juste colère, je me serais presque jeté dans le feu. Un bruit de pas lourd et de clefs annonça le

concierge. Le père recteur lui fit un signe et me congédia avec un sec « *Assez.* » Je lui baisai la main, qu'il ne retira pas cette fois, et je suivis mon geôlier silencieux.

La prison où je fus conduit était réellement une misérable prison. Imaginez-vous une petite cellule, basse et humide, ne recevant de jour que par un croisillon ou lucarne grillée sans carreaux et si haut placée qu'il fallait monter jusqu'à son ouverture pour y voir le ciel grand comme un mouchoir de poche. Toute autre perspective était interceptée par une muraille plus haute encore que la lucarne. Le seul mobilier de cette chambre consistait en une chaise de paille, une petite table de sapin et quatre planches qui, ajustées sur quatre pieds en fer, soutenaient une paillasse. Tel était mon domicile de prisonnier. Je n'avais aucune communication avec le monde extérieur; ni livre, ni papier, ni lumière; pour mes repas, du pain et de l'eau; pour compagnie, les souris trottant sur le plancher et grimpant parfois sur le lit. Ajoutez à cela le souffle d'une brise qui agitait les volets mal joints et vermoulus du croisillon, — vous aurez l'inventaire des agréments du pauvre écolier captif.

Je me jetai sur ma paillasse dans une angoisse de découragement. La scène que je venais d'avoir avec le père recteur m'avait causé une trop vive impression pour ne pas provoquer des réflexions sérieuses et alarmantes. J'étais donc réellement bien coupable! je méritais les flammes éternelles!... ma raison se révoltait contre une si terrible sentence. Qu'y avait-il de si vicieux dans ce livre? Rien, selon moi. Cependant le pape l'avait jugé si dangereux, qu'il en interdisait la lecture. En étais-je venu au point de nier l'infaillibilité du pape! Était-ce parce que j'étais déjà devenu un hérétique impie, un pécheur endurci, que je m'efforçais en vain d'éprouver le sentiment du repentir? Comment avouer tout cela au confesseur?... Ah! jamais! plutôt mourir de honte! Sans aucun doute, il me refusera l'absolution, et alors qu'est-ce que mes

supérieurs penseront de moi? Que diront mes camarades quand ils verront que je ne vais pas recevoir avec eux le sacrement de la communion?

Telles étaient mes réflexions; mais insensiblement ma pensée prit une autre direction et revint aux intérêts absorbants que j'avais laissés derrière moi. Que deviendront nos plans? Mes associés risqueront-ils le grand coup sans moi? Certainement non. Alfred aura eu le temps de prévenir nos amis de la première division. Mais supposons que le préfet, ce qui arrive souvent, ne permette à personne de sortir n'importe sous quel prétexte! S'ils allaient faire la tentative convenue et échouer?

Ces suppositions diverses harassaient mon esprit, et elles finirent par rendre insupportable l'inaction du corps. Je m'élançai de ma paillasse, et, au moyen de ma table, sur laquelle je plaçai ma chaise, j'atteignis le rebord de la lucarne, d'où je contemplai le ciel. Mais fatigué aussi de cette contemplation, je quittai mon observatoire pour examiner les innombrables inscriptions qui couvraient la muraille de la prison. Il y en avait de toutes sortes, — sentences sérieuses ou comiques, les unes exprimant la révolte, les autres la résignation, — celles-ci la lâcheté, celles-là l'héroïsme. En dépit de la distraction qui troublait mon âme, quelques-unes me frappèrent assez pour que je les aie retenues. En voici une : « *Quicquid impune facere. id est patrem somascum esse,* » (tout faire avec impunité, c'est être un père somasque). Cette parodie d'une fameuse phrase de Tacite, écrite en grosses lettres, était signée avec du sang : Sforza. Grande fut ma surprise de voir un tel nom prendre la responsabilité d'une opinion si hardie. Sforza, élève de la première division, était considéré comme une nullité complète; il n'était pas même initié à nos projets révolutionnaires. Dans un autre endroit était écrite tout au long la touchante histoire d'un jeune captif qui avait enduré quinze jours entiers de prison plutôt que de révéler le nom d'un complice. Ce martyr infor-

tuné de l'honneur avait raconté jour par jour ses souffrances dans une simple et pathétique complainte, dont chaque stance se terminait par ce refrain :

Mieux vaut mourir en prison
Que de vivre en espion.

Un peu plus loin je souris amèrement en lisant ces mots presque imperceptibles : « Mort à Anastase ! » Ce vœu fatal, caché dans un coin et en caractères microscopiques, attestait suffisamment la pusillanimité du captif qui l'avait exprimé.

Ici finit ma revue de ces inscriptions... Quoique nous fussions au mois d'avril et que partout ailleurs il dût faire jour pendant une heure encore, l'obscurité s'épaississait déjà dans ma cellule, et il était impossible d'y lire plus longtemps : je me trouvai donc de nouveau livré tout entier à mes réflexions amères. A mesure que la nuit s'assombrissait autour de moi et que le moment fixé pour notre complot approchait, mon anxiété devenait plus intense, je marchais d'un pas de plus en plus rapide, comme un lion dans sa cage. Je devais, je pense, avoir la fièvre.

Soudain retentit le son d'une cloche... c'était celle du réfectoire : « Dans une demi-heure le coup sera frappé... et je ne serai pas là ! » Je me mordis la main de rage, et de ma main fermée je frappai la paillasse, la muraille, mon front brûlant !... La demi-heure passe... ah !... la cloche vibre encore... A ce son, un frisson convulsif parcourut tout mon corps ; mon âme entière semblait concentrée dans le sens de l'ouïe, pendant que je collai mon oreille contre la porte... Oh ! supplice ! c'est à présent... je crois distinguer un bruit... des cris... des trépignements... quel silence ! Ah ! les cris et les trépignements recommencent... c'est certain ! on se bat .. Ah ! quelle angoisse ! on m'appelle : « A moi, Lorenzo ! » Cet appel, que je me figurai entendre, acheva de troubler ma pauvre tête. J'eus un véritable accès de fureur... je m'élançai aux barreaux de

la lucarne et les ébranlai avec un redoublement d'énergie puis, revenant à la porte, je me déchirai les mains en essayant de forcer la serrure... vains efforts qui ne firent que me démontrer la débilité de mes bras et m'arracher des cris de bête farouche. Si j'en avais eu les moyens, j'aurais certainement mis le feu à la prison; si j'avais eu une arme, je ne sais quel funeste usage j'en aurais fait. Enfin, brisé de fatigue, je tombai sur ma couchette et y restai étendu, si épuisé, que j'espérai sentir les approches de la mort. Quand mes yeux se fermèrent, je crus que je ne les rouvrirais plus.

Une voix qui m'appelait par mon nom me réveilla en sursaut, car la torpeur que j'avais prise pour le précurseur de la mort s'était changée en un profond sommeil qui venait réparer l'accablement de mon corps et de mon esprit. Je fus très-surpris de me retrouver non-seulement en vie, mais encore avec la tête fraîche et les idées claires, non sans éprouver toutefois un peu de frayeur au milieu du silence et des ténèbres qui m'environnaient. Je commençais à attribuer à un rêve la voix que j'avais entendue, quand je fus appelé encore très-distinctement. C'était la voix du prince. En un instant je sautai en bas de ma paillasse, et après avoir reconnu à tâtons les lieux et les objets, je plaçai ma chaise sur la table de manière à pouvoir grimper jusqu'à la lucarne, ce que je fis comme un écureuil.

— Où diable êtes-vous donc ? dis-je.

— Eh ! ici, en prison, dans la cellule voisine de la vôtre.

J'ai oublié de dire qu'à la suite de la cellule où j'étais enfermé et du même côté, venaient d'autres cellules avec la même destination.

— Quoi de nouveau dans la division ? demandai-je avec une curiosité impatiente.

— Rien du tout, répondit le prince.

Ces trois mots dissipèrent le cauchemar d'inquiétude qui m'oppressait. — Mais une question succéda à une autre,

car je profitai du hasard qui me donnait un compagnon de captivité pour abréger les heures par une causerie.

— Vous saviez donc que j'étais en prison, puisque vous m'avez appelé ?

— Certainement que je le savais. Je l'ai soupçonné tout d'abord en ne vous voyant pas revenir, et pour en être plus sûr j'ai interrogé le concierge, qui a fini par m'avouer la vérité.

— Et pourquoi vous y a-t-on mis aussi ? et si tard encore ?

— Parce que, au moment où nous allions monter au dortoir, j'ai dit au préfet qu'il était un âne.

— Sur ma parole, si vous n'avez pas d'autre mensonge sur la conscience, je vous donne l'absolution ; mais comment en êtes-vous arrivé à l'appeler un âne ?

— Oh ! pour rien du tout. Le préfet a fait son rapport au vice-recteur qui m'a condamné à demander pardon, et alors j'ai dit au préfet: « Monsieur le préfet, je vous demande pardon de ne vous avoir traité que d'âne, car assurément vous êtes en même temps un âne et un rustre. »

— Voilà qui est comique, sur ma parole ! Une nuit cependant est bientôt passée et demain vous serez libre, car ce n'est pas ici un logement pour les princes.

La légère ironie de mon ton parut blesser vivement mon compagnon et il me répondit d'une voix très-émue : — Toujours prince ! est-ce ma faute si je suis né prince ? je voudrais n'être qu'un fils de simple paysan, et peut-être alors je ne vous inspirerais pas tant de haine.

— Je proteste que je ne ressens point de haine contre vous ; vous prenez trop au sérieux une plaisanterie, repris-je, touché à mon tour de la franchise de ses paroles et plus encore de l'accent avec lequel il les avait prononcées.

— Oh ! oui, vous me haïssez : je peux l'avoir mérité autrefois : j'avais tort, je le sais ; mais à présent que je fais tout ce que je puis imaginer pour réparer le passé, il est vraiment cruel de me traiter avec tant de dédain et de défiance.

— Je vous jure que vous m'attribuez des sentiments qui sont bien loin de moi. Si autrefois...

— Je ne parle pas d'autrefois, interrompit le prince, je parle d'à présent, de ce moment même. Au moment où je vous parle, pouvez-vous dire que vous ne vous défiez pas de moi ? Me croyez-vous aveugle ? pensez-vous que je ne sais pas ce qui se passe ?... Ce jour-ci était celui que vous aviez fixé pour agir. Mais on me suspecte, on me traite comme un lâche et un espion.

L'étonnement me rendit muet. Comment pouvait-il être si bien informé ?

— Et cependant, poursuivit le prince fondant en larmes, je ne suis ni l'un ni l'autre. Personne ne déteste Anastase plus que moi, et personne, peut-être, si on voulait avoir un peu de confiance en moi, ne donnerait un meilleur coup de main pour le réduire à l'impuissance.

Je réfléchis une minute et je répondis d'un ton grave et solennel : — Ecoutez-moi bien, je ne vous regarde ni comme un lâche ni comme un espion. Cela n'est pas... oh ! non. Si je ne vous ai pas témoigné plus de confiance, ce n'est pas faute de bonne volonté, mais il s'agissait d'autres que de moi. Assurez-moi que je puis me fier à vous et je vous croirai sur parole.

— Si vous le pouvez ! reprit le prince... savez-vous pour quel motif je me suis fait mettre en prison ?

— Pour quel motif vous vous y êtes fait mettre ?

— Oui ; je l'ai fait à dessein, de moi-même, sans provocation aucune... et cela uniquement pour avoir l'occasion de vous ouvrir mon cœur, pour essayer de mériter votre confiance et vous prouver que je n'en suis pas indigne.

L'étonnement, l'émotion, l'admiration, me fermèrent encore une fois la bouche.

— Et rappelez-vous, poursuivit mon compagnon de prison, que si demain on vient me rendre la liberté sans vous la rendre aussi, je refuserai de sortir de cette cellule, devrais-je y périr !

Les conjurés de collége ont des âmes sympathiques, et à cet âge heureux de la franchise et de l'enthousiasme, nul ne se met en garde contre des piéges qui dénoteraient une bassesse et une perversité dont l'existence n'est pas même soupçonnée. C'est plus tard, hélas! et dans la vie du monde, qu'on apprend à se défier de ces compagnons de prison connus ou inconnus, qui, après avoir surpris votre confiance par une analogie supposée de malheur et de danger, profitent des épanchements de votre cœur pour vous envoyer à l'échafaud. La civilisation n'était pas aussi avancée au collége : instigateurs hypocrites, perfides *moutons* si habiles à nous arracher un aveu, prétendus complices, confidents de prison et autres artisans de l'invention moderne qu'on appelle l'art de gouverner, nous ignorions ces choses-là et leurs noms. Je ne doutai pas un moment de la sincérité du prince, et, vaincu par un trait d'héroïsme qui me parut sublime, je sentis se fondre toute la glace de mon cœur sous la chaleur de son accent.

De ce moment naquit entre nous une intimité parfaite. Et après quelques explications préliminaires qui scellèrent notre union, j'exposai au prince nos plans, nos ressources et nos vues; de son côté il me fit connaître en détail tous les moyens sur lesquels il pouvait compter et qu'il mettait à ma disposition. Ces moyens étaient sa coopération personnelle et celle de deux amis, Barelli compris, dont il était sûr comme de lui-même. Ces auxiliaires portaient notre nombre à sept. Une force aussi considérable et l'influence de nos noms étaient plus que suffisantes pour abattre le tyran. En conséquence, nous convînmes d'agir sans nos alliés de la première division et d'accomplir notre révolution par nous-mêmes... une vraie révolution *nationale*. Il fut décidé aussi, entre le prince et moi, que nous agirions aussitôt que la liberté nous aurait été rendue, après toutefois que ses amis auraient été prévenus.

Au moment de nous séparer, en rentrant chacun dans nos cellules, un scrupule de conscience s'empara de moi.

— Un mot encore, dis-je, en appuyant sur chaque syllabe de cette déclaration. Abattre un tyran n'est pas tout : nous devons abolir la tyrannie elle-même, et rendre son retour impossible en constituant la LIBERTÉ. J'avais trouvé, je crois, la phrase dans Tacite.

— De tout mon cœur, répondit le prince en bâillant, car nous causions depuis des heures au lieu de dormir; seulement, j'avoue que je ne sais comment arranger cela. Conduisez cette affaire vous-même; je m'en rapporte complétement à vous, à votre intelligence et à vos intentions. Je vous seconderai en toutes choses et toujours les yeux fermés.

J'insistai.

— Que pensez-vous, demandai-je, d'un gouvernement républicain? Sparte, Athènes et Rome ont dû à cette forme de gouvernement les jours les plus brillants de leur gloire et de leur prospérité.

— Je pense que tout ce que vous ferez sera bien fait... Comme vous voudrez donc... Mais, vrai, j'ai bien froid... Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Si j'étais flatté, d'un côté, par la confiance absolue du prince, je déplorais, de l'autre, qu'il fût si indifférent sur les principes... « Mais après tout, me dis-je, Rome ne fut pas bâtie en un jour !. . » Et là-dessus, je m'endormis.

CHAPITRE VIII

Explosion. — La leçon aux tyrans.

Le lendemain matin, vers les dix heures, un ordre supérieur nous délivra, le prince et moi. Mon retour à la division fut un vrai triomphe. J'ai déjà dit que j'étais très-populaire parmi mes camarades, et l'on connaît la complaisance empressée qui m'avait surtout valu cette popularité. Moi absent, qui les aiderait dans les devoirs difficiles? Sous ce rapport, ma disparition eût été une espèce

de calamité générale. Je reparaissais, en outre, comme un chef avoué par mes amis, et sur lequel les autres mécontents fondaient aussi instinctivement l'espoir de leur affranchissement. Les félicitations me furent donc prodiguées avec les poignées de main. Je répondis chaudement à cet accueil.

Alfred et Frédéric me reçurent, eux, avec des larmes dans les yeux, et je ne comprenais pas d'abord tout leur enthousiasme; ils attribuaient ma prison à la découverte de nos plans et me vénéraient comme un martyr de la liberté. Je les désabusai en quelques mots et leur recommandai de se tenir prêts au premier signal. De plus amples explications furent remises à la récréation de l'après-dîner.

A cette heure-là nous tînmes conseil, Alfred, le prince et moi. Le lendemain matin, à l'unanimité, fut fixé pour l'action. Il fut aussi convenu que chacun des conjurés recevrait gratis, à déjeuner (nous nous cotisâmes tous les trois pour cette dépense patriotique), quelques-unes des plus délicieuses friandises de la ville. La gourmandise d'Anastase serait infailliblement excitée à la vue de si bonnes choses, et il chercherait à s'en adjuger une part. Là devait commencer l'opposition. Le premier à qui s'adresserait Anastase protesterait et résisterait. Ils s'y engagèrent par serment et sans s'exposer à un danger réel, puisque le prince, Alfred et moi, nous devions être tout proches et intervenir. Le plus indispensable dans ce prélude était de conserver son calme et d'éviter les démonstrations inopportunes. Pour se montrer, les conspirateurs devaient attendre mon signal, et alors avoir recours à la force, si c'était nécessaire, en criant : « A bas le tyran ! » Ayant ainsi concerté toutes nos mesures, nous nous séparâmes. Alfred et le prince allèrent transmettre nos instructions au reste de nos amis, tandis que je restai seul, pensant au lendemain et me promenant lentement en long et en large dans la cour, grave comme Brutus au moment d'immoler César.

Des motifs de la plus haute politique m'avaient fait choisir l'heure du déjeuner pour frapper le grand coup. Pre-

mièrement, j'avais calculé qu'en ce moment chacun se trouvant menacé dans sa propriété, nous aurions un puissant auxiliaire, et c'était l'égoïsme individuel. Triste nécessité, hélas! commune à tous les conspirateurs, même à ceux de collége, que d'être réduits à compter bien plus sur l'intérêt matériel de la multitude que sur la noble conscience du droit. Secondement, comme habituellement à cette heure les préfets quittaient leurs salles d'études respectives, sans toutefois les perdre entièrement de vue en se promenant dans le vaste vestibule sur lequel s'ouvraient les portes, je méditais de profiter de l'absence momentanée de notre préfet pour n'avoir pas à craindre une interruption inopportune de sa part.

Le moment critique approchait. C'était une matinée sombre et pluvieuse. L'aspect de notre division était en harmonie avec l'aspect du ciel. Les figures sévères et soucieuses des conspirateurs, dénonçant leur insomnie, avaient une expression presque terrible, et soit l'influence de l'atmosphère, soit le reflet lugubre des lampes confondu avec la lumière douteuse du jour, ceux-là mêmes qui n'étaient pas dans le secret avaient un air plus sérieux que de coutume. Le bruit de la pluie contre les carreaux interrompait seul le silence, qu'on n'avait jamais observé plus religieusement.

Enfin, sonne l'heure décisive. Je promène sur ma troupe fidèle un regard auquel chacun répond par un autre qui signifie qu'il est prêt et que je puis compter sur lui.

En moins d'une minute est vidée la vaste corbeille qui contenait le déjeuner, et les élèves retournent à leurs pupitres avec leur morceau de pain. Le préfet sort de la salle d'études. Anastase, se frottant joyeusement les mains, commence sa ronde. Il arrête son œil avide sur les merveilles étalées devant lui, telles que pommes, poires, oranges, dattes, amandes, raisins secs, saucisson de Bologne, tablettes de chocolat, beurre, etc. Il n'hésite plus que parce qu'il a l'embarras du choix. Les deux satellites sont comme toujours sur ses talons. — Comment donc! s'écrie-t-il avec

son gros rire, un de vous a-t-il gagné un quine à la loterie que vous festinez de cette manière?... Oh! oh! reprend-il en montrant du doigt le pupitre d'un des nôtres, voilà deux belles oranges! je n'en ai jamais mangé de si belles... En vérité! elles me tentent; mais je suis un bon enfant, et nous partagerons, mon cher, comme deux amis.

— Je suis bien fâché, répond le possesseur des oranges, mais tu ne goûteras pas de celles-ci.

— Es-tu fou? répliqua Anastase, ou as-tu besoin d'une petite leçon? Et, ce disant, il attrape adroitement une des oranges enviées que l'autre écolier cherchait en vain à couvrir de ses mains et de ses coudes. Pendant que celui-ci proteste, fidèle au mot d'ordre, je m'avance pour intervenir, suivi du prince et d'Alfred qui, tous les deux, sans avoir l'air de rien, se postent entre Anastase et ses satellites pour l'isoler... Mon cœur battait avec force :

— Que signifie cette violence? dis-je. De quel droit dépouilles-tu François de ses oranges?

Le tyran pâlit : — Est-ce que cela te regarde? répond-il après un moment d'hésitation.

— Certainement, répliquai-je; et j'insiste pour savoir de quel droit tu prends cette orange qui ne t'appartient pas?

Ma protestation et mon air déterminé intimidèrent évidemment Anastase, qui perdit la parole. Je poursuivis du ton de l'orateur romain quand il s'écrie : *Quousque tandem abutere, Catilina?*

— C'est du droit du plus fort que tu te prévaux, n'est-ce pas? Eh bien! nous verrons si tu es le plus fort, en effet. Crois-tu que nous endurerons toujours ton abominable violence? Est-ce votre intention, messieurs? ajoutai-je en me tournant vers l'auditoire, d'où partirent quelques *non* énergiques... Quant à moi (levant la main droite), je jure que je ne l'endurerai pas plus longtemps. Et je dis : — A bas le tyran!

— A bas le tyran! répétèrent six voix tonnantes avec la précision d'une décharge de mousqueterie.

— A bas le tyran! devint l'écho presque unanime, le reste de la division étant électrisé par l'exemple des six.

— Qu'on cesse ce vacarme, grommela le préfet se montrant soudain au seuil de la porte; mais, trompé par le calme apparent, il se retira au même instant.

Le tyran, qui avait d'abord semblé étourdi par ce cri séditieux, reprit courage pendant la courte apparition du préfet.

— Que signifie cette comédie? demanda-t-il, les lèvres frémissantes et blême comme un linceul.

— Prends garde, lui dis-je, que la comédie ne se change en tragédie. Rends l'orange à François, allons.

— Je ne rendrai rien.

— Oh! oh! nous trouverons bien moyen de te la faire rendre, répondis-je avec colère; et mêlant l'action aux paroles, je me jetai sur Anastase, suivi de près par Alfred et le prince. Ce fut le signal d'une terrible émeute. Toute la division, semblable à un seul homme, tomba sur Anastase. C'était à qui lui porterait le coup le plus fort. — Au secours, Pietri! au secours, Giovanni! criait le tyran d'une voix étouffée. Pietri et Giovanni, s'apercevant de quel côté soufflait le vent, désertèrent à l'ennemi en véritables satellites de la tyrannie. Aux appels réitérés d'Anastase ils répondirent en riant : — Nous voici, nous voici. Et accourant, en effet, avec leurs paquets de corde, ils commencèrent à fouetter les épaules de leur ancien maître.

Cette désertion acheva d'anéantir Anastase. La résistance opposée jusque-là par lui à nos attaques fit place à la soumission la plus complète. A genoux, versant des larmes, il implora grâce, suppliant qu'on lui épargnât au moins la vie, comme si nous avions voulu le tuer. Ce ne fut pas sans peine qu'Alfred, le prince, et moi, joignant nos efforts, nous réussîmes à mettre fin à une scène qui nous causait une double répugnance, révoltés autant de la lâcheté du vaincu, naguère si insolent, que de l'impitoyable fureur de ces esclaves, autrefois si humbles. Il faut

avouer que les esclaves avaient longtemps et cruellement souffert.

Tout cela s'était passé en moins de temps que je n'en ai mis à le raconter, de sorte que, lorsque le préfet se montra de nouveau à la porte, la division était rentrée dans l'ordre habituel : Anastase était assis à sa place, la tête penchée sur son pupitre et sanglotant; mais son accablement et ses larmes n'excitaient aucune pitié dans les cœurs des révoltés. Ils lui adressaient les plaisanteries les plus amères : — Je crois qu'il pleure, disait l'un. — Oh! non, il fait semblant, disait un autre, à moins que ce ne soit pour l'orange. — Je vois ce que c'est, s'écria un troisième : l'orange n'était pas mûre et elle lui a agacé les dents. — Votre Majesté daignera-t-elle accepter cette humble offrande? dit un quatrième en fléchissant le genou avec un respect ironique et plaçant sous le nez d'Anastase une tartine de confiture qu'il avala soudain lui-même au milieu des applaudissements.

De tous côtés pleuvaient menaces, insultes et récriminations amères : — Pleure, monstre! toi qui as tant fait pleurer les autres. — Quelle pitié eus-tu de moi quand tu me fis fouetter si cruellement? — Eh bien! tu ne ris plus, toi qui riais si bien des larmes de tes victimes? — Ah! mon bon ami, nous avons un petit compte à régler ensemble : où est le canif que tu m'as escroqué ? — Et moi, où est ma balle? etc., etc. Les apostrophes se succédèrent ainsi aux oreilles d'Anastase comme les coups de marteau sur l'enclume, jusqu'à ce qu'un des élèves spoliés s'écriât : — Qu'est-ce qui nous empêche de reprendre ce qui nous appartient? — C'est juste, répondirent les autres, et en même temps ils fondirent tous sur le pupitre d'Anastase, qui n'eut que le temps de s'échapper.

J'eus à exercer ici le rôle du pouvoir modérateur en proposant de donner au moins une forme régulière à la revendication de la propriété de chacun. Le tumulte domina mon autorité. Les rancunes ne voulurent rien entendre,

En un instant le pupitre était envahi et non-seulement tous les articles réclamés furent repris, mais encore on brisa et foula aux pieds tout ce qui appartenait à Anastase, — livres, plumes, papier... on jeta par la fenêtre tout ce qui ne pouvait être brisé.

Je gémis en silence sur ces actes de vandalisme, et j'appris pour la première fois, à ma grande mortification, qu'il est plus aisé d'exciter les tempêtes populaires que de les arrêter après qu'elles ont éclaté. Ce que j'éprouvai en ce moment me revint plus d'une fois à la mémoire lorsque plus tard je lus l'histoire des révolutions et lorsque je me trouvai moi-même au milieu d'une crise révolutionnaire. Que de contradictions, hélas ! dans la pauvre nature humaine : faut-il que nous rencontrions toujours l'abus à côté de l'exercice du droit, la licence sur les traces de la liberté, — le mal aux prises avec le bien !

Lorsque la cloche nous appela à la chapelle, je respirai et me sentis soulagé : Anastase allait enfin avoir un moment de répit... mais non, je me trompais : il devait subir un nouveau genre de torture et pire encore. Nous étions à peine dans l'escalier qu'un mot terrible courut de la tête à la queue de la colonne : « Faites du vinaigre avec Anastase. » — Faire du vinaigre avec quelqu'un, en argot de collége, c'était le *presser* dans un cercle ou contre un mur au risque de l'étouffer[1]. Heureusement le préfet vint au secours de la victime au moment où ses lèvres pâlissaient.

Pendant cinq jours consécutifs l'expiation se poursuivit sous diverses formes de supplices et d'outrages. On évitait Anastase, on le fuyait comme un pestiféré quand on cessait de le tourmenter. On lui traçait une ligne de démarcation, et malheur à lui s'il essayait de la franchir. Il y

[1] Après que la grappe a été foulée ou pressée pour faire le vin, les débris du fruit, qu'on fait fermenter dans une petite quantité d'eau, sont soumis à un degré plus haut de pression, et c'est avec le liquide qui en sort qu'on fait du vinaigre.

avait cependant encore une dernière communication entre lui et ses persécuteurs, celle de l'esclave avec ses maîtres, car le tyran Anastase devint à la foi le paria et l'ilote de la classe. Chacun avait le droit de lui commander : « Anastase, va me chercher ceci, Anastase, va me chercher cela : ramasse mon cerceau... arrose mon jardin, etc., » et il pouvait se féliciter si on ne croyait pas nécessaire de le battre pour stimuler son activité.

Tel était son sort dans notre division : au dehors, partout où il y avait un contact momentané entre les diverses classes, Anastase était insulté, raillé, maltraité par les grands et les petits; car ceux-ci, encouragés par son abjection, lui sanglaient, en passant, des coups de corde. Au bout de cinq jours il n'était plus reconnaissable, tant son teint était altéré : on eut dit à sa maigreur qu'il avait fait une longue maladie, et cependant nul n'en avait pitié, excepté Alfred et moi.

Les supérieurs avait voulu prendre son parti ; mais en vain. Les punitions infligées aux plus acharnés ne faisaient qu'irriter les autres. Bref, les choses en vinrent à ce point qu'un jour, le cinquième depuis la chute d'Anastase, à la suite d'un terrible *vinaigre* que lui infligèrent la première et la seconde divisions coalisées, les supérieurs jugèrent nécessaire de prétendre l'envoyer en prison pour le sauver de l'effervescence populaire. Il fut transporté, non à la prison, mais à l'infirmerie, où il resta deux jours alité. Le père recteur pria ses parents de venir le chercher et de le garder chez eux jusqu'à ce que les ressentiments du collége fussent un peu apaisés. Ce ne fut qu'au bout d'un mois qu'Anastase reparut, mais *quantum mutatus ab illo Hectore !* Pâle, tremblant, les yeux baissés, il s'avança au milieu de la classe, entre son père et sa mère, qui, les larmes aux yeux, nous demandèrent pardon pour lui, en priant la division d'avoir égard à son sincère repentir.

Telle fut la succession de souffrances et d'humiliations qu'eut à subir le fier tyran Anastase ! Puisse son exemple

être du moins une utile leçon pour les futurs despotes... de collége !

CHAPITRE IX

Établissement d'un gouvernement républicain et triomphe romain.

On se souviendra sans doute que le renversement de la tyrannie n'était qu'une partie du devoir que je m'étais imposé, et que, par le fait, je ne regardais cet acte que comme un moyen d'atteindre un but plus grand et plus désirable : l'établissement de la liberté sur une base large et solide. Je ne sais pas trop si j'avais une idée claire de ce que cela pouvait signifier ; mais c'étaient de grands mots, des mots ronflants ! Lés jeunes gens de treize ans sont assez disposés à se laisser séduire par les mots et à les prendre pour les choses... ce qui n'arrive jamais aux hommes faits, comme personne ne l'ignore.

Alors même que cette idée n'eût pas été mon rêve favori, l'anarchie effroyable où la division avait été plongée depuis la chute d'Anastase aurait suffi pour me révéler la nécessité de poser quelque règle et d'en exiger la stricte observation. Cela, et cela seul, selon moi, pouvait garantir la liberté et préserver notre petite communauté de la tyrannie du plus grand nombre ou d'un seul ; car même, sous ce dernier rapport, je confesse que je n'étais pas sans mes craintes, et l'immense popularité que le prince avait acquise par son rôle important dans notre glorieuse révolution me rendait un peu inquiet quand je me souvenais de ce qu'il avait été auparavant. Il est juste d'ajouter tout de suite qu'en cela j'étais dans une erreur complète, et que si le prince mit en péril la chose publique, ce qui lui arrivait certainement de temps en temps, ce ne fut point par aucune vue d'ambition personnelle, mais plutôt par un zèle mal éclairé pour les intérêts de la liberté qu'il croyait toujours menacée.

Dès le lendemain du départ d'Anastase, ayant d'abord

convenu de tout avec le prince et Alfred, j'assemblai toute la division et lui exposai succinctement mes idées sur l'urgence d'une loi fondamentale, approuvée par tous, ainsi que sur l'établissement d'une magistrature chargée de faire exécuter et respecter la loi. Mes préambules furent très-favorablement reçus, et lorsque je glissai les mots de *république* et d'*autorité consulaire* pour sonder les esprits, l'assentiment fut unanime. Enhardi par ce premier succès : « Que ceux, m'écriai-je, qui sont pour une république lèvent la main. » Toutes les mains se levèrent d'un commun accord; pas un seul opposant ne se produisit, et, sur une proposition du prince, je fus chargé sur place d'esquisser le plan d'une constitution qui serait, le plus tôt possible, présentée à l'acceptation du peuple.

Chose étrange, mais exactement vraie ! l'éducation publique en Piémont, — partie de l'Italie peut-être la plus despotiquement gouvernée en ce temps-là, — était entièrement républicaine. L'histoire de la Grèce et de Rome, la seule instruction qui nous fût donnée avec quelque soin au collége, n'était réellement, — au point de vue où on la plaçait, — qu'un continuel libelle contre la monarchie et un panégyrique de la forme républicaine. La décadence d'Athènes et de Sparte, — heureuses et florissantes aussi longtemps qu'elles se gouvernèrent démocratiquement, — datait du jour où le pouvoir échut aux mains d'un seul. Rome faisait remonter sa grandeur au lendemain de l'expulsion des Tarquins, et la république, qui avait conquis le monde, ne fit que décliner sous l'empire des Césars, ne put défendre ses conquêtes, laissa ses frontières ouvertes aux invasions des Barbares et enfin s'évanouit. Notre indignation contre les tyrans et notre enthousiasme pour leurs assassins semblaient excités à plaisir. Les sujets de nos devoirs scolaires étaient toujours dans cet ordre d'idées. Tantôt nous avions à faire gronder la foudre de notre éloquence sur la tête de César à la veille de franchir le Rubicon, et de prouver, dans un discours en trois parties, que

ce fut l'acte d'un fils dénaturé d'étouffer la république sa mère ; tantôt nous avions à déifier en vers les deux Brutus, Mucius Scévola, Caton, etc. Aussi, dès nos plus tendres années, nous nous inspirions des sentiments les plus opposés à ceux que nous aurions à entretenir dans la vie politique, et de ces vertus exclusivement romaines dont l'imitation serait condamnée comme un crime par la société où nous devions être classés. N'était-ce pas une éducation absurde? N'était-ce pas semer des tempêtes pour l'avenir?

Élevé, dans ma propre estime, à la taille d'un géant par le rôle de Lycurgue que mes camarades me confiaient, et plein de la responsabilité de ma tâche, je m'y livrai sérieusement. — Ce ne fut qu'après tout un jour et toute une nuit de méditation solennelle, que je rédigeai définitivement mes idées. — Une heure me suffit alors pour mettre sur le papier une constitution en dix-huit articles que je crus être un chef-d'œuvre, j'en fais l'aveu. Ce chef-d'œuvre est perdu, hélas! irrévocablement perdu, du moins la partie la plus importante. Inutiles ont été tous mes efforts pour le retrouver. Sa perte est d'autant plus triste pour moi, que tant de constitutions ont été faites depuis, — jurées aujourd'hui et violées le lendemain, abandonnées et puis reprises, — que je me demande parfois si, parmi tous ces essais et tous ces avortements, ma constitution n'était pas le phénix cherché en vain par les peuples et les rois! Peut-être serait-il piquant de comparer le plan sorti d'une tête de treize ans avec ceux de tant de législateurs en perruques. Vains regrets. Il ne me reste qu'à enregistrer ici quelques-uns des articles de mon travail, les seuls dont je me souvienne... quoique, je suis fâché de le dire, ce n'étaient pas les plus saillants.

Art. 8. La puissance nationale résidait dans la division tout entière. Cette puissance était déléguée, par la majorité des votes, à deux consuls chargés de la justice et du maintien de la liberté.

Art. 5. Le pouvoir des consuls devait durer six mois. Ils

ne pouvaient être réélus tous les deux qu'après l'intervalle d'une autre élection ; mais un seul pouvait l'être. (Je protestai dans le temps et je proteste encore contre toute imputation de motifs personnels dans la rédaction de cette clause. Je proteste, en vérité !)

Art. 16. Les châtiments corporels étaient abolis comme indignes d'hommes libres.

Art. 18. Tous les crimes contre la république, *res publica*, étaient punis par l'*ostracisme*. La nation seule pouvait prononcer cette sentence, sur la motion des consuls. Le citoyen frappé d'ostracisme perdait tous ses droits civiques, et toute communication lui était interdite avec le reste de la communauté.

Mon projet de constitution fut adopté à l'unanimité, et, sur une motion du prince, un article fut ajouté en ces termes : « Tous les titres et toutes les désignations nobiliaires sont et demeureront abolis. » Cette motion, dictée par le plus pur patriotisme, valut à son auteur une salve d'applaudissements.

On procéda ensuite à la nomination des consuls. Je fus élu à l'unanimité avec l'ex-prince, devenu simplement Joseph, et qui obtint quinze suffrages sur dix-neuf. Nous nommâmes immédiatement nos deux licteurs, et notre choix tomba sur les deux frères, ex-satellites du tyran, que nous jugeâmes les plus propres à faire respecter nos décrets. Nous remerciâmes enfin l'assemblée en quelques phrases, et, sur notre proposition, il fut convenu que l'installation officielle des autorités serait différée de quatre jours, c'est-à-dire jusqu'au dimanche suivant, jour où serait prêté aussi le serment à la constitution que quelques-uns auraient voulu prêter sans désemparer. Il était de la dignité de la division, selon nous, que l'inauguration du nouvel ordre de choses fût entourée de toute la pompe et de toute la solennité possibles. Ce n'était donc pas trop du délai de quatre jours pour préparer une petite fête nationale, destinée à célébrer un événement qui, transmis de

génération en génération, formerait une ère impérissable dans les annales du collége.

A dater de ce moment, l'activité de notre petite république ne peut se comparer qu'à celle d'une ruche d'abeilles. Toutes les têtes et tous les bras s'occupèrent à réaliser un magnifique triomphe romain dont l'idée heureuse m'appartenait exclusivement, je dois le dire à mon honneur. Qui pourrait calculer l'énorme quantité de bois, de colle, de carton et de papier de toutes couleurs, qui fut consommée pendant ces quatre jours? La salle d'étude fut convertie en atelier, et les heures de récréation devinrent celles de notre plus rude labeur. Les musiciens fabriquaient leurs instruments, les licteurs préparaient leurs faisceaux et couvraient leurs haches de papier d'argent; mais au lieu de suivre pas à pas le lent progrès de ces travaux, contemplons-les d'un coup d'œil dans leur majestueux résultat.

Le dimanche suivant, à la récréation qui succédait aux offices de la chapelle, un long roulement de tambour annonça le départ du cortége, qui se mit immédiatement en marche, et, laissant la colonnade sous laquelle il s'était formé, s'avança dans la cour dont il devait faire le tour. L'entrée de cette cour était défendue par le vigilant préfet; mais les fenêtres nombreuses qui y prennent jour étaient garnies de spectateurs. C'étaient les élèves des autres divisions qui accueillirent la colonne avec de bruyants vivats et des battements de main prolongés. Nous avions une troupe de musique composée d'une clarinette, d'un fifre, d'un trombone et d'un tambour exécutant des fanfares et des marches militaires. Quand j'aurai dit que tous les instruments, excepté le tambour, étaient de carton, et que, par conséquent, nos artistes improvisés tiraient toute la musique de leur gosier, vous concevrez combien cette harmonie était d'accord, par l'harmonie et les sons, avec l'esprit de la solennité. Chaque musicien portait un uniforme de papier rouge, avec de larges bandes de feuilles

d'or croisées sur la poitrine, un casque jaune avec plumet, et l'épée au côté. Venaient ensuite les licteurs avec leurs faisceaux surmontés de haches brillantes. Une longue fausse barbe, qui leur tombait sur la poitrine, et un immense bonnet en fourrure, leur donnaient un aspect imposant. Leur costume était complété par un corselet d'argent, espèce de tablier attaché autour des reins, et par un large sabre court dont le fourreau noir tranchait en relief sur le fond blanc du corselet. Quatre citoyens portaient, sur leurs épaules, les deux consuls, debout, dans une façon de litière composée de planches mal jointes. Hélas ! ces porteurs inexpérimentés compromettaient l'équilibre, et, par conséquent, la dignité personnelle des deux magistrats.

Notre costume consulaire avait une certaine prétention à l'exactitude historique, et je dois dire que nous n'y avions épargné ni la peine ni l'argent. Une tunique flottante en nankin, serrée autour de la taille par une ceinture de cuir noir, à la façon de la blouse moderne, nous tombait jusqu'au-dessous du genou, et sur cette tunique nous portions quelque chose qui avait été originairement un rideau de serge bleue, que l'ingénieuse addition d'une frange rouge, comme bordure, élevait à la dignité de toge. Nos bras et nos jambes restaient nus, et nous avions assez bien imité les sandales classiques, que des bandelettes de lanière jaune fixaient au-dessus de la cheville. Un magnifique casque et une épée que nous brandissions n'étaient peut-être pas en harmonie avec notre pacifique appareil; mais comment résister à la tentation quand, autour de nous, nous n'apercevions que des costumes resplendissants d'argent et d'or? Comme correctif de ces attributs belliqueux nous avions ceint nos casques d'un rameau d'olivier, et nos épées d'une guirlande de chêne.

Deux énormes bannières blanches, attachées de chaque côté de la litière, nous formaient une espèce de dais majestueux. Sur l'une était peint un faisceau avec cette de-

vise en lettres d'or : *L'union fait la force;* sur l'autre, deux mains entrelacées, avec ces mots : *République, Fraternité.* Les six jeunes *citoyens* qui fermaient notre cortége étaient remarquables par la richesse de leurs cuirasses or et argent, et par la variété de leurs chapeaux, de leurs toques, casques, shakos et autres coiffures décorées de galons et surmontées de panaches. Alfred surtout excita sur son passage l'admiration générale par son uniforme de cavalerie légère, son shako rouge et ses épaulettes.

Après avoir fait le tour de la cour, le cortége revint au point d'où il était parti, et il y eut une halte. Le char triomphal des consuls fut déposé à terre, les licteurs se tinrent debout de chaque côté, et toute la division se rangea en demi-cercle autour de la magistrature suprême. Je procédai alors à la lecture des articles de la constitution, à laquelle le prince et moi nous prêtâmes serment. On fit l'appel nominal : chaque citoyen jura d'observer la loi fondamentale et d'obéir fidèlement aux élus de la nation, après quoi il recevait de nous l'accolade fraternelle. Nous recommençâmes ensuite la procession solennelle aux cris cent fois répétés de : « Vive la république ! vivent nos consuls ! » A ces cris faisaient écho les spectateurs aux fenêtres, qui agitaient joyeusement leurs mouchoirs. L'orchestre exécuta avec verve le *Tanti palpiti* de Rossini, qui mit le comble à l'enthousiasme, et nous nous séparâmes en bon ordre.

Dans la soirée, une illumination générale (aux fenêtres de la deuxième division) compléta cette fête civique, et des glaces furent distribuées aux frais des consuls. Ainsi se termina une journée à jamais mémorable dans les fastes du collége.

CHAPITRE X

Une esquisse de don Sylvestro. — Les petites causes produisent de grands effets.

En dépit de quelques actes d'insubordination sans importance, mais qui exaspéraient mon ardent collègue, enclin à voir partout des conspirations et ne respirant que l'ostracisme; en dépit de quelques velléités d'opposition que l'ex-prince regardait comme des crimes de haute trahison, et qu'il eût voulu punir comme tels, tandis que la douceur et la persuasion ramenaient plus sûrement les coupables; en dépit, dis-je, de quelques petites pierres d'achoppement, les affaires allèrent bien dans notre division. Après tant d'agitations nous commencions à jouir des institutions libres que nous nous étions données. Un incident qui m'était personnel, et sans gravité, eut, hélas! pour résultat final les conséquences les plus désastreuses sur les destinées de notre jeune république, — tant il est vrai que des plus futiles causes naissent souvent les événements les plus importants.

J'ai retardé jusqu'à présent d'introduire dans mon récit le préfet de notre division, de peur d'ébranler la confiance des lecteurs en ma véracité. Comme nous allons le voir à l'œuvre, j'espère que la mauvaise réputation que je suis forcé de lui faire sera amplement justifiée par ses actes.

Le préfet de notre division était un ecclésiastique, laid, sale, avec un gros ventre et un nez couvert d'escarboucles comme celui du Bardolphe de Shakspeare, et deux petits yeux étincelants de malice. Don Silvestro (on appelle *don*, en Italie, tous les membres du clergé) savait à peine lire son bréviaire; il ne connaissait d'autre langue que l'idiome de ses montagnes, et, ayant lui-même la conscience de son ignorance, il se croyait toujours insulté ou raillé par toute expression dont le sens échappait à son épaisse cervelle. Homme sans éducation, chargé de veiller sur es

enfants supérieurs à lui par l'instruction, il se sentait humilié de la comparaison, et se vengeait par l'abus de son autorité. Malheureusement, il était en outre sujet à des accès d'humeur noire, premier degré d'une folie qu'il aggravait par la boisson, à en juger par l'odeur vineuse qu'il exhalait en ces moments-là. Son idée fixe était que nous avions juré de lui ôter la vie par le poison ou le fer. Parfois il s'imaginait que nous avions empoisonné son vin; parfois il déclarait qu'il existait un complot pour l'égorger pendant son sommeil. Je me souviens qu'un jour il vit une menace de mort dans une croix rouge que j'avais innocemment dessinée et peinte sur mon pupitre. Un autre jour, il fit envoyer au cachot un élève qu'il accusait d'avoir aiguisé son couteau exprès pour lui couper la gorge. Ce malheureux mourut quelques années plus tard, dans une maison d'aliénés, rêvant encore, dans ses derniers moments, de poisons et de poignards.

Il paraît peu croyable qu'on eût confié à un pareil homme la direction de vingt enfants de bonne famille. C'est un fait, cependant. Il n'est pas facile de donner une idée de tout ce que nous avions à souffrir des humeurs noires de don Silvestro, surtout pendant ses paroxysmes punitions infligées au hasard et à tous moments; faux rapports aux supérieurs qui nous faisaient fréquemment condamner au pain et à l'eau; réprimandes injustes et coups tombant drus comme grêle. La moindre observation, une hésitation d'une seconde à obéir à son caprice, le mettait en fureur : livre, clefs, encriers, la première chose qui se trouvait sous sa main, il nous jetait tout à la tête. Un jour, dans la cour de récréation, il me lança un vase de bois assez lourd pour me tuer sur place s'il m'avait atteint. Sans exagération, je m'étonne encore qu'il n'eût pas tué ou mutilé un de nous.

Je venais de terminer un sonnet sur la mort d'Annibal, que je n'avais plus qu'à mettre au net; j'allai à la chaire du préfet pour lui demander une feuille de papier blanc,

Ce papier, dont le préfet faisait la distribution, était de si mauvaise qualité, qu'il eût été plus propre à envelopper des dragées qu'à se changer en copie au net. Croyant, dans mon innocence, faire une plaisanterie : — Je vous en prie, monsieur le préfet, lui dis-je, soyez assez bon pour me donner une feuille de beau papier *vélin*... — Ah ! vous me traitez de *vilain!* s'écria-t-il, et en même temps, joignant le geste à la parole, il m'appliqua un soufflet qui me fit voir, comme on dit vulgairement, mille chandelles ! Il avait confondu le mot *vilain* avec le mot *vélin!* Ce traitement brutal me causa un accès de rage qu'aucune expression ne saurait peindre. Je perdis d'abord la parole, comme suffoqué ; mais à peine eus-je retrouvé l'usage de ma langue, que j'adressai à don Silvestro les plus violentes invectives... les plus douces furent les mots d'*âne*, de brute et de drôle ! — A genoux ! s'écria le préfet furieux. — Je ne m'y mettrai pas, répliquai-je non moins furieux que lui. — Nous allons voir cela ! dit-il en me saisissant par la ceinture ; mais j'eus le temps de m'accrocher à un des grands pupitres de la salle d'études, et don Silvestro ne réussit qu'à m'entraîner à quelques pas, le pupitre avec moi. Alors il voulut me faire lâcher prise en me frappant sur les doigts avec une clef : mais il n'y réussit pas davantage, car il ne pouvait me frapper sur les deux mains à la fois, et je ne me dessaisissais du pupitre que pour m'y cramponner de l'autre.

Déjà, cependant, j'avais les deux mains toutes meurtries, et la souffrance m'arrachait des sanglots étouffés, quand entra le vice-recteur. Don Silvestro, aussitôt, lui raconta les faits en supprimant sa provocation brutale : — A genoux ! s'écria à son tour le vice-recteur ; à genoux ! et dans le vestibule !

A genoux dans ce vestibule où donnaient toutes les salles d'études !... Moi, humilié aussi publiquement... moi, un prince, un consul ! Non, jamais, plutôt la mort que le déshonneur ! Mais, hélas ! mes deux bourreaux

coalisés m'eurent bientôt arraché du pupitre protecteur, et me traînèrent au milieu du vestibule. Cependant il leur restait à me faire plier les genoux, et cela ne leur fut pas facile, quoiqu'ils me tirassent par les jambes et appuyassent sur mes épaules de tout le poids de leurs corps... N'importe, j'étais encore debout. Enfin, le préfet, dont ma résistance acheva de troubler la raison, me saisissant par le collet, me jeta violemment contre la muraille, où mon visage alla se heurter avec un choc si terrible que je tombai sans connaissance. Quand je repris mes sens, je me trouvai étendu par terre, baigné dans mon sang, qui ruisselait de mes deux narines. J'avais un horrible bourdonnement dans les oreilles, et une âcre chaleur me brûlait le front jusqu'aux tempes. Le préfet et le vice-recteur, penchés sur moi, tâchaient de me relever. La vue de ces deux hommes me rendit toute ma rage. Me lever, traverser d'un bond le vestibule, franchir deux escaliers et tomber comme une fusée au milieu de la chambre du père recteur... fut, pour moi, l'affaire d'une minute.

— Qu'on envoie à l'instant chercher ma mère, m'écriai-je... ma mère! je veux ma mère! Ces mots, entrecoupés de sanglots, de cris, de trépignements passionnés et d'imprécations, furent la seule explication que je donnai de mon apparition soudaine.

A la vue du sang dont j'étais couvert et de l'expression de mon visage déjà horriblement enflé, le pauvre vieillard resta un moment étourdi et sans voix; puis, venant à moi avec empressement et usant d'une douce violence, il me força de m'asseoir. Les pleurs remplissaient ses yeux, et d'un accent ému il me parla avec tant de bonté, avec tant de tendresse, que, de plus en plus touché, je fondis en larmes, ce qui fut pour moi un immense soulagement. Je pus alors lui faire un récit court et fidèle de ce qui s'était passé. Après m'avoir écouté avec le plus vif intérêt, le bon père me persuada de le suivre à l'infirmerie, où il me fit mettre au lit; il aida la sœur infirmière à me laver le

visage et à m'appliquer des cataplasmes adoucissants.

Désarmé par ces soins paternels, je le laissai faire avec bonne grâce et j'écoutai docilement tout ce qu'il me disait sur le danger de s'abandonner à la colère ; mais je n'insistai pas moins pour voir ma mère. On l'envoya chercher le lendemain matin. Elle fut effrayée de l'état où elle me trouva. Je lui racontai tout, en déclarant ma ferme résolution de quitter le collége. Contre mon attente, ma mère ne fit aucune objection et consentit à m'emmener, quoique n'osant pas le faire de sa propre autorité sans doute, la pauvre femme que Dieu bénisse ! Elle me dit seulement qu'elle devait d'abord voir le père recteur. Ils eurent ensemble une longue conversation, dont le résultat fut si conforme à mes désirs, que le lendemain ma mère vint me chercher dans une voiture qui me conduisit à une campagne qu'elle possédait à une petite distance de la ville.

La satisfaction d'avoir gagné ma cause, la nouveauté des lieux, l'air embaumé, la pleine et entière liberté dont je jouis, tout conspira à me jeter dans une véritable ivresse de bonheur. Au bout de la semaine j'aurais complétement oublié ma dernière mésaventure, si une large tache livide sur l'œil gauche ne me l'eût rappelée. Néanmoins ma solitude exclusive... car ni mon père ni aucun de mes frères ne parurent, — commençait à me peser, et je pensais quelquefois, avec regret, à mon pauvre Alfred, à notre jeune république et aux prix que j'aurais remportés si j'étais resté au collége. Bref, encore une semaine, et j'étais plongé dans l'ennui. Ma mère, s'apercevant de mes accès de découragement, me dit : « Eh bien ! mon enfant, consens-tu à retourner au collége, à revoir Alfred et à concourir pour les prix que tu es sûr d'obtenir à peu près tous ? » Je fis d'abord mine de résister un peu ; mais je finis par céder, — à condition, toutefois, qu'au terme de l'année scolaire, c'est-à-dire au bout de deux mois, je quitterais le collége pour toujours. Ce ne pouvait être une

difficulté, comme je le sus plus tard, la chose étant déjà depuis longtemps réglée en haut lieu et mon plus jeune frère devant prendre ma place.

Le soir même de ce jour-là je retournai au collége. Sur le seuil de la salle d'étude j'éprouvai une première impression très-satisfaisante. Don Silvestro avait été renvoyé et sa chaire était occupée par une figure nouvelle. J'avais du moins délivré mes camarades de ce misérable! Mais, hélas! dans quelle confusion je trouvai cette petite république que j'avais laissée si florissante, quinze jours auparavant. Joseph, l'ex-prince, avait, par son excessive sévérité, bouleversé notre heureux établissement. Vainement Alfred, nommé consul à ma place, avait essayé de modérer la véhémence de son collègue : c'était une sorte de manie qui poussait l'ex-prince à punir invariablement de l'ostracisme la plus légère offense. Bref, les choses en étaient venues à ce point que la majorité numérique des citoyens (une telle absurdité paraîtra incroyable) était au ban de la république. Les exilés avaient fondé un autre gouvernement, nommé leurs consuls, déposé les deux autres, qui se maintenaient encore avec leurs adhérents. La guerre civile était, pour ainsi dire, organisée, et à tous moments une collision pouvait éclater entre les deux partis. Tous ces détails me furent donnés par Alfred, qui ajouta, les larmes aux yeux : « Nous n'avons d'espoir qu'en toi et seul tu peux nous sauver. »

Ces nouvelles me plongèrent dans la consternation; et aujourd'hui encore je ne puis dire si j'aurais trouvé en moi assez de résolution et d'énergie pour rétablir ou tenter de rétablir l'ordre dans l'État, lorsqu'au moment où je méditais sur les difficultés de cette entreprise herculéenne, le père ministre entra dans la salle d'études et fit savoir au préfet que, par ordre du père recteur, M. Lorenzo et M. Alfred devaient passer de la seconde division dans la première. Le père recteur, qui connaissait la tendre amitié qui m'unissait à Alfred, avait décidé qu'on ne nous

séparerait pas... Attention délicate pour laquelle mon cœur lui voua une reconnaissance profonde.

Cet événement ne pouvait venir plus à propos pour me tirer d'un terrible dilemme. Alfred et moi nous fîmes un paquet de nos livres et de nos cahiers, nous donnâmes des poignées de mains à nos anciens camarades, et cinq minutes après nous étions installés dans la salle d'études de la première division, composée des philosophes et des plus âgés parmi les rhétoriciens. Tous nos nouveaux camarades nous accueillirent avec les témoignages de la plus cordiale sympathie.

CHAPITRE XI

Nouveaux personnages. — Révolte de la première division. Sa victoire.

J'étais très-heureux et très-occupé. Outre mes devoirs de tous les jours, j'avais à me préparer pour les examens, qui devaient commencer dans un mois. Je travaillais à une grande composition en vers blancs pour être récitée à la distribution des prix, et je finissais un dessin au crayon pour être exposé à la même solennité. Ajoutez à cela que, comme j'avais de l'oreille et une voix agréable, j'avais été choisi comme le ténor d'une cantate à trois voix, — de telle sorte que chaque jour je passais une heure ou deux à étudier ma partie avec le maître de musique qui me la faisait apprendre par cœur, car je ne connaissais pas une note.

Tous mes instants ainsi remplis, en bonne intelligence avec tous mes camarades, mon cher Alfred à mes côtés, ayant la perspective d'une moisson de prix et de ma prochaine sortie du collége... en vérité, qu'avais-je à désirer? Je regardai les incessantes agitations de la seconde division avec le sentiment un peu égoïste que le poëte attribue à celui qui contemple du rivage le vaisseau battu par la tempête. Jamais je n'avais été si heureux. Qui aurait pu deviner, hélas! qu'au milieu de ce calme trompeur,

j'étais à la veille d'une des crises les plus pénibles de ma vie!

La cour de la première division était contiguë à un hangar plein de bois pourri et de vieux débris, où jouait une légion de rats auxquels nous nous amusions à jeter du pain et du fruit. La vue de ces animaux développa, à ce qu'il paraît, l'organe de la chasse aux rats sur le crâne d'un de nos camarades nommé Vadoni. Il leur déclara d'abord la guerre en les attaquant à coups de pierre, puis il essaya de les pêcher à la ligne en attachant un hameçon à une longue ficelle. Enfin, il inventa une ratière qu'il descendait tous les jours dans le hangar au moyen d'une corde. Vous auriez pu voir Vadoni, immobile des heures entières au même poste et épiant les moindres mouvements de la gent trotte-menu avec une patience, ou plutôt avec un intérêt digne d'un plus noble gibier et rarement récompensé par le succès. Certes, c'était un rat bien novice ou bien affamé que celui qui se laissait prendre dans un piége si grossier. Cependant la chose arrivait de temps en temps, et quinze jours après mon entrée dans la première division, le hasard ou plutôt ma mauvaise étoile voulut qu'un infortuné rat fût pris. Une telle capture était un événement pour tous les camarades du chasseur, qui y trouvaient l'occasion d'un divertissement barbare; — car, à la honte de la civilisation du collége, le pauvre prisonnier était livré à un auto-da-fé, c'est-à-dire qu'on l'enduisait de térébenthine et qu'on mettait le feu à ce *san benito* inflammable, qu'à cause de son adhérence à la peau un de nos jeunes classiques comparait aussi à la tunique de Nessus.

Le jour de la dernière capture, à un signal de la cloche, nous formâmes nos rangs deux par deux, comme d'habitude, et nous nous mîmes en marche vers la salle d'études, Vadoni portant sa ratière sur l'épaule en guise de trophée. Nous avions à traverser un corridor sombre et étroit conduisant à ce vestibule plus d'une fois mentionné. Nous y rencontrâmes le vice-recteur qui s'arrêta pour voir

défiler la division devant lui. Le vice-recteur était un caractère étrange ou plutôt il y avait en lui deux êtres distincts et bien différents l'un de l'autre. Le vice-recteur du matin était un homme pâle, taciturne, grave et même mélancolique. Le vice-recteur de l'après-dîner (les révérends pères dînaient à une heure) subissait une transformation complète, non-seulement dans son caractère, mais encore dans son aspect extérieur. L'œil brillant et les joues pourpres, le vice-recteur devenait vif et gai, bavard et plein de malices. Une de ses malices favorites, qui n'est pas de très-bon goût, — je regrette de le dire, — consistait à arrêter une division comme pour la passer en revue; puis, tout à coup, saisissant le moment propice, il levait la jambe et lançait un coup de pied à celui des élèves qui formait l'arrière-garde. Cette manie du coup de pied était si connue, que du plus loin qu'on apercevait le père vice-recteur, chacun se mettait sur ses gardes, mais justement cette anxiété générale semblait l'amuser beaucoup et il trouvait sa plaisanterie doublement piquante.

Il arriva, ce jour-là, que le pauvre Vadoni avait été marqué comme le but du fameux coup de pied, et notre camarade, ne se souciant pas de le recevoir, n'eut pas plus tôt aperçu un mouvement suspect, qu'il fit un écart soudain : par malheur, il laissa tomber la ratière qu'il portait sur l'épaule et qui s'ouvrit en tombant. Le prisonnier, plus prompt que l'éclair, s'échappe et va frapper le visage du vice-recteur, qui s'étend tout de son long, renversé soit par la violence du choc, soit par l'effet de la surprise : tout cela se passa en dix secondes, et nous partîmes tous d'un grand éclat de rire, ne pouvant nous empêcher de penser que le moine jovial n'avait que ce qu'il méritait.

Un quart d'heure après, Vadoni était mandé auprès du père recteur. La cloche de la classe sonna et Vadoni ne reparut pas. Après la récréation, Vadoni était encore absent. Le souper approchait, point de Vadoni. Plus de doute,

On a dit qu'en temps de révolution les caractères énergiques trouvent leur place et prennent le pouvoir comme par leur droit de naissance. Il est certain que nous sentîmes tous en ce moment la supériorité de Sforza et reconnûmes en lui le chef légitime de la crise. Il se redressa fier, nous parut grandi miraculeusement et nous admirâmes la beauté animée de sa brune figure. Chacun vint lui toucher la main en signe d'engagement, et deux messagers furent immédiatement envoyés à la seconde et à la troisième divisions avec une stricte injonction de suivre l'exemple de la première.

La cloche du souper convoqua le collége au réfectoire. Nous venions à peine de nous y asseoir quand se montra le vice-recteur, qui présidait habituellement à nos repas. A sa vue, une tempête de sifflets et de murmures éclate à notre table. La seconde et la troisième, fidèles aux ordres reçus, y répondent par un double écho, — et l'esprit d'imitation s'empare des plus jeunes élèves! Le vice-recteur, colère et rouge comme un dindon, commande le silence. —Nouveaux murmures, redoublements de sifflets avec le cri de : Où est Vadoni? nous voulons Vadoni! De tous les coins du réfectoire l'écho séditieux se répète et étouffe la voix du vice-recteur ainsi que celle du lecteur : car c'était la coutume que, pendant la première partie du repas, un de nous, placé dans une chaire, fît tout haut la lecture. Celui dont c'était le tour ce jour-là adressa un regard piteux au vice-recteur comme pour lui dire : « Vous voyez que je ne puis me faire entendre, » et, fermant le livre, il descendit de sa chaire. La défection du lecteur fut saluée par une explosion de rire général et de nouvelles clameurs : « Très-bien! bravo! A bas le tyran! vive Vadoni!... Nous voulons Vadoni. »

Le vice-recteur crut avoir trouvé un moyen de couper court à cette scène de désordre en abrégeant le souper, et il se hâta de donner le signal de la retraite en disant les grâces avant le temps. A ce signal, en effet, la quatrième

il devait être en prison. Dès ce moment la plus vive excitation régna parmi nous; chacun de s'écrier : « C'est une injustice, une infâme injustice, nous ne pouvons souffrir cela. »

Nous nous rassemblâmes en un groupe pour délibérer. Plusieurs propositions mises sur le tapis n'aboutirent à aucune conclusion. « Envoyons une députation au père recteur, » dit une voix. Personne, à ce qu'il paraît, ne se souciait d'en faire partie, car personne n'appuya la motion; seulement Sforza, resté silencieux jusque-là, leva les épaules en disant : « C'est une bêtise! »

Sforza, que j'ai eu l'occasion de citer une fois dans le cours de ces Mémoires, était sorti de son insignifiance, et avait acquis tout à coup une certaine importance par un acte de courage bien digne d'être mentionné. Un jour, son préfet, dans un mouvement de colère, l'avait menacé d'un châtiment corporel. Sforza prit avec sang-froid son canif, et, se posant dans l'attitude d'un champion résolu, se contenta de répondre : « Approchez, si vous l'osez! » L'air déterminé de l'écolier avait dompté le maître qui ne donna aucune suite à sa menace. A dater de ce jour-là, Sforza fut considéré comme le garçon le plus brave de la division.

L'irritation allait croissant. On prodiguait inutilement gestes et paroles, quand Sforza commença ainsi :

— A quoi bon tant parler! vous ressemblez aux rats qui auraient voulu attacher un grelot au cou du chat et qui ne savaient comment s'y prendre. Parlons moins et agissons. Voulez-vous me croire? je vous garantis que dans deux heures Vadoni nous sera rendu.

— Mais comment? s'écrièrent une douzaine de voix.

— *Comment* ne signifie rien! reprit Sforza. Nous voulons qu'on nous rende Vadoni, n'est-ce pas? Encore une fois, voulez-vous avoir confiance en moi et faire ce que je vous dirai?

Jamais Sforza n'avait fait un si long discours.

On a dit qu'en temps de révolution les caractères énergiques trouvent leur place et prennent le pouvoir comme par leur droit de naissance. Il est certain que nous sentîmes tous en ce moment la supériorité de Sforza et reconnûmes en lui le chef légitime de la crise. Il se redressa fier, nous parut grandi miraculeusement et nous admirâmes la beauté animée de sa brune figure. Chacun vint lui toucher la main en signe d'engagement, et deux messagers furent immédiatement envoyés à la seconde et à la troisième divisions avec une stricte injonction de suivre l'exemple de la première.

La cloche du souper convoqua le collége au réfectoire. Nous venions à peine de nous y asseoir quand se montra le vice-recteur, qui présidait habituellement à nos repas. A sa vue, une tempête de sifflets et de murmures éclate à notre table. La seconde et la troisième, fidèles aux ordres reçus, y répondent par un double écho, — et l'esprit d'imitation s'empare des plus jeunes élèves! Le vice-recteur, colère et rouge comme un dindon, commande le silence. — Nouveaux murmures, redoublements de sifflets avec le cri de : Où est Vadoni? nous voulons Vadoni! De tous les coins du réfectoire l'écho séditieux se répète et étouffe la voix du vice-recteur ainsi que celle du lecteur : car c'était la coutume que, pendant la première partie du repas, un de nous, placé dans une chaire, fît tout haut la lecture. Celui dont c'était le tour ce jour-là adressa un regard piteux au vice-recteur comme pour lui dire : « Vous voyez que je ne puis me faire entendre, » et, fermant le livre, il descendit de sa chaire. La défection du lecteur fut saluée par une explosion de rire général et de nouvelles clameurs : « Très-bien! bravo! A bas le tyran! vive Vadoni!... Nous voulons Vadoni. »

Le vice-recteur crut avoir trouvé un moyen de couper court à cette scène de désordre en abrégeant le souper, et il se hâta de donner le signal de la retraite en disant les grâces avant le temps. A ce signal, en effet, la quatrième

et la cinquième divisions se levèrent; mais la première protesta et resta assise à table, criant : « Nous n'avons pas soupé! Vadoni! Vadoni! » La seconde et la troisième firent comme la nôtre; les deux autres, qui s'étaient déjà levées, reprirent leurs places. Alors le vice-recteur tenta de faire un acte de haute autorité. Il saisit un de nous par le collet et voulut le faire lever par force. Toute la division s'insurgea comme un seul homme et courut au secours de l'élève ainsi assailli. Une lutte en règle s'ensuivit entre le vice-recteur, secondé par notre préfet, et toute la première division, secondée par la seconde et la troisième. Les deux prêtres furent bientôt vaincus, repoussés jusqu'à la porte par le flot croissant des élèves, et finalement expulsés du réfectoire, dont la porte se ferma sur eux. Demeurés ainsi maîtres du champ de bataille, nous célébrâmes notre victoire par d'enthousiastes vivats, sans plus songer au souper. Comment ne pas oublier le boire et le manger dans une pareille excitation?

Dix minutes après, la porte se rouvrit et le père ministre entra. Cette apparition était une autre victoire; le vice-recteur n'osait plus montrer son visage. Cependant, comme il n'y avait rien de menaçant dans l'aspect du père ministre, il ne reçut pas un accueil hostile. Le père ne prononça pas un mot. Après avoir attendu quelques moments, il se mit à dire les grâces, auxquelles nous fîmes les répons avec plus ou moins de décence. Les divisions se rangèrent deux par deux et défilèrent, la première en tête, comme toujours.

La porte du réfectoire s'ouvrait sur la cour de la seconde division. A main droite, un escalier conduisait à l'étage où étaient situés le dortoir et les classes. Au lieu de tourner à droite dans la direction de l'escalier, notre division, à un signal de Sforza, tourna à gauche et se répandit dans la cour. Les divisions qui suivaient firent de même, et tout le collége en masse se mit à tourner autour dè la cour en vociférant, hurlant et sifflant. Le cri domi-

nant était toujours : « Vadoni! nous voulons Vadoni! à bas le vice-recteur! »

Cette scène de tumulte et de confusion ne saurait se décrire. Le père ministre, les préfets, les domestiques, chacun un flambeau à la main, allaient et venaient d'un côté et d'autre, menaçant, priant, gesticulant comme des possédés. De temps en temps ils saisissaient un élève qui se trouvait par hasard isolé et cherchaient à en faire un point de ralliement; mais à peine en saisissaient-ils un second, que le premier s'échappait, et il fallait recommencer. Le rétablissement de l'ordre ressemblait ainsi au tonneau des Danaïdes. Chaque colonne du cloître facilitait les manœuvres des fuyards, et je ne sais ce qui serait advenu si, au bout de cette course monotone, les divisions, par pure lassitude, n'eussent reformé leurs rangs pour se rendre d'elles-mêmes aux dortoirs.

Nous perdîmes ainsi nos auxiliaires et nous en étions réduits à nos propres ressources pour continuer l'agitation et la faire aboutir à la délivrance de Vadoni : « Celui-là est un lâche qui se mettra au lit avant que Vadoni nous soit rendu! » s'écria Sforza qui, pendant son généralat, se montra constamment digne de commander en chef. Ce petit démon était toujours en tête, animant les autres par la parole et l'exemple. Ce fut donc une chose arrêtée que personne ne se coucherait; mais comment faire pour tuer le temps? Sforza organisa une marche militaire et nous arpentâmes le dortoir au pas accéléré, quatre par quatre, imitant les fanfares des trompettes et suspendant le défilé, d'intervalles en intervalles, pour hurler : « Vadoni! nous voulons Vadoni! »

Certes, la bonne politique des maîtres eût été de laisser s'épuiser ce dernier feu, car le nouvel amusement ne pouvait durer toute la nuit, et déjà la langueur ou le sommeil gagnait les agitateurs, quand le père ministre eut la malheureuse idée d'intervenir. Sa personne fit l'effet de l'huile sur la flamme mourante.

Les hurlements, les vociférations, les *Nous voulons Vadoni!* recommencèrent de plus belle. Une sorte de fureur s'empara de toutes les âmes. Soudain Sforza prit les couvertures de son lit et les jeta au milieu du dortoir. Tous les élèves imitèrent Sforza. Après les couvertures, les oreillers!... une énorme accumulation s'éleva ainsi, « Pélion sur Ossa. » Quel était le but de cette opération? Nous n'en avions point. On a dit par la suite, — et les maîtres accréditèrent ce bruit, resté traditionnel au collége, — que nous prétendions mettre le feu à la literie. Calomnie : aucun de nous n'avait la moindre idée de cet acte téméraire que le préfet seul put croire assurément, puisqu'il quitta bientôt le dortoir et alla communiquer ses terreurs aux supérieurs; encore une fois nous voulions faire *quelque chose*, mais quoi? Tout simplement faire du bruit et du désordre.

La retraite du préfet ne contribua pas peu à faire succéder la langueur à l'agitation. Nous sentions l'approche d'une crise; c'est-à-dire nous trouvions nous-mêmes que les choses étaient allées assez loin pour susciter l'interposition de ce pouvoir mystérieux qui restait caché jusqu'à ce que la gravité des circonstances le forçât de se manifester comme seul capable de ramener l'ordre, — *Dignus vindice nodus*. Chacun se recueillait pour l'épreuve décisive, et peu à peu cette attente instinctive se traduisit par le silence.

Nous ne nous trompions pas. Bientôt on entendit gronder de loin cette voix pénétrante qui n'avait jusqu'ici jamais commandé en vain. L'homme sous qui tout pliait, l'homme qui renversait toutes les résistances, allait paraître. « Courage! s'écria Sforza, recevons-le comme les autres, et Vadoni est à nous. » Le vieillard entra, ayant à sa droite le vice-recteur, à sa gauche le père ministre. Il y eut un mouvement dans le dortoir. Quelques élèves, par la force de l'habitude, se levèrent en signe de respect. Quelques voix, et celle de Sforza distincte au-dessus de toutes, firent

entendre le cri de « *Vadoni!* nous voulons Vadoni! » mais c'étaient les voix de la minorité.

« Silence! dit la voix tonnante et terrible. Qui ose prononcer un mot en ma présence? » On se tut; la voix continua : « Qu'est-ce que cela signifie? Nul ne doit *vouloir* ici que moi. Assez de cette mutinerie scandaleuse! Une soumission immédiate et entière peut seule garantir le pardon à ceux qui ont été égarés. Quant aux chefs... » A ce moment critique, la lampe qui éclairait le dortoir, frappée par un projectile, tomba brisée en morceaux et s'éteignit. L'obscurité rendit le courage aux timides. Les cris, les piétinements recommencèrent plus violents que jamais. Les lits de fer s'ébranlèrent avec un bruit sinistre. Impossible de se faire entendre. Le coup qui avait éteint la lampe avait assuré la victoire aux rebelles. L'autorité était vaincue.

Nous restâmes dans les ténèbres pendant un quart d'heure. Quand on apporta de la lumière, nous vîmes entrer Vadoni, moitié endormi et ne sachant trop ce qu'on lui voulait. « Trois vivats pour Vadoni! » Nous le plaçâmes sur une chaise et le promenâmes en triomphe autour du dortoir. Cela fait, chacun chercha dans le monceau de couvertures et de draps de quoi faire son lit, et dix minutes après, le silence et le sommeil régnaient dans ces murs qui tout à l'heure retentissaient d'un vacarme étourdissant.

CHAPITRE XII

Le revers de la médaille. — Damon et Pythias. — Sortie triomphale du collége.

Le lendemain d'une grande folie, le moment du réveil est pénible. C'est ce que nous éprouvâmes le lendemain matin. Ma conscience, je l'avoue, n'était pas tranquille, et, à en juger par les regards de mes camarades, leurs réflexions ne devaient pas non plus être très-gaies. Nous

n'avions pas fini de nous habiller quand le père vice-recteur vint au dortoir et prit le préfet à part : ils eurent ensemble un long entretien, puis le préfet sortit et le vice-recteur demeura. Sans être sorcier, il était facile de deviner que le préfet était mandé pour donner des renseignements sur la révolte. Évidemment, l'air était gros d'un orage : je le dis à Sforza quand nous entrâmes dans la salle d'études. « Eh bien! me répondit-il, on ne nous pendra pas! » — Ce n'était pas probable, en effet, du moins avions-nous cette consolation.

Le vice-recteur avait des yeux farouches. Le préfet revint après une demi-heure d'absence, et le vice-recteur sortit à son tour. La physionomie du préfet avait une expression solennelle. Nous respirions à peine. Au bout de dix minutes, revint le vice-recteur suivi d'un domestique. « Vadoni, dit-il en fronçant le sourcil, quittez votre place. » Vadoni s'avança, blanc comme un linceul. Le domestique, à un signe du père, vida le pupitre de Vadoni, fit un paquet de ses livres et de ses cahiers. Nous savions ce que cela signifiait. Vadoni, sans doute, se croyait sous l'influence du cauchemar.

Pauvre Vadoni ! si jamais innocent fut injustement condamné, c'est bien lui. Il était un des candidats au prix de bonne conduite, *au prix des oies*, comme nous l'appelions. Les maîtres auraient dû tomber à ses genoux et lui demander pardon des heures de captivité non méritées qu'il avait subies, et ils l'expulsaient! Mais le crime de Vadoni était d'avoir servi de drapeau, et les colléges ont leur raison d'État... Maudite soit la raison d'État! Après Vadoni, ce fut le tour de Sforza. Aucune altération ne se trahit sur son visage, aucune émotion, seulement un léger sourire de défi qui effleura ses lèvres. Il y avait l'étoffe d'un homme dans cet enfant !

L'heure qui suivit ces deux exécutions nous parut bien longue. Notre anxiété dura jusqu'après le déjeuner. Quand l'heure de l'étude sonna, on me dit que le maître à chan-

ter était venu, et j'allai prendre ma leçon. La leçon finie, je vis, en rentrant à l'étude, qu'Alfred n'était pas à sa place. J'éprouvai un vertige. Aurait-il été expulsé, lui aussi? Mon voisin m'apprit qu'il avait été mandé par le père recteur. Sous un prétexte, j'allai au pupitre d'Alfred : ses livres et ses cahiers y étaient encore... Un peu rassuré, je ne pouvais encore m'expliquer pourquoi mon ami ne reparaissait pas, quand un de mes camarades, qui était allé au vestiaire pour essayer un habit, m'envoya de main en main un billet roulé, sur lequel il avait écrit : *De la part d'Alfred*. Je l'ouvris précipitamment; il contenait ces mots au crayon :

« Je suis expulsé. Je n'ai pu faire autrement que d'avouer que c'était moi qui avais brisé la lampe. J'espère que *personne* ne mettra en doute ma véracité. Ne te chagrine pas à mon sujet. Mon père sera facilement apaisé.

» A toi pour la vie.

» ALFRED. »

Ce billet ne saurait être compris sans deux ou trois lignes d'explication. Rappelez-vous l'incident qui, la nuit du tumulte, interrompit la harangue du père recteur et donna la victoire à la révolte. Eh bien, la main qui brisa la lampe du dortoir... je le confesse en toute humilité, c'était ma main. Je m'étais baissé et avais ramassé le premier projectile à ma portée, une pantoufle... et le lit d'Alfred étant à côté du mien, la pantoufle était celle d'Alfred. Quelqu'un, le préfet sans doute, l'avait emportée comme pièce de conviction dans l'enquête. Aussitôt qu'Alfred, dans le cabinet du recteur, reconnut sa pantoufle, il comprit, l'infortuné, qu'il ne pouvait me sauver qu'en s'attribuant le délit. Pauvre tendre ami, il se sacrifia sans hésiter pour le vrai coupable !

Le billet d'Alfred fut pour moi un coup de foudre. Son dévouement éveilla tous les sentiments généreux de mon cœur. Je n'hésitai pas à mon tour et courus immédiate-

ment à la chambre du père recteur : « Mon père, m'écriai-je, c'est moi qui ai brisé la lampe; Alfred est innocent. Punissez-moi, car je le mérite; mais il serait injuste que l'innocent souffrît pour le coupable. »

Le père recteur ne s'attendait probablement pas à une pareille complication. Il en fut vivement contrarié et ne put retenir un mouvement d'impatience : « Qu'est-ce que tout cela signifie? s'écria-t-il en se levant et frappant violemment sur la table, l'autorité est-elle devenue une dérision, que l'on se dispute l'honneur d'un mauvais acte? Vos désirs seront satisfaits, monsieur! » Et il fit le geste de prendre le cordon de la sonnette; mais il s'arrêta à mi-chemin, et, se replaçant plus calme sur son siége, il continua en ces termes : « Rendez grâce à mon indulgence, si je laisse passer cet incident sans y faire plus d'attention. Retournez à vos études. Je ne suis pas dupe de votre sacrifice imité de Pythias. Alfred a avoué sa faute, et, par conséquent, Alfred a dû être puni. La justice est satisfaite. Vous pouvez parvenir à vous perdre avec lui, mais vous ne pouvez le sauver. Son expulsion est irrévocable. » Je bégayai quelques observations. « Silence! dit le père de sa voix la plus tonnante, je ne veux plus rien entendre, je ne veux plus rien savoir. Nous cherchions un des coupables : nous l'avons trouvé; ne me forcez pas d'affliger votre mère. Assez, vous dis-je. »

Que pouvais-je y faire? J'obéis.

L'incrédulité du père recteur, relativement à ma culpabilité, était-elle réelle ou feinte? Le jour des examens et de la distribution des prix approchait, comme je l'ai déjà dit, et j'étais destiné à y paraître avec un éclat qui devait naturellement se refléter sur le collége. Celui qui, moi absent, aurait le plus brillé, était un externe qui occupait la seconde place dans la classe. Or, les révérends pères n'aimaient pas beaucoup que les externes eussent la préséance sur les pensionnaires. Ces considérations exercèrent-elles quelque influence sur le recteur? Je me contente

de poser la question sans la résoudre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le recteur était sincère en exprimant le désir d'épargner un chagrin à ma mère, car il avait le plus grand respect pour cette excellente et pieuse femme.

Le sacrifice d'Alfred ne peut être apprécié dans toute son étendue que si on sait les malheureuses conséquences d'une expulsion du collége. Dans un pays despotiquement gouverné comme était le nôtre, — où tout individu, jeune et vieux, était façonné à l'obéissance passive, — tout acte indiquant l'esprit d'indépendance, même chez un écolier, était considéré comme un crime contre l'État, et pouvait sérieusement compromettre la carrière d'un jeune homme; un élève expulsé de l'un des établissements d'éducation trouvait toutes les portes fermées, s'il se destinait aux emplois publics et aux professions libérales, comme le droit, la médecine et toutes celles où un grade universitaire était nécessaire; car l'Université repoussait partout le jeune homme qui avait été renvoyé du collége. La raison se révolte contre un châtiment si disproportionné à la faute; mais tel était l'état de choses malheureusement, en Piémont, l'an de grâce 1822.

Avec Alfred j'avais perdu tout l'intérêt de ma vie de collége, et les deux mois qui s'écoulèrent après son départ me parurent d'une longueur désespérante. Ma seule consolation était de le voir les jours de promenade (car il ne manquait jamais de se trouver sur notre passage), d'échanger avec lui quelques paroles ou un serrement de mains, et d'admirer sa bonne mine dans son costume bourgeois.

Enfin vint le jour de la délivrance. Notre distribution de prix eut lieu, comme de coutume, sous les voûtes de l'église du collége. Le maître-autel fut transformé, pour la circonstance, en amphithéâtre de bancs superposés, où nous nous assîmes en grand uniforme, avec des cravates blanches et des gants blancs. Les spectateurs, principalement composés des parents et des amis particuliers des

élèves, remplissaient la nef. L'archevêque, le gouverneur de la division militaire et le président du sénat occupaient des siéges d'honneur.

La cantate fut très-bien exécutée, et le public rappela deux fois les artistes pour les applaudir. Mon hymne à la Providence, en vers blancs, récitée avec emphase, excita aussi de vifs applaudissements. Puis on nomma successivement les élèves qui avaient remporté des prix, en commençant par les classes inférieures. Quand ce fut le tour de la classe de rhétorique, on proclama le premier prix de vers latins : Monsieur Lorenzo. Je descendis les gradins de notre amphithéâtre, et j'allai recevoir une couronne de laurier avec quelques volumes des mains de l'archevêque. Le public, qui m'avait déjà vu deux fois, m'accueillit avec des clameurs triomphales.

Je reprenais le chemin de ma place, quand mon nom retentit de nouveau. « Premier prix de poésie italienne, monsieur Lorenzo. » Je déposai ma couronne et mes volumes sur une marche pour aller recevoir d'autres volumes et une autre couronne. Cette fois, ce fut ma mère qui la posa sur ma tête, les larmes aux yeux et en m'embrassant tendrement. Les spectateurs, émus et surpris, battirent des mains à faire crouler l'édifice. Comme je retournais à ma place, mon nom était prononcé encore, et je me trouvai dans le même embarras : « Prix de géométrie, monsieur Lorenzo. » Le prix de géométrie fut suivi du prix de dessin, toujours à monsieur Lorenzo. Impossible de décrire l'enthousiasme.

Le premier prix d'éloquence, ou de prose latine, comme le plus important, était réservé pour le dernier, et c'était à celui-là que s'appliquait le titre de prix d'honneur dans la distribution. Avant que fût décerné ce prix, il y eut une pause : l'orchestre joua une de ses plus sonores fanfares, puis se passa une minute de profond silence; toutes les oreilles étaient tendues. « Le prix d'honneur a été remporté par monsieur Lorenzo ! » A cette proclamation, l'assemblée

fut comme électrisée. Le père recteur se leva, vint à moi, et se jeta dans mes bras, tout en larmes. Le pauvre professeur Lanzi sanglotait. J'étais moi-même enivré de mon bonheur. Oh! oui, j'étais heureux! Il y avait, entre autres, deux petites mains qui n'avaient cessé de redoubler leurs battements, et que je n'avais jamais perdues de vue, car ces battements m'allaient au cœur. O mon fidèle Alfred!

Après la distribution, nous passâmes au réfectoire, où nous attendait un splendide souper, auquel les parents des élèves couronnés avaient le droit d'assister. Alfred, accroché à la robe de ma mère, se glissa dans la salle où m'était préparée une autre ovation. Tous les maîtres et tous les élèves vinrent, l'un après l'autre, m'embrasser. Les dames et les messieurs présents voulurent faire de même. Chacun était désireux de voir et de toucher le petit prodige. Que de questions, que de louanges, que de caresses!.. j'en étais presque étouffé.

Enfin, après le souper, l'enthousiasme général commença à se calmer, et je pris congé du bon père recteur, ainsi que de tous les révérends pères. Chargé de mes livres et de mes couronnes, je quittai le collége... pour ne plus y rentrer. Alfred me tenait par le bras; j'avais pour escorte mon père, ma mère et deux de mes frères. Ce fut ainsi que je retournai sous le toit domestique.

CHAPITRE XIII

Une leçon après le collége. — Le séminaire. — Un ancien ennemi.

Que mes succès sans précédent, et l'ovation dont je venais d'être le héros, m'aient un peu tourné la tête, cela se conçoit. L'admiration exaltée d'Alfred n'était pas faite pour me tirer de mon ivresse, et si je n'entrai pas précisément dans le monde la lance au poing, avec les airs d'un conquérant, le sentiment qui prédominait en moi, je l'avoue, était que la société tout entière, le jour de mon avénement à la vie publique, faisait une importante acqui-

sition. L'organe de la vanité personnelle se développait rapidement chez moi... il ne devait pas tarder à être comprimé.

Un échec soudain m'attendait sur une question des plus graves, la question de mon nouvel équipement. J'avais demandé deux habillements complets, et je croyais être complimenté sur la modération de ma requête; le contraire eut précisément lieu. Mon père prit un air grave, exprimant tout autre chose que l'approbation; il me fit sèchement observer que le drap et la façon coûtaient exorbitamment cher. Deux habillements! c'était trop de moitié. Qu'en pourrais-je faire? Ils seraient trop courts pour moi l'année prochaine. Un habillement noir pour les grands jours était tout ce qu'il me fallait. Mon uniforme de collége, en l'arrangeant un peu, suffirait pour tous les jours. L'opposition que je rencontrais sur ce point me mortifia cruellement. Combien mes camarades de collége étaient plus heureux! On avait promis aux uns une montre d'or à répétition; aux autres un chèval de selle, un véritable cheval, un cheval vivant, et cela pour la dixième partie des succès que j'avais obtenus, tandis qu'on me marchandait, à moi, deux misérables habillements. Pouvait-il donc y avoir quelque chose de trop beau pour le grand prix de la distribution? Et si je m'étais imaginé de demander un manteau de pourpre et d'hermine, qui eût osé me contester le droit de le porter?

Ma mère ne manqua pas de plaider ma cause et de faire valoir mes merveilleux triomphes. — Ta ta, répliqua mon père d'un ton d'impatience; chacun de ses frères en a fait autant. Allez donc conquérir le monde pour vous entendre dire qu'Alexandre et César existaient avant vous!

De manière ou d'autre, pourtant, ma mère gagna ma cause. On me donna carte blanche pour deux habillements complets. Deux immenses questions absorbèrent alors ma pensée : quel drap fallait-il choisir? quelle était la coupe la plus propre à faire ressortir mes avantages personnels?

je n'avais personne à consulter; car, le lendemain même de la distribution, Alfred était allé passer les vacances à la campagne avec sa famille, et de mes deux frères restés à la maison, le plus jeune, qui devait me succéder au collége, m'inspirait peu de confiance dans son goût; l'aîné avait tellement pris déjà les allures d'un homme fait, que je n'osais lui exposer les petites faiblesses de ma vanité. César, mon aîné de dix-huit mois, le seul qui eût pu me venir en aide, était allé rendre visite à notre oncle le chanoine, pour se rétablir, par un changement d'air, d'une fièvre scarlatine. Complétement abandonné à ma propre inspiration, je décidai enfin qu'un homme de ma conséquence ne pouvait se passer d'un habit noir. — Supposons, et qu'y a-t-il de plus vraisemblable? supposons que l'archevêque ou le gouverneur de la ville m'envoie chercher... ou que je sois appelé à la cour... pourquoi pas? Non, positivement non, je ne puis me passer d'un habit noir. Pour le second habillement, je choisis un habit de drap marron fort éclatant, et des pantalons bleu de ciel, recommandant bien au tailleur de faire le tout à la dernière mode, qui, soit dit en passant, était assez absurde. Je me rappelle que les pantalons, qu'on appelait des « pantalons à la Ypsilanti, » étaient très-amples et formaient plus de cent plis à la ceinture. En revanche, ils collaient sur la botte et s'y fixaient par un nœud. Les fracs à queue de morue, comme on les appelait fort bien, avaient d'énormes collets et des pans aussi longs qu'étroits. Toute la semaine, mon unique occupation fut d'aller plusieurs fois par jour chez le tailleur pour surveiller et hâter la confection de ces habits tant désirés.

Le choix d'un chapeau fut aussi pour moi l'objet de longues délibérations. Les têtes se partageaient entre deux systèmes : le chapeau à bords étroits et à poils ras, et le chapeau à larges bords et à long poil. Après mûre réflexion, je me décidai pour les larges bords, la forme qui m'allait le moins bien. Enfin, mon équipement se trouva complet, et,

par une belle matinée de dimanche, je m'admirai tout à mon aise dans une grande glace, avec un habit marron, un pantalon bleu de ciel, un gilet et une cravate de fantaisie, un chapeau à larges bords, légèrement incliné sur l'oreille, des gants de coton blanc et une badine en baleine à la main. Ainsi paré et pommadé, j'allai faire une visite à mon oncle Jean.

L'oncle Jean, seul frère survivant de ma mère, était son aîné de vingt ans au moins. Ma mère, qui avait pour lui beaucoup d'estime et de tendresse, tenait à ce qu'il reçût ma première visite. Jusqu'ici l'oncle Jean était plutôt pour moi un être abstrait qu'un être en chair et en os; car si j'en entendais parler sans cesse, bien rarement l'avais-je entrevu. Ses visites, pendant mes cinq années de collége, n'avaient pas atteint la douzaine, et toujours il était pressé, très-pressé. Une seule impression me restait de lui, impression profondément enracinée, c'est que l'oncle Jean n'aimait pas les enfants; or, cette opinion, maintenant réveillée dans toute sa force, était loin d'ajouter à mon aplomb.

Je trouvai mon oncle en train de lire, et tandis qu'il lisait penché sur son livre, je ne pus m'empêcher d'être frappé de la noble régularité de son profil et de l'expression pensive de sa physionomie. Comme je le reconnus plus tard, c'était un vivant portrait de Léonard de Vinci. Bien qu'il eût soixante ans, ses cheveux, qu'il portait très-courts, étaient encore noirs et légèrement mêlés de gris, ce qui produisait une teinte bleuâtre fort singulière, mais douce et agréable à l'œil.

« Hé! hé! mon garçon, s'écria l'oncle Jean dès qu'il m'aperçut, comme vous voilà brave! Et il se leva de sa chaise pour m'examiner de plus près. Quel tailleur vous a donc fagoté de la sorte? Je rougis jusqu'au blanc des yeux. Ne baissez pas les yeux, mon enfant; j'ai été fou comme les autres dans mon jeune temps. La plupart des hommes qui s'habillent (les sauvages nous sont très-supérieurs, au moins sous ce rapport), la plupart des hommes,

dis-je, sont exposés à devenir comme vous les victimes de leurs tailleurs. Personne ne sait s'habiller avant quarante ans. Tout ce que je veux dire par là, c'est que, si votre père avait le bon sens de vous confier à mes soins (l'idéal de mon oncle était mon entrée dans le commerce sous sa direction, perspective envisagée avec horreur par mon père), ce ne serait pas là l'équipement dans lequel je voudrais vous voir vous promener autour du Banchi. » C'est le nom de la Bourse, près de laquelle habitait mon oncle depuis les vingt dernières années de sa vie.

Je ne savais que dire et je restais silencieux. L'oncle Jean, tournant alors la conversation sur mes derniers succès, me complimenta. « J'ai lu avec plaisir, dit-il, votre hymne à la Providence, et je vois que vous avez la versification facile; mais *verba, verba, prætereaque nihil.* Il faut apprendre à condenser sa pensée. Condenser, mon cher ami, est le grand secret de l'art. Voici le noble maître qui vous l'enseignera. Lisez dix fois Dante d'un bout à l'autre, ajouta l'oncle Jean en frappant sur le livre ouvert devant lui; et alors, si vous en avez le temps et la fantaisie, écrivez des vers, mais pas avant cela, pas avant, me comprenez-vous? » Je crois que je l'avais compris.

La nouveauté de ces observations, le ton demi sérieux, demi plaisant, dont elles étaient faites, ne laissèrent pas de me troubler; je me sentais fort mal à l'aise, et, dès que je le pus faire sans manquer aux convenances, je me levai pour m'en aller. « Eh bien! mon garçon, dit mon oncle en me secouant cordialement la main, si vous savez entendre, sans vous fâcher, une honnête vérité dite un peu crûment, revenez souvent me voir, et ne vous inquiétez pas si je vous pique un peu de temps en temps; c'est pour votre plus grand bien, mon garçon. Au revoir donc! »

En regagnant la rue, il me sembla que je ne marchais plus avec le même aplomb qu'une demi-heure auparavant: les observations de l'oncle Jean avaient produit sur moi l'effet d'un baquet d'eau froide sur un homme en transpi-

ration; cependant j'étais sorti pour me promener, et je ne voulais pas renoncer à la promenade. Je me dirigeai donc vers Notre-Dame des Vignes, où j'assistai à la messe d'une heure, la messe du beau monde; je me joignis ensuite à la foule des incroyables, qui, rangés des deux côtés du portail, lorgnaient les dames au sortir de l'église et n'épargnaient pas les commentaires. Apparemment, la renommée de mes hauts faits n'était pas encore parvenue dans ce quartier-là. Je ne fis pas la moindre sensation: aucune dame, jeune ou vieille, ne rougit ou ne s'émut à ma vue; pas le moindre symptôme de curiosité, de sympathie, d'étonnement; personne ne vint me dire : « N'êtes-vous pas le jeune homme qui a remporté tant de couronnes! Acceptez l'hommage de mon admiration. » Rien de la sorte. J'arpentai de haut en bas la Via Balbi Nuova et la Via Balbi Nuovissima; puis, dans la soirée, je me rendis sur l'Acquasola, la promenade fréquentée par les élégants. Deux musiques militaires jouaient tour à tour; il y avait foule, mais pas une âme ne prit garde à moi, ni à mon habit marron, ni à mon pantalon bleu de ciel; et quand, fatigué et découragé, je rentrai à la maison à la nuit tombante, je ne trouvai non plus aucune invitation de l'archevêque ni du gouverneur.

Je recommençai le lendemain et les jours suivants à me faire voir, avec le même insuccès. Mes seules aventures, pendant ces longues pérambulations, ne furent guère de nature à accroître ma bonne opinion de moi-même. Un jour, j'eus une scène publique avec deux galopins qui s'étaient permis de me rire au nez, de me traiter de faquin, de caricature, et de me menacer de me casser ma propre canne sur le dos; une autre fois, au fashionable café du Caire, le verre dans lequel je prenais une glace, s'étant échappé de mes mains, tomba à terre, et son contenu, après avoir grandement endommagé mes ypsilantis, éclaboussa la robe blanche d'une jeune dame qui, pour son malheur, était assise à côté de moi : c'était une gaucherie

impardonnable, et tous les yeux ne manquèrent pas de me le dire.

Au bout d'une quinzaine, mon accès de vanité se trouvait singulièrement calmé; je me disais à moi-même : « A quoi bon perdre tout ce temps, user mes bottes et consommer tant de pommade? » Cette vie d'exhibition personnelle était, en réalité, peu sympathique à ma nature; j'y renonçai sans peine, et, restant à la maison, je me livrai tout entier à la lecture.

Je lisais, du matin au soir, des romans, des contes de fées, des histoires de chevalerie en vers et en prose, tout ce qui me tombait sous la main; je dévorais tout avec une avidité insatiable. Ma journée se passait habituellement dans une petite chambre solitaire, dans le coin le plus écarté de la maison, où il me semblait jouir davantage de mes livres : là, plongé dans une sorte d'extase, j'oubliais complétement le monde extérieur; les fictions effaçaient de mon esprit les réalités. Quelle mine inépuisable de plaisirs nouveaux, d'émotions ravissantes! Le merveilleux exerçait sur mon imagination une attraction irrésistible, et quand ma mère me décidait, à force d'instances, à prendre le grand air, avec quelle répugnance j'abandonnais momentanément mes livres chéris, avec quel ravissement je leur revenais! Un des livres qui me causèrent à la fois le plus de plaisir et de peine fut l'histoire de *Paul et Virginie*. Ce petit volume me fit verser assez de larmes pour noyer une seconde fois son héroïne infortunée. Un autre livre, l'*Italien*, de mistress Radcliffe, produisit aussi sur moi l'impression la plus profonde. Il y avait surtout un certain bravo, nommé Spalatro, une mystérieuse et lugubre habitation sur le bord de la mer, et, dans l'une des chambres du rez-de-chaussée, un sac remuant tout seul qui me remplissait d'une terreur délicieuse. Combien de fois, m'éveillant en sursaut dans la profondeur de la nuit, je me suis imaginé voir ce terrible sac au pied de mon lit, éclairé par la lune!

Ma santé ne tarda pas à souffrir d'une vie trop sédentaire; je perdis l'appétit; mes jambes me soutenaient à peine. Ma mère, qui s'était tout de suite inquiétée, hâta le moment de notre départ annuel pour la maison de campagne où j'avais éprouvé tant d'ennui quelques mois auparavant. On me défendit d'emporter mes livres. Deux mois passés en plein air, au milieu des montagnes, et un exercice continuel, me firent un bien extrême; lorsqu'à l'expiration des vacances, vers la fin d'octobre, la famille revint en ville, j'étais complétement rétabli.

Vers la même époque, j'allai pour la première fois au théâtre : l'orchestre, le ballet, les costumes, les décors, le chant, cet ensemble varié, mais harmonieux, qui constitue un opéra, produisirent sur mon imagination l'effet le plus extraordinaire. Un nouvel être semblait tout à coup se révéler en moi, un être possédant des facultés jusqu'alors inconnues et capable des plus grandes choses. Que n'aurais-je pas donné pour avoir l'occasion de mettre à l'épreuve cette force nouvelle, de me signaler à mon tour dans cette carrière ! On ne se fera qu'une idée incomplète de mon excitation, quand on saura que je rentrai à la maison avec une fièvre qui me tint trois jours au lit.

Un soir, peu de temps après notre retour de la campagne, mon père m'appela dans son cabinet. Mon père avait une très-grosse tête, et portait de la poudre et une queue. Je ne sais pourquoi, mais jamais je ne me sentais à l'aise en sa présence, et ce sentiment, loin de diminuer, allait croissant. Mon père me tenait habituellement à distance, ainsi que toutes les autres personnes de ma famille; jamais il ne lui était arrivé de me caresser en particulier, comme le faisait ma mère, bien que plus d'une fois, le jour de la distribution des prix, par exemple, il m'eût embrassé en public. Quand je dis embrasser, j'emploie une figure de rhétorique; j'aurais dû dire qu'il m'avait présenté sa joue à baiser : c'était un usage sévèrement maintenu parmi nous, que tous ses enfants lui baisaient la main lorsqu'ils

entraient en sa présence, et nous lui adressions toujours la parole à la troisième personne, la forme la plus respectueuse en Italie.

Mon père me dit que je devais être rassasié d'oisiveté : il était grand temps de mettre un terme à ce genre d'existence ; il fallait travailler. Jamais il ne consentirait à me voir entrer dans le commerce, mais il me laissait le choix entre la médecine et la jurisprudence ; pour l'une comme pour l'autre, le cours de philosophie était de rigueur. L'Université se trouvant fermée, il ne voyait que deux établissements où je pusse faire, comme externe, bien entendu, les deux années de philosophie requises, à savoir le collége royal et le séminaire, nom donné à l'établissement plus particulièrement consacré à l'éducation des jeunes gens qui se destinaient à l'Église ; pour lui, il recommanderait le collége ; mais, encore une fois, j'étais libre d'opter.

Mon père ne me laissait que le choix entre deux maux ; car il m'était littéralement impossible de suivre le collége royal comme externe. « Pourquoi donc ? » direz-vous. Je vous le donne en cent et en mille à deviner. Mon père, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avait exigé que mon uniforme de collégien, encore bon, selon lui, moyennant quelques réparations, me servît pour tous les jours : or, pour un jeune homme échappé à l'internat, reparaître comme externe avec ce même uniforme en partie déguisé, c'était le dernier degré de l'humiliation ; c'était m'exposer à mener parmi mes nouveaux compagnons une vie en butte au ridicule et à des sarcasmes dont je connaissais trop l'amertume. Il ne pouvait donc être question pour moi du collége royal.

D'un autre côté, le séminaire avait ses inconvénients : il existait à Gênes trois établissements pour l'éducation de la jeunesse, le collége royal, le séminaire et le collége de la marine. Maintenant, il faut le dire à la charge de la fraternité humaine, chacun de ces trois établissements dé-

testait cordialement ses deux rivaux et leur faisait une guerre plus ou moins sourde. Tous ses élèves avaient une pique contre ceux des deux autres et se trouvaient en hostilité directe avec tous et chacun en particulier. Que de fois il m'était arrivé, pendant mes humanités, d'échanger avec mes *frères* du collége de la marine ou du séminaire une bourrade invisible, un coup de coude à l'église ou un geste insultant dans la rue! Je courais donc le risque de rencontrer au séminaire quelque ancien antagoniste et d'être forcé de continuer une lutte que j'aimais autant décliner. Cependant, entre un mal certain et un mal incertain, mon choix ne pouvait être douteux. J'optai pour le séminaire, et j'écrivis immédiatement à Alfred pour lui faire part de ma détermination. Peu de jours après, il revint à la ville, apportant, à ma grande joie, le consentement de son père à son entrée dans la classe de philosophie du séminaire.

Nos nouvelles occupations étaient loin d'être accablantes : les leçons commençaient à dix heures du matin et finissaient à une heure de l'après-midi ; tout le reste de la journée nous appartenait, excepté le lundi et le jeudi, où, de quatre heures à six heures du soir, nous avions encore à suivre un cours de morale. Mes communications avec mes nouveaux condisciples étaient rares, et ils prenaient peu garde à moi. La compagnie d'Alfred me suffisait ; nous étions ensemble du matin au soir ; nous avions pris l'habitude de faire de longues promenades et d'aller en bateau quand il faisait très-beau temps. Nos projets d'avenir étaient une matière inépuisable de causerie ; rien ne pouvait nous séparer.

Un point noir, cependant, apparut bientôt à mon horizon, et prit, en se rapprochant, la forme d'un laid séminariste, deux fois aussi grand et aussi gros que moi, lequel, à ce qu'il semble, n'avait pas été longtemps à me reconnaître, et que, pour ma part, je reconnaissais trop bien. Ce personnage commença à me jeter certains regards hau-

tains dont je n'eus pas l'air de m'apercevoir ; les regards furent bientôt suivis de gestes grossiers et d'insultes directes. Un matin que je ne me tenais aucunement sur mes gardes, il me heurta si violemment l'épaule en passant, qu'il faillit me jeter à terre. Une querelle en règle s'ensuivit naturellement, et, dès lors, mon volumineux adversaire adopta contre moi un système d'hostilités si incessantes, qu'il me rendit la vie très-dure. Un jour, entre autres, il fit rire à mes dépens tout le séminaire en m'attachant derrière le collet une longue queue de papier. Je jurai de lui faire payer ce mauvais tour au sortir de la classe ; mais, après l'avoir en vain guetté au passage, il fallut bien rentrer à la maison et cuver ma colère.

Depuis mon retour en ville, j'avais repris mes lectures. En ce moment je lisais la Vie du bienheureux fra Martino de Lisbonne, et cette Vie m'intéressait vivement. Fra Martino accomplissait les actes les plus merveilleux. Le même jour, par exemple, le voyait en Chine, convertissant des idolâtres, et près du chevet de sa mère malade à Lisbonne. J'en étais justement arrivé à un passage de la vie du saint qui me frappa ce jour-là par son analogie complète avec la situation où je me trouvais. Fra Martino racontait qu'au temps où il allait à l'école, il était le souffre-douleur d'un méchant petit drôle qui le houspillait de toutes les façons. Loin de songer à se venger, fra Martino, à force de patience, de douceur et de longanimité, toucha et édifia tellement son jeune persécuteur, que celui-ci finit par devenir son ami, son admirateur et plus tard un grand saint lui-même.

Depuis quelque temps j'étais dans une veine d'enthousiasme religieux. Ce passage indiquait trop clairement la conduite à tenir avec mon séminariste, pour ne pas me paraître un avertissement de Dieu. Faire un saint de son persécuteur, quelle noble vengeance ! Pourquoi ne deviendrais-je pas un saint moi-même ? Pourquoi n'irais-je pas en Chine affronter le martyre comme fra Martino ? Mon

imagination se mit à travailler dans ce sens, et je résolus d'essayer de la méthode du bon saint Martin de Lisbonne.

CHAPITRE XIV

Enthousiasme religieux. — Ajournement de mes projets de martyre. — Les choses en viennent à une crise avec mon acharné persécuteur.

L'occasion attendue s'offrit bientôt. Un jour, à notre entrée dans la classe, je reçus de mon adversaire un bon coup sur la tête. Ma première impulsion fut de le rendre, mais je la réprimai à temps. « Monsieur, lui dis-je, faites-moi tout ce qu'il vous plaira. J'accepte tout en pénitence de mes péchés. Je ne vous en aime et bénis pas moins. » Dans le premier moment, un discours si imprévu et si insolite sembla faire quelque impression sur mon persécuteur; mais cette impression fut courte, car il répondit ironiquement : « Oui-dà. La plaisanterie n'est pas mauvaise; mais dites vrai, vous avez peur. » Ce à quoi je répliquai du ton le plus humble : « Oui, j'ai peur, je l'avoue, grandement peur d'offenser Dieu. »

Cependant le hasard voulut, je dis à dessein le hasard, que pendant plusieurs jours mon adversaire me laissât tranquille. Je ne manquai pas d'attribuer cette trêve à l'efficacité de la recette de fra Martino; ma ferveur religieuse s'en accrut d'autant. J'entendais tous les jours plusieurs messes et je faisais de fréquentes prières non-seulement à la maison, mais plus souvent encore dans la rue. Oui, dans la rue! Le confesseur que j'avais au collége m'avait fait don de ce qu'il appelait un trésor; c'était une courte prière, que saint Bernard avait reçue, disait-il, des mains de la sainte Vierge elle-même, avec l'assurance que celui qui répéterait les paroles sacrées toutes les fois qu'il rencontrerait une image de la bienheureuse Marie, ne pourrait manquer de sauver son âme. Dans mon accès de dévotion, je songeai à cette miraculeuse prière, ensevelie dans mes papiers. Je la cherchai, je la retrouvai, je l'ap-

pris par cœur et je la répétai chaque fois que je passais devant une image de la Vierge; or, il y a à Gênes, comme tout le monde le sait, une Madone à chaque coin de rue.

Par un bel après-midi, toujours dans cette disposition d'esprit, j'allai faire avec Alfred une longue promenade sur les hauteurs qui couronnent Gênes. Notre excursion fut plus fatigante que nous ne l'avions pensé, en sorte qu'avant de redescendre nous nous arrêtâmes pour nous reposer et pour jouir du spectacle qui se déployait devant nous. Le soleil se couchait; à mesure que ses rayons longtemps empourprés, battant pour ainsi dire en retraite, abandonnaient chaque colline et chaque montagne successivement, leurs teintes plus douces et plus sombres semblaient exprimer le regret et la mélancolie. Peu à peu une brume grisâtre couvrit la vallée située sous nos pieds, et la brillante transparence de la mer se fondit dans une couleur de plomb uniforme. Il y avait dans l'air cette immobilité et ce repos qui caractérisent l'heure du crépuscule. Le tintement argentin des clochettes des troupeaux attardés et le cri lointain des barques qui se hélaient, interrompaient à peine le silence.

Soudain la cloche d'une église, située presque sous nos pieds, sonna l'*Ave Maria*. C'était l'église de Saint-Barnabé, à laquelle est annexé un petit bâtiment appartenant aux pères capucins, et où les jeunes gens qui se destinent à cet ordre passent le temps de leur noviciat. Ce couvent est complétement isolé sur le flanc d'une colline aride, d'un aspect singulièrement désolé en tout temps, mais surtout à l'heure du crépuscule. Nous entrâmes dans l'église, où il faisait tout à fait noir, excepté dans la partie du chœur qu'éclairait une lampe. Cinq ou six novices étaient agenouillés sur les dalles de pierre et chantaient des psaumes. De temps en temps, l'un deux levait la tête vers l'image du Sauveur, placée sur l'autel, et laissait voir des traits amaigris par le jeûne et la vie ascétique. Les sons de la cloche, la solitude, l'heure du soir, m'avaient jeté

dans une vague et mélancolique rêverie; la petite scène qui se passait dans l'intérieur de l'église, sorte de révélation soudaine, donna un caractère déterminé aux aspirations indéfinies dont mon cœur était plein. Une voix intérieure semblait me dire : « Voilà ce que tu cherches. » Je priai longtemps avec ferveur, et je sortis de l'église avec la ferme conviction que Dieu m'appelait à le servir dans la solitude et la prière. Ouvrant aussitôt mon âme à Alfred, je lui proposai, sans circonlocutions, de se faire capucin avec moi. Comme il était loin d'être monté au même diapason d'enthousiasme, il parut d'abord fort surpris; mais il ne pouvait se faire à l'idée de nous séparer; il me répondit donc que si j'avais sérieusement résolu de prendre le froc, il suivrait mon exemple.

A minuit, quand j'entendis de ma chambre la cloche de Saint-Barnabé sonner les matines, je me levai pour prier. Combien cela dura, je ne puis le dire, car je me réveillai la tête encore appuyée contre une chaise et tout le corps transi de froid.

Ma vocation me semblant assez décidée pour en parler à mon confesseur, j'allai le trouver le lendemain, et je lui racontai en détail quand et comment le penchant à la vie religieuse était né en moi, dans quelles circonstances il s'était fortifié et avait fini par prendre le caractère d'une vocation irrésistible. Le digne homme m'encouragea à persévérer et me donna plusieurs fois à entendre qu'en dehors de la vie monacale, il était presque impossible de faire son salut, vu les dangers et les séductions du monde. « Vous êtes trop jeune, continua-il, pour prononcer des vœux; mais on n'est jamais trop jeune pour se préparer à le faire. Assurez-vous de la sincérité de votre vocation par quelque rude épreuve; imposez-vous chaque jour à vous-même quelque privation volontaire pour mortifier votre chair, et, par-dessus tout, priez, priez sans cesse. »

Je me tins parfaitement satisfait de ces conseils. A dater de ce jour, je me regardai comme voué au cloître. Pour

mortifier ma chair, je mangeais le moins possible; je m'abstenais de tout ce qui pouvait plaire à mon palais, plus particulièrement du fruit, que j'aimais beaucoup. J'entendais autant de messes qu'il était possible d'en entendre, et je me levais régulièrement pour prier à minuit. Pour être sûr de m'éveiller à l'heure fixe, j'avais pris l'habitude d'attacher à l'un de mes poignets une ficelle, à laquelle était suspendu un morceau de plomb touchant à peine le fond d'un bassin placé à terre, en sorte que le moindre de mes mouvements avait son écho dans le bassin et m'empêchait de dormir profondément.

Ce n'était pas assez pour satisfaire mon ardeur de pénitence. Il me tardait d'avoir un cilice, mais ne s'en procure pas qui veut. J'essayai de me flageller à l'imitation de fra Martino, et, dans ce dessein, je me munis d'un de ces fouets à lanière de cuir ou martinets qui servent à battre les habits; mais j'avais beau m'y prendre de toutes les façons, je ne parvenais jamais à m'infliger ainsi une douleur sérieuse. Faute de mieux, je mis du sable dans mes bottes, et je remplis mon lit de miettes de pain desséchées, ce qui, certainement, n'était pas d'un sybarite. Enfin, me regardant comme suffisamment préparé, je communiquai un matin à ma mère mon irrévocable résolution de me donner à Dieu et de prendre le plus tôt possible l'habit de capucin.

Je m'attendais à une scène pathétique, à des cris, à des larmes, et je m'étais monté l'imagination, afin d'avoir toute la force d'âme nécessaire pour vaincre la résistance d'une mère adorée. Mais ma mère ne fut nullement choquée de ma confidence, ou, si elle le fut, la pauvre chère âme s'arrangea pour n'en laisser rien voir, se bornant à me faire observer qu'il fallait se garder de toute précipitation dans une affaire si grave, et que je ferais bien de consulter l'oncle Jean. J'y consentis volontiers.

Or, il arriva que ce matin même, véritable coup du ciel, ma mère rencontra dans la rue l'oncle Jean, lequel

apprenant que je désirais le consulter pour une affaire d'importance, m'envoya une invitation à dîner pour le lendemain, à deux heures précises, heure militaire; autant, bien entendu, que mon père n'aurait pas d'objection. Heureusement il n'en eut pas.

Nous étions à cette époque, l'oncle Jean et moi, devenus de très-bons amis. Je dois dire à ma louange que sa réception un peu rude, le jour de ma fameuse visite, ne lui avait pas aliéné mon cœur. La première vexation passée, je reconnus que mon oncle avait raison, que mes airs muscadins me rendaient ridicule et que mes vers étaient aussi vides que sonores. Au lieu donc de lui garder rancune, j'appréciai sa franchise, et je le lui dis. Touché de ma sincérité, il salua avec joie ce qu'il appelait mon retour au bon sens. Depuis lors une sorte d'intimité, telle que la comportait la différence d'âge, s'établit entre nous. J'allais le voir régulièrement deux fois la semaine, et il quittait sa besogne, si pressée qu'elle fût, pour babiller quelques instants avec moi. Premier associé d'une grande maison de banque, il était toujours très-occupé jusqu'à deux heures, moment de son dîner.

Malgré cette sorte d'intimité, qui avait maintenant plus de six mois de date, tout ce que je savais de l'oncle Jean, c'était qu'il avait quitté son pays très-jeune encore, parcouru le monde et réalisé une fortune considérable dans le commerce. Revenu à Gênes à quarante ans, il s'y était fixé pour toujours. Il avait une tournure d'esprit fort originale et le ton souvent caustique. Très-bienveillant pour les individus, il se montrait dur pour l'humanité en masse, qu'il envisageait avec un sentiment mêlé de mépris et de défiance. Sa vie, autant que je pouvais le conjecturer, car ils étaient sur ce point, lui et ma mère, qui seule savait tout, d'une discrétion invincible, devait avoir été une vie d'épreuves et de désappointements.

Il parlait rarement, mais avec abondance et pour ainsi dire par ondées; quelquefois il n'y avait pas moyen de

l'arrêter. Lorsqu'il était contrarié, il se mordait les ongles : la personne qu'il aimait et respectait le plus au monde était ma mère, à laquelle il rendait régulièrement visite, mais toujours aux heures où il savait mon père absent de la maison. Bien rarement les deux beaux-frères se rencontraient en dehors des occasions solennelles, telles que l'anniversaire de la naissance de ma mère, jour où l'oncle Jean venait dîner chez nous, et l'anniversaire de l'oncle Jean, où nous allions tous dîner chez lui.

Le lendemain donc, après une modeste toilette (la pommade, la badine de baleine, les allures de petit-maître étaient depuis longtemps mis de côté, le grand collet abaissé, les pantalons bouffants rétrécis), à deux heures moins un quart, je me dirigeai vers la maison de mon oncle.

La manière de vivre de l'oncle Jean, comme celle de la majorité des bourgeois de Gênes à cette époque, était simple et parcimonieuse. Il habitait une maison située dans une rue étroite et sale, comme la plupart des rues de Gênes. La façade en était complétement masquée par une autre maison s'élevant juste devant elle, à la distance de quelques pieds, et elle n'avait vue par derrière que sur une cour malpropre. En achetant cette maison vingt années auparavant, mon oncle s'était laissé déterminer par la seule considération que, n'étant pas à plus de cinq minutes de la Bourse, elle se louerait toujours facilement. Quant à l'air, à l'espace, à la clarté, il n'y avait pas plus songé que s'il n'existait rien de pareil. C'étaient là des superfluités : si on les avait par-dessus le marché, tant mieux ; sinon, quoi de plus simple que de s'en passer ?

Les appartements occupés par mon oncle étaient situés au second étage ; il louait les autres. Spacieux, élevés de plafond, mais sombres, ils semblaient toujours vides et froids. Il y faisait, même en été, c'est une justice à leur rendre, une délicieuse et rare fraîcheur. Les murs étaient blanchis à la chaux ; une demi-douzaine de vieux portraits de famille, appendus çà et là, faisaient plutôt res-

sortir leur nudité qu'ils ne la cachaient. Quelques meubles d'antique mode, lourds et sombres, se trouvaient dispersés dans les appartements, où ils avaient l'air si isolés dans leurs coins respectifs, qu'on aurait eu pitié d'eux. Une ancienne glace de Venise, de six pieds de haut, une douzaine de vieux fauteuils couverts de velours jaune, et une énorme pendule en écaille de tortue, d'un travail achevé, composaient tout le luxe du salon ; mais les murs de cette même pièce, murs vastes et élevés, étaient, par une heureuse exception, couverts de tableaux des meilleurs maîtres de l'école italienne. En revanche, absence complète de fauteuils, de sofas, de tapisseries, de lampes, de tout ce qui contribue au bien-être de l'existence intérieure. L'oncle Jean n'en sentait pas le besoin et ne paraissait pas se douter qu'on en fît usage en ce monde. Il partageait aussi le préjugé d'un grand nombre de ses compatriotes contre le feu, qu'il déclarait nuisible à la santé, et la seule cheminée qui existât dans son appartement avait été murée en conséquence. Son unique ressource contre un froid parfois intense consistait à se frotter les mains, ou, dans les cas extrêmes, à faire un tour de promenade pour rétablir la circulation du sang.

Son ordinaire était d'une simplicité patriarcale. Une tasse de café pour déjeuner ; au dîner, la soupe, le plus souvent la *minestra asciutta* nationale, c'est-à-dire un potage de macaroni ou d'autres pâtes italiennes, qu'on fait bouillir pendant quelques instants, qu'on retire ensuite de l'eau et qu'on accommode avec du jus de viande et du fromage de parmesan ; ensuite un plat de viande ou de poisson, une salade, du fruit ou du fromage. Pour souper, un plat de légumes à l'huile et au vinaigre ; rien de plus. Jamais mon oncle ne s'écartait de ce régime, mais il ne l'imposait à personne. Les convives, lorsqu'il en avait, chose rare, trouvaient toujours une excellente table chez lui, et dans les occasions d'apparat, son jour de naissance, par exemple, l'oncle Jean nous donnait un véritable dîner

de prince, tant par la profusion des mets et des vins de choix que par le luxe du linge, de la vaisselle plate, de la porcelaine et des cristaux.

— Exact comme une acceptation! s'écria l'oncle Jean, qui était lui-même l'exactitude incarnée, et se levant pour me serrer les mains. Voilà, ajouta-t-il, un garçon modèle. Deux heures moins une minutes trente-sept secondes. L'horloge de la Bourse sonna deux heures comme il achevait ces mots. « Ne faites pas attention à ce que cette vieille radoteuse peut conter, ajouta-t-il d'un ton de mépris; ma fidèle amie que voilà, et il jeta un regard d'orgueil sur la pendule en écaille, ne m'a jamais trompé d'une seconde. Martha! Martha! et il appelait à haute voix sa vieille cuisinière, ne vous pressez pas. Vous avez encore une minute et demie. » La minute et demie fut bientôt écoulée; on servit le potage et nous nous mîmes à table.

Pour la première fois je dînais seul avec l'oncle Jean, et j'avais une importante communication à lui faire. Fallait-il entrer tout de suite en matière ou attendre qu'il me dît de commencer? Tout cela me troublait et me mettait un peu sur les épines.

« *Age quod agis*, dit l'oncle Jean, voyant mon embarras, ce qui, traduit librement, veut dire : Occupez-vous de dîner et ne pensez pas à autre chose. Les affaires viendront avec le dessert. » L'oncle Jean était en veine de causerie et en belle humeur. Le dîner se passa à merveille. En temps opportun, les fruits et le fromage firent leur apparition, et Martha reçut l'ordre d'apporter une des bouteilles d'une certaine forme, qui se trouvaient rangées dans un certain coin de la cave. Cela fait, on la renvoya à sa cuisine. Mon oncle déboucha la bouteille et remplit deux verres. « C'est du lacryma-christi, mon garçon, du véritable lacryma-christi. Dites-moi si vous le préférez au malaga des révérends pères. Buvons au succès de vos désirs! » En parlant ainsi, il vida d'un trait son verre et j'en fis autant, « Main-

tenant, aux affaires, ajouta mon oncle, je vous écoute. »

Et il écouta, en effet, avec toute la gravité convenable, ma dissertation sur fra Martino, le martyre, la Chine, le Japon, etc. Quand j'entrai dans les détails de la scène qui avait décidé ma vocation dans l'église de Saint-Barnabé, et quand je décrivis les traits amaigris et hâves des novices, je remarquai sur la physionomie de mon oncle les symptômes d'une émotion profonde. J'étais de bonne foi; je parlai longtemps et d'abondance de cœur. L'oncle Jean n'essaya pas la moindre interruption; mais lorsque j'eus fini de parler, il remplit les verres en silence, me fit signe de boire, but lui-même, et me dit :

— Avant tout, mon cher garçon, et quoique votre confesseur soit d'un avis contraire, permettez-moi de vous dire qu'on peut très-bien faire son salut dans le monde où, croyez-moi, il y a assez de fous et de fripons, d'épreuves et de désappointements, pour nous faire souffrir mort et passion et faire de nous autant de saints. Ces prémisses posées pour l'acquit de ma conscience, je me hâte d'ajouter que je n'ai, quant à moi, aucune objection à la vie monastique. Seulement j'aurais voulu vous voir choisir un autre ordre que les capucins.

— Pourquoi donc? demandai-je vivement.

— Ils sont si malpropres et si pleins de vermine! repartit mon oncle.

— Est-ce possible? m'écriai-je.

— C'est un fait, mon garçon. Soit humilité, soit insouciance, que cela tienne à leurs vêtements de laine, à ce que ces vêtements leur sont communs, à ce qu'ils ne portent aucune espèce de linge, ou à toutes ces causes combinées, les capucins sont d'une malpropreté proverbiale.

Je sentis la force de l'objection, car j'étais naturellement très-propre. Dès cet instant, les capucins descendirent de plusieurs crans dans mon estime.

— Pour moi, poursuivit l'oncle Jean, si j'étais à votre place, c'est-à-dire si j'étais jeune comme vous l'êtes, et si

j'avais la vocation que vous semblez avoir, j'avoue qu'à la très-méritoire sans doute, mais très-monotone existence d'un capucin, je préférerais la vie active d'un missionnaire parmi les païens, avec les lointains voyages, les fortes émotions sur terre et sur mer, les fatigues, les vicissitudes, les périls incessants.

— Eh! mon oncle! m'écriai-je, la vie que vous décrivez est justement celle où j'aspire. Ne vous ai-je pas parlé de fra Martino, du martyre et...

— Ne m'avez-vous pas aussi parlé de vous faire capucin?

— Oui, balbutiai-je, mais...

— Jamais les capucins ne sont envoyés dans les missions étrangères. Mon cher ami, quand nous parlons de faire une chose, nous devons au moins savoir ce que nous voulons. Voyons, est-ce capucin ou est-ce missionnaire que vous voulez être ? Lequel des deux ?

— Missionnaire, assurément, répondis-je.

— Fort bien, répliqua mon oncle, et il commença à parler de la vocation du missionnaire d'une façon si pénétrée, si édifiante, que je m'attendais d'un moment à l'autre à le voir me proposer de m'accompagner à la Chine ou au Japon.

— Et quel plan me conseilleriez-vous, mon oncle? lui demandai-je dès qu'il eut fini.

— Le plus simple, mon garçon. On ne saurait acquérir en vingt-quatre heures tout ce qu'il faut pour devenir un apôtre. D'abord, on doit être assez ferré en théologie pour convertir des mandarins, et on ne peut leur prêcher l'Évangile en italien. L'étude de la théologie et du chinois est donc une première condition *sine qua non*. Or, vous ne pouvez être admis aux cours de théologie qu'après avoir fait votre philosophie. Voici donc la marche à suivre, selon moi. Finissez tranquillement votre philosophie... soignez surtout la logique, dont vous aurez bon besoin... Si, votre philosophie faite, vous persistez dans votre ardeur du martyre, eh bien! vous pourrez commencer votre théo-

logie ici, ou si vous préférez faire marcher de front la théologie et le chinois, nous pourrons vous envoyer à Rome, où il y a un certain collége *de propaganda fide*, établi précisément pour ces études-là. Le chinois, à ce que j'entends dire, est une langue assez compliquée; il ne faut donc pas être trop impatient, mon garçon. Voyons: vous n'avez pas encore tout à fait quinze ans; supposons que vous subissiez le martyre à vingt; il n'y aurait pas de temps perdu, ce me semble.

Peut-être se glissait-il un grain de raillerie dans ces dernières paroles. Je le soupçonnai un instant; mais, voyant mon oncle parler d'un ton de bonne foi parfaite et les muscles de son visage rester en repos, je pris au sérieux tout ce qu'il me disait.

Un autre doute encore m'est resté. Les deux verres de lacryma-christi ne contribuèrent-ils pas à me faire renoncer si vite au froc du capucin? Ils produisirent sur moi un singulier effet, un effet tout mondain, si je puis ainsi parler; ils colorèrent à mes yeux tous les objets d'une teinte rosée, dont le contraste rendait la cellule d'un couvent bien sombre, bien désolée, bien froide!

En résumé, le raisonnement de mon oncle me parut sans réplique, et, renonçant à me faire capucin, je concentrai toute mon activité mentale sur le projet des missions étrangères.

Jamais, pendant mon accès de fièvre religieuse, je ne m'étais départi de mon système de douceur et d'abnégation chrétienne envers mon antagoniste du séminaire, quoiqu'il eût bientôt rompu la trêve qu'il m'avait accordée ou dont je lui avais, du moins, attribué l'honnête pensée. Un matin, peu de jours après ma conversation avec mon oncle, je causais avec quelques-uns des plus jeunes élèves, les mains croisées derrière le dos, lorsque je reçus sur la main droite un coup de règle vigoureusement appliqué. La douleur fut cuisante. Oubliant toutes mes résolutions passées, je me jetai sur mon adversaire,

et dans ma rage je voulus le prendre aux cheveux, mais... une énorme perruque resta seule dans ma main vengeresse. A la vue de ce crâne dénudé, un rire homérique courut parmi les nombreux spectateurs.

Mon séminariste, transporté de fureur, faisant mine de s'élancer sur moi, je me rappelai à propos l'exemple de Sforza; je tirai mon canif; je me mis en garde, et je lui criai : « Viens, si tu l'oses! » Il n'osa pas. Cette escarmouche eut le double résultat de me délivrer pour toujours des attaques de ce méchant être et de lui faire donner le sobriquet de *Tête pelée*, qui lui resta.

CHAPITRE XV

Mon frère César entre en scène et joue le premier rôle. — L'imagination fait ses frasques.

Quelques mois s'étaient écoulés, et ma vocation devenait de jour en jour plus problématique; le retour de mon frère César lui donna le coup de grâce. Une résidence de près d'une année à la campagne avait effacé toutes les traces de sa maladie, et fait de lui un robuste garçon.

Nous étions à peu près du même âge; nous avions les mêmes goûts. C'était, chez tous les deux, la même tournure d'esprit aventureuse et romanesque; nous apportions la même passion profonde en toute chose. Bientôt nous devînmes amis intimes et vraiment inséparables. César était un beau petit jeune homme, moins grand que moi, mais plus solidement bâti. Comme il avait quitté le collége depuis un temps comparativement immémorial, il avait sur moi un autre avantage, celui d'une grande expérience du monde dans lequel il vivait depuis si longtemps; par exemple, il savait fumer et jouer au billard. Je ne songeai donc pas un instant à contester sa supériorité, et je le pris pour chef de file en toute occasion. Son goût, en fait de toilette, me semblait irréprochable. J'admirais surtout le nœud de sa cravate. En revanche, il n'approuva guère la

coupe de mes habits, et ne trouva pas moins à redire à la forme de mon chapeau. Il fit même un soir chauffer un fer avec lequel il réussit à en aplatir les bords et à lui donner une forme plus convenable.

César avait un grand nombre d'amis. Ils lui prêtaient des livres, qu'il me prêtait à son tour; mais le plus souvent nous les lisions ensemble, faisant nos commentaires, nous identifiant avec les caractères qui y étaient peints, et vivant ainsi dans un monde imaginaire. Nos plans d'avenir se modelaient naturellement sur nos lectures. Quelquefois César, général en perspective, nous prenait, Alfred et moi, pour ses aides de camp. D'autres fois, la mer le séduisait davantage : il devenait capitaine d'un noble vaisseau, à bord duquel il me confiait l'emploi de chirurgien; mais comme je ne me sentais pas appelé à couper des bras et des jambes, je résignais ces fonctions en faveur d'Alfred, et je me rabattais sur l'emploi de lieutenant. Nous devions faire le tour du monde. C'étaient toujours la Chine et le Japon, moins le martyre, auquel j'avais complétement renoncé. Notre mère viendrait avec nous; dans tous nos rêves d'avenir notre mère avait sa place.

Les aventures de « l'Homme volant, » que nous avions lues avec délices, inspirèrent à César la brillante idée de nous fabriquer des ailes. — Jamais nous ne parviendrons à les faire aller, lui dis-je. — Vous verrez ! me répondit-il d'un air convaincu. Nous achetâmes donc tous les matériaux nécessaires à ladite fabrication : de minces planchettes, du carton, du papier de toute espèce, de la ficelle, des clous, de la colle, etc., etc.; mais quand il s'agit d'utiliser tout cela, pareille confusion ne régna pas dans la tour de Babel elle-même. Impossible d'avancer dans notre œuvre; cependant César, qui avait aventuré sa réputation sur le succès de l'entreprise, ne voulut pas en démordre. Par bonheur, un incident imprévu lui fournit un prétexte pour reculer sans trop de déshonneur.

Nous possédions, entre nous deux, quelques épargnes

que nous étions parvenus, avec des peines infinies, à changer en très-petite monnaie, toute neuve, toute brillante, à l'effigie de Marie-Louise, duchesse de Parme, et d'une valeur de cinq sous pièce. Ce trésor était caché par nous dans toutes sortes de coins; bien souvent nous le changions de cachette, comme si tous les voleurs étaient sur sa piste. Un jour, l'idée nous vint de l'enterrer. Il y avait, sur la terrasse de notre maison, une étroite plate-bande où l'on cultivait des fleurs, et où nous fîmes un trou pour y mettre l'argent. O fatalité! Dans la nuit même, une pluie d'averse entraîna une grande partie de la terre végétale et de notre trésor. Quelle fut notre consternation le lendemain, surtout celle de César, qui avait découvert, dans le cours de la même nuit, qu'il nous fallait une grande quantité de taffetas gommé pour notre entreprise aérienne! Que faire sans argent? Il fallut bien se passer d'ailes.

César avait emprunté à un ami les *Mille et une Nuits*; nous nous mîmes à les lire nuit et jour. Des visions de califes, de princesses, de palais dorés, de cavernes mystérieuses, de monceaux de diamants et de pierres précieuses, etc., etc., flottaient autour de nous. Nous ne parlions plus d'autre chose; notre vie s'écoulait dans ce monde fantastique, et nous finissions par perdre de vue les limites qui séparent la fiction des réalités. Pour ma part, je le confesse, je ne désespérais pas de découvrir un jour quelque trappe conduisant à un souterrain rempli de diamants gros comme des œufs, et renfermant une princesse captive. Il me fallait une princesse, car pour les femmes que je voyais tous les jours, elles étaient si loin de mon idéal! Je n'aurais pas levé le petit doigt pour obtenir la plus belle. A force de célébrer la chevelure d'or et les lèvres de corail de Nicée et d'Amaryllis, j'avais fini par prendre la chose à la lettre et par y tenir. Sur ce point, César était en grand désaccord avec moi. Souvent il exprimait, pour les personnes du beau sexe, une admiration qu'à mon

grand regret je ne pouvais partager ni comprendre. Le pauvre Alfred, entièrement dépourvu d'imagination, ouvrait de grands yeux et semblait rêver éveillé, lorsqu'il nous entendait parler de souterrains, de princesses et de palais enchantés, comme d'autant d'articles de foi.

Un jour, je crus positivement avoir découvert la trace du souterrain tant rêvé. Dans une de nos promenades loin de la ville, nous nous étions assis à l'ombre d'un bastion dépendant de fortifications en ruines. Dans le mur de ce bastion, miné par le temps, un trou plus grand que les autres, trou masqué en partie par des décombres et des ronces, attira mon attention. Je pénétrai à travers les ronces et je commençai à déblayer les pierres. Pendant ce travail, je mis la main sur le goulot d'une bouteille cassée, dans laquelle il y avait une alène de cordonnier. Maigre trouvaille assurément; mais bientôt je découvris le goulot d'une autre bouteille, et celle-là contenait deux magnifiques perles d'Orient. J'appelai aussitôt César et Alfred. L'imagination de César prit feu. Il déclara que ces perles ne pouvaient être seules; il fallait continuer nos fouilles. Qui savait ce que nous découvririons! Nous continuâmes donc de déblayer les pierres jusqu'à la rencontre du roc solide. Sans ce maudit roc, nous aurions peut-être atteint, ce soir-là même, les salles souterraines. L'idée nous vint bien de le faire sauter avec de la poudre, mais provisoirement nous retournâmes en ville pour faire estimer notre trésor par le joaillier de la famille. Hélas! les deux perles étaient une imitation et ne valaient pas un sou. Ce désappointement refroidit un peu notre enthousiasme, mais il ne nous empêcha pas de retourner plusieurs fois au bastion pour l'explorer dans tous les sens; ce fut peine perdue.

Un soir, nous étions sur la terrasse, jouissant de la fraîcheur de la brise et d'un beau clair de lune; César m'avoua, après les plus solennelles promesses de secret, qu'il allait quelquefois voir un ami dans une certaine maison

que je connaissais, et en face de laquelle habitait une jeune dame, belle comme le soleil ; ce fut l'expression textuelle de mon frère. La jeune dame venant tous les soirs, sur sa propre terrasse, arroser ses fleurs, César avait pu, de la fenêtre de son ami, la contempler, l'admirer à loisir, et, conséquence naturelle de ladite contemplation, il en était devenu amoureux. « Si tu veux venir un soir avec moi, ajouta César, je te mènerai chez mon ami ; tu pourras aussi la voir et me dire ce que tu en penses. » Je ne me souciais guère de la voir ; mais puisque mon frère le désirait tant, je convins d'y aller. Nous voilà donc en faction près de la fenêtre de l'ami, en attendant l'apparition de la déesse.

Je ne sais pourquoi, je me sentais mal à l'aise. J'aurais donné tout au monde pour qu'elle ne se montrât pas ce soir-là. Par le fait, elle tarda si longtemps, que je quittai la croisée et m'assis dans un fauteuil, à l'autre extrémité de la chambre. Presque au même instant, César me dit à voix basse ; « La voici ! elle vient enfin de paraître. » J'avais l'envie de me lever, mais je n'en fis rien. Je semblais avoir pris racine dans mon fauteuil. Un pouvoir inconnu m y tenait cloué. Je trouvai cinq à six excuses, plus stupides les unes que les autres, pour ne pas bouger. Mon frère et son ami riaient de moi ; ils disaient que j'avais peur. « Maintenant la voilà partie ! » Ces mots me rendirent tout mon courage. Je m'approchai de la croisée et je me donnai l'air très-contrarié de ce qu'elle ne revenait pas, lorsqu'au fond je tremblais qu'elle ne s'avisât de revenir. Enfin, je me retirai en disant que c'était peine perdue d'attendre. Elle revint pourtant, s'en alla de nouveau et revint encore, sans qu'il me fût possible de vaincre la force mystérieuse qui me tenait immobile aussi longtemps qu'elle était là.

De retour à la maison, César ne me parla que de ses amours. Dans un accès d'enthousiasme amoureux, il prit son canif et se tatoua, sur le bras gauche, l'initiale du

nom adoré : « Émilie. » Je lui demandai s'il avait quelque objection à m'en laisser faire autant, et comme il n'en eut aucune, j'accomplis la même opération. Elle consistait à enlever la peau de manière à tracer un E, et à verser de l'encre sur la plaie pour la cautériser et rendre l'empreinte indélébile. A compter de ce jour, nous parlâmes toujours d'Émilie comme d'une passion, d'une flamme commune à tous les deux, et je me persuadai le plus facilement du monde que j'étais profondément épris; mais, pour aller la voir arroser ses fleurs sur la terrasse, jamais mon frère ne put m'y décider. « Si tu veux, lui dis-je un jour, nous irons lui donner une sérénade. César jouait un peu du violon, et j'avais appris à l'accompagner sur la guitare. La sérénade nous parut une idée lumineuse.

Après avoir appris deux ou trois airs par cœur, nous fixâmes un soir pour l'exécution de notre projet; il présentait ses difficultés. Le règlement de la maison voulait que chacun des membres de la famille fût rentré à neuf heures pour souper, et, aux yeux de mon père, un retard de quelques moments était un crime de lèse-famille. Après souper, mon père lui-même verrouillait la porte dont sa chambre n'était pas loin, en sorte qu'on ne pouvait guère l'ouvrir sans être entendu. Mais que ne peut faire la jeunesse, lorsqu'elle croit être amoureuse? A force d'huile et de patience, grâce à notre frère aîné, notre complice, qui s'était chargé de refermer la porte sur nous et de pousser les verroux, notre expédition devint possible. Seulement, il ne fallait pas songer à rentrer avant le matin, car nous ne pouvions nous exposer à laisser la porte de notre appartement fermée au simple loquet. Nous voilà donc partis et exécutant la musique que nous avions apprise, sous les croisées de la beauté endormie, si bien endormie ou si insensible qu'elle ne donna pas signe de vie. Alfred eut aussi sa sérénade, et, après avoir longtemps erré dans les rues, nous allâmes nous asseoir sur un banc, dans l'Acquasola. La nuit ne semblait pas vouloir finir. Enfin, ac-

cablés de sommeil, nous regagnâmes la maison et nous nous campâmes sur l'escalier. La porte de la rue reste généralement ouverte en Italie durant la nuit, et l'escalier est commun à tous les habitants d'une maison. Là, nous attendîmes que la vieille Caterina, notre servante, sortît, selon son habitude, de grand matin.

Ces diverses circonstrance, peu récréatives, ne nous empêchèrent pas de tenter de nouveau la même expédition; mais nous ne fûmes pas plus heureux la seconde fois que la première. La troisième, ô bonheur! une fenêtre s'ouvre, une draperie blanche apparaît : « C'est elle! » Nous commençons avec un entrain merveilleux notre meilleur morceau, et notre exécution ne laisse rien à désirer; mais, soudain, notre ardeur est rafraîchie par une ondée, dont chaque goutte tombant sur mon chapeau neuf me perce le cœur. Ainsi finirent nos premières amours. Si jamais passion mérita le titre de platonique, assurément ce fut la mienne, car je n'en avais jamais vu l'objet. Je le vis, pour la première fois, trente ans plus tard; la belle et svelte jeune fille de dix-sept ans était alors devenue une grosse maman d'un visage fort avenant du reste, et dont les cheveux grisonnaient à peine. Certes, elle ne soupçonnait guère que l'homme au front chauve et d'un âge plus que mûr, avec lequel elle s'entretenait, portait encore, tatoué sur son bras gauche, l'initiale de son nom!

Ce fut au milieu de pareilles occupations que s'écoulèrent nos deux années de philosophie. Si je fais l'inventaire de toutes mes acquisitions durant cet espace de temps, la balance n'est pas très-brillante, et je ne saurais en être bien fier. J'appris à pincer de la guitare, à jouer au billard, à fumer (Dieu sait ce qu'il m'en coûta d'abord de déboires), et à danser. Pour dire la vérité, mon premier et mon dernier début dans cette branche si importante de l'éducation moderne fut loin d'être encourageant. C'était dans un petit bal improvisé, à la campagne; il y avait disette de cavaliers. Mon inexpérience m'engagea d'abord

à me tenir à l'écart; mais une des jeunes dames me relança dans le coin où je m'étais réfugié, et me força de danser avec elle, ce dont elle eut bientôt lieu de se repentir; car, après un tour ou deux de valse, *horresco referens*, je lui marchai si lourdement sur le pied, qu'elle faillit s'évanouir. Ma maladresse m'irrita tellement contre moi-même, que je jurai, sur le pied enflé de mon infortunée danseuse, de renoncer pour jamais à la danse : j'ai tenu parole.

Malgré mon peu d'application, les examens que j'avais à subir à la fin des deux années se passèrent à merveille, grâce à un mois d'étude à toute vapeur. Alfred, qui avait *pioché* comme moi ce mois-là, se tira aussi fort bien d'affaire. Il fallut ensuite nous séparer. Alfred alla passer ses vacances près de sa famille, qui résidait dans une petite ville du Piémont, et je passai les miennes dans la maison de campagne de ma mère, où César, qui était un excellent chasseur, m'initia au maniement d'un fusil. La chasse devenant aussi une passion pour moi, notre trimestre de loisirs passa comme un éclair.

Au début de l'année scolaire, mon père me posa de nouveau l'alternative du droit ou de la médecine. J'avais peu de penchant pour la profession d'avocat, mais celle de médecin m'inspirait une aversion profonde. J'optai donc pour la première, à la grande satisfaction de mon père. Avocat lui-même et ayant déjà fait un avocat de son fils aîné, il semblait croire qu'il ne pouvait y avoir trop d'avocats dans la famille : « — Allez inscrire votre nom sur les registres de l'Université, me dit-il, et informez-vous en même temps des formalités à remplir pour être admis comme étudiant. » Me voilà cheminant vers l'Université.

CHAPITRE XVI

L'Université. — Le monde imaginaire s'écroule devant de tristes réalités.

Tout le monde sait qu'en l'année 1821 une insurrection éclata dans les États sardes. La constitution espagnole, proclamée par les acclamations réunies du peuple et de l'armée, à Turin, à Gênes, à Alexandrie, etc., etc., devint la loi fondamentale du royaume; mais le triomphe de la liberté fut de courte durée. L'Autriche intervint, selon son habitude, et sa facile victoire à Novare replaça les choses sur l'ancien pied, c'est-à-dire qu'elle rétablit le despotisme pur, absolu.

Le premier soin du gouvernement restauré fut naturellement de diriger des poursuites contre les personnes impliquées dans la rébellion, comme on l'appelait, et de es faire juger, condamner et pendre; la plupart, grâce à Dieu, en effigie : car presque tous ceux qui avaient joué un rôle un peu considérable dans le rapide drame constitutionnel étaient parvenus à s'enfuir à l'étranger. Les jugements et les condamnations n'étaient donc exécutés que sur des mannequins rembourrés de paille. Mais bien différent fut le sort du petit nombre des patriotes qui, n'ayant à se reprocher qu'une faible participation à l'insurrection, étaient restés chez eux, confiants dans la clémence royale : ceux-là furent poursuivis et impitoyablement condamnés, les uns à mort, les autres aux galères ou à un long emprisonnement.

Il va sans dire que la jeunesse des Universités avait été des premières à prendre part à la révolution; et, à Turin particulièrement, c'était une poignée d'étudiants, honneur à eux, secondée par une compagnie de soldats, qui avait décidé le mouvement de la capitale. A l'heure des revers, il en fut des étudiants comme des autres classes de citoyens : ceux qui n'avaient pas gagné l'étranger furent

poursuivis et condamnés individuellement; mais cela ne satisfit point la rancune du gouvernement. Les étudiants, en général, avaient montré ce que, dans le langage du jour, on appelait le plus mauvais esprit; et, pour les frapper en masse, on ferma les Universités de Turin et de Gênes.

Un tel état de choses ne pouvait se prolonger indéfiniment; il y a des absurdités devant lesquelles un gouvernement, si absurde qu'il soit, est forcé de reculer : les intérêts de trop de familles souffraient d'une mesure qui fermait toutes les professions libérales à la génération nouvelle; on dut songer, au bout d'un certain temps, aux moyens de lever l'interdit. Le gouvernement nomma donc une commission pour la réforme de l'instruction publique dans tout le royaume; c'était un premier pas vers la réouverture des Universités. Il est presque superflu d'ajouter que le choix du pouvoir tomba sur des hommes selon son cœur, c'est-à-dire que ceux qu'on chargea de la tâche de réformer et de réorganiser l'instruction sur des bases nouvelles furent choisis parmi les hommes les plus fanatiques, les plus rétrogrades, les plus notoirement hostiles à tout esprit de progrès modéré, et les plus antipathiques à la jeunesse. La commission se mit à l'œuvre dans l'esprit qui avait dicté son choix, et justifia complétement la confiance du gouvernement. En ce qui regarde plus spécialement les deux Universités, les commissaires se proposèrent un double but : réduire le nombre des étudiants, et leur rendre la vie aussi dure que possible.

Pour atteindre le premier objet, ils créèrent deux classes d'étudiants : ceux dont les parents pouvaient justifier de la possession d'une propriété foncière d'une certaine valeur, et ceux dont les parents ne le pouvaient pas; ensuite, ils établirent deux modes distincts d'examen, l'un pour les étudiants de la première classe, l'autre pour ceux de la seconde. L'épreuve imposée à ces derniers fut compliquée d'assez de difficultés pour décourager les plus con-

fiants, tant par l'étendue des matières comprises dans l'examen que par le nombre des suffrages requis pour passer : ce n'était ni plus ni moins qu'une manière ingénieusement déguisée d'exclure toute une classe de citoyens des professions libérales.

Pour atteindre leur second objet, rendre la vie dure aux étudiants, les commissaires les soumirent à une infinité d'entraves et de règlements mesquins, puérils, humiliants; ils les livrèrent comme une proie à la mauvaise volonté systématique de toutes les personnes qui se trouvaient liées de manière ou d'autre aux Universités. Sur ce second point, les commissaires, il faut le dire, réussirent selon leur souhait; mais il n'en fut pas de même de leur premier dessein; tout au contraire. La réouverture des Universités ne fut pas plutôt annoncée, et les registres ouverts pour recevoir les noms des nouveaux étudiants, qu'une masse de jeunes gens accourut se faire inscrire. Jamais, durant les années précédentes, le total des inscriptions n'avait atteint un chiffre si formidable. Ce résultat, qui n'avait rien de surprenant, dut son origine à deux causes. Premièrement, un long arriéré de jeunes gens, ayant des études à poursuivre, s'était accumulé pendant les dernières années; secondement, beaucoup de familles prirent la résolution de consacrer une partie de leur capital, engagé jusqu'ici tout entier dans le commerce ou l'industrie, à l'achat de terres, pour permettre à leurs fils d'entrer à l'Université comme étudiants de la première classe. Toutes les peines prises par les commissaires se trouvèrent donc perdues, et les seules personnes qui pâtirent, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres cas, furent encore les gens sans fortune : au pauvre la besace!

C'était dans les bureaux du secrétariat, dans le magnifique palais de l'Université, Strada-Balbi, qu'on se faisait inscrire. Nous ne fûmes pas des derniers, Alfred et moi, à nous présenter. Un nombre considérable de jeunes gens, réunis dans le même but, faisait antichambre. A la fin,

on nous introduisit dans une grande salle où se trouvait le secrétaire, homme de quarante-cinq ans environ, d'une certaine corpulence, singulièrement maltraité par la petite vérole, et qui avait l'air très-rébarbatif : il plaça devant nous un registre sur lequel nous écrivîmes nos noms, nos prénoms et la profession à laquelle nous nous destinions. Il nous montra ensuite la liste des documents que nous devions produire avant d'être admis à suivre les cours. Cette liste était si longue, que nous fûmes obligés d'en prendre copie, de peur d'oublier plusieurs *item*. En dressant de mémoire cette même liste, je suis sûr de faire quelques omissions. Voici ce qu'on exigeait de moi :

1° Certificat de naissance et de baptême ;

2° *Idem* que j'avais été vacciné ou que j'avais eu la petite vérole ;

3° *Id.* que j'avais suivi deux ans les cours de philosophie et passé les examens requis ;

4° *Id.* de bonne conduite délivré par le prêtre de ma paroisse ;

5° *Id.* d'assiduité à l'église paroissiale tous les jours de fête.

6° *Id.* de confession mensuelle durant les six mois précédents ;

7° *Id.* de confession et de communion à la dernière solennité de Pâques, selon le précepte de l'Église ;

8° *Id.* que mon père et ma mère possédaient une propriété foncière d'une valeur suffisante pour assurer à chacun de leurs fils la quotité déterminée par le règlement.

9° Enfin, un certificat de la police constatant que je n'avais pris aucune part au mouvement insurrectionnel de 1821.

L'idée de ma participation à un mouvement politique à l'âge d'environ douze ans, je ne pouvais avoir davantage en 1821, me parut si comique, que j'en fis en riant l'observation : aussitôt, les têtes des trois commis, qui étaient en train d'écrire, se levèrent simultanément et leurs yeux

se fixèrent sur moi avec un mélange d'étonnement et d'inquiétude. Le secrétaire lui-même, prenant un air de dignité blessée, dit que les règlements étaient établis pour être observés et non pour être commentés. Je fus fort surpris du ton de la remontrance, qui était celui d'un supérieur réprimandant un inférieur pris en faute.

Et pourtant, le secrétaire de l'Université n'était ni un homme dur, ni un méchant homme, loin de là ; mais, père de famille, tenant naturellement à garder une place qui ne laissait pas d'être lucrative, il devait se conformer à l'esprit des temps, c'est-à-dire se montrer rude et hautain dans ses rapports avec les étudiants. Telle était la règle générale, je m'en aperçus bientôt. Tous ceux à qui nous avions affaire, depuis les membres du comité d'instruction jusqu'aux bedeaux et aux portiers, s'y conformaient rigoureusement : on nous aurait pris pour des êtres d'un ordre inférieur et que tout le monde avait le droit de molester. « Il faut tenir en bride les étudiants, » était la phrase consacrée. On justifiait, par cette prétendue nécessité, toutes les avanies, et cinq des professeurs, ils étaient en très-petite minorité, qui nous traitaient avec un certain degré de convenance, étaient mal notés en haut lieu et regardés comme donnant un mauvais exemple, très-nuisible à l'ensemble du système et à la discipline.

Dieu sait toutes les inquiétudes, toutes les tribulations, toute la dépense de temps et de patience, et qui pis est, hélas ! hélas ! tous les mensonges que me coûtèrent ces malheureux certificats, surtout les numéros cinq et six. Naturellement, le curé de la paroisse n'avait pas fait l'appel nominal de son troupeau, pour savoir si tous ses paroissiens assistaient ou non au service divin. Il me crut donc sur parole; mon confesseur en fit autant. Pouvais-je leur dire : « Non, je n'ai pas fréquenté régulièrement l'église ; non, je ne me suis pas confessé tous les mois, » et m'exclure ainsi volontairement moi-même de l'Université? J'étouffai donc la voix de ma conscience pour obtenir

les deux certificats : je les reçus, il est vrai, avec un sentiment de honte et de confusion aussi vif que si je les avais volés. Puisse ce remords plaider ma cause !

Je portai tous mes certificats au secrétaire, mais je n'étais pas au bout de mes peines. Il me dit que les autorités universitaires exigeaient pour toutes les signatures ecclésiastiques le visa de la cour archiépiscopale, *curia arcivescovile*. Je me rendis donc à la cour archiépiscopale, où un très-vilain monsieur, qui, avec ses lunettes d'argent, ressemblait fort à un crapaud, fit la chose demandée, moyennant dix-huit sous par visa : il m'en fallait cinq. Ce petit tribut, levé sur des centaines d'étudiants quatre fois au moins par année, devait produire une somme assez ronde, et c'était là, je le crois en vérité, le seul motif du règlement. Les certificats ainsi légalisés furent enfin acceptés, et le secrétaire me dit de me présenter le lendemain soir, à huit heures précises, chez M. Merlini, le commissaire en fonctions pour ce mois-là, à l'examen final duquel nos titres devaient être soumis. La signature dudit M. Merlini pouvait seule m'ouvrir les portes de l'Université.

M. Merlini était l'un des membres les plus influents de ce qu'on appelait la commission provinciale de l'instruction publique, commission sous la direction de laquelle l'Université de Gênes avait été placée. Ses membres devaient tour à tour en prendre la direction active durant un mois, c'est-à-dire expédier les affaires courantes et donner les signatures nécessaires; mais, pour l'une ou l'autre raison, ce fut toujours le tour de M. Merlini d'être le commissaire en activité durant les années que je passai à l'Université. Cette circonstance me permit d'étudier à fond le caractère du personnage. Très-probablement les collègues de M. Merlini avaient reconnu son incontestable supériorité dans l'art de torturer ses subordonnés, et ils lui abandonnaient, en conséquence, des fonctions dont il s'acquittait si bien.

Je me piquai de ponctualité, ainsi que mon fidèle

Alfred. Comme moi, il avait passé par toutes les formalités requises, et se réjouissait, chemin faisant, de ce que personne n'eût soulevé l'objection de son expulsion du collége. Huit heures sonnaient, lorsque je tirai le cordon de la sonnette de l'appartement de M. Merlini. La porte, revêtue de drap vert, tourna sur ses gonds sans faire le moindre bruit, et un vieux domestique, maigre comme un squelette, nous montra son visage effaré. « M. Merlini ? » —« Chut ! » répondit le squelette à voix basse, « ne parlez pas si haut ; vous avez déjà fait bien assez de bruit avec la sonnette. » Je supposai d'abord que M. Merlini avait eu une atteinte d'apoplexie ; mais, par le fait, il n'était pas encore levé ; voilà tout. M. Merlini, à ce qu'il paraît, tenait beaucoup à sa sieste et se mettait toujours au lit après son dîner, pour ne se réveiller qu'à huit heures, moment où il donnait ses audiences. Par une porte également doublée de drap vert et ouvrant aussi silencieusement que la première, nous fûmes introduits dans une petite salle garnie d'un tapis épais. Les tapis, vu la chaleur du climat, étant un article d'ameublement assez rare à Gênes, c'était une sensation toute nouvelle pour nous et fort peu agréable en somme, de nous mouvoir comme des ombres et sans produire le moindre bruit. Cette circonstance, l'alarme manifestée par le domestique, le silence de mort qui nous entourait, tout cela produisit un singulier effet sur moi. Je sentis positivement un léger frisson. Il me semblait que les plombs de Venise s'ouvraient pour me recevoir.

Alfred avait aussi l'air pâle et inquiet. Nous nous assîmes en nous regardant en silence ; à peine osions-nous respirer. Il arriva successivement beaucoup d'autres postulants universitaires, et j'observai qu'aucun d'eux n'entrait sans que sa physionomie trahît la même inquiétude nerveuse. Au bout d'une heure environ, on entendit des voix dans la chambre voisine ; une porte s'ouvrit ; mon nom fut appelé ; j'entrai.

M. Merlini, assis devant un grand bureau couvert de

papiers, en lisait un attentivement. Le secrétaire, debout à sa gauche, semblait suivre sa lecture ligne par ligne et lui faire quelques observations. M. Merlini était un vieillard d'environ soixante-dix ans; il ne lui restait pas une dent; il avait le menton long et pointu, le nez pareil, et ces deux parties proéminentes de son visage semblaient faire des efforts convulsifs pour se rapprocher. Deux à trois douzaines au plus de cheveux, soigneusement ramenés par la brosse, de son occiput sur le haut de son front, essayaient d'y former une touffe. Un coup d'œil suffisait pour faire reconnaître que ces cheveux étaient teints comme ses rares favoris. Il était vêtu de la tête aux pieds de molleton blanc, et le collet de sa chemise, rabattu comme celui d'un enfant, laissait à nu son cou décharné. Une calotte de velours bleu couvrait généralement son crâne, et un grand abat-jour vert garantissait ses yeux d'une lumière trop vive. Le costume pastoral de M. Merlini, ses cheveux et ses favoris teints, quelque chose d'indéfinissable dans toute sa personne, trahissaient des prétentions à la jeunesse.

Je m'attendais à une froide réception; mais en cela je me trompais. M. Merlini se leva si précipitamment pour me saluer qu'il fit un faux pas. J'étendis la main pour l'empêcher de choir. « Épargnez-vous cette peine, mon cher monsieur. Je suis encore ferme sur mes jambes, grâce à Dieu.» Ces paroles, accompagnées d'un regard indescriptible, furent à peine articulées, mais accompagnées, en revanche, d'un singulier ricanement. «Et comment se porte votre père, le digne homme, un de mes meilleurs amis? (M. Merlini avait ôté son bonnet et m'avait fait vingt excuses avant de le remettre.) Le fait est que je suis votre ancien dans le monde, mon cher monsieur. Mes cheveux commencent à s'en aller (depuis longtemps ils étaient partis), hi! hi!» —et le ricanement revint de nouveau. Je connaissais assez, par ouï-dire, le tempérament de mon interlocuteur, pour finir par m'alarmer d'une réception si cérémonieuse et si gaie.

L'examen de mes papiers commença. Assis en face de M. Merlini, j'avais remarqué plusieurs fois qu'en m'adressant la parole, il portait la main à son front comme pour faire un double écran à ses yeux. Bientôt il m'expliqua la signification de cette manœuvre en me demandant, avec mille pardons, de venir m'asseoir à sa droite. « Ma vue est si faible, dit-il, et vous avez des boutons si brillants, qu'en vérité ils m'éblouissent. » Et le ricanement revint pour la troisième fois. C'était une manière de me faire sentir que l'étiquette exigeait un habit noir pour une visite à un commissaire, et que j'en avais un bleu. M. Merlini possédait des yeux de lynx, des oreilles de lièvre, mais il avait la fantaisie de se donner l'oreille dure et la vue basse. C'était un genre de malice à lui. En résumé, l'examen de mes pièces parut le satisfaire, car il me donna sans difficulté la signature requise. Les mêmes façons accompagnèrent ma sortie. J'aurais été un prince du sang que M. Merlini n'aurait pu déployer un plus grand cérémonial. En me reconduisant jusqu'à la porte, il me recommanda de bien prendre garde aux escaliers. Évidemment, M. Merlini s'amusait à mes dépens.

J'attendais dans la rue Alfred qui avait dû être introduit après moi. Comme il tardait à venir me rejoindre, je commençais à concevoir de l'inquiétude. Il parut enfin, mais sa physionomie, pauvre garçon, était toute bouleversée. Avant qu'il ouvrît les lèvres, je compris que mes craintes n'avaient que trop de fondements. M. Merlini venait d'épuiser contre lui son rare talent pour mettre les gens à la question. Il avait été d'abord si bienveillant, si doux, si adorablement facile ! « Déjà il avait pris la plume pour signer, disait Alfred qui me racontait toute la scène, quand il s'est arrêté soudain pour demander, de l'air le plus simple du monde, où j'avais fait mes études. — Au collége royal, ai-je répondu, cela va sans dire. — Et il va sans dire aussi, répliqua M. Merlini, que vous avez fait toutes vos classes avec honneur et à la satisfaction de vos

supérieurs. Ne sachant que répondre, je pris l'attitude d'un modeste acquiescement.—Et quand avez-vous quitté le collége? poursuivit l'inquisiteur. — Au mois de juin, balbutiai-je. — C'est-à-dire deux mois avant la fin de l'année scolaire, fit observer le bourreau. — Et pour quelle raison, s'il vous plaît, avez-vous quitté avant le temps? Je restai silencieux; mais le secrétaire rompit pour moi le silence : — Je crois me rappeler, dit-il, que M. Alfred a été expulsé du collége. — Expulsé du collége! s'est écrié le commissaire d'une voix comparable au rugissement d'un lion. Et vous essayez de surprendre ma signature, sachant très-bien que je ne puis vous la donner sans manquer aux plus sacrés des devoirs! » Et il a continué de fulminer ainsi jusqu'à perte d'haleine. J'ai profité de cette pause forcée pour lui tirer ma révérence, et me voilà.

Cette catastrophe imprévue m'allait au cœur. A la réflexion poignante que le pauvre Alfred souffrait cela pour moi, s'ajoutait la crainte, trop tôt réalisée, que son malheur ne devînt le signal de notre séparation. En effet, une semaine après, son père le rappela à Turin, où, grâce à des protections puissantes, il espérait le faire admettre à l'Université. Tous les moyens furent tentés; on fit même des démarches près du roi, mais en vain; et le père d'Alfred, dont la grande ambition était de voir son fils revêtu du titre de docteur, finit par l'envoyer à Pise, en Toscane, où il fut admis sans difficulté.

D'un pas pesant, le cœur plus lourd encore, j'allai le lendemain au bureau du secrétariat de l'Université prendre ma carte d'étudiant qu'on appelait un *admittatur* et qui coûtait une demi-couronne. L'*admittatur* n'était valable que pour trois mois. « Ce temps expiré, dit le secrétaire, vous me rapporterez votre carte signée par tous les professeurs, avec un certificat de votre confesseur et un autre du curé de votre paroisse, attestant que vous avez rempli assidûment vos devoirs religieux. Nous verrons alors si nous pouvons vous donner une autre carte.

J'ai déjà dit que, contrairement à l'attente des prétendus réformateurs de l'instruction publique, le chiffre des inscriptions n'avait jamais été si élevé. Cette circonstance fit faire à ces grands hommes de profondes réflexions et les amena à conclure que rassembler dans un seul édifice tant de centaines de jeunes gens, n'était ni plus ni moins que mettre l'État à deux doigts de sa perte. Pour parer à une si alarmante conjoncture, voici ce qu'ils imaginèrent de mieux. A l'avenir les cours n'auraient plus lieu dans les murs de l'Université, mais chez les professeurs. On éviterait ainsi de formidables rassemblements. L'Université, ouverte *de jure*, resta donc fermée *de facto*.

Cet arrangement nous causait beaucoup d'embarras, à nous autres étudiants. D'abord, il nous obligeait à trotter du logement d'un professeur à celui d'un autre, qui habitait souvent à une grande distance. Ensuite, aucun des professeurs n'avait un appartement assez spacieux pour tenir commodément cent étudiants et plus à la fois. Nous y étions entassés comme des nègres à bord d'un négrier ; le plus grand nombre devait se tenir debout. Ce système devenait intolérable dans les chaleurs. Un des professeurs était si à court de place, que la majorité de ses auditeurs restait sur l'escalier.

Les professeurs étaient rigoureusement tenus de faire l'appel des étudiants au commencement de la leçon et de noter les absents. Après trois absences ainsi constatées, ils devaient refuser de signer la carte de l'étudiant, ce qui occasionnait la perte d'une inscription de trois mois. On ne pouvait rien imaginer de plus vexatoire, rien qui donnât naissance à autant d'actes de servilité d'un côté et de scandaleuse partialité de l'autre, que ce maudit système d'appeler les noms. C'était une épée de Damoclès constamment suspendue sur nos têtes, et qui nous mettait réellement à la merci de nos professeurs. Quel étudiant pouvait répondre de ne pas être trois fois, en trois mois, en retard d'une minute sur l'heure, et n'avait pas sous ce rap-

port besoin d'un peu d'indulgence! Pour le jeune homme d'un caractère indépendant, qui ne savait pas s'abaisser à la supplication, la fatale croix n'était jamais effacée, tandis qu'elle disparaissait toute seule pour celui qui savait faire des courbettes.

La lettre était tout, l'esprit rien. L'étudiant qui se montrait assidu aux cours et surtout très-malléable, lors même qu'il n'eût jamais regardé ses livres et qu'il fût resté court à la moindre question, sans égard non plus à sa conduite sous d'autres rapports, remplissait la lettre de la loi, et cela suffisait pour le rendre irréprochable. Au contraire, un jeune homme consciencieux, mais incapable de ramper, le plus studieux d'ailleurs, le plus irréprochable dans sa conduite, était impitoyablement noté pour la moindre infraction à la règle. Le résultat d'un tel régime était de faire des machines et non des hommes. On pouvait comparer l'Université à une vaste presse destinée à extraire de la génération naissante, comme on exprime le jus d'une orange, toute indépendance d'esprit, toute dignité, tout respect de soi-même; et quand je passe en revue les nobles caractères qui ont échappé à ce lit de Procuste, je ne puis m'empêcher de croire avec orgueil que notre nature italienne, si facilement accusée, doit posséder des éléments moraux d'une grande puissance pour sortir saine et vigoureuse d'une atmosphère si délétère.

Un professeur bienveillant et sympathisant avec nous, il y en avait quelques-uns dans ce cas, n'aurait osé donner carrière à son bon vouloir, car il savait qu'il était, comme nous, l'objet d'une surveillance incessante, et qu'un rapport défavorable pouvait lui coûter sa chaire. Les professeurs et les étudiants subissaient également l'espionnage de la valetaille universitaire, tels que concierges, bedeaux, domestiques, gens de peine, etc., etc. C'était une condition *sine qua non* pour obtenir la moindre place. Ces misérables faisaient de leur mieux pour entendre nos conversations, qu'ils rapportaient à leur manière, et qui ser-

vaient de base aux notes de la police. Ils sentaient leur pouvoir et en abusaient en gens sans éducation qu'ils étaient, se conduisant avec rudesse et insolence. L'étudiant qui eût essayé d'en remettre un à sa place se fût fait une grosse affaire; car entre son affirmation et celle d'un valet, l'autorité n'eût pas hésité un instant.

Rien de plus pénible que mes premiers pas dans ce petit monde de sentiments bas, de mesquines tracasseries, de déceptions et d'oppression. Rien de si décourageant qu'une initiation graduelle à un état de choses contre lequel se révoltait ma nature. C'en était fait des palais enchantés, des princesses et des aventures romanesques. Mon monde idéal s'écroulait pièce à pièce, à mesure que les tristes réalités s'imposaient à moi. Cette première période de mon éducation universaire fut, en vérité, bien lugubre et bien aride. J'étais malheureux, et je me sentais si isolé! Alfred était parti; et quant à César, je le voyais à peine, pauvre garçon, à l'heure des repas.

Destiné au notariat, César avait été placé chez un membre de cette profession qui avait une vaste clientèle. C'était un homme dur, égoïste; il lui faisait mener une triste vie, l'accablant de travail et le traitant avec une extrême dureté. Très-souvent le jour entier ne suffisait pas à la tâche imposée à César, qui se voyait condamné à empiéter sur son sommeil et à passer la plus grande partie de la nuit à copier des rôles. Il était donc fort à plaindre de son côté, et notre seule consolation consistait à nous raconter nos chagrins, à déplorer nos destinées, à maudire nos oppresseurs L'excitation du pauvre César, lorsqu'il en était sur ce chapitre-là, touchait souvent au délire. De crainte de trop dormir et d'arriver trop tard à l'étude, il n'était pas rare qu'il se levât au milieu de la nuit et ne se remît plus au lit.

Rien ne me tourmentait comme l'obligation de me confesser tous les mois, à jour fixe. Parfois, je ne me trouvais pas du tout dans une disposition d'esprit conve-

nable, et ma conscience se révoltait à l'idée d'approcher légèrement du tribunal de la pénitence, pour lequel on m'avait enseigné le plus profond respect. Par bonheur, je rencontrai un digne ecclésiastique qui calma mes scrupules. C'était un vieux prêtre janséniste. Il venait souvent voir ma mère, et sa conversation, exempte de préjugés, avait fait l'impression la plus favorable sur moi. L'excellent homme rassura complétement ma conscience.

« Ne vous confessez jamais, dit-il, que lorsque vous vous sentez en bonne disposition de le faire. Au cas contraire, venez me trouver; nous aurons ensemble une courte conversation qui vaudra mieux qu'une longue confession mal faite, et je vous donnerai tous les certificats dont vous aurez besoin. » Cet arrangement soulagea mon esprit d'un poids immense.

Vers la même époque, revenant un soir à la maison plus tôt que d'habitude, je trouvai ma mère en larmes. Elle refusa de m'en dire la cause, mais ce fut pour moi une révélation soudaine. Ma mère était donc loin d'être heureuse, et l'auteur de ses chagrins trop aisé à deviner. Cette découverte accrut mon fardeau de douleurs. J'aimais si tendrement ma mère!

J'étais dans cette situation d'esprit, lorsque je fis la connaissance d'un étudiant que je désirais depuis longtemps connaître. Notre liaison, devenue bientôt une amitié intime et enthousiaste des deux côtés, fit une heureuse diversion à mes ennuis, et versa un baume d'une douceur inexprimable sur les blessures de mon âme. Elle devait exercer la plus grande influence sur la destinée de César et sur la mienne.

CHAPITRE XVII

Fantasio. — Le directeur de la police. — César malade.

Je dois raconter ici l'origine de mes premiers rapports avec Fantasio, nom que je donnerai à mon nouvel ami.

Je faisais partie d'une douzaine environ de jeunes gens (Fantasio n'en était pas) qui, par une chaude soirée, étaient allés jouir de la fraîcheur de la brise de mer à l'Acquasola. Cette promenade publique venait de recevoir quelques embellissements; de nouvelles plates-bandes de fleurs et de nouveaux gazons avaient été entourés de treillis de bois pour les protéger contre les promeneurs. Nous nous trouvions près de cet endroit-là, et nous nous étions assis, les uns sur un banc, les autres par terre. Un de mes compagnons, cédant à l'influence de la chaleur, ôta son habit et le suspendit au treillis. Nous causions le plus gaiement du monde, quand le sergent du corps de garde de l'Acquasola vint à passer, et ordonna d'un ton brutal d'enlever l'habit. Ce pouvait être une question de savoir si le règlement de police était violé; mais, à coup sûr, l'injonction était faite d'une manière provoquante. Le propriétaire de l'habit obéit néanmoins, se bornant à faire observer au sergent qu'il aurait pu être plus poli. La réplique amena une altercation; mais, au bout de quelques minutes, l'homme d'armes s'en alla et l'affaire en resta là; nous le pensions, du moins... nous nous trompions. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, que le même sergent revint, vociférant avec des gestes furieux : « Croyez-vous me faire peur parce que vous êtes des étudiants? » Évidemment l'homme d'armes était excité par la boisson. « Laissez-nous tranquilles... » dit le jeune homme auquel appartenait l'habit en s'adressant au sergent, qui s'était posé le poing sur la hanche. Ces mots ne furent pas plutôt prononcés que, sans autre avertissement, le sergent tira son sabre et en dirigea la pointe contre la poitrine du jeune homme. A cette vue, nous nous levâmes tous, plus prompts que l'éclair, et nous nous jetâmes sur ce furieux, non pour lui faire mal, mais pour empêcher un malheur. Le sabre, détourné à temps par le jeune homme, n'avait fait qu'égratigner l'épiderme. Tout cela n'avait pu se passer sans de grosses paroles, et les passants, attirés par le bruit,

avaient bientôt formé un groupe compacte autour de nous.

Le sergent rentra son sabre dans le fourreau, et battit en retraite vers le corps de garde en hurlant d'une voix de stentor que nous voulions faire une révolution; que c'était là *la chose*. Son instinct lui faisait comprendre que transformer un cas de légitime défense en tentative d'insurrection, était un sûr moyen de jeter de l'odieux sur nous et de s'assurer l'impunité. Nous le suivîmes, dans un état de grande excitation, on le conçoit, jusqu'au corps de garde, dans l'intention de porter plainte à l'officier de service; mais il n'y avait pas d'officier: le sergent lui-même était le chef du poste. Il fallut donc nous retirer, après lui avoir donné à entendre, à plusieurs reprises, qu'il aurait de nos nouvelles.

Le lendemain nous tînmes conseil; il y fut décidé que nous porterions plainte au gouverneur de la ville, et que nous demanderions la punition du sergent. Comme il existait une loi défendant aux militaires, sous les plus sévères pénalités, de tirer leur sabre, nous ne doutions pas, dans notre simplicité, qu'on ferait droit à nos griefs. Mais était-il prudent de nous présenter dix ou douze à la fois? ne valait-il pas mieux choisir une députation pour exposer notre plainte? Les opinions s'étant partagées sur ce point, quelqu'un proposa d'aller consulter Fantasio, qui habitait tout près de là. Fantasio nous reçut très-cordialement, partagea notre indignation, fut d'avis qu'une députation valait mieux, et offrit d'en faire partie, offre acceptée avec empressement. Je fus le second député choisi. Le troisième était le jeune homme qui avait failli porter de bien plus sérieuses marques de la brutalité du sergent. Nous nous rendîmes quatre fois au palais du gouverneur dans la journée, sans pouvoir obtenir audience. Une espèce de secrétaire, qui finit par nous demander l'objet de notre visite, et auquel nous expliquâmes, sans hésiter, toute l'affaire, nous fit observer qu'elle concernait beaucoup moins Son Excellence que le commandant de la ville,

C'était une autre autorité militaire, ayant plus spécialement sous ses ordres les troupes de la garnison. Cet officier, sorte de grossier et brutal soudard, nous reçut sans nous faire asseoir, et, pendant les cinq minutes d'audience qu'il nous octroya, il ne cessa de nous répéter que les militaires devaient être respectés, et que si nous nous imaginions être les maîtres de la ville, nous nous trompions diablement. Nous eûmes beau dire que nous étions tout à fait de son opinion sur ce point, mais que ce n'était pas là la question; il ne voulut pas nous entendre, tourna les talons et se retira.

Le lendemain, de grand matin, il arriva une lettre à mon adresse, qui me sommait de me présenter à midi au bureau du directeur de la police. Je courus immédiatement communiquer cette nouvelle à Fantasio. Il venait de recevoir une notification toute semblable. Il en était de même du troisième membre de la députation. Nous fûmes exacts au rendez-vous. Après une longue attente dans l'antichambre, on nous introduisit en présence du directeur, qui commença par nous dire que, s'il nous avait fait appeler devant lui au lieu de nous envoyer directement en prison, nous devions en rendre grâce à sa modération d'abord, et ensuite à ce que nous appartenions à des familles respectables. Après cet exorde, il ajouta que les autorités avaient autre chose à faire qu'à écouter des plaintes imaginaires; il était temps, grand temps d'en finir avec tout ce déraisonnement. Ce qu'avaient de mieux à faire les étudiants, c'était de rester tranquilles. Maintenant qu'il nous avait avertis une fois pour toutes, nous pouvions retourner à nos occupations. En parlant ainsi, il nous montrait la porte. — Mais, commença Fantasio. — Silence! interrompit le magistrat, pas un mot de plus, ou (prenant une sonnette placée sur la table) je vous envoie immédiatement à la Tour! (la prison d'État de Gênes).

Tel fut le redressement que nous obtînmes. Vingt-quatre ans plus tard, lorsque heureusement les choses furent

changées pour le mieux en Piémont, un de mes amis, un employé à la police, me communiqua une note secrète inscrite sur les registres officiels, et portant la date du jour où j'avais comparu devant le directeur. Cette note était ainsi conçue: « Lorenzo Benoni, — tête chaude, — annonce des talents, — esprit romanesque, *réservé* (le mot était souligné), — à surveiller. » Mes deux collègues furent, je suppose, l'objet d'un mémorandum analogue.

Cette affaire donna naissance à la première scène orageuse qui se fût encore passée entre mon père et moi. C'était peu d'heures après mon entrevue avec le directeur de la police, et naturellement je n'étais pas en très-belle humeur, quand mon père, déjà au courant de tout ce qui venait de se passer (de façon ou d'autre, il savait toujours ce que nous faisions), me demanda brusquement quand je cesserais de me rendre la fable de la ville. Surpris de cette apostrophe, je le priai de m'expliquer ce qu'il entendait par là. — En jouant le rôle de Don Quichotte! dit mon père. Qu'aviez-vous besoin de vous mettre en avant dans une affaire qui ne vous concernait pas? — Je répondis qu'en rendant témoignage à un camarade injurié et maltraité, j'avais agi d'après le précepte « Faites aux autres comme vous voudriez qu'on vous fît. » Je ne croyais pas être à blâmer pour cela. — Tout cela est bel et bon, repartit mon père; mais, en fin de compte, la tache d'une comparution devant la police n'en est pas moins imprimée sur vous, circonstance peu propre à accroître la réputation d'un jeune homme. Le comprenez-vous? En réponse à cette question, je fis observer que si la police jouissait d'une fort mauvaise réputation, c'était tant pis pour ceux qui la lui donnaient. Quant à moi, on ne pouvait raisonnablement me rendre responsable d'une démarche faite par force et contrairement à ma volonté. De nouvelles répliques amenèrent d'autres ripostes, jusqu'à ce que mon père m'ordonnât péremptoirement de me taire. Mon sang bouillonnait; je ne pus m'empêcher de murmurer que l'argument était

commode, mais que je l'aurais cru réservé pour l'usage spécial des directeurs de police. Sur quoi mon père se leva en fureur et s'avança vers moi. Je crus, dans le moment, qu'il avait l'intention de me frapper, mais je n'en suis pas sûr. En tous cas, son aspect était fort menaçant. Ma mère se leva rapidement, et se jeta entre nous en me priant de quitter la salle. J'obéis aussitôt.

Notre commune déconfiture créa, entre Fantasio et moi, une communauté de sentiments qui contribua au rapide développement de notre liaison. Quels étaient ces sentiments en ce qui regardait le commandant de place et le directeur de la police, je laisse au lecteur à le deviner. Il est certain qu'un mois après la première circonstance qui nous eût mis en contact Fantasio et moi, nous nous étions juré amitié mutuelle à la vie et à la mort. Une certaine intimité s'était aussi établie entre nos deux familles. Tous les matins, sans faute, j'allais chez Fantasio, et tous les soirs il venait chez nous. Il avait su captiver ma mère, mes frères et surtout César. C'était certainement le plus séduisant jeune homme que j'aie connu.

Fantasio, mon aîné d'une année, avait la tête bien faite, le front large et saillant, les yeux noirs comme du jais et dardant par instants des éclairs. Son teint était un pâle olive, et ses traits, d'un ensemble frappant, étaient, pour ainsi dire, encadrés dans une profusion de cheveux noirs qu'il portait un peu longs. L'expression de sa physionomie, grave et presque sévère, était adoucie par un sourire d'une grande douceur, mêlé d'une certaine finesse et trahissant une riche veine comique. Il parlait bien et avec abondance; quand il s'échauffait sur un sujet, il y avait dans ses yeux, ses gestes, sa voix, toute sa personne, une puissance de fascination tout à fait irrésistible. Sa vie se passait dans la retraite et l'étude. Les amusements communs aux jeunes gens de son âge n'avaient aucun attrait pour lui. Sa bibliothèque, son cigare, son café, quelques promenades à l'occasion, rarement dans la journée et tou-

jours dans les lieux solitaires, le plus souvent le soir et au clair de la lune, étaient ses seuls plaisirs. Sa moralité était irréprochable, sa conversation toujours chaste. Si l'un des jeunes camarades qu'il réunissait parfois autour de lui se permettait une plaisanterie trop leste ou une expression à double sens, Fantasio l'arrêtait court par quelque mot qui ne manquait jamais de produire son effet. Telle était l'influence que lui donnaient la pureté de sa vie et son incontestable supériorité.

Fantasio était versé dans l'histoire et la littérature, non-seulement de son propre pays, mais des pays étrangers. Shakspeare, Byron, Gœthe, Schiller, lui étaient aussi familiers que le Dante et Alfieri. Mince et frêle de corps, il avait une infatigable activité d'esprit. Il écrivait beaucoup et bien, tant en vers qu'en prose, et il n'était guère de sujet qu'il n'eût abordé, essais historiques, critiques littéraires, tragédies, etc., etc. Amant passionné de la liberté sous toutes les formes, son âme indomptable se révoltait contre toute espèce de tyrannie et d'oppression. Bienveillant, sensible, généreux, jamais il ne refusait un conseil ni un service, et sa bibliothèque ainsi que sa bourse, bien garnies toutes les deux, étaient toujours à la disposition de ses amis. Peut-être aimait-il trop à déployer sa brillante dialectique aux dépens du bon sens, en soutenant parfois d'étranges paradoxes. Peut-être y avait-il une légère teinte d'affectation dans son habitude d'être vêtu de noir, et son horreur pour les cols de chemises était certainement exagérée; mais après tout c'était vraiment un noble jeune homme.

C'est à lui que je dois d'avoir réellement lu et goûté le Dante. Bien des fois, avant d'avoir fait la connaissance de Fantasio, j'avais pris la *Divine Comédie* avec la ferme résolution de la lire d'un bout à l'autre; mais reculant bientôt devant ses difficultés, j'avais abandonné la tâche et je m'étais contenté de lire les parties les plus renommées et les beautés les plus populaires de ce grand poëme. En un

mot, je n'avais demandé au Dante que l'amusement. Fantasio m'apprit à y chercher de l'instruction et l'ennoblissement de mes facultés. Je m'habituai à m'abreuver profondément à cette source de pensées profondes et d'émotions généreuses. Ce fut depuis ce temps-là que le nom de l'Italie, qui revient si souvent dans le poëme, devint sacré pour moi et fit battre mon cœur. Nous lisions ensemble les passages les plus obscurs. Les commentaires de Fantasio étaient plus brillants que profonds; mais j'étais d'un âge où le brillant exerce une séduction irrésistible et compense tout le reste.

A cette époque, la guerre entre les écoles classique et romantique était dans toute sa vigueur. L'encre coulait par torrents. Ne pouvant se donner carrière sur le terrain de la politique, les passions rompaient des lances dans la lice littéraire. Les classiques étaient les conservateurs dans les lettres, les champions de l'autorité, jurant par Aristote et Horace. Hors de leur église, il n'y avait pas de salut. L'imitation des anciens était leur *credo*. L'école romantique, au contraire, se composait des libéraux en littérature, des ennemis de l'autorité. Ceux-là ne pouvaient naturellement entendre parler d'Aristote et de ses unités. A leur avis, le génie ne reconnaissait d'autre législateur que lui-même. L'imitation cachait l'impuissance. La nature restait l'unique et éternelle source de la vie et du beau. L'impulsion de la réforme s'était communiquée de la littérature aux beaux-arts. Rossini, en musique, Hayes et Migliara, en peinture, avaient ouvert de nouveaux sentiers. Manzoni, le chef avoué de l'école romantique en littérature, venait de publier ses *Promessi Sposi*. Les journaux appartenant aux deux partis se jetèrent avec fureur sur ce livre, les uns pour l'élever jusqu'aux nues, les autres pour le décrier. Selon les premiers, Manzoni était un demi-dieu. Si vous écoutiez les seconds, c'était à peine un homme.

Le choix de Fantasio ne pouvait être douteux. Il épousa

la cause de l'école romantique avec toute l'ardeur et tout le dévouement de sa nature. Il publia, dans un recueil périodique de Florence, attaché au même parti, une série d'articles pleins de verve, dans lesquels il exposait les théories les plus révolutionnaires en matière d'art. Nos applaudissements enthousiastes ne lui manquèrent pas, et, suivant l'exemple de notre jeune chef, nous devînmes de violents shakspeariens, manzoniens, rossinistes, migliaristes, etc. Fantasio, avec l'activité fiévreuse qui le caractérisait, conçut immmédiatement le plan d'une feuille littéraire, dont il devait être le rédacteur en chef, et moi l'un des collaborateurs. Mais une difficulté, je ne me rappelle pas bien laquelle, entrava ce projet dont la réalisation fut différée.

A la fin de la première année de mes études légales, une crise soudaine s'opéra dans la situation de mon frère César. Un soir, après avoir été accablé de travail toute la journée, il se disposait à rentrer à la maison, quand son patron lui remit quelques actes dont la copie, très-pressée, disait-il, devait être rapportée le lendemain matin, c'est-à-dire faite dans la nuit même. César était souffrant et il se fonda sur sa mauvaise santé pour décliner ce travail extraordinaire ; le patron insista, attribuant son refus à la paresse. César, qui se contenait à peine, répondit qu'il croyait remplir son devoir en donnant ses journées, et que la nuit était destinée au sommeil. A ces mots, le notaire, entrant en fureur, traita mon frère de fainéant et de meurt-de-faim. César, exaspéré à son tour, lui répondit : « Si je remets les pieds dans votre étude, je vous permets de m'appeler de nouveau fainéant et meurt-de-faim, et même de me mettre dehors à coups de pied.» Cela dit, il prit son chapeau et s'en alla.

Le lendemain, pendant le dîner, l'aspect de mon père, plus renfrogné que d'habitude, nous montra qu'il savait tout. Bientôt, en effet, il entama le sujet et notifia à César son ultimatum. C'était de retourner, le lendemain, faire

des excuses à son patron. Mon frère repoussa la proposition avec l'indignation la plus vive. — Faire des excuses à cette brute ! Et pourquoi ? Parce qu'il m'a insulté ! Jamais ! jamais ! J'aimerais mieux être haché comme chair à pâté.

— Vous ferez ce que je vous ordonne, ou vous quitterez ma maison dans les vingt-quatre heures ! s'écria mon père d'une voix tonnante.

— A l'instant, si vous le voulez ; mais je ne ferai pas une chose vile et lâche. Une terrible scène s'ensuivit. Mon père était hors de lui, César exaspéré outre mesure. Nous fûmes obligés de l'emporter presque de force. Dans la soirée, il se plaignit de frissons et se mit de bonne heure au lit. Je remarquai un point rouge inaccoutumé sur ses joues. Ses yeux étaient aussi plus dilatés, plus brillants qu'à l'ordinaire. — Si je pouvais pleurer, quel soulagement ce serait pour moi ! me dit-il à plusieurs reprises.

Mon père rentra à la maison à l'heure accoutumée ; on servit le souper. — Où est César, que je ne le vois pas à sa place ? demanda-t-il à ma mère. — César est allé se coucher avec la fièvre, fut la réponse de ma mère. — C'est une fièvre singulièrement commode, répliqua mon père avec amertume ; si vous l'avez imaginée pour produire nn effet théâtral, je puis vous dire que cela ne prendra pas. Je ne serai pas dupe de la comédie. Ma mère ne souffla mot, mais elle jeta à mon père un regard dont je me souviendrai jusqu'au dernier jour de ma vie. Mon père ne put le soutenir ; il se sentit vaincu et baissa les yeux. Le souper se passa dans un complet silence et mon père se retira immédiatement dans sa chambre.

Quand nous retournâmes auprès de César, il avait le délire. « Jamais je ne pourrai terminer cette copie cette nuit, s'écria-t-il dès qu'il me vit entrer. Ma tête se perd. Allez dire à M. Marco que c'est impossible. » On devinera les alarmes de ma mère. Je sortis, comme le pauvre César le demandait, mais pour aller chercher le médecin de la famille et le ramener avec moi. Il ordonna une saignée

abondante et l'application de vingt-quatre sangsues, si deux heures après la saignée le délire n'avait pas cessé. Il fallut donc faire appeler un chirurgien qui ouvrit une veine, et, le délire continuant, on appliqua les sangsues pendant la nuit. Les symptômes étaient plutôt aggravés qu'atténués, quand le médecin revint le lendemain de très-bonne heure. Il demanda une consultation qui eut lieu, et il fut décidé qu'on saignerait le malade. C'était la troisième fois qu'on tirait du sang à César ; on recommença dans l'après-midi. Le malade eut alors un répit de quelques heures. La maladie de mon frère était une fièvre cérébrale.

Durant cinq jours et cinq nuits la vie de César ne tint qu'à un fil. Sauf de rares intervalles, le délire ne le quittait pas. Une idée fixe le poursuivait : il revenait sans cesse sur l'impossibilité d'achever sa copie et sur la fureur de son patron. J'avais fait mettre un matelas au pied de son lit, et je m'y jetais de temps en temps quand mes jambes refusaient de me porter. Pour la première fois je voyais une maladie sérieuse et la lugubre fantasmagorie d'une chambre de malade, ces rideaux abaissés, cette lumière voilée, ces questions murmurées à l'oreille, cette alarmante immobilité du malade, ces mouvements soudains plus alarmants encore ; tout cela était une terrible nouveauté pour moi. Celui qui n'a jamais gardé le chevet d'un être aimé ne sait pas ce que c'est que la souffrance.

J'avais passé à travers toutes les alternatives de l'espérance et de la terreur, quand le matin du sixième jour, le médecin, après sa visite accoutumée, secoua la tête et conseilla d'administrer les sacrements à César. C'était une sentence de mort. Mourir ! lui, mon César ! mon frère ! mon bien-aimé compagnon ! lui, si plein de vie une semaine encore auparavant ! Non, c'était impossible ; ce ne pouvait être la volonté de Dieu ! Que deviendrais-je sans César ! Je croyais avoir épuisé l'amertume de la douleur et l'agonie ne faisait que commencer, une agonie telle que

je n'avais rien éprouvé de semblable. Quoi ! César allait mourir, et le ciel restait bleu, le soleil luisait, les oiseaux gazouillaient sur le toit de la maison. Toute la nature semblait parée et joyeuse ! Non, c'était impossible.

Deux longues rangées de gens d'église, portant des cierges allumés, remplirent la chambre et s'agenouillèrent en chantant des psaumes. Le prêtre, en habits pontificaux, approcha du lit et administra l'hostie sainte au moribond. Puis tout le monde se retira en silence ; la chambre resta vide ; on n'entendit plus que le tic-tac de la pendule. Etait-ce une réalité ou une vision ? Mon cœur éclatait. Quelque chose en moi semblait vouloir se rompre ; Dieu, dans sa bonté, m'accorda le soulagement des larmes ! Je me précipitai dans la pièce voisine, je cachai ma tête au milieu des coussins du sofa et je pleurai comme une infortunée créature que j'étais.

César passa le reste de cette journée dans une immobilité complète. On aurait pu le prendre pour un cadavre. Sa respiration était imperceptible et ternissait à peine la glace qu'on plaçait de temps en temps devant ses lèvres. A une heure avancée de la soirée, par un murmure presque insaisissable, il demanda à boire. Ces deux mots ranimèrent toutes nos espérances. On envoya aussitôt chercher le médecin qui examina le malade et déclara qu'il y avait une légère amélioration. — C'est un grand médecin que la nature, ajouta le vieux praticien. Si cette amélioration continue cette nuit, il est sauvé. Ma mère, dans un transport de reconnaissance, se jeta aux pieds du vieillard et baigna ses mains de larmes. Dans ce moment je regrettai de n'avoir pas suivi la carrière médicale.

La nuit fut calme, et le matin le délire avait entièrement disparu ; mais l'épuisement du malade était si grand qu'il ne put parler ni se mouvoir pendant deux jours entiers. Sa convalescence fut lente, mais il n'y eut pas de rechute. Un mois, à dater du jour où il avait pris le lit, César se leva pour la première fois, et appuyé sur le bras

de ma mère, il fit quelques pas dans la chambre. Dès qu'il put supporter le mouvement d'une chaise à porteur, ma mère le fit transporter à la campagne, où je les rejoignis à la fin de l'année scolaire, et, à ma grande joie, je trouvai mon frère presque rétabli.

Mon père dut regretter amèrement les dures paroles qu'il avait dites dans la première soirée de la maladie de mon frère, et qui avaient blessé ma mère au cœur. Il vint plusieurs fois s'asseoir à côté du lit de César sans dire un mot : mais s'étant aperçu de la pénible impression produite sur le malade par sa présence, il se borna à venir à la porte et à demander de temps en temps comme il allait. Quant à la rupture de César avec son patron, il garda un silence absolu, il n'y fit plus la moindre allusion, mais à la fin des vacances il demanda à César ce qu'il comptait faire. Celui-ci répondit qu'il désirait étudier la médecine, et mon père y consentit. César se fit donc inscrire, produisit les certificats voulus et fut admis sans difficultés. J'obtins aisément, de mon côté, le renouvellement de ma carte d'admission, et, le premier jour du trimestre, nous nous acheminâmes, César et moi, bras dessus bras dessous, vers l'Université.

CHAPITRE XVIII

Visitation inattendue. — Fâcheux dilemme.

L'Université ne fut réellement et véritablement ouverte qne cette année. Les professeurs, pour qui les cours faits dans leurs propres domiciles offraient de très-sérieux inconvénients, avaient fini par adresser de vives remontrances à la commission provinciale de l'instruction publique, et ladite commission provinciale avait présenté un rapport à ses supérieurs les hauts commissaires pour la réforme de l'instruction publique à Turin. Ceux-ci, après de profondes réflexions, se décidèrent à introduire le changement désiré et à courir la chance des dangers que pou-

vait créer au royaume l'agglomération de plusieurs centaines d'étudiants, pendant quelques heures, tous les jours, dans le même édifice. A dater de ce moment, les cours se firent donc de nouveau à l'Université même.

Ce retour à l'ancien ordre de choses, dont nous étions tous très-satisfaits, amena un autre changement beaucoup moins satisfaisant, le rétablissement de ce qu'on appelait la Congregazione, c'est-à-dire la réunion des étudiants pour entendre la messe et prier en commun les dimanches et tous les jours de fête ecclésiastique. L'assistance au service divin était de rigueur. Avec la Congrégation se trouva naturellement rétabli l'emploi de préfet de la Congrégation, emploi toujours rempli, il va sans dire, par un prêtre dont la principale fonction était de s'assurer de la présence des étudiants. Voici ce qu'on avait imaginé de mieux pour cela :

Plusieurs cadres de bois étaient appendus au mur. Chaque Faculté, droit, médecine, théologie, etc., etc., avait un ou plusieurs de ces cadres, dans lesquels étaient insérés de longs rangs de petites tablettes mobiles, portant chacune le nom d'un étudiant. Chaque étudiant, en entrant dans la Congregazione, déclarait à quelle Faculté il appartenait et donnait son nom, tandis que le préfet ou un domestique tirait la tablette qui portait ce nom. La position de cette tablette, tirée ou à sa place ordinaire, indiquait la présence ou l'absence de l'étudiant. La signature du préfet de la Congrégation était nécessaire pour le renouvellement de l'*admittatur*, et si vous étiez convaincu d'absence deux fois seulement en trois mois, cela suffisait pour vous faire perdre votre droit à ladite carte d'admission. C'était une entrave de plus à nos pieds.

Assurément la prière isolée est une bonne chose et la prière en commun un devoir solennel; mais comme tous les moments et toutes les dispositions d'esprit n'y sont pas également propres, on devrait la laisser, plus que toute autre chose, au libre arbitre de chacun.

Dans tous les cas, je ne comprends pas, je l'avoue, la prière par voie de compulsion. A tort ou à raison, c'était aussi l'opinion de la grande majorité des étudiants, qui accueillirent de la plus mauvaise grâce la mesure nouvelle. De légers désordres témoignèrent même, dans le commencement, le mécontentement général. Quelquefois la Congrégation entière semblait frappée d'un soudain mutisme; personne ne répondait aux versets. D'autres fois, les voix éclataient avec une sorte de fureur et faisaient trembler les vitres comme une décharge d'artillerie. D'autres fois encore, pendant le sermon, un accès de toux universel ou un éternuement général irrésistible étouffait la voix du prédicateur. En réalité, le service ne finissait pas, et il avait lieu deux fois par jour, matin et soir. Le dimanche étant le seul congé dans la semaine, nous regrettions vivement ce jour-là la perte de notre liberté. C'était déjà bien assez dur dans la mauvaise saison; mais quand le beau temps revenait, quand la campagne déployait tous ses attraits, nous condamner à passer toute la journée dans la ville, contre l'usage général, c'était nous rendre doublement odieux le lien qui nous attachait à ses murs. C'était bien pis encore dans la saison des grandes chaleurs et les plus longs jours. Alors, surtout après dîner, la Congrégation devenait intolérable. Nous étions forcés de trotter vers l'Université, après un rapide repas, à trois heures de l'après-midi, l'heure la plus chaude de la journée, et, à cinq heures, nous nous retrouvions dans la rue avec quatre heures de jour encore devant nous. Nous ne savions, en vérité, que faire de nous-mêmes. Les promenades d'agrément étaient hors de question, et regagner la maison n'était pas chose aisée, car l'Université était fort écartée, fort loin du centre de la ville, où habitait l'immense majorité des étudiants. Notre seule ressource était d'entrer dans un café et d'y attendre le soir.

Pour moi et mon frère César, cet inconvénient, que j'ai cru devoir mentionner, n'existait pas. Les séances de la

Congrégation n'étaient pas plutôt finies, que nous nous rendions chez Fantasio pour y passer les heures les plus chaudes de l'après-midi. Fantasio habitait près de la piazza de l'Acquaverde, à une petite distance du palais de l'Université, dans une maison située sur une éminence qui commandait une vue étendue de la ville et de la mer. Son modeste appartement se composait d'une chambre à coucher avec une alcôve et d'un petit salon avec un balcon, sur lequel nous avions pris l'habitude de nous asseoir après le coucher du soleil pour respirer la brise et fumer des cigares.

Deux bons tiers de cette seconde année de mes études universitaires se passèrent assez paisiblement. La seule petite difficulté que j'éprouvai fut avec le préfet de la Congrégation. L'incident est si peu important en lui-même, que j'hésitais d'abord à le mentionner; mais comme il fait partie d'un système et qu'il donne un excellent échantillon de la manière dont nous traitaient nos supérieurs, je crois qu'il vaut autant le raconter. J'allai donc un jour chez le préfet en question pour lui faire signer ma carte d'admission. Il habitait le palais de l'Université, mais dans les combles de l'édifice, et, pour arriver à son logement, il fallait gravir au moins cent degrés. Lui-même vint m'ouvrir la porte, son bréviaire à la main. — Que me voulez-vous? — Pardon de vous déranger. Seriez-vous assez bon pour signer ma carte? — Actuellement, je ne puis, car je lis mon bréviaire. Or, lire son bréviaire est, comme tout le monde le sait, une occupation qu'un prêtre ne se fait aucun scrupule d'interrompre cinquante fois pour la moindre chose. Je le savais trop par ma propre expérience, car j'avais reçu bien des remontrances entre deux versets du bréviaire. — C'est l'affaire d'un instant, ajoutai-je. — Je vous dis que je ne puis signer votre carte. J'insistai encore. Le préfet, qui était un homme d'un tempérament hypocondre et irritable, se fâcha tout de bon et me dit : « Vous n'aurez pas ma signature, ni maintenant, ni plus

tard. » Il tint sa parole. Toutes les réclamations, toutes les prières furent inutiles, et sans mon confesseur, qui intervint en ma faveur et finit par obtenir la signature indispensable, je l'attendrais encore à l'heure qu'il est.

Cette petite tracasserie exceptée, les choses allaient assez bien pour moi, comme je l'ai dit, lorsqu'un matin, c'était le premier mardi du mois, je me le rappelle comme si c'était hier, de très-grand matin, et tandis que j'étais encore couché, je fus réveillé par des coups redoublés frappés à ma porte. La vieille Caterina venait m'annoncer qu'une personne demandait à me voir et m'attendait en bas avec une lettre. Je dis à Caterina d'aller chercher la lettre; mais elle me répondit que la personne avait ordre exprès de me la remettre en mains propres. Je m'habillai donc à la hâte, et je m'empressai de descendre pour voir ce que c'était. C'était le sous-portier de l'Université, un tout jeune homme, qui avait l'air assez poli. Il me pria d'excuser la peine qu'il me donnait; mais il avait les ordres les plus sévères, et il me tendit la lettre. — Qu'est-ce que c'est donc? lui dis-je. — Je n'en sais rien, répondit le messager. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'a quatre autres lettres à délivrer, et toutes en mains propres. Cela dit, il s'éloigna.

Je regardai l'extérieur de la lettre. Elle était très-grande, très-sale et portait le sceau de l'Université. Il y avait dans un coin : « A remettre en personne. » Et je pouvais distinguer à travers le papier ces autres mots : « Bureau du secrétariat, » en caractères imprimés. Mon cœur commençait à battre. Voici le contenu de la lettre :

« Bureau du Secrétariat de l'Université royale de Gênes.

» Monsieur,

» La haute commission provinciale de l'instruction publique, dans sa séance en date du... (la veille), a décidé que vous seriez exclu des cours de l'Université royale pendant une année scolaire entière, c'est-à-dire neuf mois.

» Pour que vous n'ignoriez pas cette décision, et conformément aux ordres que j'ai reçus, j'ai l'honneur de vous la faire connaître par la présente, qui vous sera remise en mains propres.

» LE SECRÉTAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE GÊNES.

» *Illustrissimo padrone colendissimo,*
signor Lorenzo Benoni, étudiant en droit. »

Un *Nota bene* expliquait longuement que les trois mois de vacances, alors approchant, n'étaient pas compris dans les neuf mois de l'exclusion à laquelle j'étais condamné, et qui n'expirerait que le premier lundi de juin de l'année suivante.

Je fus frappé, comme atteint d'un coup de foudre. Qui pouvait me jouer un tour si odieux ? Une année perdue, et pourquoi ? Je me frottai les yeux, espérant encore me réveiller d'un mauvais rêve. J'examinai de nouveau l'adresse de la lettre pour m'assurer qu'il n'y avait pas d'erreur. C'était bien mon nom de famille, avec mon nom de baptême, le nom de la rue, le numéro de la maison que j'habitais. Quel crime avais-je donc commis à mon insu ? J'avais bien sur la conscience une légère peccadille que j'expliquerai tout à l'heure ; mais, en la supposant connue, elle pouvait tout au plus m'attirer un sermon. Je courus au bureau du secrétaire. Je saurai du moins pourquoi je suis puni. Peut-être y a-t-il quelque erreur qui peut s'expliquer ; peut-être réussirai-je à me disculper entièrement. Au fond de mon cœur, je savais que je n'y parviendrais pas. Une trop longue expérience m'avait appris qu'une injustice, lors même qu'elle est reconnue, ne se répare jamais. Mais telle est la nature humaine, que pour nous aider à supporter une infortune, nous sentons instinctivement le besoin de nous livrer à de fausses espérances. Il était de bonne heure, et le secrétaire n'était pas encore arrivé à son poste. Je l'attendis dans la rue pour ne pas le manquer. Il parut enfin ; j'allai droit à lui, et feignant un

calme que démentait ma voix tremblante, je le priai de me faire connaître le crime dont j'étais puni par la perte d'une année entière. — Personne ne peut mieux le savoir que vous, répondit brusquement le secrétaire, et il passa son chemin ; mais j'étais trop animé pour le laisser échapper ainsi. Je marchai donc sur ses talons. — Je vous jure que je n'ai pas plus l'idée de la faute que je puis avoir commise qu'un enfant qui n'est pas encore né. C'est bien le moins que j'apprenne pourquoi je suis puni. Le plus grand criminel du monde a le droit de savoir pourquoi on le pend. Les motifs de ma condamnation sont sans doute enregistrés dans les procès-verbaux des séances de la haute commission, à la date d'avant-hier : je demande à lire ces procès-verbaux, et vous ne pouvez repousser ma requête.

Je demandais tout simplement l'impossible : les séances de la commission étaient secrètes. Communiquer les procès-verbaux serait une grave violation de tous les devoirs. Avec des raisons de ce genre, le secrétaire me ferma sur le nez la porte de son bureau, où je l'avais suivi.

Je descendais précipitamment les degrés de l'Université, dans un état d'irritation aisé à comprendre, lorsque je rencontrai un camarade.

— Qu'avez-vous donc, me dit-il, vous semblez tout sens dessus dessous ?

— On le serait à moins. Ce qu'il y a ? il y a que je suis exclu de l'Université pour une année, sans savoir pourquoi.

— Il aurait pu vous arriver pire encore, me répliqua-t-il, et il me nomma deux de nos camarades qui venaient d'être complétement expulsés, et plusieurs autres exclus, comme moi, pour un an. — C'est pour l'affaire de dimanche dernier, vous savez. A ces mots, le voile tomba de mes yeux.

Des désordres assez sérieux avaient eu lieu à la Congrégation le dimanche précédent, et j'étais la victime d'une accusation fausse, ou bien, ne pouvant découvrir les véri-

tables coupables, on avait frappé au hasard. A n'en pas douter, je servais de bouc émissaire.

Le service divin dans la chapelle de l'Université avait été troublé, le dimanche en question, par un incident singulier. Au milieu même de la messe, une odeur si insupportable s'était répandue autour du maître-autel et dans le chœur, que le prêtre officiant avait été obligé d'interrompre le service et de se réfugier dans la sacristie. L'inspection des lieux fit découvrir, derrière le maître-autel, une quantité de semences de gaggia, qui avaient été mâchées et répandues en divers endroits. Gaggia est le nom donné à un arbuste du genre acacia, le mimosa farnesiana, qui porte une petite fleur jaune de la forme d'une pelotte de duvet. Les semences, lorsqu'on les mâche et qu'on les laisse dans un endroit fermé, répandent, au bout d'un certain temps, une odeur nauséabonde et pestilentielle.

Le scandale fut assez grand pour décider M. Merlini qui, selon l'ordinaire, était le commissaire en exercice, à convoquer tous ses collègues, ce qui n'arrivait presque jamais. Par quelle sorte d'informations procédèrent-ils pour prononcer diverses pénalités contre plusieurs étudiants ? je n'entreprendrai pas de le dire. Tout ce que je sais, c'est qu'en ce qui me regarde, ils tombèrent dans une complète erreur ; car, dans cette fatale journée de dimanche, je n'étais pas allé à la Congrégation.

Les précautions minutieuses dont j'ai donné le détail, et que l'on avait prises pour constater l'absence ou la présence de chaque étudiant, n'empêchaient pas la fraude. « *Fatta la legge, trovata la malizia* : » (La loi n'est pas plutôt faite, qu'on trouve le moyen de l'enfreindre), dit un fort triste proverbe italien, lequel prouve seulement que mon infortuné pays a toujours possédé plus de mauvaises lois que de bonnes. La plus fâcheuse conséquence des lois restrictives et vexatoires est, en effet, d'aiguiser l'esprit de tout le monde pour les éluder, exercice de

l'intelligence peu propre à rehausser la moralité. Dans le principe, c'était le préfet lui-même ou l'un de ses aides qui tirait la tablette portant le nom de l'étudiant pour constater sa présence; mais peu à peu la discipline se relâcha sur ce point, et la coutume permit à l'étudiant de tirer lui-même la tablette sous l'œil du préfet. Cette facilité plus grande donna naissance à l'abus suivant : deux étudiants dont les noms se suivaient sur la liste convenaient d'avance que l'un d'eux seulement irait à la Congrégation et tirerait adroitement les deux noms ensemble. Ce petit service se rendait de temps en temps, à charge de revanche; or, il était justement arrivé que, le dimanche du scandale, j'avais pris un arrangement semblable avec mon voisin sur la liste, ce qui m'avait dispensé d'aller à la Congrégation.

Alors il vous était aisé, direz-vous, d'établir un alibi. Non pas si aisé, lecteurs. D'abord je ne voyais pas trop la possibilité de plaider l'alibi en présence du témoignage accablant du tableau. Mais admettons que j'eusse tenté de le faire, mon argumentation n'aurait-elle pas mis les autorités sur les traces d'un petit stratagème utile à tout le monde? Je doute fort que mon recours à ce genre de preuve eût été couronné de succès, lors même que j'aurais eu à faire valoir l'alibi le plus innocent; mais, hélas! je dois le confesser, j'avais passé toute la matinée du dimanche à donner une double leçon de modestie et de billard à un de mes camarade qui s'était vanté de pouvoir me rendre deux points sur seize. La leçon me coûta assez cher, puisque, pour ne rien dire de la perte d'une année entière et de toutes les vexations de famille qui en furent la suite, j'eus la cruelle mortification de subir une injustice flagrante, sans la consolation de pouvoir prouver à ses auteurs leur odieuse absurdité.

J'avais beau penser, penser, penser, je ne pouvais imaginer aucun moyen de me tirer d'embarras. Il fallait me résigner à attendre patiemment la fin de l'année scolaire.

Plût au ciel que j'eusse agi d'après mon jugement! je me serais épargné bien des humiliations; mais le sort en avait autrement décidé.

Fantasio, chez qui je passai et restai quelques minutes pour lui raconter ma mésaventure avec toutes ses complications, jugea tout à fait la situation comme moi. — C'est un dilemme sans issue, me dit-il. Vous ne pouvez appeler en témoignage le maître du café, ni deux ou trois camarades supposés comme vous présents aux exercices de la Congrégation. Cela serait absurde et ne servirait à rien. Supportez votre malheur en homme, c'est tout ce que vous pouvez faire.

L'heure du dîner approchait; il fallait rentrer à la maison. Qu'allait dire mon père? Cette pensée, qui me hantait depuis le matin, me mettait à la torture, maintenant que le moment de l'épreuve approchait. Mes jambes me portaient à peine. — Pourvu qu'il n'en sache encore rien : s'il le sait, ce sera une vilaine affaire! Je redoutais surtout une de ces terribles scènes de famille, dont j'avais eu un si triste exemple lors de la rupture de César avec son patron. J'arrivai donc fort abattu à la maison, où je racontai tout à ma mère et à César, qui firent de leur mieux pour relever mon courage. Fort heureusement, mon père ne savait rien encore; on dîna donc tranquillement. Dans les grandes chaleurs, mon père avait coutume de se retirer dans sa chambre, après le dîner, pour faire une courte sieste. Je pris courage, et je le suivis sans qu'il s'en aperçût d'abord. Au moment où il atteignait la porte de sa chambre, je lui dis : « Je désire vous parler, si vous voulez bien le permettre. » Il me fit signe d'entrer.

Le temps, je regrette de le dire, n'avait pas amélioré le caractère de mon père, du moins à la maison. Je dis à la maison, car ce serait une erreur de croire qu'il portât dehors le même front sévère et toujours plissé. Au contraire, il se montrait affable, aimait à causer, et avait le mot pour rire. Aussi était-il fort en faveur près des grands

et des petits. Dans ce qui transpirait au dehors de nos difficultés de famille, l'opinion publique se prononçait naturellement pour lui; tout le blâme retombait sur nous. — C'est grand'pitié, disaient nos voisins, qu'un homme si aimable et d'humeur si facile ait des enfants si peu soumis!

L'humeur de mon père, comme je l'ai déjà dit, s'était beaucoup aigrie depuis la fievre cérébrale de César. Le sombre nuage de la majesté blessée couvrait son front. Toutes ses paroles, lorsque par hasard il se décidait à parler à l'un de nous, étaient empreintes d'amertume. De notre côté, la crainte de l'irriter involontairement ou de donner lieu à quelque scène pénible nous faisait constamment tenir sur nos gardes, et, autant que cela se pouvait sans affectation, nous restions silencieux en sa présence. De cette disposition mutuellement désagréable était née une sorte de contrainte permanente, de gêne dans tous nos rapports, qui rendait fort peu rassurante l'entrevue que je demandais.

— Que voulez-vous? me dit mon père d'un ton glacial, en restant debout au milieu de la chambre, comme pour me faire comprendre que je devais être bref. Je commençai donc, fort intimidé :

— J'ai reçu ce matin une lettre qu'il est de mon devoir de vous faire connaître. Je regrette que ce soit une communication désagréable.

— Dispensez-vous de tout exorde, répliqua mon père; il y a longtemps que vous m'avez accoutumé à n'attendre rien de bon de vous. De quoi s'agit-il?

— Voici la lettre, répliquai-je; mais, avant de la lire, permettez-moi de vous demander une faveur; ce sera de vouloir bien m'écouter une seule minute, après avoir pris connaissance du contenu. Mon père, sans m'accorder ni me refuser l'objet de ma demande, prit la lettre que je lui tendais et la parcourut rapidement. — Vous ne serez content, s'écria-t-il alors d'un ton de colère concentrée, tandis qu'il froissait le papier entre ses doigts, vous ne serez

content que quand vous m'aurez donné la mort. Otez-vous de ma vue.

— Au nom du ciel, mon père, calmez-vous, écoutez-moi !

— Sortez, vous dis-je. Délivrez-moi de votre présence. Je ne veux rien écouter ; je ne veux rien entendre ! et il s'avançait vers la porte, comme pour sortir lui-même de la chambre.

Le sentiment de mon innocence me donna du courage. Je me plaçai entre mon père et la porte, et je lui dis : « Foulez-moi aux pieds, monsieur, si vous le voulez, mais écoutez-moi. Je mérite votre pitié et non votre colère. Ne brisez pas celui dont le cœur a déjà reçu une si profonde blessure. Aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, je suis innocent ! » Et je fondis en larmes.

— Ne vous imaginez pas m'en imposer ainsi. Épargnez-moi vos larmes et vos mensonges !

— Dieu m'est témoin que je dis la vérité ! répliquai-je avec une grande chaleur. Je suis puni pour une prétendue participation aux troubles qui ont eu lieu dimanche dernier à la Congrégation ; or, je n'y étais pas.

A peine avais-je prononcé ces mots, que je sentis que j'étais allé trop loin. J'aurais bien voulu les retirer, mais il était trop tard.

— Vous n'y étiez pas ? reprit mon père d'un ton fort adouci. Très-bien ; si cela est vrai, tout peut encore s'arranger. Il vous sera facile de prouver votre absence. Où étiez-vous donc ?

Il n'y avait plus moyen de reculer. Il fallait vider la coupe jusqu'à la lie.

— J'étais où je n'aurais pas dû être, mon père. Je vous dirai tout, mais ayez quelque indulgence pour moi. Et je fis mon entière et sincère confession.

L'orage, resté jusqu'ici suspendu sur ma tête, éclata avec fureur. Mon père m'accabla des plus amers reproches. J'étais, pour employer ses propres expressions, un joueur incorrigible ; je jetais l'argent par les fenêtres ; je

hantais les tripots; j'étais le déshonneur de ma famille et la honte de ses cheveux gris.

Je reçus cette grêle d'invectives sans componction, je l'avoue, car je ne ressemblais pas le moins du monde au portrait qu'il traçait de moi; mais je ne l'en écoutais pas moins avec une profonde soumission. Je ne prononçai pas une seule parole; je ne tentai pas d'atténuer ma faute. J'avais mal fait, et c'était une expiation. Je ne pouvais me plaindre. Enfin, lassé d'exhaler sa colère, mon père prit son chapeau et s'en alla. J'avais été accablé d'injures, mais j'avais épargné à ma mère et à mes frères une scène violente. C'était une grande consolation.

Le lendemain, mon père ne m'adressa pas une seule fois la parole et ne me regarda même pas; mais, dans la matinée suivante, il entra dans ma chambre. — Eh bien, me dit-il, avez-vous fait quelques démarches hier?

— Aucune encore, répondis-je.

— Vous prenez, en vérité, la chose avec un calme philosophique qui ne laisse pas d'être provoquant, répliqua-t-il en se pinçant les lèvres.

— Je vous en prie, mon père, éclairez-moi de vos conseils. Mettez-moi sur la voie. Dites-moi ce que je puis faire, et je le ferai.

— A l'air de résignation que vous prenez, on croirait qu'on vous impose un sacrifice au profit d'un étranger, et cependant, il me semble, c'est bien de votre propre affaire qu'il s'agit.

— Oui, sans doute; mais veuillez m'excuser. Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque. En vérité, je ne vois pas ce qu'il y a à faire, à moins d'essayer d'établir un alibi qui me rendrait la fable de toute la ville.

— Qui vous propose rien de pareil? Voilà comme vous faites toujours. Vous mettez de l'aigreur partout. Il n'y a pas moyen de vous faire parler avec calme.

Voyant bien que le seul moyen d'éviter une tempête était de me taire, je restai muet. Bientôt mon père reprit.

« Il y a cent moyens à tenter. D'abord, allez voir les membres de la commission provinciale. Peut-être entendront-ils raison. Après vous avoir condamné, ils ne pourront refuser d'écouter ce que vous avez à dire pour votre défense. Il faut vous remuer, vous dis-je. Le pire est de rester là les bras croisés comme vous êtes. »

Mon père, je le dis à regret, ne comprenait rien à la dignité qu'il y a à se soumettre en silence à un mal inévitable. César s'enveloppant dans sa toge pour mourir avec décorum, au lieu de tenter une défense impossible, lui aurait paru parfaitement ridicule.

J'inclinai la tête et me bornai à répondre : « J'irai voir les membres de la commission provinciale. »

CHAPITRE XIX

L'oncle Jean prêche dans le désert.

Je me présentai donc chez les membres de la commission; mais aucun d'eux, à l'exception de M. Merlini, ne consentit à me recevoir. Les plus polis se contentèrent de me faire dire qu'il y avait un membre en exercice pour le mois, chargé de prendre connaissance de toutes les affaires relatives à l'Université.

Je ne me tins pas pour battu. J'avais résolu de boire le calice jusqu'à la lie. Je savais qu'il y avait une convocation extraordinaire de la commission à l'Université. J'attendis les membres séparément dans la rue; je m'adressai à chacun d'eux le chapeau à la main. Le plus grand nombre ne voulut pas même m'entendre. Je fus congédié comme un mendiant importun. De deux ou trois, les plus humains, j'obtins quelques paroles à la volée, telles que les suivantes : « Je n'y puis réellement rien. — La commission a prononcé. — Voyez mes collègues. » Le tout accompagné d'un geste qui voulait dire : En voilà assez.

Tout sentiment de dignité humaine était broyé en moi. Mon cœur saignait. Se savoir innocent et recevoir ainsi en

plein visage des soufflets de ceux dont on est la victime. c'est une épreuve que je ne souhaite à personne, pas même à mon plus cruel ennemi. Des flots d'indignation inondaient mon âme. Je sus ce jour-là ce que c'est que haïr.

Je persistai pourtant, car j'avais résolu de pouvoir dire à mon père : « J'ai fait tout ce qu'il est humainement possible de faire. » Je composai une lettre aussi respectueuse, aussi calme que possible, dans laquelle je protestais de mon innocence et demandais à être confronté avec mes accusateurs. Mon père, à qui je montrai la lettre, l'approuva hautement. J'en fis autant de copies que la commission provinciale comptait de membres, et j'en laissai une au domicile de chacun, bien que dans plus d'un cas on ne les reçût pas sans difficulté. Les domestiques, il va sans dire, étaient plus grossiers, plus insolents que leurs maîtres. Aucun des membres de la commission ne répondit à ma lettre et ne daigna même m'en accuser réception.

Cette lettre adoucit pour un temps l'humeur de mon père. Il en prit une copie et la fit circuler parmi ses connaissances. Chose étrange, mais positive, mon père, qui certes ne nous gâtait pas par excès de tendresse, était fier de nos talents et faisait trophée du moindre de nos succès. Le cœur humain est un singulier amalgame, *guazzabuglio*, comme dit Manzoni.

M. Merlini, l'éternel commissaire du mois, fut, je le répète, le seul de ces messieurs qui daigna me recevoir. En veine de belle humeur, je suppose, il ne voulut pas perdre l'occasion de s'amuser. M. Merlini aimait à rire. C'était un singulier composé du singe et de l'hyène. Il jouait absolument avec nous comme le chat joue avec une souris ; c'était la même dextérité, la même férocité ingénieuse, la même jouissance raffinée. Il nous haïssait tous parce que nous étions jeunes. Il faisait le mal avec réflexion et pour le plaisir de le faire. Ainsi, par exemple, son antichambre, où Dieu sait les longues heures qu'il nous fallait attendre, était toujours hermétiquement fermée en été et ouverte

en hiver à tous les vents. Il laissait un étudiant sortir parfaitement rassuré de chez lui, lorsqu'il était décidé à signer, un quart d'heure après, sa sentence d'expulsion, ou lorsque cette sentence était peut-être déjà signée. Il en renvoyait un autre terrorisé par quelque demi-mot lancé à dessein, lorsque, par le fait, il n'avait rien à craindre.

M. Merlini me reçut avec la plus grande aménité.—En quoi puis-je être utile à M. Farina ? me demanda-t-il d'abord, en faisant semblant de me prendre pour un autre. — Pardon, monsieur, mon nom est Benoni. — Ah ! c'est vrai ; ma mémoire est si faible (elle était solide comme du fer). Eh bien ! quel service puis-je rendre à M. Benoni ? Je lui répondis respectueusement qu'il pouvait me rendre le plus grand des services, en me fournissant les moyens de mettre mon innocence en lumière et de détruire les allégations mensongères sur lesquelles ma condamnation était fondée.

L'excellent homme parut tomber des nues. Il prétendit ignorer complétement toute cette affaire, prêt même à affirmer qu'il ne s'était passé rien de semblable. Sûrement, il devait y avoir quelque malentendu ! Je fus obligé d'entrer dans les plus grands détails, de repasser une à une des circonstances qu'il connaissait beaucoup mieux que moi ; de lui dire même la date de la séance de la commission, celle de la lettre du secrétaire, la nature de la peine et la cause à laquelle la rumeur publique l'attribuait. Je terminai ce long exposé en protestant de mon innocence dans les termes les plus énergiques. M. Merlini m'écoutait avec une sorte de petit rire étouffé, de gloussement de satisfaction.

— Vous avez, me dit-il, une méthode d'exposition si claire, que je crois maintenant me rappeler quelque chose touchant l'affaire dont vous parlez. Naturellement, vous prétendez être innocent : vous en avez le plein droit. Quel accusé est assez fou pour s'avouer coupable ? Hi ! hi ! hi ! Vous me rappelez ma dernière cause devant la cour cri-

minelle, où ma plaidoirie obtint un brillant succès, j'en dois convenir, amour-propre à part. Il s'agissait d'un parricide. Nous avions contre nous des témoignages accablants. Mon client ne se mit-il pas dans la tête de me faire plaider seulement les circonstances atténuantes ? Gardez-vous en bien! lui dis-je. Pour son bonheur il me laissa faire... et fut acquitté. Et M. Merlini se mit à rire ou à glousser de nouveau.

A dire vrai, je ne saisissais pas le rapport de cette anecdote avec l'affaire dont il s'agissait; mais je me gardai de le laisser voir. — Vous vous dites donc innocent ? reprit M. Merlini ; vous êtes parfaitement dans votre droit ; mais où est la preuve de cette assertion ?

— Je vous demande pardon, monsieur, mais n'est-ce pas à l'accusateur de prouver la culpabilité ? L'innocence ne se prouve pas, elle se présume toujours, n'est-ce pas ?

— Bravo ! parfaitement dit, argumentation serrée, mon cher monsieur Benoni. Il est aisé de voir que vous avez du sang d'avocat dans les veines ; mon cœur se réjouit des progrès que vous avez déjà faits. Seulement, dans votre cas particulier, mon cher monsieur, soyez assez bon pour observer que le tribunal a prononcé sa sentence, et qu'il y a, par conséquent, chose jugée, *res judicata*, hi! hi! hi!

— Mais si le tribunal a condamné l'accusé sans l'entendre?

— Cela dépend, mon cher monsieur, de la nature exceptionnelle du tribunal. Le comité de l'instruction publique est une sorte de magistrature paternelle, qu'on suppose ne devoir jamais prévariquer, et dont les décisions sont sans appel. Comprenez-vous ? dit M. Merlini, cette fois avec un rire sardonique.

— J'admets qu'il en soit ainsi, répliquai-je, mais la commission d'instruction publique, mieux informée, ne peut-elle revenir sur ses décisions ?

— Pour qu'une pareille chose arrive, il faudrait de sérieux motifs, de très-sérieux motifs. Parlons franchement. Vous m'intéressez, et je voudrais vous servir. Pour ob-

tenir l'indulgence de la commission, il faut la mériter, monsieur ; or, il n'y a qu'un moyen pour cela : c'est de me dire ici, tout à fait entre nous, sous le sceau du secret, comme dans un confessionnal, les noms des auteurs du désordre de dimanche.

— Dénoncer mes camarades ! m'écriai-je en faisant un bond en arrière. Je ne connais pas lės coupables, mais si je les connaissais, rien ne pourrait me faire commettre une action honteuse.

M. Merlini cessa tout à coup de faire patte de velours et montra ses griffes. — Vous les connaissez, dit-il, et vous êtes du nombre ; mais vous n'en seriez pas qu'il suffirait des détestables paroles que vous venez de prononcer pour vous faire leur complice moral. Allez, monsieur, vous n'avez que ce que vous méritez.

Quelle réponse faire à une pareille logique ? Je n'en tentai aucune, et sans laisser au digne commissaire en exercice le temps de me dire deux fois de sortir de sa présence, je m'éloignai, le cœur débordant de dégoût et d'indignation. Je rendis à mon père un compte fidèle de tous les efforts que j'avais tentés et de leur insuccès complet. Pour toute consolation, il me dit que je n'avais pas su m'y prendre. A dater de ce jour, j'endurai un martyre semblable à celui du saint qu'on fit rôtir à petit feu sur un gril. Un feu roulant de paroles mordantes, d'amers sarcasmes, d'allusions transparentes, ne cessait d'être dirigé contre moi. Si quelque chose allait mal à la maison, c'était ma faute ; s'il faisait mauvais temps trois jours de suite, c'était encore le résultat de ma mauvaise conduite que la Providence châtiait. J'admirais par fois la persévérance infatigable de mon père et son adresse à faire arme de tout. Le temps était-il froid, chaud ou pluvieux, la pluie, la chaleur, le froid importaient peu, disait-il, à ceux qui pouvaient rester confortablement assis à la maison. Chaque fête amenait invariablement l'observation que tous les jours étaient des jours de fête pour certaines gens. Des

pommes ou des pêches paraissaient-elles à table : — Ne dirait-on pas des billes de billard ? demandez à Lorenzo. En un mot, la fertilité d'invention de mon père était inépuisable.

Une lettre écrite par mon oncle le chanoine, et qui visait à produire l'effet de la foudre, vint ajouter un nouvel aliment au feu. Elle fut lue et commentée, Dieu sait avec quelle amertume, en ma présence. Mais ce qui fut bien pis, mon oncle arriva lui-même quelques jours après. La tête du digne chanoine n'avait jamais été des plus fortes, et les dix ans écoulés depuis l'époque où je servais sa messe n'avaient guère amélioré les choses. Un de ses faibles, que je crois avoir oublié de noter, était de penser que sa présence suffisait pour rétablir l'ordre. Son expression favorite, dans les grandes circonstances, était : « J'irai moi-même ! » Le voilà donc venu.

Je crois qu'avec lui le diable même entra dans la maison. Il me faisait d'interminables sermons, et je dois dire à ma louange que je les écoutais avec une patience et une douceur dont je m'étonnais moi-même. Parfois, cependant, l'épreuve était au-dessus de la longanimité humaine. Alors venaient des scènes affreuses. Il me semble encore entendre le fausset du chanoine, jurant par tous les dieux qu'il nous déshériterait tous et nous réduirait à la mendicité. Mon père déclarait que, pour sa part, las de se sacrifier à des enfants ingrats, il allait se retirer à la campagne.

De pareilles scènes nous rendaient tous, mais particulièrement ma pauvre mère, aussi malheureux qu'on peut dire. Elle était infatigable dans ses efforts pour me consoler, et il en était de même de César, de Fantasio et de l'oncle Jean, qui avait chaudement épousé ma cause et me témoignait une bienveillance constante ; mais cette sympathie n'était qu'une goutte de miel au fond d'un vase plein du plus amer breuvage. La maison me devint odieuse, et, sauf à l'heure des repas, j'étais toujours dehors, soit chez Fantasio, soit avec l'oncle Jean. — Courage, mon cher

garçon, me disait ce bon parent quand il me voyait plus accablé qu'à mon ordinaire.

> Sta come torre fermo, che non crolla
> Giammai la cima per soffiar di venti [1].

Ne donnez pas à ces buses de Merlini et compagnie la satisfaction de vous abattre ainsi. Que votre vengeance soit de sentir que vous valez mille fois qu'eux.

— J'avoue, mon oncle, que je préférerais une vengeance moins philosophique et plus solide.

— Et quel bien cela vous ferait-il ou à personne? Supposons que vous abattiez toutes les têtes de la commission, vous n'aurez encore rien fait. Il repoussera bientôt d'autres Merlini pour remplacer les morts. Merlini et compagnie sont les fruits de l'arbre, mon cher garçon; le mal gît à la racine.

Enfin, et quand il plut à Dieu, mon oncle le chanoine s'en alla, et je jouis d'un repos comparatif. Ayant encore en perspective neuf mois de loisirs forcés, j'essayai de me créer des occupations. J'écrivis successivement une légende en stances de six vers, rhythme que Tommaso Grossi venait de mettre à la mode par son *Ildegonda,* puis une tragédie et ensuite une comédie. C'était toujours le même sujet sous différentes formes, le reflet de la situation de mon âme : un homme innocent qui protestait, luttait, tombait écrasé par des oppresseurs triomphants. Je dévorais toutes les traductions italiennes et françaises des œuvres de Shakspeare, Gœthe et Schiller, sur lesquelles je parvenais à mettre la main. La passion brûlante qui respire dans chaque ligne du dernier de ces poëtes me captivait surtout. Je lisais et relisais avec une sorte de frénésie délicieuse ses productions les plus juvéniles : *le Ministre* et *les Brigands.* J'avais une véritable passion

[1] Soyez comme une solide tour, qui ne courbe jamais la tête sous le souffle des vents. DANTE.

moi-même pour ce voleur de grand chemin philanthrope, Charles Moor, dont la dramatique figure, exerçant sur moi un attrait irrésistible, me hantait jour et nuit.

Un livre d'une autre catégorie, « *l'Histoire de la Régénération de la Grèce,* » par un auteur français, tomba également sous ma main. Je le lus avec l'intérêt le plus vif, l'émotion la plus intense. Il développa en moi, comme par magie, les germes de sentiments qui n'existaient encore qu'à l'état latent; il donna une forme définie à mes vagues aspirations. Un peuple de héros, qui brise les chaînes de l'esclavage, revendique sa nationalité et conquiert la liberté sur les ruines fumantes de ses principales villes? quel sublime spectacle! quelle leçon, pour nous surtout, les héritiers, les continuateurs de la civilisation grecque; pour nous autrefois si grands, maintenant si petits; pour nous divisés, écrasés, frémissant, comme les Grecs, sous la domination étrangère! Je n'avais pas attendu jusqu'à ce jour pour sentir et déplorer les griefs de mon pays; mais jamais la conception d'un remède au mal ne s'était offerte à mon esprit sous une forme si claire et si attrayante.

L'Histoire de la Révolution grecque racontait longuement les débuts et le développement heureux d'une association secrète nommée *hétairie*. Fondée par trois obscurs jeunes gens, Scoufas, Kontos et Diceo, l'hétairie s'était étendue rapidement sur tous les points du territoire; elle avait fait son chemin dans toutes les classes. Les Klephtes surtout, race montagnarde et guerrière, électrisés par les chants nationaux de Riga, le moderne Tyrtée, étaient entrés en masse dans l'association. Les hétairistes avaient coutume de se réunir dans les églises, de se prosterner devant les autels et d'y échanger leurs armes. Ils se prenaient par la main, formaient une chaîne mystique et prononçaient les mots suivants: « Ta vie est ma vie; ton âme est mon âme; » et par ce serment ils mettaient toutes choses en commun. L'hétairie comptait parmi ses adhérents des noms devenus depuis historiques, tels que Bot-

zaris, Kiriacouli, Michele Condurioti, Maurocordato, Ypsilanti et beaucoup d'autres, dont le plus grand nombre a depuis payé sa dette à la patrie en mourant pour sa cause.

Ce mystère, l'association de la religion et de la liberté, le dévouement d'un à tous et de tous à un, le but héroïque de tant de nobles cœurs, enflammèrent mon imagination. Je comparais naturellement mes impressions avec celles de César et de Fantasio, échange qui n'était guère de nature à calmer l'effervescence de mon esprit. « Les doutes des cœurs faibles et froids » ne troublaient jamais notre ami, qui avait une grande confiance dans l'homme en général et une confiance illimitée en lui-même. Je me défiais, au contraire, de l'humanité et de moi, et cela, entre beaucoup de points de contact et de sympathie, constituait la principale différence entre nous.

« Ne sommes-nous pas, disait Fantasio, vingt-quatre millions d'hommes? Sommes-nous moins intelligents, moins braves que les Grecs? Lisez l'histoire de notre temps, et vous verrez ce dont les Italiens sont capables, quand ils sont bien dirigés et bien commandés. Vous verrez les miracles de valeur accomplis en Espagne, en Russie, en tous lieux, par nos légions italiennes. Le joug étranger qui pèse sur nous est-il moins lourd, moins dégradant que celui qui pesait sur les Grecs? Le portons-nous avec plus de patience? Que nous manque-t-il donc pour faire ce que les Grecs ont fait? Nous n'avons qu'à nous entendre et à nous compter. Il nous faut une hétairie, voilà tout. »

Ces sentiments, et d'autres de la même trempe, étaient généralement exprimés devant un petit cercle d'amis intimes, dont César, Sforza, mon vieux camarade de collége, et moi nous faisions partie. L'enthousiasme brûlant de Fantasio était contagieux. César se mettait vite à l'unisson et devenait son harmonieux écho. Sforza, chez qui un esprit ardent et très inflammable se cachait sous l'extérieur le plus froid, regardait les arguments de Fantasio comme

autant de démonstrations mathématiques. J'étais le seul qui hasardât quelques objections, soulevât quelques doutes, faible obstacle que l'éloquence passionnée de Fantasio avait bientôt renversé. A dater de cette époque, la politique absorba toutes nos pensées et devint le sujet de nos conversations journalières.

Ce nouveau pli ne pouvait échapper à la pénétration de l'oncle Jean, devant qui je ne me faisais jamais scrupule d'attaquer le gouvernement avec la plus grande véhémence et qui s'employait de toutes ses forces à m'arrêter dans cette voie. « Vous voyez les choses, me disait-il quelquefois, non pas comme elles sont, mais comme votre imagination vous les peint. Presque tout le monde, j'en conviens, méprise et déteste le gouvernement, mais il n'en prospère pas moins. Analysez la société, et dites-moi où vous trouvez ces mâles vertus, cet esprit de sacrifice qui régénèrent les nations. Regardez notre noblesse, par exemple. Les vieillards boudent le gouvernement. Croyez-vous que ce soit par amour de la liberté? Allons donc! C'est parce qu'ils voudraient tenir eux-mêmes les rênes de l'État. Les jeunes nobles ne pensent qu'à leurs chevaux et à leurs maîtresses. La classe moyenne est dévorée par l'égoïsme. Chaque individu est absorbé par son emploi, son comptoir ou ses clients, tous en général par la rage de faire de l'argent. Le moi est leur Dieu.

— Mais le peuple, mon oncle?

— M'y voici arrivé. Le peuple est ignorant et superstitieux (ce n'est pas sa faute, assurément, mais il en est ainsi). La peuple est, par conséquent, l'esclave des prêtres, ces ennemis-nés de tout progrès. Le peuple entend la messe le matin, s'enivre le soir, et croit, nonobstant cela, être en règle avec Dieu et sa conscience. Que reste-t-il? Un certain nombre de jeunes gens, bourrés d'histoire grecque et romaine; enthousiastes, généreux, je ne le nie pas, mais parfaitement incapables de faire autre chose que de se faire pendre. L'absence de vertu, mon cher garçon,

est synonyme d'impuissance. La masse est pourrie au cœur, je vous le dis. Supposons un moment que vous puissiez faire table rase de tout ce qui existe, que construiriez-vous avec de pareils matériaux? Un édifice qui repose sur des poutres vermoulues est menacé dans ses fondements et s'écroule au premier choc. Le mal est à la racine même de la société.

— Eh bien! m'écriai-je avec véhémence, attaquons le mal dans sa racine.

— Parlez-vous sérieusement? s'écria à son tour mon oncle en se levant d'un air alarmé et en se mordant les ongles; croyez-vous que la société puisse se retourner comme une crêpe dans la poêle? En vérité, ce pauvre garçon est sur la grande route d'Ospedaletto (les *Petites-Maisons* de Gênes).

— Mais, mon oncle, s'il est inutile de trouver à redire au fruit de l'arbre et s'il est insensé de s'attaquer à la racine, tout ce qui ressemble au progrès est donc impossible? Il n'y a plus qu'à se croiser les bras de désespoir.

— Je ne dis pas cela. Le progrès vient de lui-même; la Providence le veut ainsi. Il y a, dans le monde moral comme dans le monde physique, des principes mystérieux à l'œuvre, à notre insu et même en dépit de nous. Grâce à ce travail latent, les choses sont mieux aujourd'hui qu'il y a un siècle ou même cinquante ans, et, dans cinquante ans d'ici, vous qui êtes jeune, vous verrez encore une amélioration plus grande. Il faut prendre le mal présent en patience et laisser le temps faire son œuvre. Que chacun dans son humble sphère essaie à devenir meilleur et à rendre meilleurs ceux qui l'entourent. Là, et là seulement, gît la pierre angulaire de la régénération future. Pour moi, mon cher ami, quand, dans la première boutique où je puis entrer, on ne me demandera que le juste prix ou à peu près de l'article que je désire acheter, je regarderai mon pays comme ayant fait une plus impor-

tante conquête que s'il s'était donné toutes les institutions de Sparte et celles d'Athènes par dessus le marché.

Dans ces raisonnements de mon oncle il fallait faire la part de vérité et la part d'exagération; malheureusement la dernière affaiblissait l'autre. D'un autre côté, l'oncle Jean me semblait une espèce de misanthrope, et, par conséquent, son avis avait moins de poids sur moi qu'il ne le méritait. Mais en eût-il été autrement, la sagesse et l'expérience la plus consommée n'auraient sans doute pu convaincre celui dont la conscience était tous les jours révoltée, le sang mis en ébullition par les actes d'un gouvernement dont on pouvait véritablement dire, en employant les expressions de M. Gladstone, « qu'il érigeait en système la négation de Dieu. » Deux incidents qui se succédèrent à cette époque n'étaient pas propres à me réconcilier à l'ordre de choses existant.

CHAPITRE XX

Un ancien ami dans le danger. — Tendre sollicitude des carabiniers pour les citoyens qui courent le risque de s'enrhumer.

Il est d'usage en Italie, pour les personnes pieuses ou pour celles qui veulent le paraître, de suivre, pendant la semaine de Pâques, une série de sermons et de prières supplémentaires, qualifiés d'exercices spirituels ou de retraite, et qui ont lieu à cette époque dans presque toutes les églises paroissiales. Ces exercices étaient obligatoires pour les étudiants, et, pendant trois jours de suite, la retraite se faisait à leur usage tout spécial dans l'église de l'Université. Le temps des exercices étant naturellement revenu pendant mon année d'exclusion, je ne pus y assister à l'Université, et je ne songeai pas à remplir ces devoirs extraordinaires dans une des églises paroissiales.

Grand fut mon embarras, quand, au terme de mon exil universitaire, on me demanda, entre autres certificats, celui qui constatait que j'avais suivi la retraite spirituelle.

Fort heureusement le secrétaire se trouvait de bonne humeur ce jour-là; il m'indiqua la manière de réparer cette omission. Dans ce moment même il se faisait, me dit-il, au couvent du Buon Ritiro, une série d'exercices spirituels au profit d'un certain nombre de novices qui se disposaient à prononcer leurs vœux. On y admettait sans difficulté les laïques et j'y trouverais la table et le logement gratis (soi-disant gratis, car, en réalité, l'usage était de faire un présent qui payait amplement l'hospitalité reçue.) Si j'y allais et lui rapportais un certificat, ma réadmission aurait lieu sans difficulté. Je remerciai beaucoup le secrétaire et je partis immédiatement pour le couvent désigné, où ma requête fut admise sans hésitation, et où je m'enfermai pour quatre jours.

Un soir, c'était à la fin du second jour, j'assistais à la méditation. L'église était ensevelie dans l'ombre et je me trouvais agenouillé contre un confessionnal, quand je tressaillis au son d'une voix rapprochée de mon oreille : « Ne bougez pas! murmurait cette voix, je suis Vadoni. J'ai besoin de vous parler. Laissez la porte de votre chambre entrebâillée cette nuit. Dites-moi dans quel corridor vous logez et le numéro de votre chambre. — N° 5, corridor B, à droite, au second étage.

Vadoni, on s'en souvient, était un de mes anciens camarades, le chasseur de rats. Je l'avais très-rarement rencontré depuis notre sortie du collége, et si complétement perdu de vue depuis deux ans que j'avais presque oublié son existence. Ma curiosité fut donc vivement excitée; je ne pus fermer l'œil quoiqu'il me fallût l'attendre longtemps. A la fin il parut. Sa pâleur, ses traits hagards, ses yeux enfoncés dans leurs orbites promettaient une lugubre histoire. Notre conversation dura deux heures. J'en condenserai la substance dans le moins de lignes possible.

L'histoire de Vadoni est celle de plus de jeunes gens qu'on ne se l'imagine, même aujourd'hui. Il n'avait ni père ni mère. Son unique parent était un vieil oncle bigot, au-

près duquel il alla vivre après son expulsion du collége. Cet oncle, avare, cœur dur et sec, reprochait à son neveu chaque bouchée qu'il mangeait et lui donnait à peine le nécessaire. Bien froide et bien lugubre, en vérité, la vie que menait le pauvre garçon sous ce toit famélique! La société de son oncle se composant entièrement de prêtres et de moines, Vadoni se lia intimement avec un de ces derniers. Le moine appartenait au couvent du Buon Ritiro, où il engageait souvent le jeune homme à venir le voir. Vadoni fit, avec le temps, la connaissance de plusieurs autres moines, et devint le favori du supérieur du couvent. Tout y semblait si propre et dans un si bel ordre, tout le monde y était si bon et si affable pour lui, que ce même couvent lui semblait un paradis comparé à l'enfer où il vivait. Vadoni était un esprit faible. Ses nouveaux amis encouragèrent ses tendances religieuses; ils lui firent envisager son expulsion du collége comme un avertissement de Dieu qui voulait le soustraire aux périls du monde; en un mot, ils ménagèrent si bien les choses, qu'il finit par se croire appelé à la vie monastique. Son oncle ne manqua pas de l'encourager dans cette voie; et le pauvre Vadoni, à l'âge de vingt ans, entra dans le couvent de Buon Ritiro pour commencer son noviciat.

Six mois de cette existence suffirent pour lui ouvrir les yeux. Il n'avait jamais eu de vocation réelle pour le cloître. L'illusion qui l'avait entraîné au noviciat fut complétement dissipée par ce qu'il vit et surtout par ce qu'il devina. Dégoûté pour toujours, il alla trouver le supérieur, lui avoua naïvement sa situation d'esprit, et lui demanda la permission de rentrer dans le monde; mais cela ne pouvait convenir à celui-ci, qui avait, au contraire, de bonnes raisons pour vouloir faire de lui un moine.

Les deux grands mobiles de l'existence du vieux Vadoni étaient un amour immodéré de l'argent et la peur de l'enfer. Pour satisfaire l'avarice sans tomber sous la griffe du diable, il imagina l'expédient de léguer toute sa for-

tune, qui était considérable, au couvent du Buon Ritiro; mais à une condition, c'est que le supérieur dudit couvent déciderait le jeune Vadoni à prononcer ses vœux. Le vieillard craignait encore assez l'opinion du monde pour ne pas envisager sans répugnance l'idée de dépouiller totalement son neveu. Devenu moine, le jeune Vadoni n'était plus apte à hériter lui-même, mais la communauté à laquelle il appartenait pouvait hériter à sa place comme corporation. Tel était le marché convenu, et toutes ces particularités avaient été révélées au jeune Vadoni par un autre novice, mort récemment de consomption ou plutôt d'un cœur brisé. Cet infortuné jeune homme, lorsqu'on le croyait à l'agonie, ayant entendu une conversation entre le vieux Vadoni et le supérieur, s'était trouvé instruit de leurs plans. Maintenant tout le monde comprendra l'intérêt qu'avait le supérieur du couvent de Buon Ritiro à ne pas laisser le jeune Vadoni s'échapper de ses mains.

On tenta donc tous les moyens pour le détourner de son dessein; avis, exhortations, prières, caresses, menaces, ce fut peine perdue. On établit alors une surveillance sévère autour du jeune novice; on coupa toutes ses communications extérieures, même avec son oncle. Dans le même temps on lui imposait les tâches les plus pénibles et les mortifications les plus humiliantes, dont l'une consistait à faire un nombre illimité de fois le signe de la croix par terre avec sa langue. Sa nourriture fut diminuée; on lui enleva tous ses livres; en un mot, on le rendit très-misérable.

Cependant, l'époque de la majorité de Vadoni approchait, et avec elle l'heure fatale où il devait prononcer des vœux irrévocables. Une dernière fois le supérieur revint à la charge pour changer sa détermination, mais il échoua de nouveau. Alors on plongea le pauvre diable dans une *segreta*, c'est-à-dire dans un cachot souterrain, éclairé par une petite lampe placée dans une tête de mort. Il avait du pain et de l'eau pour nourriture, et pour lit une botte

de paille. Pendant la nuit son sommeil était fréquemment interrompu par des bruits de chaînes et des voix mystérieuses qui le menaçaient de la damnation éternelle.

L'infortuné Vadoni ne put résister à cette épreuve; il demanda en grâce d'être retiré de ce séjour de terreur, et promit tout ce qu'on exigeait de lui. — Dans un mois, me dit en terminant Vadoni, je serai majeur et... je serai moine. Oui, je le sens, ma force de résistance est épuisée. Je ne suis pas né pour la lutte. Ils m'ont dompté, écrasé, anéanti. Je suis perdu si vous ne me sauvez. Je vous ai vu l'autre jour et un rayon d'espoir s'est glissé dans mon âme. Vous pouvez seul au monde me venir en aide.

Hélas! que pouvais-je faire pour lui, pauvre jeune étudiant moi-même, sans relations, sans influence, sans argent! Vadoni avait arrangé dans sa tête tout un romanesque projet dont l'exécution me resta confiée. Je devais lui procurer un déguisement, une échelle de corde et un passage sur un navire pour l'Amérique. Comprenant tout de suite que cela était au-dessus de mon pouvoir, je le lui dis. J'essayai de relever son courage, de l'exciter à la résistance, mais en vain. Il n'y avait plus une étincelle d'énergie en lui. — Je suis perdu sans rémission, s'écriait-il dans l'angoisse du désespoir; il m'eût fallu un protecteur contre ma propre faiblesse. A quoi bon tenter encore de résister? Une demi-heure de cette terrible *segreta*, je le sens, suffirait pour triompher de ma résistance!

— Je verrai votre oncle si vous le désirez, lui dis-je. Écrivez-lui une lettre; je me charge de la porter. Je plaiderai votre cause avec toute l'éloquence dont je suis capable. — Essayons, répliqua Vadoni d'un air désespéré; demain soir, à l'église, vous aurez ma lettre. Je n'espère rien de votre démarche, mais Dieu ne vous en bénira pas moins. Vous avez toujours été bon pour moi; comptez sur ma reconnaissance. Je serai certainement un mauvais moine, mais jamais, je l'espère, un mauvais ami. Dans la soirée du jour suivant il me remit la lettre, et le lende-

main je quittai ma retraite temporaire, Dieu sait avec quelles impressions !

Le même jour je me présentai chez l'oncle de Vadoni. Il n'était pas à la maison. J'y retournai le jour suivant et je le manquai encore. Je lui laissai alors la lettre de son neveu avec quelques lignes par lesquelles je réclamais la faveur d'un moment d'entretien. Plusieurs jours se passèrent sans m'apporter de réponse. Un matin enfin, au moment où je me préparais à faire ma troisième visite, je reçus de M. Vadoni une invitation à passer chez lui à une heure qu'il fixait. Exact au rendez-vous, je trouvai un homme de soixante-dix ans au moins, avec une figure de furet, mince, sèche et jaune comme un parchemin ; je compris du premier coup d'œil que la cause de mon pauvre ami était perdue. — Vous jugerez vous-même, monsieur, me dit-il, de la pénible surprise avec laquelle j'ai reçu la lettre de mon neveu que vous avez eu l'obligeance de me transmettre, et dont vous *connaissez* le contenu (il appuya avec emphase sur le mot souligné), lorsque vous aurez également pris connaissance de cette autre lettre, reçue de lui aujourd'hui même, et où je suis heureux de retrouver l'expression de ses sentiments habituels. Je pris la lettre qu'il me tendait et je la lus. C'était bien l'écriture du jeune Vadoni ; il exprimait le plus grand regret d'avoir envoyé la lettre précédente, écrite, disait-il, dans un moment d'aberration, et il se déclarait plus que jamais prêt à justifier la bienveillance de son oncle en embrassant l'état qu'il avait volontairement choisi.

« — Je ne chercherai pas, ajouta le vieillard d'un ton significatif, à pénétrer la cause du moment d'erreur dont mon neveu s'accuse. Je suis persuadé, monsieur, que vous n'y avez contribué en aucune manière, car vous devez savoir combien il est peu sage et même dangereux d'intervenir dans des questions d'où dépend le salut éternel. » En parlant ainsi, il s'inclina et me reconduisit à la porte, sans me laisser l'occasion ni le désir de placer un mot. Il

était aisé de deviner que la *segretà* avait exercé son influence sur la détermination de mon pauvre ami, irrévocablement sacrifié. En effet, peu de mois après, j'appris que le novice Vadoni avait prononcé ses vœux.

Ma seconde aventure, d'une nature moins mélancolique, fut aussi instructive en son genre. Depuis une quinzaine on ne parlait dans toute la ville que d'une sérénade monstre qui devait être donnée en l'honneur de je ne sais plus qui. Fantasio désira l'entendre, et nous obtînmes, César et moi, de mon père, la permission de l'accompagner. La sérénade fut délicieuse; mais on se lasse de toutes choses, même des plus excellentes : après avoir écouté deux fois la musique dans deux endroits différents, nous en eûmes assez. « Allons faire un tour, dit Fantasio. » Nous allumons nos cigares et nous voilà partis. Tout en bavardant nous gagnons le pont de Carignano. Il faisait une nuit délicieuse et brillante comme le jour. La lune éclairait en plein la façade de l'église de Santa-Maria et répandait des flots de lumière argentée sur la mer qui coulait à nos pieds. Attirés par la beauté du spectacle, nous nous arrêtâmes un moment pour le contempler et nous nous mîmes ensuite à arpenter le pont d'un bout à l'autre. Il pouvait être une heure du matin. Deux carabiniers, qui passaient par là, s'arrêtèrent et parurent surveiller nos mouvements.

Les carabiniers étaient un corps très-bien traité, très-bien soldé et très-fidèle, chargé de la haute police. Tant haute que basse, il existait je ne sais combien de polices. Le gouvernement, dont ils étaient les aveugles et fermes instruments, leur témoignait une faveur signalée. Par contre, les citoyens les détestaient cordialement. Ils allaient toujours deux par deux comme des moines, se montraient généralement assez polis, très-absolus au fond, et ne pouvaient jamais avoir tort. Ils avaient une pique toute particulière contre les étudiants, en mémoire de la part prise par ceux-ci au mouvement insurrectionnel de 1821. Le corps existe toujours; mais je suis heureux de pouvoir

dire qu'il est bien changé à son avantage sous beaucoup de rapports.

Nous avions continué de fumer et de nous promener sur le pont depuis quelques instants, quand les deux carabiniers vinrent droit à nous :

— Que faites-vous là? nous dit l'un d'eux.

— Nous nous promenons.

— Il est bien tard pour se promener.

— Il n'est jamais trop tard, répondit l'un de nous, pour faire un tour par une si belle nuit.

— La nuit est faite pour dormir, repartit l'homme d'armes, et vous feriez mieux d'aller vous coucher.

— Nous n'avons pas sommeil, répliquâmes-nous en chœur.

— N'importe, ajouta le carabinier, vous ferez bien de rentrer.

— Est-ce un ordre que vous nous donnez?

— Oui, messieurs, fut sa laconique réponse.

— Et supposé que nous n'obéissions pas à cet ordre?

— Nous serions obligés de vous conduire au corps-de-garde.

Que faire? Devions-nous nous donner l'agrément de passer la nuit en prison et causer à nos familles quelques heures d'inquiétudes mortelles? Et pourquoi? Pour être renvoyés chez nous le lendemain sans autre cérémonie qu'une réprimande; car tel était le cours ordinaire des choses en cas d'arrestations pareilles. La perspective n'avait rien d'attrayant. Mieux valait céder et avaler la pilule, si amère qu'elle fût. Nous nous y résignâmes, et, tournant le dos au pont, nous regagnâmes la ville, suivis de près par nos deux acolytes, que nous aurions souhaité de grand cœur, ainsi que leurs maîtres, au fond de la mer Rouge.

CHAPITRE XXI

Aperçu anecdotique de l'état du Piémont avant l'octroi d'une constitution.

Le Piémont gisait prosterné sous le pire de tous les despotisme, le despotisme du sabre. Des gouverneurs et des commandants militaires traitaient le pays en véritables pachas ; et leur pouvoir étant à la lettre sans limites, des empiètements journaliers sur la juridiction civile devenaient inévitables. Dans l'inexplicable confusion et la lutte constante qui résultaient d'un tel état de choses, le citoyen paisible, ne sachant à qui s'adresser pour obtenir justice, pâtissait naturellement. Le fait suivant peut donune idée de la dignité et de la modération déployées par ces hauts fonctionnaires dans l'exercice de leurs fonctions. Un citoyen de Gênes ne s'étant pas découvert au moment où la voiture du roi passait, le gouverneur le prit soudain à partie, et, l'accablant de violentes injurés, jeta son chapeau à terre. Il se trouva que ce citoyen, appartenant à une des premières familles de Gênes, était, qui plus est, personnellement connu de l'empereur Alexandre de Russie, avec lequel il correspondait fréquemment. Grâce à ces circonstances et à la demande de son puissant protecteur, une satisfaction lui fut accordée, l'éloignement du gouverneur, qui passa du gouvernement de Gênes à un autre gouvernement. Mais combien d'actes semblables et d'une brutalité plus grande encore restaient impunis pour un seul qui ne l'était pas entièrement !

Le pouvoir des commandants des petites villes, aussi illimité, aussi arbitraire que celui des gouverneurs, était encore plus directement oppressif. Dans les cités populeuses, les individus échappaient au contrôle ; mais il n'en était pas de même dans les villes de province, où tout le monde était connu de nom ou de vue par le commandant, et où, par exemple, c'était un crime impardonnable de passer devant le petit pacha sans lui ôter son chapeau.

Après l'autorité militaire venaient le clergé, les moines de toutes les couleurs, et surtout les jésuites. Cette compagnie célèbre avait, pour ainsi dire, pris tout le royaume dans son filet. Les jésuites avaient des établissements à Voghera, à Nice, à Aoste, à Chambéry, à Turin et à Gênes. Ces deux dernières villes étaient leurs quartiers-généraux. Ils tenaient en outre sous leur influence ou leur direction immédiate un grand nombre de corporations demi religieuses, demi politiques, telles que les ignorantelli, les dames du Sacré-Cœur, la congrégation de Saint-Raphaël pour les garçons, celles de Sainte-Dorothée pour les jeunes filles, etc., etc. Avec des moyens d'action si multipliés, il n'est pas surprenant qu'ils soient parvenus à s'emparer du monopole de l'instruction publique. Les écoles primaires, les colléges, les universités, se trouvaient placés sous leur autorité. L'esprit jésuitique régnait à la cour, parmi les hauts fonctionnaires, et envahissait toutes les branches de l'administration gouvernementale et judiciaire. En un mot, pour parvenir à quoi que ce fût, une affiliation réelle ou supposée à la secte était nécessaire. Au moyen du confessionnal et par la corruption des domestiques, ils s'emparaient des secrets de famille, qu'ils communiquaient à la police, amenant ainsi des divisions, des procès scandaleux et des réprimandes, en un mot, toutes les mesures nommées *economiche*, nom général par lequel on désignait toute espèce d'injonctions arbitraires ou d'interventions tracassières dans les actes de la vie privée. Deux jésuites offrirent au directeur de la police de Gênes de lui fournir toutes les informations qu'il pouvait désirer[1].

Les évêques, dont l'affiliation à la secte était presque générale, soutenaient les jésuites de tout leur pouvoir et étaient, à leur tour, soutenus par ceux-ci dans leurs actes les plus arbitraires et les moins justiciables. L'évêque d'Acqui fit enlever une jeune fille juive, affectée d'aliénation men-

[1] *Il Gesuita moderno*, par Vincenzo Roberti, t. IV, p. 361.

tale, sous prétexte qu'elle avait manifesté le désir d'embrasser le christianisme. La mère et les deux frères de cette infortunée, coupables seulement de l'avoir réclamée, furent jetés en prison. La fille unique du chargé d'affaires des Pays-Bas à Turin devint amoureuse d'un jeune homme qu'une position très-humble dans la vie empêchait d'aspirer à sa main, Le chargé d'affaires était protestant. Il suffit que la jeune fille eût murmuré à l'oreille d'une dame affiliée aux jésuites que, pour épouser son amant, elle était prête à se faire catholique, pour que son père la trouvât un soir enlevée. Après des recherches infinies, on découvrit que la fugitive s'était placée sous la protection des dames du Sacré-Cœur; mais toutes les démarches du corps diplomatique ne purent la faire réintégrer sous le toit paternel.

Quant à la législation, il suffit de dire que les statuts de 1770 en formaient la base. Le roi Victor-Emmanuel, en remontant sur son trône en 1814, les remit en vigueur, en haine des lois françaises qui avaient régi le pays depuis 1790. C'était ressusciter d'un trait de plume les dîmes, les *banalità*, les *commende*, le droit d'aînesse, les privilèges de toutes sortes, les moines de toutes couleurs, les tribunaux militaires, les cours ecclésiastiques, les cours du domaine royal (par qui des classes entières de citoyens étaient enlevées à l'action de la loi commune, et des individus impliqués dans un acte identique soumis à des juridictions et à des lois différentes), pour ne rien dire des tribunaux exceptionnels, des incapacités dont les protestants étaient frappés, de la séparation des juifs, etc., etc. La torture fut abolie, il est vrai, par un décret postérieur; mais on maintint le supplice de la roue, les pinces en fer chaud, l'amputation de la main avant la pendaison, l'écartellement des criminels et l'exhibition des membres écartelés. L'application de ces peines exorbitantes devint rare, sans doute; mais grâce seulement à la douceur des mœurs publiques, qui servait de frein à la cruauté des lois. Tels fu-

rent les premiers bienfaits de Victor-Emmanuel. Ce faible prince, qui avait accoutumé de dire : « J'ai dormi quinze ans » la période de l'occupation française, portait jusqu'à la frénésie la haine de tout ce qui était français. Ainsi, par exemple, au commencement de son règne, il fut un moment question de faire sauter le magnifique pont construit par Napoléon sur le Pô, et on nomma une commission pour examiner s'il n'y avait pas moyen d'enlever l'effigie de l'usurpateur de la monnaie sans altérer matériellement sa valeur. Un pauvre employé du trésor perdit sa place parce qu'il écrivait ses *r* à la française, au lieu de les écrire à l'italienne.

L'arbitraire et le favoritisme avaient envahi le sanctuaire de la justice, et souvent un verdict régulièrement rendu était annulé par un édit royal ou des lettres de grâce. Quelquefois le roi *avocando a se*, c'est-à-dire évoquant devant lui une affaire entre particuliers, ordonnait à quelques magistrats de la juger de nouveau, sans tenir compte de la décision rendue. D'autres fois il autorisait une personne à produire telle preuve ou à proposer telle exception, en dépit de la prescription légale. Dans d'autres cas, la cause était renvoyée au même tribunal pour être jugée de nouveau. On conçoit aisément combien la faculté d'annuler ainsi, au gré du caprice royal, des jugements acquis, devait entraver le cours de la justice et nuire à la considération des magistrats.

Quelques-uns des faits racontés dans ces mémoires ont déjà mis le lecteur en état d'apprécier le degré de respect dont jouissait la liberté individuelle. Aucun mandat de justice n'était nécessaire pour jeter un citoyen en prison. Le gouverneur, le commandant, le directeur de la police, l'avocat fiscal, le juge de paix, le maire, les carabiniers, jusqu'au plus vil agent ou espion de police, avaient le droit d'arrestation. S'il était trop aisé d'aller en prison, rien de plus difficile en revanche que d'en sortir. Un prisonnier, mis en liberté aujourd'hui par ordre du magis

trat, pouvait être remis le lendemain sous les verroux par ordre du gouverneur, du directeur de police ou du commandant. Citons un fait entre mille.

La marquise de *** intenta une action criminelle contre le maire et le conseil municipal du bourg de Pecetto, pour un prétendu empiètement sur ses propriétés. Le sénat, la plus haute cour judiciaire, déclara la marquise non recevable dans sa plainte, et acquitta les défendeurs. Cette décision fut envisagée comme une insulte par la famille de la marquise, puissante à la cour. Si bien qu'un jour le maire et le conseil municipal de Pecetto furent enlevés de leurs domiciles et logés dans les prisons de Turin. L'avocat qui avait plaidé leur cause devant le sénat courut chez le directeur de la police et lui montra le décret sénatorial d'acquittement. Le directeur se contenta de répondre en souriant : « Le sénat a bien jugé; mais j'ai mieux fait que lui. » Puis il congédia l'avocat sans autre explication. Les prisonniers ne furent relâchés que lorsqu'il plut à la marquise, et après avoir solennellement promis de se comporter à l'avenir en honnêtes gens, avec la crainte de Dieu et des hommes.

Le secret des correspondances était constamment violé, sans qu'on prît la peine de le cacher.

Sous un tel système, il ne pouvait être question de la liberté de la presse. Trois gazettes officielles, publiées l'une à Turin, l'autre à Gênes, la troisième à Chambéry, constituaient toute la presse politique du pays. Elles enregistraient les décrets du gouvernement, les réceptions de la cour et les nouvelles étrangères dont l'autorité permettait l'insertion. A peine publiait-on quelques livres, si ce n'est un petit nombre d'ouvrages scientifiques et d'insipides romans. La censure théâtrale était portée à un degré incroyable d'absurdité, jusqu'à supprimer le mot liberté (*libertà*) dans un chœur de *Norma*, et à lui substituer le mot loyauté (*lealtà*). Ceci me rappelle une assez curieuse anecdote. Peu de temps après, le vers suivant, où il est question d'un paysan qui

s'est enrôlé, *Vendè la libertà, si fè soldato* (il vendit sa liberté et se fit soldat), se trouvant dans le rôle du signor Ronconi (dans l'*Elisire d'amore*), le signor Ronconi, en homme qui aimait à plaisanter, changea le texte en *vendè la lealtà, si fè soldato* (il vendit sa loyauté et se fit soldat). Cette variante fut accueillie avec enthousiasme par le public, comme tout ce qui sentait l'opposition. L'artiste, mandé le lendemain à la barre de la police et réprimandé pour avoir osé dire que la loyauté (la fidélité au roi) pouvait se vendre, se borna à répondre que, peu de jours auparavant, on lui avait enjoint, de façon à ne pas l'oublier si aisément, de substituer partout *lealtà* à *libertà*. Là chose en resta là, après avoir fait rire toute la ville aux dépens du gouvernement, et de beaucoup accru la popularité du signor Ronconi.

Pour revenir de cette digression, les seules feuilles étrangères autorisées étaient la *Gazette de France* et *la Quotidienne*, deux journaux ultra-royalistes. La loi punissait l'introduction d'un livre ou d'un journal contraire aux principes monarchiques de deux à cinq ans de travaux forcés, et même de mort en certains cas. Tout individu qui, après avoir reçu par la poste un journal ou un livre de cette catégorie, ne s'empressait pas de le livrer aux autorités, s'exposait à deux années d'emprisonnement. Une prime de cent couronnes récompensait les délateurs.

Aussi c'était un commerce florissant que celui des espions. Leurs essaims couvraient la société comme les mouches s'attaquent à un cadavre. Ils abondaient dans tous les rangs, dans toutes les professions. La police secrète était l'asile assuré de tous les vétérans de la débauche et du crime. Un grand nombre, dédaignant tout déguisement, faisaient parade de leur infamie et exerçaient leur métier en plein jour. La piazza Nova, près du palais ducal de Gênes, était le rendez-vous de ces misérables. Ils s'y rencontraient en nombre à de certaines heures du jour, formaient de petits groupes, allaient et venaient d'un air

affairé, au grand dégoût de tous les honnêtes gens. Leurs plus nombreuses victimes étaient les petits boutiquiers, sur lesquels ils levaient une sorte de tribut, en les menaçant de les dénoncer comme libéraux. Le chef reconnu de ces êtres avilis était un homme dont le nom ne souillera pas ces pages; mais tous ceux de mes compatriotes qui les liront reconnaîtront à l'instant l'individu en question, si j'ajoute qu'en 1845 ou 1846, il fut poursuivi pour meurtre, reconnu coupable et condamné aux galères à perpétuité.

Je ne dirai rien du traitement infligé aux prévenus politiques. Peut-être aurai-je l'occasion d'aborder ce triste sujet dans le cours de ces Mémoires. Pour le moment, je terminerai le sombre tableau que je viens d'esquisser, par une anecdote malheureusement historique, où le ridicule le dispute à l'odieux. Un prisonnier politique, depuis longtemps enfermé dans la forteresse de Mondovi, avait demandé à plusieurs reprises au commandant la permission de se faire raser. Le commandant soumit la requête au gouverneur de la province de Cuneo, qui accorda l'autorisation par la dépêche suivante que je reproduis textuellement : « Le prisonnier aura les mains, les bras et les jambes liés à une chaise. Deux sentinelles seront placées, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, et derrière lui un soldat le sabre nu. En face se tiendra le commandant, avec le major de la forteresse d'un côté et son aide de camp de l'autre. Dans cette attitude, » concluait la dépêche, « il est permis au prisonnier de se faire raser tout à son aise (*con tutto suo comodo*)! »

CHAPITRE XXII.

Grande découverte.—Supplice de Tantale. — La vallée de San Secondo.

Deux années se sont écoulées. J'ai maintenant vingt et un ans; un cercle épais de barbe garnit mon menton. J'aurais également une belle paire de moustaches, objet de mon ambition quand j'étais enfant, si les moustaches

n'étaient impitoyablement proscrites. Plusieurs tentatives que j'ai faites pour en porter ont échoué. Un jour, il y a longtemps déjà, M. Merlini me rencontrant sur le péristyle de l'Université avec une apparence de duvet sur la lèvre, me déclara, en appuyant sa déclaration par une pantomime de gestes, de contorsions et de grimaces, qu'il m'avait pris pour un pionnier. Je compris l'allusion, et le duvet naissant tomba sous le rasoir. Douze mois plus tard, les mêmes moustaches ayant reparu plus épaisses que jamais, le directeur de la police eut la bonté de me faire prévenir par mon père que si je ne les coupais pas de mon plein gré, il se chargerait de me les faire abattre, cérémonie fort simple et qui n'était pas sans précédents. Deux carabiniers vous prenaient chacun par un bras, vous faisaient entrer de force dans la boutique d'un barbier, et assistaient à l'opération.

Il fallut bien me soumettre.

Mes études, ainsi que celles de mon frère, tiraient à leur fin. Admis à l'Université une année après moi, César m'avait rattrapé durant mon temps d'ostracisme scolaire. Encore une année, et Gênes aurait un avocat sans cause, un médecin sans malades, à ajouter à tous les autres. César a pris depuis deux ans un aspect beaucoup plus mâle. Un peu plus petit que moi, il est plus robuste et mieux proportionné; la couleur de la santé brille sur ses joues; ses traits, sans être réguliers, sont agréables dans leur ensemble; il a une jolie bouche et de belles dents; ses cheveux châtains ombragent un front large et bien dessiné. Quant à moi, j'ai le teint très-foncé, très-pâle, et je suis beaucoup trop mince pour ma taille qui est au-dessus de la moyenne. Ma physionomie, aux heures de calme, porte l'expression d'une langueur pénible à voir dans un si jeune homme, mais elle s'illumine aisément. Ma seule beauté, si quelque chose de très-commun dans notre pays peut mériter ce nom, est une profusion de cheveux très-noirs qui frisent naturellement.

Mon plus jeune frère venait de quitter à son tour le collége avec une charretée de livres et de couronnes de lauriers. C'était le seul incident notable survenu à la maison. Mon père était toujours aussi compassé, aussi froid, aussi peu abordable ; ma mère aussi patiente, aussi douce, aussi bonne. Depuis que nous étions devenus des hommes, les scènes de familles agitaient moins souvent notre intérieur, grâce au soin que nous prenions de les éviter ; on nous accordait un peu plus de liberté ; nous n'étions plus forcés de nous esquiver en cachette pour faire une promenade après souper. Notre oncle le chanoine nous avait envoyé de mauvaises nouvelles de la récolte. De façon ou d'autre, que ce fût la chaleur ou le froid, les olives manquaient pour la seconde année. Mon père nous fit, à cette occasion, plusieurs discours lamentables, et la famille fut mise sur le pied de la plus stricte économie. L'oncle Jean était toujours fort original et fort amical. Nous allions régulièrement dîner chez lui une fois par semaine, César et moi. Jamais il ne manquait de répéter que le mal gisait à la racine de l'arbre, et que la jeunesse était trop prompte à prendre ses désirs pour des réalités. Évidemment l'oncle Jean nous observait et concevait des craintes à notre égard.

Notre intimité avec Fantasio était toujours la même, ou, s'il se peut, plus grande. Il avait secoué le joug de l'Université et se trouvait maintenant docteur *in utroque jure*. Le cercle de ses relations s'était graduellement élargi ; son influence continuait de s'étendre. Il avait fondé un journal littéraire et fait un voyage en Toscane l'année précédente. Le journal avait vécu ce que vivent les roses, c'est-à dire qu'après le dixième numéro la censure l'avait supprimé sans autre forme de procès. Quant au voyage, son objet était resté un mystère pour tout le monde, excepté pour quelques adeptes, parmi lesquels César et moi.

Depuis longtemps Fantasio nourrissait le projet de former une association secrète comme l'hétairie grecque ; il

en avait rédigé par écrit le plan complet et détaillé; ce plan avait obtenu la plus vive approbation. Parmi les relations littéraires qu'avait procurées à Fantasio sa collaboration à un recueil périodique florentin, se trouvait un certain nombre de jeunes Toscans, pleins d'ardeur et d'idées libérales, auxquels il désirait communiquer son plan, dans l'espoir de les décider à l'adopter et de fonder ainsi l'association dans deux provinces italiennes à la fois. L'ambition de Fantasio ne visait rien moins qu'à embrasser la Péninsule entière dans le réseau de son hétairie.

Tel avait été le véritable but de son voyage. Ses amis de Toscane seraient entrés volontiers dans ses vues, si le hasard n'avait voulu qu'il leur eût été fait, peu de temps auparavant, des ouvertures de la même espèce par une vente de carbonari siégeant à Bologne. « A quoi bon, dirent-ils, fonder une société nouvelle, quand il en existe une d'ancienne fondation, jouissant de moyens d'action puissants et également à notre portée? »

Fantasio se rendit à cet argument péremptoire, et renonça, pour le moment du moins, à sa conception politique ; mais voulant utiliser d'une autre manière son voyage en Toscane, il fit adopter le plan d'un journal hebdomadaire de littérature, auquel il s'engageait à collaborer régulièrement, lui et plusieurs de ses amis de Gênes. Le nouveau recueil périodique devait se publier à Florence, où la presse jouissait d'une tolérance beaucoup plus grande. Cela fait, Fantasio quitta ses amis toscans, après être convenu avec eux qu'ils lui feraient savoir l'issue des ouvertures reçues de Bologne, et que si de son côté il parvenait, dans l'intervalle, à se mettre en communication avec les carbonari qui ne pouvaient manquer d'être également à l'œuvre à Gênes, il les en préviendrait à son tour. Je n'ai pas besoin de dire que Fantasio fut reçu par nous à bras ouverts, à son retour de Florence. Jamais je n'oublierai l'accent triomphal avec lequel il nous dit en descendant de diligence : « L'hétairie italienne est trouvée ! »

Il s'était trop hâté de crier victoire, car en dépit de l'ardeur avec laquelle nous nous mîmes, lui et nous tous, à la recherche de l'hétairie italienne, impossible d'en découvrir une trace. Cet échec, loin de nous conduire à la conclusion que les carbonari n'existaient pas, ou du moins qu'ils n'étaient pas à l'œuvre dans Gênes, augmenta notre foi et notre vénération pour cette association formidable qui savait assez bien garder son secret pour être partout présente et partout insaisissable.

Le carbonarisme, comme on sait, naquit dans le royaume de Naples, pendant les dernières années de l'occupation française. Quelques patriotes, fuyant la persécution du gouvernement étranger, avaient cherché un asile dans les montagnes des Abruzzes, où leur seul moyen d'existence était de faire du charbon (*carbone*). C'est de là que vinrent le nom de carbonari et celui de vente donnés aux divers groupes entre lesquels l'association se divisait. Le roi Ferdinand, réfugié lui-même à cette époque en Sicile, affecta de faire le plus grand cas du sentiment national du carbonarisme ; il l'encouragea de tout son pouvoir ; il alla même jusqu'à se faire carbonaro. A partir de cette date, l'association se propagea dans le royaume de Naples et dans plusieurs parties de l'Italie. Ce furent les carbonari qui préparèrent et firent éclater la révolution de Naples et de Piémont en 1821. Depuis quelques années, ils étaient persécutés et traqués sans miséricorde par ce même roi Ferdinand dont ils avaient tant contribué à restaurer le trône. Le pape Pie VII les avait excommuniés ; la seule affiliation au carbonarisme était punie de mort ; mais cette monstrueuse rigueur n'avait fait qu'augmenter son prestige. Une auréole de sombre poésie entourait ces êtres exceptionnels que l'imagination populaire se représentait tenant leurs assemblées dans les forêts et les cavernes, à l'heure de minuit, et poursuivant leur œuvre mystérieuse sans se laisser intimider ni par les foudres du Vatican ni par la perspective du gibet.

Notre unique espoir reposait désormais sur nos amis de Toscane ; il ne fut pas déçu. Trois mois après le retour de Fantasio, deux jeunes gens, chargés d'un message, frappaient à sa porte. Ils apportaient à la fois de bonnes et de mauvaises nouvelles. Les ouvertures de la vente de Bologne avaient conduit aux résultats les plus satisfaisants ; le carbonarisme s'organisait dans toute la Toscane ; déjà des ventes étaient fondées dans les principales villes ; mais un ordre de la vente mère de Bologne limitait l'œuvre à la Toscane, avec défense expresse de sortir de ses limites. Cette restriction était indispensable, disait-on, pour le maintien du secret et de l'unité. Chaque province avait son cercle d'action restreint à la province même et sans contact avec ceux des autres provinces de la Péninsule. La junte suprême seule, siégeant à Paris, tenait dans sa main tous les fils et pouvait, à un moment donné, mettre tous les centres en communication. Nos amis toscans se voyaient donc dans l'impossibilité de rien faire pour nous. Ils se bornaient à nous envoyer le nom et l'adresse de l'un des principaux membres supposés de la vente de Bologne. Les deux délégués n'avaient aucune mission près des bons-cousins (autre nom des carbonari) de Gênes ; mais ils étaient certains que l'œuvre se propageait là comme ailleurs, car l'association était partout.

Que fallait-il faire ? Il n'existait qu'un moyen de rompre le charme : aller à Bologne ! Fantasio résolut d'entreprendre ce voyage et demanda un passeport ; mais, dans ce temps-là, c'était une affaire d'État d'en obtenir un.

On lui demanda quel intérêt pressant l'appelait à Bologne ; Fantasio répondit qu'outre le désir bien naturel de voir cette ville fameuse, il se proposait d'étudier et de comparer plusieurs copies manuscrites très-rares de la *Divina commedia*, qui se trouvaient dans la bibliothèque de l'Académie de Bologne. On lui répliqua que si l'affaire n'était pas plus pressante, il pouvait fort bien attendre. Bologne et l'Académie ne s'envoleraient pas du jour au lendemain.

N'avait-il pas déjà été en Toscane l'an dernier? C'était bien assez de voyages comme cela, et ce qu'il avait de mieux à faire était de rester chez lui et de se reposer. Ainsi l'ironie s'ajoutait à l'arbitraire. Fantasio ne put qu'obéir et ronger son frein.

Nous fûmes présentés, César, Sforza, moi et quelques autres, aux deux émissaires toscans, la veille de leur départ. Combien je me sentais petit en présence de ces deux jeunes hommes, appelés à l'honneur d'aventurer leur vie pour la cause nationale! A peine me croyais-je digne de leur serrer la main. Il me semblait que j'aurais dû tomber à leurs pieds et les adorer. La conversation roula naturellement sur l'association, qui concentrait toutes nos pensées et toutes nos espérances. La profonde impression qu'ils avaient reçue de son étendue et de sa puissance était vraiment fascinante. Le carbonarisme enveloppait l'Europe comme un immense filet. Un signe de la junte suprême de Paris pouvait mettre en feu le continent. Le royaume de Naples lui seul contenait quarante mille membres affiliés. Les initiés de la mystérieuse société se trouvaient partout, sur les marches du trône comme dans la plus humble chaumière. Le juge sur son siége, l'accusé sur la sellette, se reconnaissaient pour deux bons-cousins par un signe imperceptible aux profanes.

Un homme condamné à mort (on citait son nom et le pays où la chose était arrivée), et qui devait être exécuté le lendemain, avait vu ses fers tomber, les portes de sa prison s'ouvrir pendant la nuit, un des geôliers ayant reconnu par un seul mot dans le prisonnier un frère en carbonarisme.

Les deux émissaires avaient un message spécial pour la vente suprême de Paris. Paris! l'inconnu! l'infini! Un sommet couronné de nuages et de tonnerre! Des noms se murmuraient à l'oreille, des noms que je n'avais jamais entendu prononcer, ni rençontrés dans mes lectures, depuis ma première jeunesse, sans un frissonnement de respect mêlé de terreur! Des noms qui dans dans mon esprit

représentaient des demi-dieux, Lafayette, Lamarque, Foy, etc. J'avais des battements de cœur, des éblouissements; un désir passionné d'accomplir de grandes choses s'emparait de moi. Combien ces jeunes gens étaient heureux ! Comme je les admirais! comme je les enviais! Tous les deux beaux, nobles, loyaux, sincères, s'il en fut jamais, croyant fermement tout ce qu'ils disaient, prêts à l'attester de leur sang ! L'un d'eux devait tomber longtemps après, en combattant les Autrichiens dans un faubourg de Bologne. Honneur à toi, brave Marliani !

Les incidents dont je viens de faire mention sont les seuls qui aient eu une certaine importance, pendant les deux années que nous venons de franchir; ils suffisent pour mettre le lecteur au courant de ce qui va suivre. Je reprends mon récit :

Nous sommes à la campagne. Ma mère a gardé tout l'hiver un mauvais rhume, dont le retour de la belle saison ne l'a pas débarrassée; les médecins lui ont conseillé d'essayer de l'air des champs, non pas de celui de notre villa, qui est trop vif pour elle, mais d'un air plus doux et moins sec. Nous avons loué, en conséquence, une petite maison à San Secondo, l'une des nombreuses vallées dans lesquelles se déroule le magnifique val du Bisagno.

C'était une charmante retraite champêtre, verte comme une émeraude, calme comme les forêts inexplorées du nouveau monde. La maison que nous habitions n'était pas grande, mais propre et commode. La vue dont on jouissait des fenêtres, quoique circonscrite, avait sa beauté. Une vaste prairie, animée par des troupeaux de gros et menu bétail, broutant paisiblement l'herbe et faisant sonner leurs clochettes, s'étendait devant la façade. Les trois autres côtés étaient entourés d'une ceinture de végétation splendide. Au fond de la prairie serpentait le lit du torrent, sur lequel on avait jeté un pont de bois de l'aspect le plus pittoresque. Du côté opposé, s'élevaient une longue avenue de vieux cyprès, et à l'extrémité de cette avenue,

le presbytère et la modeste église du village, avec son frêle et hardi clocher, qui s'élançait au-dessus des arbres, comme s'il lui tardait de se colorer des teintes rosées du soleil levant. Ce petit paysage devait un charme tout particulier à son caractère purement pastoral. Nous étions abrités du vent du nord par le mont Fasce, situé derrière la maison, et dont la riche verdure commençait à se teindre des tons chauds de l'automne.

Fantasio habitait non loin de nous, à un mille à peine. Voyez encore au delà de l'église, sur la pente qui nous fait face, cette maison blanche aux contrevents verts. On la distingue parfaitement de nos croisées à travers les arbres. C'est le casino de Fantasio.

Très-souvent, il venait nous trouver avant l'aube, et gravissait le mont Fasce avec nous, mais très-lentement, car ma mère était de la partie; nous avions peur de la fatiguer. Arrivés à une certaine hauteur, nous faisions halte, et après avoir assis ma mère sur un bon coussin de bruyère et de mousse, nous attendions le lever du soleil. Loin, bien loin sous nos pieds, s'étendait la vaste et glorieuse mer Méditerranée, toujours variée, toujours belle, et qui semblait, par le doux gonflement de son sein, saluer le jour naissant d'un tressaillement d'amour.

Quelquefois, c'était notre tour d'aller de grand matin, avec nos fusils, chez Fantasio, et d'errer au milieu des vignes sur le flanc de la colline, en quête du gibier. Combien cette colline était délicieuse, avec sa douce et fraîche brise, embaumée des parfums de mille fleurs, et son magnifique panorama du port et de la ville de Gênes la Superbe! Que de fois il nous arrivait d'oublier le gibier et de passer des heures entières dans une contemplation silencieuse. Nos âmes, remplies d'agitations vagues mais ravissantes, s'élançaient vers le ciel comme les alouettes qui, partant de nos pieds, prenaient leur essor et se perdaient dans l'azur. Oh! pourquoi, pensions-nous, de mauvais gouvernements empêchent-ils les

hommes de jouir en paix de ces admirables œuvres de Dieu !

Hélas! nous étions loin du bonheur. Une véritable pléthore d'enthousiasme, qui ne trouvait aucune issue, une exubérance de vie, qui, faute d'emploi, se consumait en regrets stériles, tel était le mal qui s'attachait à nous comme la rouille au fer, et dévorait notre existence. Notre impuissance à faire le bien, ou ce qui nous paraissait être le bien, nous rongeait le cœur comme un ver éternel. Fantasio avait écrit deux fois aux deux émissaires pour en obtenir quelques informations, mais ses lettres étaient restées sans réponse. S'il allait lui-même à Paris? Comment obtenir un passe-port? C'était grand dommage que notre oncle le chanoine ne fût pas aussi bien membre du chapitre de la cathédrale de Bologne! Si nous réalisions, en attendant, le plan d'association de Fantasio? Notre perplexité était grande. Sforza et Alfred venaient quelquefois nous voir. Alfred était de retour de Pise; depuis un mois, avec le grade de docteur en médecine. Nous ne leur cachions ni à l'un ni à l'autre nos plus secrètes pensées. Selon Sforza, c'était faire beaucoup de bruit pour rien. A l'entendre, il suffisait, pour renverser le gouvernement, de déployer un drapeau aux couleurs italiennes, de descendre dans la rue et de crier : Vive l'Italie! vive la liberté! Et tout serait fini. Alfred, au contraire, ouvrait de grands yeux et semblait aussi dérouté que lorsqu'il nous entendait autrefois, César et moi, parler de princesses captives et de trésors souterrains. « Où sont donc ces carbonari? Dans quel recoin se cachent-ils ? » Tel était le chœur final de toutes nos conversations.

Notre désappointement, sous ce rapport, me tourmentait beaucoup l'esprit, mais ce n'était pas ma seule source d'ennui. Depuis quelque temps, j'éprouvais un sentiment de vague malaise, un manque d'intérêt en toutes choses, une sorte de vide dans mon existence, tout nouveau pour moi. Depuis surtout que j'étais à la campagne, de singulières sensations me possédaient parfois, précipitaient les

battements de mon cœur et remplissaient mes yeux de larmes. La vue de cette belle et rayonnante nature, loin de m'égayer, m'attristait et m'oppressait. Dans certains moments, je me sentais un invincible penchant pour la solitude, et je passais souvent des heures entières, assis au pied d'un arbre, dans l'endroit le plus reculé de notre solitaire vallée, plongé dans une vague rêverie. Oh! que ne pouvais-je saisir au passage une de ces confuses images, une de ces filles de l'air qui flottaient dans mon imagination, comme des atomes de poussière se jouent dans un rayon de soleil! Qu'ils étaient loin les temps où je rêvais de princesses avec des cheveux d'or et des lèvres de corail! Je n'étais, désormais, que trop sensible à la beauté de nos aimables compatriotes. Un de mes cousins s'était marié récemment, et la vue du jeune couple le jour des noces avait opéré en moi un changement complet. Les deux jeunes gens semblaient si beaux, si heureux, si amoureux l'un de l'autre, que je les enviais malgré moi; non pas que j'eusse précisément voulu être à la place de mon cousin Pierre, mais j'aspirais à être aimé comme lui; ce devait être si délicieux d'aimer et d'être aimé. Un pareil enlacement de deux existences ne pouvait manquer d'en doubler le prix.

Le curé de San Secondo venait souvent passer la soirée avec nous, et quelquefois nous allions à notre tour le voir à son presbytère. Ce curé jouissait, à soixante-cinq ans, d'une très-verte vieillesse. C'était un homme d'une simplicité patriarcale, moitié prêtre, moitié paysan. Au lieu de faire de longs sermons à ses paroissiens, il se chargeait d'entretenir leurs chemins, de réparer le pont, de faucher le foin et de rentrer la moisson pour ceux qui étaient malades. Nous rencontrions d'ordinaire au presbytère un autre curé d'un village voisin, intime ami du nôtre; c'était un ex-moine, vieux, corpulent, affligé d'un asthme; la graisse semblait devoir l'étouffer un jour ou l'autre. La conversation roulait généralement sur la politique; les

deux prêtres appartenaient à l'opinion libérale et ne se faisaient pas scrupule de trouver le gouvernement en faute; mais l'ancien moine se montrait le plus violent des deux. Il avait été franc-maçon du temps des Français et s'en faisait gloire. Sa particularité la plus saillante était une cordiale haine des moines en général, et en particulier de l'ordre auquel il avait appartenu. Toute sa politique pouvait se résumer dans cette sentence, qui était son *delenda Carthago* : « Qu'on pende tous les moines! » Pendant ces conversations, la fille de la gouvernante du curé se tenait d'ordinaire dans un coin de la salle, occupée à filer. C'était une paysanne de seize ans et d'un physique très-singulier. Elle se nommait Santina, mais nous l'appelions *la Bohémienne*, parce qu'elle avait les cheveux noirs, luisants, le teint olivâtre des bohémiens. Ses grands yeux noirs brillaient d'un étrange éclat et lançaient des regards perçants comme des flèches. Au premier abord, sa physionomie avait quelque chose de désagréable; mais, quand on y était accoutumé, on lui découvrait un charme tout particulier et presque irrésistible. Santina ne perdait jamais un mot de l'entretien; elle le suivait, au contraire, avec un intérêt intense, s'y mêlant rarement, et toujours par une remarque originale. Tout, dans l'expression de ses traits et sa conduite, trahissait une nature passionnée et difficile à contenir.

A l'exception d'Alfred et de Sforza, nous avions peu de visiteurs. Mon père n'aimait pas la campagne; il venait rarement nous voir : une fois peut-être par quinzaine. Pour l'oncle Jean et mon frère aîné, qui commençait à se faire une assez bonne clientèle comme avocat, ils étaient retenus à Gênes par les affaires, excepté le dimanche qu'ils venaient passer à San Secondo. Nous allions fréquemment en ville nous-mêmes, car il n'y avait qu'une heure et demie de marche, et nous partions tous les trois ensemble, Fantasio, César et moi, sans jamais nous quitter à l'aller ni au retour. Grande fut ma surprise en apprenant un jour

qu'ils étaient partis de très-grand matin pour Gênes sans m'en avertir. A leur retour le soir, pas un mot d'explication. Quelques jours après, même excursion, même silence. Mon étonnement se trouva porté au comble, mais je ne dis rien. Un autre jour, arrivé à l'improviste près d'eux, je les surpris au milieu d'une conversation fort animée qu'ils interrompirent aussitôt avec un embarras visible. Nous parlions toujours politique comme autrefois; mais je remarquai que le mot carbonarisme ne venait pas plus sur leurs lèvres que si les carbonari n'existaient point. Il n'y avait pas à en douter, la grande découverte était faite! La terrible énigme que nous poursuivions depuis tant de mois leur était révélée, mais pourquoi ne me communiquaient-ils pas la bonne nouvelle? Se défiaient-ils de moi? Oh! non, c'était impossible! Pourquoi donc me mettre ainsi moi-même l'esprit à la torture? S'ils ne parlaient pas, c'est qu'il leur était interdit de parler. Je ne risquai pas la moindre question : c'eût été quêter une confidence. Le mystère gardé par les compagnons de ma jeunesse était si sacré pour moi, que ce sentiment excluait même la curiosité. Cependant il y avait désormais une sorte de nuage entre nous. Je me sentais mal à l'aise en leur présence, car je craignais d'être moi-même une gêne pour eux. Ils éprouvaient aussi, je le voyais bien, César surtout, une certaine contrainte en ma présence.

Un matin, mon frère entra de bonne heure dans ma chambre : — N'ai-je pas laissé hier soir, ici, mon fusil? dit-il. Je devinai tout de suite que le fusil n'était qu'un prétexte. César, en effet, fouilla dans tous les coins et ne trouva rien. Alors il s'assit et se plaignit de la chaleur qui était loin d'être accablante. Puis il se promena en long et en large, parlant de choses indifférentes, mais il avait visiblement un poids sur l'esprit. Au moment de quitter la chambre, il retourna sur ses pas, vint à moi, me prit la main et laissa rapidement tomber ces paroles : — Il m'en coûte d'avoir un secret pour toi; mais ce secret n'est

pas le mien; il ne faut pas m'en vouloir. Peut-être est-ce manquer à mon devoir que de t'en dire même si peu; mais je n'y puis résister plus longtemps!

Dans le cours de la journée, Fantasio me prit à part et me dit à son tour : « Vous avez bien deviné. Ayez un peu de patience. Il s'agit d'un délai de quelques mois. On objecte votre âge, mais nous surmonterons la difficulté. En attendant, ayez bon espoir et économisez le plus d'argent possible. » J'étais donc trop jeune! Quel malheur! J'aurais donné du meilleur cœur une, deux, dix années de ma vie, pour être de l'âge prescrit.

A dater de ce moment, tout nuage se trouva dissipé entre mes jeunes compagnons et moi. Je diminuai mes dépenses; je fumai moins, je devins avare, et je me préparai, dans la méditation et le silence, pour l'heure solennelle de mon initiation à des mystères que je brûlais et redoutais presque en même temps de connaître.

CHAPITRE XXIII

Initiation. — Rêves brillants. — Mécomptes suivis de rêves plus magnifiques encore. — Désappointement final.

Les mois se succédaient rapidement; l'automne avait fait place à l'hiver, les doux loisirs de la campagne aux tracasseries de la vie universitaire. J'étais toujours dans la même attente; aucune communication de César ou de Fantasio, relativement à la grande affaire : à peine un mot d'encouragement. Fantasio, néanmoins, avait tout récemment désiré savoir le montant de mes espèces; il m'avait conseillé de convertir l'argent en or, et de porter toujours l'or sur moi; — Vous pouvez être appelé, disait-il, à l'improviste. Il vaut mieux vous trouver prêt à répondre à l'appel quand l'heure sonnera! Fantasio répéta plusieurs fois cette dernière phrase en appuyant avec une emphase toute particulière sur chaque mot.

Nous étions alors au milieu du carnaval, et la Folie se-

couait ses grelots ; ce n'était partout que danses et festins. — Irons-nous ce soir au Veglione ? me dit César le matin du mardi-gras. — J'ai un engagement pour la soirée, lui répondis-je, mais je vous rejoindrai à minuit, si cela vous convient. Nous fixâmes l'endroit où nous nous retrouverions à l'heure dite. Le Veglione est le nom donné aux bals publics du beau monde, qui ont lieu dans la redoute du théâtre Carlo Felice.

La foule était grande dans les salles de la Redoute, où l'on paraissait s'amuser beaucoup. Il pleuvait et faisait très-froid dehors. Raison de plus pour accourir en foule dans un lieu si agréable et d'une température si douce. Tous les objets avaient l'air si brillants ; tout le monde si heureux, si gai ! Les masques abondaient, et les déguisements étaient en général de très-bon goût : il y en avait même de magnifiques. Comme il n'était encore que onze heures et demie, il me restait une demi-heure pour faire le tour des salles de bal. Je me mêlai donc au joyeux courant, qui semblait avoir son flux et reflux. En regardant danser dans plusieurs salons, je souris au souvenir de mon infortuné début dans l'art de Terpsichore, à une époque hors de mémoire d'homme. Un feu croisé de salutations, de traits d'esprit, de quolibets, de lazzis autorisés par la circonstance, éclatait de tous côtés autour de moi comme un feu d'artifice.

Mais un groupe compact barre le passage : voyons ce que c'est. C'est une servetta (une servante), véritable type génois, avec son spencer de velours, le mezzaro national et le jupon court ; elle est en train de dialoguer avec un gianduja, type piémontais, le gouvernement et l'opposition face à face. « Deux couronnes par mois ! s'écrie la servante, qui est censée demander une place ; oser m'offrir deux couronnes par mois ! Allez au diable ! mal appris que vous êtes ! Tous ces mangeurs de polenta se ressemblent ! » Cette dernière phrase est adressée au public. « Sans le sou et mourant de faim, ils viennent s'engraisser

à nos dépens. » La majorité de l'auditoire, qui appartient à l'opposition, accueille par des éclats de rire prolongés cette délicate allusion au mets favori des Piémontais et à leur pauvreté proverbiale.

Plus loin, une nourrice, dont les joues sont garnies d'épais favoris noirs, et qui berce dans ses bras un gros poupon de bois, tourmente un Adonis sur le retour qu'elle a poussé dans un coin. Cette nourrice, à ce que j'entends dire autour de moi, porte la terreur partout où elle va; elle connaît tout le monde et sait tout. En vain le pauvre homme, qui goûte peu la plaisanterie, fait des efforts désespérés pour s'échapper; son impitoyable persécutrice le suit partout et veut absolument savoir où il a acheté sa perruque blonde. Le vieux lovelace finit par se fâcher, ce qui est contre toutes les règles, et redouble l'hilarité du public; mais minuit sonne; il est temps d'aller rejoindre César.

Il n'est pas encore arrivé au rendez-vous. Je m'assieds donc et je regarde la foule bigarrée qui se meut devant moi. De temps en temps, un masque crie mon nom ou me montre le doigt d'un air menaçant. Deux dominos, avec des masques noirs, s'arrêtent sur le seuil et regardent autour d'eux, comme s'ils cherchaient quelqu'un. Tout à coup, ils s'élancent de mon côté. Le plus grand des deux m'appelle par mon nom. — Que faites-vous là tout seul?

— Je regarde des fous, comme vous voyez.

— Et vous attendez quelqu'un? ajoute le petit domino, un homme, évidemment, mais accoutré comme une femme.

— Précisément. J'attends quelqu'un.

— Une dame, je gage, continue le petit domino.

— Avec des favoris noirs, est ma réponse.

— Oh! une fort belle dame; je la connais, reprend le grand domino.

— En ce cas, vous êtes plus savant que moi.

— Oui, je sais son nom, et je vous le dirai tout bas. En

parlant ainsi, le grand domino se penche vers moi et laisse tomber ces mots dans mon oreille : « L'heure est venue! »

Je bondis comme si je venais de recevoir une commotion électrique, et me levant aussitôt :

— Enfin venue! Je suis prêt.

— En ce cas, suivez-nous.

Ils traversèrent les salles encombrées, descendirent l'escalier et gagnèrent la rue. Je marchai sur leurs talons. Nous entrâmes dans une obscure allée voisine, où le plus grand des deux dominos me dit : « Je vous en demande bien pardon, mais il est indispensable que je vous bande les yeux. » Sur un signe d'assentiment, on me noua un mouchoir autour de la tête. La nuit était froide, humide et noire; nous étions tous enveloppés dans nos manteaux. D'après l'ordre qu'on m'en donna, je relevai le collet du mien autour de ma figure. Mes compagnons me prirent chacun par un bras, et nous continuâmes d'avancer, gardant un profond silence, tantôt à droite, tantôt à gauche : parfois il me semblait que nous retournions sur nos pas. Deux personnes, autant que j'en pouvais douter par le son des pas, nous suivaient de près. Enfin, nous nous arrêtâmes. Je n'avais point la moindre idée de l'endroit où nous pouvions être. J'entendis une clef tourner dans une serrure; on me fit entrer, monter deux rangs d'escaliers; une porte s'ouvrit, nous tournâmes un corridor : j'avais atteint ma destination.

Alors on me débanda les yeux. Je me trouvai dans une vaste chambre plus richement qu'élégamment meublée. Un grand feu brûlait dans une énorme cheminée; une lampe massive, surmontée d'un globe d'albâtre, répandait une douce et agréable clarté; le plancher était couvert d'un épais tapis rouge; une ample draperie de damas de la même couleur pendait en plis somptueux à l'extrémité de la chambre et cachait sans doute une alcôve. Nous étions cinq personnes en tout, les deux dominos qui m'avaient servi d'escorte, deux autres dominos noirs

comme les premiers, ceux apparemment qui nous avaient suivis, et moi-même. Le grand domino noir, qui paraissait être le chef, et que j'appellerai le président, prit place dans un fauteuil. Les deux derniers venus s'assirent sur des chaises à sa droite et à sa gauche, et le domino qui était affublé en femme, derrière lui. Le président me fit alors signe d'avancer ; j'obéis, de manière à faire face aux quatre dominos et à l'alcôve. Après un court moment de silence, une sorte d'interrogatoire commença. C'était le grand domino qui parlait, et il m'adressait toujours la parole à la seconde personne du singulier.

— Quels étaient mon nom de famille, mon nom de baptême et mon âge ?

Je le lui dis.

— Devinais-je l'objet de ma présence en ce lieu ?

— Je croyais le deviner.

— Persistais-je dans l'intention d'entrer dans la confrérie des bons-cousins ?

— Oui, de tout mon cœur.

— M'étais-je formé une idée bien claire des terribles devoirs que j'allais contracter ? Savais-je qu'aussitôt que j'aurais prêté le serment solennel, mon bras, mes facultés, ma vie, tout mon être ne m'appartiendrait plus, mais à l'association ? Etais-je prêt à mourir mille fois plutôt que de révéler les secrets de cette association ; à obéir en aveugle et à abdiquer toute volonté devant celle de mes supérieurs en grade ?

Naturellement, j'étais prêt à tout ; on m'eût ordonné d'ouvrir la croisée et de me précipiter la tête en bas dans la rue que je n'aurais pas hésité.

— Quels titres avais-je à faire valoir pour entrer dans la société des hommes libres ?

— Je n'en avais d'autre que mon amour pour mon pays, mon inébranlable résolution de contribuer à son affranchissement ou de mourir dans la tentative. Tandis que ces réponses sortaient en bouillonnant du fond de mon

âme, comme la lave d'un volcan, je vis ou je crus voir les rideaux de l'alcôve doucement agités. Etait-ce une illusion ou quelqu'un se trouvait-il caché derrière ces rideaux? mais je ne m'arrêtai pas à une si minime circonstance; que signifiait un petit mystère de plus ou de moins dans un si grand mystère?

L'interrogatoire achevé, le président me fit agenouiller et je répétai la formule du serment qu'il prononça d'une voix haute et distincte, appuyant sur les phrases qui avaient le plus de portée. Cela fait, il ajouta : — Prenez une chaise et asseyez-vous. Vous pouvez le faire, maintenant que vous êtes des nôtres. J'obéis. Un nom d'adoption fut alors choisi pour moi, et on me communiqua quelques mots et quelques signes mystérieux, destinés à me faire reconnaître de mes nouveaux frères, mais avec l'injonction expresse de ne m'en servir qu'en cas d'absolue nécessité.

— Il ne me reste plus, reprit le président, qu'à vous donner quelques explications et quelques conseils. Vous appartenez maintenant au premier degré de l'ordre; c'est une période d'épreuve. Il ne vous confère aucun droit, pas même celui de présentation; vous n'avez que des devoirs, mais ils vous seront faciles. Gardez religieusement votre secret, attendez avec patience dans un esprit de foi et de soumission, et tenez-vous prêt pour le moment de l'action. Au temps marqué vous connaîtrez la vente dont vous devez faire partie et le chef dont vous aurez à recevoir les ordres directs. Dans l'intervalle, s'il y a des communications à vous faire, elle vous seront transmises par le bon-cousin qui vous a présenté et que vous connaissez déjà. L'ordre auquel vous appartenez a partout des yeux et des oreilles, et dès ce moment, en quelque lieu que vous soyez, quoi que vous fassiez, il vous entend, il vous voit. Ne l'oubliez pas et agissez en conséquence. La séance est levée.

En parlant ainsi le président quitta son fauteuil; puis

soulevant la barbe de son masque, il m'embrassa sur les deux joues et sur la bouche. Toutes les personnes présentes en firent autant. J'eus une certaine somme à payer pour venir en aide aux frères pauvres et infirmes. De nouveau on me banda les yeux, et nous nous remîmes en marche. Le chemin me parut plus court qu'en venant, mais tout aussi irrégulier. « Séparons-nous ici, dit la voix du grand domino au moment où nous nous arrêtâmes; poursuivez votre route sans regarder derrière vous. C'est le premier acte d'obéissance qu'on vous demande. » Cela dit, il dénoua le mouchoir qui me couvrait les yeux. Obéissant à son ordre, je marchai sans tourner la tête et j'arrivai sur la place du théâtre de Carlo Felice. La ruelle dont je sortais était cette même allée sombre où deux heures auparavant j'avais rejoint mes mystérieux compagnons et où ils m'avaient momentanément transformé en aveugle. J'aurais fait volontiers une longue promenade; mais comme il pleuvait à verse, je rentrai à la maison et me couchai presque aussitôt.

J'étais trop agité pour dormir. La scène où je venais de figurer avait fait, par sa simplicité même, une grande impression sur moi. D'après ce que j'avais entendu dire, les francs-maçons et les carbonari aimaient à entourer leurs initiations d'une certaine pompe fantasmagorique, destinée à frapper l'esprit du néophyte, et je m'étais attendu à un grand déploiement d'effrayants symboles et de poignards. En cela, je venais d'être fort agréablement désappointé. Tout dans ma réception avait été simple et digne. C'étaient bien là les hommes qu'il me fallait, des hommes allant droit au but, sans faire d'embarras. Le grand domino captivait surtout mon imagination. Qui pouvait-il être? un chef certainement, à en juger par la déférence que les autres lui témoignaient. Il parlait un italien beaucoup plus pur et beaucoup plus harmonieux que celui qui se parle d'ordinaire à Gênes, et en même temps beaucoup moins affecté et moins prétentieux que l'idiome toscan. J'étais

tenté de croire l'inconnu Romain. L'appartement où avait eu lieu ma réception était-il celui qu'il habitait ? En ce cas, ce devait être un homme riche et, qui plus est, appartenant aux premières classes de la société, car le mobilier indiquait des habitudes de luxe et d'aisance même qui ne sont pas celles des moyennes classes à Gênes. Le feu allumé dans la cheminée, par exemple, était une jouissance aristocratique que peu de nos bourgeois se permettent. Quant aux deux dominos, venus les derniers, j'aurais parié que c'étaient César et Fantasio. Leurs tailles étaient précisément les mêmes, et quelque chose d'indescriptible dans leur manière de m'embrasser m'avait pour ainsi dire révélé le fait. Mon initiation ne m'avait rien appris, je l'avoue ; j'en étais juste au même point, mais le reste viendrait en son temps. C'était à moi de mériter la confiance de l'association pour monter en grade et acquérir le moyen d'être utile. Combien je désirais accomplir quelque grand exploit! je n'aurais pu dire lequel. « Ah ! si cette flottante image, qui me hante constamment et vers laquelle mon cœur s'élance, pouvait prendre un corps et m'encourager seulement d'un geste, de quoi ne serais-je pas capable? » Au milieu de ces vagues pensées le sommeil finit par s'emparer de moi et les impressions des dernières heures se reproduisirent dans mes rêves sous les formes les plus fantastiques.

Le matin venu, je m'empressai de me faire reconnaître de César par un signe mystérieux. César se montra très-agréablement surpris ; il en fut de même de Fantasio. Je suivis, du reste, l'exemple de leur réserve et gardai pour moi mes conjectures sur les deux dominos de la veille. Je dis à Fantasio qu'à l'avenir c'était de lui que je devais attendre des ordres : ils ne pourraient venir trop tôt ! Je le remerciai, en même temps, de m'avoir proposé et fait recevoir malgré l'objection d'âge. D'après ce qu'il me donna à entendre, ce n'avait pas été sans difficulté, vu la rigueur des règlements à cet égard.

J'avais donc trouvé le point d'appui demandé par Archimède ; je pouvais remuer le ciel et la terre. Le désir qui m'avait fait subir si longtemps le supplice de Tantale était enfin assouvi. Je comptais parmi les hommes libres ; j'avais des frères dans le monde entier ; — désormais mon existence n'était plus sans but. Combien j'étais fier de moi-même ! Quel regard de pitié profonde je laissais tomber sur le troupeau des profanes ! Je ne rêvais plus que dangers, sacrifices, triomphe et gloire achetés, s'il le fallait, par une noble mort. Que ne rêvais-je pas ?

Mais on ne peut toujours rêver. Je commençai donc une série d'études physiognomoniques dont Lavater lui-même eût pu être jaloux. Partant de la donnée que deux personnes sur dix, de celles que je rencontrais dans la rue, appartenaient à l'association, il me restait à déterminer quels étaient les deux élus; or cela ne se pouvait faire sans un scrupuleux examen des individus. Ce jeune homme aux cheveux blonds en était-il un, ou plutôt ce beau brun là-bas ? Tous ceux qui avaient des traits remarquables ou un air étrange, tous ceux qui portaient les moustaches défendues, ne pouvaient manquer d'être des carbonari. Deux ou trois fois, je hasardai mes signes de reconnaissance sans obtenir de réponse, mais non sans trembler des pieds à la tête, à l'idée de l'injonction que j'avais reçue sur ce point et de l'œil invisible qui surveillait tous mes mouvements. Quant au grand domino, je crus constater dix fois au moins son identité avec autant de personnes différentes. J'employais ainsi les loisirs que me laissait l'association, ma lune de miel, prolongée par elle au delà du terme accoutumé, apparemment pour me faire mieux savourer les douceurs de cette union mystique.

Mon affiliation remontait à deux mois déjà ; mais à cette question, cinquante fois répétée : « Avez-vous des ordres pour moi ? » Fantasio avait toujours répondu par un haussement d'épaules significatif. Je commençai à m'impatienter et à murmurer, non que ma foi en la puissance

du carbonarisme fût le moins du monde ébranlée; mais il me semblait humiliant, vu mon bon vouloir, d'être ainsi laissé de côté. César, mon ancien de quatre mois dans l'ordre, paraissait être dans la même situation. S'il ne me donnait pas explicitement raison, ses gestes expressifs montraient assez qu'il partageait mes impressions, ou peu s'en fallait. Fantasio n'était pas non plus satisfait; mais, par respect pour la discipline, il dissimulait mieux son mécontentement. Un peu de patience, et je verrais bien. « Un des bons-cousins, un voyageur, venait justement d'arriver de Paris, *porteur d'ordres définitifs.* » Ces derniers mots étaient dits d'un ton mystérieux. Très-enchanté, pour ma part, que le bon-cousin eût fait un bon voyage, je n'en aurais pas moins désiré quelque chose de plus substantiel.

Un jour, de grand matin, Fantasio vint me trouver. Son front rayonnait. « Ne vous l'avais-je pas dit, homme de peu de foi? J'ai un ordre pour vous. » A ces mots, je dressai les oreilles, comme un bon cheval de bataille au son de la trompette après un long repos. — Enfin donc! m'écriai-je en tirant de ma poitrine un long soupir de satisfaction; et quelle est la nouvelle? — La nouvelle est que vous devez vous trouver ce soir, à minuit sonnant, sur le pont de Carignano. Nous y sommes tous convoqués. — Dieu soit loué! Est-ce bien vrai? m'écriai-je; et quel est le but de la réunion! — Je ne puis vous le dire, répliqua Fantasio; tout ce que je sais, c'est que nous devons être armés; tel est l'ordre. Armés! c'était plus qu'il n'en fallait pour enflammer mon imagination. — Armés, dites-vous? Cela a tout l'air d'un soulèvement; n'est-ce pas votre avis, Fantasio. — Assurément, ou rien n'en a l'air, fut la réponse. En tous les cas, nous verrons. Venez me prendre chez moi avec César vers dix heures et demie. A ce soir donc!

Sans nul doute, le moment décisif est enfin arrivé. C'est aussi celui de l'action; car, à quoi serviraient les armes? Tout mon enthousiasme se rallume. Combien je me reproche à moi-même ma déraisonnable défiance! Combien

j'étais absurde et injuste! Tout mon sang ne serait pas trop pour faire amende honorable. Il n'y a pas un moment à perdre; hâtons-nous!

César et moi, nous fouillons toute la maison. De vieilles armes, depuis longtemps oubliées, sont l'objet de notre inspection rigoureuse. Notre choix fait, nous allons acheter des munitions. La journée ne finira pas? Enfin, dix heures sonnent. En quelques instants, nous sommes armés comme deux voleurs de grand chemin, chacun une canne à épée, deux pistolets de poche et deux pistolets d'arçon. Ainsi équipés et enveloppés jusqu'au menton dans nos manteaux, nous partons du pas résolu d'hommes bien décidés à vaincre ou à mourir.

Fantasio, de son côté, s'était armé jusqu'aux dents. De l'Acquaverde où il demeurait jusqu'au pont de Carignano, il y a une assez bonne distance; mais elle ne nous parut pas longue, tant nous étions absorbés par la discussion des événements prochains. Notre petit plan de campagne fut bientôt arrêté; nous nous promîmes solennellement, quoi qu'il pût arriver, de ne pas nous séparer dans la lutte. C'était une vrai nuit de conspirateur, — noire comme poix et assez froide pour la saison. En approchant du pont de Carignano, les notes d'un accordéon se firent entendre. Ces modulations mélancoliques me prirent tout à fait à l'improviste et produisirent un singulier et puissant effet sur moi; je frissonnai de la tête aux pieds. Fantasio me pressa le bras. L'accordéon était l'instrument adopté par les bons-cousins pour communiquer à distance. Nous nous dirigeâmes sur le point d'où partaient les sons, et nous échangeâmes quelques mots de reconnaissance avec un homme enveloppé d'un manteau. Il nous invita à le suivre. Nous prîmes à gauche de l'église Santa Maria, et une petite ruelle nous conduisit sur un espace carré, vide et solitaire, où s'élevait autrefois le palais Fieschi. Notre guide nous dit alors de nous arrêter et d'attendre un instant. Ce lieu isolé était bien choisi pour la circon-

stance. — Il paraît que nous sommes les premiers, murmurai-je à l'oreille de Fantasio, car je ne voyais personne. — Regardez à gauche du carré, me repondit Fantasio, et vous verrez que nous ne sommes pas seuls. En effet, en y regardant bien, je crus distinguer, à l'endroit qu'il me désignait, plusieurs formes humaines. — La place est fort petite, lui fis-je encore observer, et si la convocation est générale, je ne sais comment nous y tiendrons tous. Avez-vous quelque idée du nombre des bons-cousins à Gênes? — Des mille et des mille, répondit Fantasio; mais on les aura probablement convoqués sur différents points. Notre guide, un moment évanoui, reparut et nous invita à le suivre plus loin. Un mouvement de concentration vers le côté gauche du carré fut simultanément exécuté par les ombres vivantes qui s'y trouvaient dispersées, et au mot: « Halte! » prononcé par le même guide, tout le monde s'arrêta. Quatre petits groupes distincts, y compris le nôtre, se tenaient à de courtes distantes. Je comptai en tout quinze personnes, sans pouvoir, bien entendu, reconnaître les individus enveloppés dans leurs manteaux et dans l'ombre de la nuit. Il y eut un moment solennel de suspens. Minuit commença à sonner tout près de nous, à l'église de Carignano. Au premier coup, une grande figure, jusqu'alors cachée dans un coin obscur, se dressa comme un spectre qui serait sorti de terre, et prononça d'une voix sépulcrale les paroles suivantes: « Priez pour l'âme de ***, de Cadix, condamné à mort par la haute vente, pour parjure et trahison. Avant que le son du douzième coup de l'horloge ait cessé de tinter, il aura de vivre. » L'horloge sonnait lentement; l'écho du dernier coup vibrait encore, quand la voix ajouta: « Dispersez-vous, » et chaque groupe s'éloigna.

Quel fut, sur le reste des spectateurs, l'effet de cette scène, bien montée certainement, trop bien montée, je n'ai jamais eu l'occasion de le savoir; mais l'arrangement par trop mélodratique de l'ensemble échoua complète-

ment en ce qui nous concernait tous les trois. Peut-être en eût-il été autrement, si nos esprits avaient été moins travaillés d'avance. Le simple instinct nous fit comprendre que cette sanglante histoire n'était, grâce à Dieu, qu'une fiction, et que si notre cousin de Cadix ne rencontrait pas de pire accident en sa vie que l'arrêt proclamé par la voix sépulcrale, il pourrait parvenir à un âge patriarcal. Ainsi, les vives émotions de cette interminable journée, tout ce mystère et cet armement de pied en cap, n'avaient abouti, pour nous, qu'à figurer dans une parodie du plus mauvais goût et à écouter une histoire de spectre, bonne tout au plus à faire peur aux enfants. En vérité, c'était pitoyable.

Fantasio, pour sa part, semblait consterné. On s'était joué de nous, il en convenait ; mais il rejetait tout le blâme sur les grosses perruques de l'association : c'est ainsi qu'il appelait les chefs du carbonarisme, tous hommes d'un certain âge, sans doute, se défiant de la jeunesse et craignant de nous employer dans une affaire sérieuse, mais désireux, en même temps, d'entretenir notre ardeur et de nous donner une haute idée de leur puissance occulte. Il n'en était pas moins sûr et certain, selon lui, que le carbonarisme étendait partout ses racines; on ne pouvait badiner avec lui. « D'ailleurs, nous y sommes, ajoutait Fantasio, et nous devons y rester. Peut-être eût-il mieux valu réaliser mon premier plan ; mais les regrets sont inutiles ; le serment que nous avons prêté interdit aux bons-cousins de s'affilier à toute autre société secrète. Rien ne nous empêche, en revanche, de nous créer une sphère d'action indépendante. Voici donc ce que je propose : que chacun de nous sonde les personnes de sa connaissance qu'il en jugera dignes, et s'assure leur coopération pour le jour de l'action. Point d'affiliation, de serment, de signes mystérieux de reconnaissance, rien de ce qui caractérise en général les sociétés secrètes. La simple promesse verbale de répondre au premier appel doit suf-

fire : c'est ainsi qu'en 1821 chaque carbonaro s'entoura d'un certain nombre d'adhérents volontaires, que ne liait aucun serment et qu'on nommait *Féderati*. Faisons de même. Nous aurons ainsi le double avantage d'employer notre activité et de préparer les éléments du triomphe de la cause commune. Qu'en dites-vous? »

Nous entrâmes de tout cœur, César et moi, dans les vues de Fantasio. Il fut convenu que nous associerions à notre œuvre Alfred et Sforza. (Ce dernier, soit dit en passant, était porté le premier sur la liste de présentation de Fantasio, comme carbonaro.) Nos opérations commenceraient dès le lendemain ; autant valait dire le jour même, car il était trois heures du matin quand, las de causer et d'errer dans les rues, nous quittâmes Fantasio.

Fort heureusement, notre longue promenade nocturne n'avait cette fois donné d'ombrage à personne, pas même aux carabiniers, dont plusieurs couples, rencontrés par nous, nous laissèrent passer sans encombre.

CHAPITRE XXIV

Une lettre enivrante. — La déesse invisible se manifeste. — Le premier rendez-vous.

Le même jour, à l'heure où je rentrais pour dîner, Santina me remit une lettre. Le lecteur n'a pu oublier encore Santina, la fille de la femme de charge du curé de San Secondo, cette singulière jeune fille que nous appelions la bohémienne. A la requête de sa mère, la mienne l'avait prise à notre service. C'était une bizarre et capricieuse créature que Santina. Parfois elle se dérobait à tous les yeux et ne répondait à l'appel de personne; d'autres fois, elle boudait l'un ou l'autre membre de la famille, au point de ne vouloir ni lui parler, ni le regarder pendant des semaines entières; mais elle était si intelligente, si discrète, si dévouée, qu'en dépit de ses caprices, tout le monde l'aimait à la maison.

— De la part de qui? lui demandai-je en prenant la lettre qu'elle me tendait.

— Je ne le sais pas, répondit Santina avec une légère moue; mais l'homme qui l'a apportée a dit que vous le sauriez bien.

C'était une petite lettre lustrée, élégante et parfumée. Le cachet représentait un Cupidon le doigt posé sur ses lèvres avec cette devise : « Discrétion. »

Tandis que j'examinais le cachet, Santina ajouta :

— C'est une lettre de femme.

— Comment le savez-vous?

— J'en suis certaine. Voyez plutôt vous-même.

J'ouvris la lettre et je jetai les yeux sur les premières lignes. Santina avait raison. Je sentis comme une flamme courir de ma tête à mes pieds.

— Ne vous l'ai-je pas dit? reprit Santina en se pinçant la lèvre.

— Allons, ne faites pas la folle, Santina! Et je courus dans ma chambre. La lettre était ainsi conçue :

« Je sais votre secret. Je sais à quelle noble tâche vous vous êtes voué. Des âmes comme la vôtre n'ont pas besoin d'encouragement; mais vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre qu'une amie s'intéresse à vous et vous suit de tous ses vœux. Si cette sympathie est bien accueillie de vous, trouvez-vous demain à l'Acquasola, entre quatre et six heures de l'après-midi, avec un camélia blanc à votre boutonnière. Pas un mot de tout ceci à personne au monde. Vous ne me connaissez pas, mais vous me connaîtrez en temps et lieu propices, si vous êtes discret. En attendant, pensez quelquefois à celle qui pense souvent à vous. »

La première impression que fit sur moi cette lettre fut presque pénible par son intensité même. N'est-il pas singulier que les effets d'une grande joie se rapprochent tant de ceux d'une grande douleur? Mon cœur battait pour ainsi dire des ailes, comme s'il voulait s'envoler de sa

cage vers la belle inconnue. Je me sentais oppressé, suffoqué par mon bonheur; mais cela se passa bien vite et fit place à un courant de sensations délicieuses et sans mélange. O joie des joies! Ravissement sans égal! Mon songe d'amour se trouvait réalisé! Mon idéal avait pris un corps! J'étais aimé! Quel enivrement dans ce seul mot! L'ange de mes visions descendait du septième ciel pour me prendre par la main. Il me semblait entendre un céleste concert dans le sanctuaire de mon cœur. Toutes les fibres de mon être vibraient avec une suave harmonie.

Je couvrais de baisers la bienheureuse lettre, quand un coup frappé à la porte de ma chambre me tira de mon extase. — Qu'est-ce que c'est?

— Le dîner est servi.

O vile prose! Peste soit du dîner! Et qui songe à dîner quand il a dans son cœur tout le miel du mont Hymette? Quand il est rassasié de nectar et d'ambroisie? Pendant ce monologue, je cachai la précieuse lettre sur mon cœur et je descendis. A la porte de la salle à manger, je trouvai Santina debout et fronçant le sourcil. Je connaissais ses allures singulières et n'y pris pas garde. Naturellement, je n'avais pas faim. Impossible de manger! J'aspirais après la fin du dîner pour rester de nouveau seul avec mon secret. Enfin, on se leva de table.

De retour dans ma chambre, je m'y enfermai au verrou. Je tirai de ma poitrine l'épître chérie, je l'étendis devant moi sur la table et je m'assis à côté pour la contempler, pour la couver des yeux, comme si mes yeux pouvaient, par une sorte de conjuration magique, faire apparaître sur le papier le nom, le prénom, l'adresse de la beauté qui l'avait écrite. Les mots restaient immobiles; aucune agitation surnaturelle ne se manifestait parmi les lettres. Las de cette vaine contemplation et sentant le besoin de calmer mon excitation nerveuse, je pris mon chapeau et je sortis. Je marchai droit devant moi, sans but, comme un homme qui rêve, et cependant d'un pas aussi

rapide que si je remplissais une mission de vie ou de mort.

Des figures humaines se mouvaient autour de moi, mais je n'en distinguai aucune. Je finis par m'apercevoir que j'étais dans la campagne et tout seul; prenant alors un sentier détourné, je ralentis ma marche.

On était dans les premiers jours d'avril. La veille encore tout avait l'aspect de l'hiver. Quel merveilleux changement! Quel air pur! — Quelle fraîche verdure! Quel brillant soleil! Salut à toi, féconde nature! Jamais je ne t'ai tant admirée, jamais je n'ai si profondément senti ta puissance! Es-tu réellement plus belle que d'habitude, ou la joie que je porte en mon cœur répand-elle sur tes œuvres ce ravissant coloris? Un sentiment de tendresse ineffable, infinie, inondait tout mon être. Les troupeaux mêmes qui paissaient paisiblement au soleil excitaient en moi une sympathie inaccoutumée. Une vieille femme vint me demander la charité. Son mari, disait-elle, était à l'hôpital; elle me priait de soulager sa misère. Ce dernier mot sonna à mon oreille comme une note fausse dans un concert, et me parut presque un reproche. Se pouvait-il que quelqu'un fût malheureux en un pareil jour? « Voilà, ma bonne femme! » et je lui donnai toute la petite monnaie que j'avais sur moi. Si j'avais été riche, elle aurait eu, au moins, son pain assuré pour le reste de son existence. Oui, je l'aurais fait comme je le pensais et le lui dis. Elle me regarda d'un air moitié reconnaissant, moitié étonné. — La belle journée! n'est-ce pas, ma bonne femme? — Assez beau temps pour commencer les semailles, pourvu que cela dure, répondit-elle en secouant la tête d'un air de doute. Pourvu que cela dure! Et pourquoi cela ne durerait-il pas? Ces vieilles gens doutent de tout!

Mais quelle peut être mon inconnue? Quel est son rang dans le monde? Quel est son caractère de beauté? Car elle est belle incontestablement. Reste à savoir si elle est blonde ou brune, grande ou petite, svelte comme une fée ou majestueuse comme Junon? Telles étaient les questions

que je me posais pour la centième fois à moi-même, et qui, pour la centième fois, restaient sans réponse. L'énigme des énigmes, ce qui n'ouvrait pas même une porte aux conjectures, c'était la manière dont elle avait pu découvrir mon secret; appartenait-elle à l'association? J'avais plus d'une fois entendu dire à Fantasio qu'on admettait aussi des femmes par exception; mais, dans ce cas, aurait-elle résisté à la tentation de me faire savoir, ce qui lui était si aisé par le moindre signe écrit, qu'elle était ma *bonne-cousine*. Cette hypothèse même ne résolvait pas la difficulté, puisque les affiliés ne se connaissaient point les uns les autres. Une idée traversa un instant mon esprit : si ma mystérieuse correspondance n'était autre que le domino aux allures de femme; mais je repoussai avec horreur cette supposition. N'était-ce pas une profanation d'attribuer les grands pieds dudit domino à ma reine des fées, pour qui la pantoufle même de Cendrillon eût été trop grande. D'ailleurs, d'après toutes mes impressions, le petit domino en question devait être un homme. Quel dommage que mon inconnue n'eût pas signé au moins d'un nom de baptême! J'aurais eu quelque chose à adorer d'elle. Singulière destinée que la mienne! Passer ainsi de mystère en mystère! L'un n'était pas plutôt résolu qu'il s'en présentait un autre. Dans tous les cas, le mystère d'aujourd'hui serait dévoilé dans la soirée de demain. Quoiqu'elle fît pour passer inaperçue, je saurais bien la découvrir. J'aurais des yeux de lynx. Quel bonheur de la reconnaître, de lui dire : « Oui, oui, c'est vous; je le sais par les battements de mon cœur! » Quel bonheur de jouir de son trouble et d'entendre pour la première fois le son de sa voix. Je passai dans ces rêveries enivrantes le reste de la journée, une des plus fortunées de ma vie, car il n'est pas de bonheur comparable à celui qu'on goûte en perspective.

Mais il n'existe point ici-bas de félicité sans mélange. En lisant et relisant la lettre, avant de me coucher, une circonstance que j'avais à peine notée ou volontairement

laissée de côté, dans la matinée, commença à m'étonner singulièrement. C'était comme une de ces blessures qui passent inaperçues dans la chaleur de l'action, et dont la douleur se fait sentir dès que le sang est refroidi. Comment fermer plus longtemps les yeux à une faute d'orthographe, une assez grosse faute. Le même mot était écrit deux fois, circonstance aggravante, avec deux *r* au lieu d'une seule. Ces deux *r* troublaient tout mon bonheur. C'était une goutte de vinaigre dans ma coupe enchantée; c'était le pli de la rose dans le lit du Sybarite. Je ne pouvais m'ôter des yeux ces deux malencontreuses lettres; elles semblaient me regarder avec un rire sardonique; elles prenaient les formes les plus fantastiques; elles me poursuivaient en songe et dansaient autour de moi comme deux lutins d'enfer.

Le lendemain, ma première, mon unique pensée, fut naturellement le rendez-vous de l'après-midi. Comme je me sentais un peu craintif à l'idée de me promener tout seul sur l'Acquasola, à la recherche de mon inconnue, je résolus de prendre Alfred avec moi, ce que je savais pouvoir faire sans le mettre immédiatement dans ma confidence. Il m'en coûtait d'avoir un secret pour mes amis de cœur; c'était le premier, mais on m'avait si instamment recommandé la discrétion, que mon honneur était tenu au silence. J'allai donc trouver Alfred, et je me bornai à lui dire que je viendrais le prendre dans l'après-midi pour faire une promenade.

Entre deux amis, dit-on, il y a toujours une victime. Le proverbe peut être vrai, en ce sens que l'un des deux amis se laisse généralement mener par l'autre. A ce point de vue, Alfred était ma victime. Jamais il ne demandait où nous allions, pourquoi nous prenions plutôt un chemin que l'autre, combien de temps durerait la promenade, ni rien de semblable. Il abandonnait tout à mon choix. Trois heures sonnaient à peine, quand je vins le prendre. Ma toilette était simple, mais irréprochable. Mon chapeau, ar-

ticle auquel j'attachais la plus haute importance, m'allait on ne peut mieux et faisait valoir les boucles d'ébène de ma chevelure. Le camélia blanc ornait ma boutonnière.

Alfred était prêt. « Bon dieu, dit-il en me voyant, quelle superbe fleur ! c'est un camélia, n'est-ce pas ?» et nous voilà partis. A quatre heures moins dix minutes, nous arrivâmes sur l'Acquasola. C'était un jour de dimanche, et l'allée à droite, la plus fréquentée, était déjà remplie de monde. Pour la première fois de ma vie, je regardais les dames en face ; mais je n'en étais pas plus avancé.

A mesure que l'après-midi s'écoulait, le nombre des promeneurs augmentait sans cesse. Ma tâche d'inspecteur devenait de plus en plus difficile au milieu de la foule. Mon Dieu ! comme cette blonde en robe bleue m'a regardé ! Je fais volte-face et j'entraîne Alfred avec moi sur ses traces ; mais à peine avons-nous fait cinquante pas, autre alerte ! Quel regard m'a lancé cette brune à la démarche de Junon ! Nouveau volte-face aussi rapide que le premier, et me voilà remorquant Alfred à la poursuite de la beauté aux yeux noirs. Nous la suivons, nous l'atteignons, nous la laissons passer ; ce n'est pas elle ; elle n'a pas même tourné la tête de mon côté. Si nous allions un peu voir ce que l'on fait dans l'allée la moins fréquentée, l'allée à gauche. Maintenant que j'y réfléchis, c'est bien sûr là que se promène mon inconnue. L'amour n'aime pas les foules. Nous voilà donc montant et descendant l'autre allée ; mais en vain j'ouvre mon habit pour mieux étaler la fleur qui brille à ma boutonnière, aucune belle ne daigne faire attention au camélia et à son porteur. — Si nous retournions dans l'allée de droite ; il fait tant de poussière ici. —Comme vous voudrez, répond Alfred, et il me suit avec son angélique résignation. Six heures se passent et pas le moindre indice de la présence de mon inconnue. — Si nous nous asseyions un peu pour regarder les promeneurs. — Asseyons-nous, reprit Alfred. A peine sommes-nous assis que la beauté brune repasse et me regarde de nouveau. Plus de

doute, c'est elle; et nous nous élançons à sa poursuite. Non, non, ce n'est pas elle, ou c'est un Tibère en jupons, tant elle possède l'art de dissimuler. Après avoir manœuvré de la sorte jusqu'à la chute du jour, il faut bien battre en retraite. Plus d'espérance! Je suis né pour subir le supplice de Tantale.

Une semaine, deux semaines, trois semaines s'écoulent, pas de nouvelle! Que peut faire un homme dans une pareille situation, hormis d'écrire des sonnets? Ainsi faisait Pétrarque, et j'en fis autant; mais Pétrarque avait sur moi un grand avantage qui peut expliquer en partie la supériorité de son œuvre. Il connaissait fort bien la couleur des yeux et des cheveux de la beauté qu'il célébrait; il savait le nombre de syllabes dont se composait son nom. Or, j'ignorais totalement ces mêmes particularités. Je griffonnais cependant, je griffonnais, griffonnais, et j'aurais pu continuer de griffonner jusqu'à ce jour, si une nouvelle lettre n'était venu m'arrêter. Cette fois, rendons grâce à mon étoile, il n'y a plus de faute d'orthographe. Il est vrai que la lettre est très-courte.

« Le camélia blanc a fait beaucoup de plaisir; on vous en remercie. Si vous allez demain matin à neuf heures à l'église des Capucines, vous trouverez au bout de l'avant-dernier banc un souvenir de votre amie inconnue. Adieu. »

Ces trois nuits me coûtèrent une nuit de sommeil. Je courus le lendemain matin à l'église, et je trouvai à l'endroit désigné un magnifique bouquet de camélias blancs et rouges, ce qui formait les trois couleurs italiennes : blanc, rouge et vert. Saisir le bouquet, courir à la maison, tomber en adoration devant ce gage d'amour, cet emblème de liberté, fut pour moi l'affaire d'un instant. Je n'entrerai pas dans le détail des folies que me fit faire ce bouquet. Ceux de mes lecteurs qui sont amoureux, — et je souhaite pour eux que ce soit le plus grand nombre, — trouveront tout cela charmant; mais tout cela paraîtra fort insipide à ceux qui ne le sont pas. Il suffit de dire que

mon cœur se nourrit comme une abeille des fleurs de ce bouquet pendant des semaines, et lorsque enfin le cœur commençait à désirer autre chose, ma mystérieuse correspondante lui ménagea une nouvelle surprise. Ce fut une magnifique bourse, encore aux trois couleurs italiennes, avec mes initiales en cheveux, ses propres cheveux, à n'en pas douter, noirs comme du jais. Et comment aurait-ce été une autre couleur? O divination de l'amour! c'est avec de pareils cheveux que je l'avais rêvée!

On s'imaginera peut-être que l'amour me faisait négliger la politique. Loin de là. Je me dois cette justice de dire que si mon aventure amoureuse avait excité les élans romanesques de mon imagination, elle avait aussi élevé ce que j'oserai appeler les facultés généreuses de mon âme. Je regardais comme un devoir sacré envers celle qui avait daigné jeter les yeux sur moi, de me rendre autant que possible digne de son choix; et, faute d'exploits plus brillants à accomplir, je poursuivais avec ardeur la tâche fort humble, certainement, mais utile et non sans danger, que, de concert avec Fantasio et César, j'avais entreprise deux mois environ auparavant. Non-seulement j'avais réussi à grouper autour de moi un certain nombre de volontaires, mais j'avais encore trouvé un auxiliaire aussi inattendu que précieux en la personne du jeune prince d'Urbino.

Je l'avais complétement perdu de vue depuis notre sortie du collége, lorsqu'un jour, cinq ou six semaines environ avant l'époque où mon récit est arrivé, le hasard me fit rencontrer dans la rue mon bouillant collègue du consulat. Nous nous abordâmes aussitôt comme de vrais amis, et c'était plaisir de voir les joues rosées, le visage ouvert de mon camarade s'animer encore au souvenir de nos prouesses juvéniles. Au physique, il n'avait guère changé, — peut-être était-il devenu un peu plus robuste, — le moral était toujours le même. Le prince d'Urbino, ou plutôt Giuseppe tout court, car c'est ainsi qu'il voulait

être appelé, était toujours aussi exempt de morgue aristocratique que lorsqu'il faisait la motion d'abolir tous les titres, et aussi zélé sectateur de la liberté, aussi ardent ennemi de la tyrannie, que lorsqu'il condamnait à l'ostracisme la moitié de la seconde division. Depuis le départ du collége, il avait passé tout son temps à Naples, où, pour employer ses propres expressions, « les choses étaient dans un diable d'état, et l'armée, les prêtres et les espions de police faisaient tout ce qu'ils voulaient. » Il se trouvait maintenant presque fixé à Gênes, où sa famille l'avait envoyé pour suivre un procès entamé depuis vingt ans et qui promettait de durer un demi-siècle encore.

Je le présentai à Fantasio et à César. Il connaissait depuis longtemps Alfred et Sforza, et bientôt il devint un associé actif de notre œuvre secrète; je veux parler du plan de fédération, car nous lui laissâmes complétement ignorer notre affiliation au carbonarisme. Notre confiance en lui était sans limites; mais le secret de l'association ne nous appartenait pas : nous nous faisions une règle de le garder rigoureusement. Une fois seulement nous en avions dévié en faveur d'Alfred et de Sforza, à qui il en avait été dit assez pour leur faire deviner le reste; mais Alfred était le candidat de mon choix, que je voulais mettre en avant dès que j'aurais le droit de présentation. Sforza, comme je l'ai dit, était patronné par Fantasio, et cela faisait une différence.

L'amour et la politique avaient sérieusement empiété sur mes études. Durant le dernier semestre je n'avais pas ouvert un livre de droit, et depuis deux mois j'avais si rarement assisté aux cours, que je commençais à douter grandement de la possibilité d'obtenir l'indispensable signature de deux au moins des professeurs. Grâce pourtant à une méthode à moi, que je ferai connaître pour l'instruction du lecteur, je parvins à surmonter la difficulté. Une semaine environ avant la fin du trimestre, je devins très-assidu aux leçons et je choisissais toujours une

place en vue, la plus rapprochée possible de la chaire du professeur. Dès que la dictée était finie et que le développement oral commençait, j'écoutais avec une attention aussi intense que s'il y allait de ma vie de ne pas perdre un mot, et de temps en temps je me livrais à la plus expressive pantomime d'une admiration contenue. La chair, hélas! est si faible, qu'aucun professeur, aucun, n'était à l'épreuve de cette flatterie muette. Je recommande mon infaillible recette à tous les étudiants qui veulent se rendre leurs professeurs propices.

Dans la matinée du 5 juin, — de pareilles dates ne s'oublient pas aisément, — je reçus de ma correspondante anonyme une autre lettre aussi bien pliée, aussi parfumée, aussi élégante sous tous les rapports que les deux premières : le cachet seul différait. Il représentait cette fois une colombe avec un rameau dans son bec et cette devise : « J'apporte de bonnes nouvelles. » La nouvelle était bonne, en vérité.

« Votre amie inconnue sera ce soir à l'Acquasola, dans le bosquet situé au midi de la fontaine. Vous la reconnaîtrez au bouquet de roses qu'elle tiendra à la main. Si vous désirez la voir, soyez là à huit heures et demie, pas une minute plus tôt ni plus tard. Adieu jusqu'alors. »

On conçoit l'agitation où me jeta cette lettre. J'allais enfin la connaître. Comment me présenterais-je à elle? que lui dirais-je? si elle allait me trouver gauche!

Midi n'était pas encore sonné. Il me restait plus de neuf heures à passer sur le gril. Pour tuer le temps, j'allai reconnaître les lieux, que je connaissais parfaitement, et faire en quelque sorte la répétition des émotions complexes de ce bienheureux rendez-vous. Voyons! par quel côté entrerai-je dans le bosquet? Si je prends l'une ou l'autre des deux grandes allées, j'aurai à marcher une distance considérable sous son regard, et l'idée seule qu'elle me regarde me fera perdre toute contenance, rien que d'y penser Ne songeons donc pas aux grandes allées; mais il y a une

autre entrée par ce sentier qui serpente ; le tout est d'arriver au sentier sans être aperçu. Oui, je puis arranger cela si je fais le tour par la chaussée des voitures. C'est un long circuit ; mais qu'importe ! La chaussée est au-dessous du niveau de la promenade, et la haie qui borde celle-ci m'abritera contre sa vue. C'est cela. J'arriverai ainsi presque à l'improviste. Maintenant, que lui dirai-je d'abord ? Je tremble d'avoir l'air bête comme une oie. Si je savais seulement son nom ! Ce nom me mettrait l'esprit à l'aise. Que mon cœur est donc faible ! me voilà plus timide qu'une jeune fille. L'idée de rencontrer son regard me fait trembler. Si c'était à la brune, j'aurais plus de courage. Après tout, à huit heures et demie, le jour commence à baisser ; le bosquet est épais, il y fera plus sombre qu'ailleurs. Un saule pleureur forme une sorte de dais au-dessus du banc où elle sera assise. Bénie soit la main qui l'a planté ! Ces réflexions me rassurèrent un peu ; les ombres du soir cacheraient mon embarras.

C'était par une de ces intolérables journées de chaleur, — trente degrés Réaumur, — qui font noter par les touristes, sur leurs tablettes, que les Italiens passent leur vie à dormir à l'ombre. De grâce, monsieur le touriste, entrez donc dans un four chauffé de la sorte et travaillez là fort et ferme. Le soleil dardait tous ses feux et semblait vouloir se fixer avec le genre humain par la combustion de notre boule ronde. Au moment où je terminai mon examen des lieux, j'étais comme un fer rouge et sifflant plongé dans l'eau. J'aurais bien voulu aller passer une heure ou deux avec Fantasio, mais toute tentative de promenade eût dépassé les forces humaines. Je regagnai donc le logis. Comme les heures traînaient ! J'essayai de lire, — impossible ! J'essayai de dormir, impossible encore... j'étais trop tourmenté par la chaleur et mon inquiétude d'esprit. On parle de généraux qui dorment paisiblement la veille d'une bataille ; je comprends cela. Mais dormir quelques heures avant un premier rendez-vous !... Mon unique res-

source fut de maudire la lenteur du temps ; mais la soirée n'en arriva pas plus vite.

A huit heures, j'étais sur l'Acquasola. De crainte de fâcheuse rencontre, je me glissai dans le coin le plus reculé possible du lieu de réunion et je regardai la Méditerranée sans la voir. La beauté de la soirée, les splendides teintes du soleil couchant étaient également perdues pour moi. Des images confuses se succédaient dans mon esprit comme les vagues d'une mer agitée. Une seule idée distincte flottait à la surface : « Dans une demi-heure ! » J'étais dans un état d'agitation spasmodique. La cloche d'une église voisine sonna le quart après huit heures. Je tressaillis. « Quoi, déjà ! » Il me semblait maintenant que le temps marchait trop vite. Jamais je ne pourrais reprendre mon assiette ordinaire. Je me levai par un effort surhumain et je me remis en marche. J'avais à faire un circuit pour gagner le sentier serpentant dont j'ai fait mention. En vérité, je ne sais comment j'y parvins. Un pas encore et j'allais être en vue du bosquet. Je me sentais prêt à m'évanouir. J'espérais, oui, j'espérais sincèrement qu'elle n'était pas venue ; qu'une raison ou l'autre, peut-être une indisposition, l'avait empêchée de venir. La demi-heure sonna. Une secrète puissance, un ressort indépendant de ma volonté, me poussa en avant. J'aperçus distinctement deux personnes vêtues de blanc. Ma vue se troubla, mais je vis encore dans un brouillard une main doucement étendue vers moi et je m'élançai pour la saisir.

Qui parla le premier ? que fut-il dit ? comment me trouvai-je assis près d'elle ? De tout cela je n'ai pas le moindre souvenir. Je rêvais les yeux ouverts. Très-probablement je ne dis rien du tout ; j'étais si ému ! L'entrevue fut très-courte et très-laconique de part et d'autre ; si je répétais le peu dont je me souviens, ce peu n'aurait sans doute aucun sens, faute de pouvoir aussi rappeler ce qui lui en donnait un si profond pour nous : le regard, l'accent, le silence même. Aucune langue écrite n'a de signes pour

pareilles choses. Je n'essaierai pas l'impossible. Qu'était-elle? quelle était sa famille, son rang dans le monde? comment avait-elle découvert mon secret? Je n'avais rien appris de tout cela, ni songé même à lui rien demander. Tout ce que je savais c'est qu'elle était d'une beauté rare, — qu'elle se nommait Lilla, — joli nom, n'est-ce pas? — et qu'entre quatre et cinq heures de l'après-midi elle se promènerait tous les jours avec son frère sur les bastions de Santa-Chiara, et que tous les jours aussi je devrais me trouver là si je voulais la voir. Assurément j'y serai, dussé-je m'y traîner sur les genoux et baiser dans la poussière l'empreinte de ses pieds. Voilà tout ce que je savais. C'était bien peu de chose et pourtant je ne désirais pas en savoir davantage. Je me sentais si heureux!

Depuis des heures elle était partie et j'étais encore là, assis sur le même banc, à la place qu'avait occupée sa gracieuse personne. Je sentais encore la douce pression de sa main dans la mienne, sa voix mélodieuse n'avait pas cessé de résonner à mon oreille; mais toute trace d'agitation avait disparu en moi; les battements de mon cœur étaient aussi calmes, aussi réguliers que ceux d'un enfant. Une béatitude ineffable pénétrait tout mon être. Les étoiles scintillaient, les rossignols chantaient, des milliers de lucioles luisaient dans l'air, qui semblait imprégné d'amour. C'était comme un songe féerique. Je restai là longtemps, très-longtemps, respirant le bonheur par tous les pores, et couvrant de baisers le bouquet de roses qu'elle m'avait laissé.

A mon retour à la maison, ma mère fut frappée de mon air radieux : — Comme vous êtes beau, ce soir, Lorenzo! me dit-elle en passant sa main dans mes cheveux; jamais je ne vous ai vu si bien.

— Je suis heureux, ma mère! lui répondis-je, et je l'embrassai en rougissant.

— Dieu vous protége, mon cher fils!

Je me couchai en répétant tout haut ces incomparables

vers de Pétrarque... *Chiare fresche dolci acque*... en substituant le nom de Lilla à celui de Laure, et je dormis toute la nuit sans me réveiller.

CHAPITRE XXV

Nouvelle énigme. — Importantes découvertes. — 1830. — Deux Docteurs de plus. — Sombre nuage entre mon soleil et moi.

Le lendemain, repassant dans mon esprit les moindres circonstances de l'entretien de la veille, la première impression que m'avait faite la voix de Lilla me revint plus forte encore. Cette intonation qui vibrait toujours dans mon oreille, ce riche et mélodieux italien, d'un charme si doux lorsqu'il tombait de ses lèvres, me rappelait une voix, un accent particulier que j'avais déjà entendu; où, quand et comment? c'était là le problème. En vain je creusai ma mémoire, en vain je torturai mon cerveau, je ne retrouvai pas la moindre donnée. Ma curiosité, cependant, était excitée au plus haut point, et je me promis de saisir la première occasion pour en parler à Lilla, qui pourrait peut-être jeter quelque jour sur ce mystère.

L'occasion attendue ne s'offrit pas de longtemps. Je reçus de nouvelles lettres d'elle; mais pas un mot de rendez-vous. Il m'était impossible d'en solliciter un, car je ne connaissais ni son nom, ni son adresse, et je les aurais connus que je ne me serais pas hasardé à lui écrire sans sa permission. Je la voyais tous les jours, il est vrai, sur les remparts de Santa Chiara, devenus mon immanquable promenade quotidienne; mais elle était toujours accompagnée d'un grand jeune homme brun, son frère sans doute, et naturellement nous ne pouvions échanger qu'un regard dérobé, un sourire furtif. Cependant j'étais heureux.

La voir, l'admirer, l'adorer en silence, suivre la trace de ses pas divins, c'était plus qu'il n'en fallait pour ma félicité. Comme elle était belle avec sa longue chevelure

dont les boucles retombaient sur son cou, avec sa svelte et élégante taille, sa démarche à la fois si résolue et si enfantine ! Un jour, deux voitures s'étant accrochées, il en résulta un embarras sur la route, et je passai assez près de Lilla pour entendre et sentir le frôlement de sa robe de soie contre mon habit. Une autre fois, que je la suivais à une distance respectueuse, elle laissa tomber une rose. De combien de baisers je couvris cette fleur ! avec quelle tendresse je prolongeai son existence, et lorsqu'elle fut tout à fait fanée, avec quel soin pieux je recueillis et gardai ses feuilles mortes ! Heureux âge où il suffit d'un regard, du frôlement d'une robe, d'une fleur, d'un rien, pour inonder l'âme de torrents de joie !

Enfin Lilla m'écrivit un soir qu'elle irait le lendemain, à huit heures, choisir quelques plantes dans la pépinière d'un jardinier dont elle me disait le nom, près de la Porta-Romana. Si je voulais la voir, je n'avais qu'à m'y rendre de mon côté sous prétexte d'acheter des fleurs. Huit heures n'étaient pas sonnées le lendemain, que déjà, en conversation réglée avec le vieux jardinier, je lui faisais force compliments sur sa belle collection de plantes et sur l'admirable soin qu'il prenait de son jardin. Lilla ne tarda pas à paraître, accompagnée de sa femme de chambre : jamais elle ne sortait seule. Pour faire un bon choix, il fallait examiner en détail la riche collection offerte à nos yeux, et comme le jardin était très-grand, cette revue devait prendre un certain temps ; nous priâmes donc le jardinier de ne pas se donner la peine de nous accompagner et de continuer ses travaux. La femme de chambre nous suivait à une certaine distance. Dès que nous fûmes seuls, je me hâtai d'aborder le point qui m'avait tant intrigué. — Je ne sais, lui dis-je, comment il se fait que le son de votre voix, lorsque je l'ai entendu pour la première fois, a résonné à mon oreille comme le son d'une voix déjà connue. Pourriez-vous m'expliquer ce phénomène ?

— Rien de plus facile, me répondit Lilla en souriant,

et quand je vous aurai raconté la manière dont je suis arrivée à vous connaître et à découvrir votre secret, le mystère qui vous étonne s'expliquera tout seul. Faisons semblant d'examiner ce joli rosier et écoutez-moi.

« Il ne me reste qu'un seul proche parent, mon frère, le jeune homme avec lequel vous m'avez vue si souvent. Mon frère et moi, nous nous aimons tendrement et nous habitons ensemble. Un jour, à la fin du dernier carnaval, — c'était le mardi gras, — Alberto, qui songe toujours à me procurer des distractions, vint me dire qu'il avait arrangé une partie pour moi. Il s'agissait d'aller le soir à l'Opéra avec une de ses cousines et son mari. Après l'opéra, nous devions tous les trois mettre des costumes de fantaisie et passer une partie de la nuit au Veglione. Alberto, qui avait un engagement ailleurs, ne pouvait nous accompagner, mais il promit de venir nous rejoindre daus le courant de la nuit.

« Ce soir-là, le théâtre était éclairé *a giorno*, la salle comble et la chaleur étouffante. Vers la fin de l'opéra, je fus prise d'un si violent mal de tête que je dus renoncer, bien à contre-cœur, à la seconde moitié du programme et prier mon cousin de me ramener à la maison vers minuit. L'appartement de mon frère et le mien se font face sur le même palier. Au moment d'entrer chez moi, l'idée me vint de voir si, par hasard, Alberto n'était pas rentré. La porte était ouverte. Voyant la lampe allumée et un grand feu dans la cheminée, j'en conclus qu'il ne tarderait pas, et je résolus de l'attendre pour lui dire ce qui m'avait fait revenir moi-même. Je m'assis donc dans un fauteuil auprès du feu et bientôt je m'assoupis.

« J'ignore le temps qui s'était écoulé, lorsqu'un bruit de pas me réveilla en sursaut. Plusieurs personnes approchaient précipitamment. La peur me prit ; je me cachai machinalement derrière le rideau de l'alcôve. De là, j'assistai à la scène que vous savez, avec une émotion que vous pourrez vous peindre. » La modestie m'oblige à sup-

primer, dans le récit de Lilla, la partie relative à l'impression que produisirent sur elle mon extérieur et ma conduite pendant l'initiation.

« Il y eut un moment, poursuivit-elle, où vos yeux se fixèrent sur l'alcôve, et où je tremblai d'être découverte. Je comprenais parfaitement l'importance du secret dont j'étais, sans le vouloir, devenue dépositaire, et malgré la tendre affection d'Alberto pour moi, je redoutais le moment où il apprendrait que je savais des choses que je ne devais pas savoir. Fort heureusement, mon frère sortit de nouveau, et je me hâtai de gagner ma chambre. C'est Alberto qui a toujours porté la parole ce soir-là. Sa voix ressemble beaucoup à la mienne, et cela vous explique le phénomène dont vous parliez tout à l'heure.»

Le temps de Lilla était limité, il fallut nous séparer; mais le jardin était trop beau, le lieu de réunion trop commode pour ne pas y revenir, d'abord une fois par semaine, puis deux, puis... peu importe le nombre au lecteur. Le fait est que le vieux jardinier put se féliciter d'avoir en nous deux fréquents visiteurs, et que nous nous promenions dans son jardin aussi librement que s'il nous avait appartenu. Lilla aimait beaucoup à causer, et, d'une découverte à l'autre, je fus bientôt instruit de tout ce que je désirais savoir.

Son père, qu'elle avait perdu, appartenait à l'une des plus illustres familles de l'aristocratie génoise. Devenu, très-jeune encore, amoureux d'une actrice, il l'avait épousée. Ce mariage, naturellement regardé comme une mésalliance, lui aliéna la majeure partie de la classe privilégiée au milieu de laquelle il avait été habitué de vivre. Il aurait dû s'en consoler par le bonheur dont une femme aimante remplissait son existence; mais il n'était pas à l'épreuve des humiliations systématiquement infligées à celle qu'il adorait. Il quitta Gênes par dégoût, et se retira à Rome où il possédait de vastes propriétés, et où il devint père de deux enfants, nés à l'intervalle de six années, Al-

berto et Lilla. La naissance de Lilla coûta la vie à sa mère. Il reporta alors sur son fils, et surtout sur sa fille, toute la tendresse qu'il avait eue pour la morte. Les deux enfants furent élevés dans tout le bien-être et le luxe que permet une fortune princière. Lilla, d'un naturel impressionnable et volontaire, devint une enfant gâtée. On allait au-devant de tous ses désirs, de tous ses caprices. Jamais elle ne rencontrait la plus légère contradiction. Une larme, un froncement de sourcil du petit despote mettaient toute la famille en émoi. Telle était l'école où elle avait grandi, et à dix-sept ans elle était aussi remarquable par sa beauté que par son caractère impérieux et fantasque.

A cette époque, le jeune marquis d'Anfo la vit et conçut, ou, selon l'expression de beaucoup de gens, affecta pour elle une violente passion. Après quelques mois d'attentions assidues, il demanda la main de la riche héritière. Le marquis était un parti très-convenable pour le rang, car il appartenait à une illustre famille alliée à la maison du cardinal secrétaire d'État qui, selon toute apparence, deviendrait un jour pape; mais il était connu par ses extravagances et pour avoir, à vingt-trois ans, dissipé une fortune considérable. Le père de Lilla le savait, et sa première impulsion fut de refuser une alliance si pleine de danger pour l'avenir de sa fille chérie. Cependant le marquis était beau, ses équipages éclipsaient ceux de la ville; il montait à cheval dans la perfection, et Lilla déclara que si on le lui refusait pour mari, elle s'ensevelirait dans un cloître. Le pauvre père se hâta de consentir au mariage. Trois mois plus tard, le mari se cassait le cou en tombant de cheval à une grande chasse dans la Campagne de Rome, et Lilla restait veuve à dix-sept ans à peine. L'année suivante, son père jeune encore, mais miné par le chagrin, atteint en outre d'un cancer à l'estomac, affection héréditaire dans sa famille, mourut subitement. Dès lors le séjour de Rome devint insupportable aux deux orphelins; ils résolurent d'aller se fixer à Gênes, où leur pré-

sence était d'ailleurs requise par des affaires qui se rattachaient à la succession paternelle.

Ces révélations, assez peu encourageantes pour mon amour, me firent faire de sérieuses réflexions. Malgré l'élasticité des espérances de la jeunesse et son habituelle confiance, je sentais bien qu'il existait un abîme entre l'opulente marquise d'Anfo et le fils d'un obscur jurisconsulte, fort loin d'être riche. En supposant, chose assez peu vraisemblable, qu'il fût possible de surmonter l'opposition du frère de Lilla et de ses parents (il y en avait une kyrielle du côté paternel) à un mariage si au-dessous d'elle, devais-je assez compter sur les sentiments de Lilla elle-même pour être certain qu'elle ne se repentirait jamais de notre union? Ce que j'avais pu deviner de son caractère, depuis deux mois environ que duraient nos rapports, n'était pas de nature à me rassurer. De pareilles considérations sembleront bien prudentes pour un jeune homme de vingt-deux ans fortement épris, mais c'était un trait distinctif de ma nature depuis ma première jeunesse. Jamais l'enthousiasme n'excluait chez moi la réflexion. Il y avait au fond de mon caractère, à sa base pour ainsi dire, une défiance de moi-même et des autres, qu'une excitation momentanée pouvait réduire au silence, mais non annihiler. J'étais plutôt disposé à m'exagérer les difficultés des choses qu'à me les dissimuler.

Telle était ma situation d'esprit, lorsque éclata en France la révolution de juillet 1830. La commotion se fit, comme on sait, ressentir dans toute l'Europe. Le tressaillement de joie avec lequel tous les opprimés saluèrent les trois jours est encore dans toutes les mémoires. Nulle part les esprits ne furent plus surexcités, les espérances plus ardentes qu'en Italie et surtout en Piémont. Pour nous, jeunes gens qui nous occupions de politique, la révolution de Paris produisit l'effet d'un breuvage enivrant ; nous nous attendions tous les jours d'être appelés aux armes. Fantasio nous assura que les carbonari étaient enfin sortis de leur

sommeil et que la société poursuivait son œuvre avec la plus grande activité. A l'appui de ce qu'il me disait, il était chargé de m'élever au second degré d'initiation, ce qu'il fit de la manière la plus simple, en me communiquant certains signes et certains mots de reconnaissance et de ralliement. Ce second degré ne me conférait, du reste, d'autre droit que celui de présentation. J'en profitai aussitôt pour proposer la candidature d'Alfred.

Ces grands événements politiques et l'excitation qui les suivit me tirèrent de l'état d'abattement où je me trouvais jeté par ce que j'avais appris concernant Lilla et son rang dans le monde. L'approche de mon dernier et décisif examen, qui devait avoir lieu dans un mois, devint pour moi une autre diversion salutaire. Il fallut travailler pour réparer le temps. Mon frère César était absolument dans le même cas. Mes matinées étaient occupées par les cours de l'Université, une partie de mes après-midi par l'indispensable promenade sur les bastions de Santa-Chiara. Il ne me restait que la nuit pour la calme étude; souvent je veillais jusqu'à deux et trois heures du matin. Le ciel sait combien de fois l'image de Lilla se plaça entre mes livres et moi, et les prodigieux efforts que je faisais pour l'écarter. Tout alla pourtant au gré de mes désirs, et finalement un jour d'août, dans la grande salle de l'Université, en présence d'un nombreux auditoire, après avoir échangé beaucoup de mauvais latin avec mes examinateurs, dûment investi de la robe et du bonnet, et j'obtins le grade de docteur en droit, *docteur in utroque jure*. Mon père et mon oncle Jean assistaient naturellement à la cérémonie. J'ignore si le premier fut ou ne fut pas satisfait de moi; mais, dès le lendemain, il m'installa dans une petite chambre près de sa propre étude, chambre où je recevrais à l'avenir mes clients, s'il s'en présentait. L'oncle Jean fut plus démonstratif. Après m'avoir embrassé à plusieurs reprises, il glissa dans ma main un gage palpable de sa satisfaction, sous la forme d'un petit rouleau de pièces d'or.

Une semaine plus tard, César passa son examen d'une façon brillante, et le droit de vie et de mort sur ses futurs malades lui fut conféré avec le titre de docteur en médecine.

Depuis plus d'un mois ma mère, avec mon plus jeune frère, s'était installé dans la paisible et riante vallée de San Secondo, dont l'air avait été si favorable à sa santé l'été précédent. César la rejoignit aussitôt après son examen. Fantasio occupait de nouveau son casino blanc aux contrevents verts. Pour moi, j'étais retenu en ville par la plus désagréable circonstance. Pendant la dernière quinzaine, j'avais été atteint d'une sorte d'érisypèle. D'abord c'était peu de chose, et je n'y pris pas garde; mais l'éruption, au lieu de céder, s'accrut, et, s'attaquant surtout à la tête et au visage, me couvrit d'un masque analogue à celui de la petite vérole. On conçoit ma répugnance à me présenter devant Lilla avec les traces d'un pareil masque, même lorsque je fus guéri complétement. Quelques jours avant mon examen, j'avais discontinué mes promenades sur les remparts de Santa-Chiara, non sans en avoir préalablement donné avis à Lilla, qui m'avait alors autorisé à lui écrire en cas d'urgence. J'attribuais mon absence à une légère indisposition, sans en dire davantage.

Depuis je m'étais décidé à consulter un médecin, qui, trouvant la maladie sans importance, s'était borné à me prescrire les bains de mer. Je devais les prendre deux fois par jour, matin et soir, et c'était pour obéir à cette ordonnance que je restais en ville. Cependant le temps s'écoulait, et Lilla devenait de plus en plus inquiète. Je dus lui écrire pour la rassurer, et je crus ne pouvoir mieux faire que de lui dire ce qui en était. La réponse ne se fit pas attendre. Elle était, disait-elle, affligée, mortifiée, indignée de mon manque de confiance en elle. Pouvais-je donc croire son affection pour moi susceptible d'être influencée par un pareil accident? C'était bien mal la connaître et lui rendre bien peu justice. Si je voulais expier

ma faute et obtenir mon pardon, j'irais le lendemain matin même, à neuf heures, la retrouver dans le jardin.

J'eus la faiblesse de céder. Lilla, choquée à ma vue, ne put dissimuler sa première impression. Je m'en aperçus et me sentis piqué. Notre entrevue fut froide et courte. Tous les deux nous étions mal à l'aise, et quand nous nous quittâmes, il y avait un nuage entre nous. Ce n'était pas sa faute, mais la mienne. Les hommes devraient respecter avec bien plus de soin ce sentiment de l'élégance et de la beauté qui semble inné chez les femmes, et qui n'est jamais blessé impunément. J'avais encore le visage rouge et enflé; une grande partie de ma chevelure, mon unique beauté, était tombée sous les ciseaux par ordre du docteur. Franchement, j'étais assez laid pour faire peur à un quadrupède. Comment Lilla ne s'en serait-elle pas aperçue?

Une semaine de bains de mer me guérit tout à fait; l'enflure et l'irruption disparurent. Il ne me restait plus que quelques taches rouges, lentes à s'effacer. Je me préparai donc à rejoindre ma mère à San Secondo, non sans informer Lilla de mes mouvements et lui dire adieu. Elle était aussi sur le point d'aller passer quelques jours à une maison de campagne qu'elle possédait près de Savone. Elle m'écrivit pour me le dire, en ajoutant qu'elle regrettait bien de partir sans me voir. Cela n'était pas vrai; du moins, je ne devais pas le croire, car si elle éprouvait ce désir, rien ne l'empêchait de m'indiquer le jour et l'heure d'une entrevue dans le jardin, comme elle l'avait fait déjà. Sous cette impression et dans un moment de pique bien puérile, il faut l'avouer, je lui écrivis qu'il valait mieux ne pas nous voir pour le moment, car je craignais de choquer une seconde fois sa vue (la phrase était soulignée), et je partis pour San Secondo.

D'autres nuages avaient obscurci déjà notre ciel, mais celui-là était le plus sombre. Plus d'une fois Lilla, volontaire, impérieuse et même violente, m'avait fortement

blessé. Dès que la moindre chose la contrariait, ou qu'elle n'était pas en bonne veine, sa mauvaise humeur s'épanchait sur moi; et si je me montrais sensible à cette injustice, elle prenait aussitôt l'air le plus plaisant d'innocence méconnue. Un jour, entre autres, où j'étais allé à sa rencontre dans le jardin, je la trouvai dans une véritable fureur. J'étais d'une demi-heure en retard, disait elle; or, par le fait, j'étais arrivé quelques minutes trop tôt : ainsi l'attestaient ma montre et l'horloge d'une église voisine. Cela ne faisait pas son compte; la montre et l'horloge avaient tort, et en frappant la terre de son petit pied, elle déclarait qu'elle ne reviendrait plus. Ces reproches si peu fondés me piquaient au vif. « Signora marchesa, lui dis-je froidement (son libéralisme exalté lui faisait haïr les titres, elle ne pouvait supporter d'être appelée marquise), signora marchesa, faites ce qu'il vous plaira; » et je m'en allai. Il est juste de dire qu'elle était toujours la première à revenir, après ces petites bourrasques, à déployer le drapeau parlementaire et à demander la paix.

Lilla était une charmante enfant gâtée, sans plus de jugement, de sérieux, d'expérience qu'un enfant... Parfois, elle me demandait à fumer; parfois, elle voulait que je procédasse à sa réception comme carbonaro. Chaque heure amenait un nouveau caprice, un nouveau sujet de gaieté folle ou de bouderie; mais, dans ses diverses phases d'humeur, il y avait tant de grâce véritable, quelque chose de si délicieusement féminin, qu'il était difficile de lui en vouloir. Elle n'avait pas vingt ans, et, naturellement, elle aimait la toilette, la danse, les plaisirs; les couleurs éclatantes lui plaisaient trop; mais, à en juger par mon goût, j'étais bien persuadé, d'après le récit ingénu de ses succès dans le monde, qu'elle se trouvait parfaitement heureuse, même en mon absence, partout où elle produisait de l'effet. Ses manières avec moi, après nos deux ou trois premières entrevues, semblaient plutôt celles d'une sœur avec un frère que d'une maîtresse avec son amant, tant elle en

prenait à son aise et se contraignait peu. Je fus même tenté de croire qu'elle connaissait peu l'amour; mais, avec tous ses défauts, c'était une petite enchanteresse, un cœur généreux et compatissant. Elle ne pouvait voir quelqu'un souffrir sans lui prêter aussitôt toute l'aide en son pouvoir. En un mot, il y avait dans Lilla l'étoffe d'une femme beaucoup meilleure qu'elle n'était.

Mon pauvre mois de campagne fut, dans son ensemble, assez ennuyeux. Je m'attendais tous les jours à voir Lilla faire le premier pas vers moi, et les semaines s'écoulaient sans le moindre signe de vie de sa part. Cruellement désappointé, je regrettai avec amertume ma vivacité et ma dureté; mais j'avais mon orgueil, et jamais je n'admis, non, pas une seule fois, l'idée de faire moi-même la première avance. « Soit! tout est fini; ce n'était qu'un rêve; je n'y pensais plus. » Et cependant j'y pensais; mais peu à peu ce sujet m'absorbait moins. Une amélioration sensible s'était opérée dans mon esprit. Fantasio, César, la politique, la chasse, les grandes et pittoresques scènes qui nous entouraient, devenaient autant de diversions salutaires. Avec le temps, je surmontai mon abattement mélancolique, et je recouvrai en partie ma gaieté.

Peu de jours après cette amélioration sensible dans ma situation d'esprit, me trouvant un jour en ville, ce qui m'arrivait souvent, la première personne que je rencontre dans la rue, n'est-ce pas Lilla avec sa femme de chambre! Dès qu'elle me vit, elle changea de couleur. Je m'en aperçus, et fixant les yeux à terre, je fis semblant de ne pas l'avoir vue; mais elle vint résolûment à moi; elle était charmée de me voir et elle avait à me parler. Consentirais-je à venir le lendemain au jardin? Je lui répondis que j'étais obligé de retourner le soir même à San Secondo. — Eh bien, voulez-vous être dans une heure au jardin? — Assurément, j'y serai. Et nous nous séparâmes. L'entrevue eut lieu. Jamais Lilla ne se montra si bonne, si démonstrative! Elle était beaucoup plus sérieuse, beaucoup

plus pensive qu'à l'ordinaire. Peut-être même y avait-il dans ses manières une légère teinte d'embarras, que j'attribuai à la conscience du tort qu'elle avait eu à notre dernier rendez-vous. J'avais complétement recouvré, à cette époque, mon teint habituel et ma physionomie. Mes cheveux avaient repoussé et Lilla m'en fit compliment. Elle était en ville pour quelques jours seulement, mais la campagne l'ennuyait à la mort; il lui tardait d'être de retour à Gênes pour y reprendre nos entrevues quotidiennes. « Lui écrirais-je? — Certainement, si elle le désirait. » Nous nous séparâmes meilleurs amis que jamais; et, à dater de ce jour, une correspondance très-active s'établit entre nous. Je remarquai avec plaisir que ses lettres étaient moins enfantines qu'à l'ordinaire; il y avait même dans plusieurs un ton de tristesse qui m'affligeait; car elle manifestait un degré de repentir hors de proportion avec ses légers torts, et elle implorait mon indulgence. Evidemment, Lilla était changée à son avantage. Je le croyais du moins!

Je ne dois pas terminer ce chapitre sans enregistrer le décès du recueil périodique littéraire fondé par Fantasio, décès qui suivit de près la révolution de juillet. Le recueil ne fut pas supprimé par le gouvernement, ni abandonné par ses collaborateurs, mais arrêté court par l'impossibilité matérielle d'aller plus avant. Expliquons cette énigme. La censure, dont toute la tolérance antérieure pour la presse avait cessé depuis les trois glorieuses journées, commença à biffer systématiquement des articles entiers. Toutes les personnes initiées à la fabrication d'un journal savent combien il est difficile de remplir à l'improviste un vide de cette sorte. De manière ou d'autre cependant, on avait réussi à le combler une, deux, et trois fois, mais le jour vint où cela ne fut plus praticable, et où il fallut publier une feuille à peu près blanche ou n'en plus publier du tout. Ce dernier parti parut le plus sage, et ce fut ainsi que le pauvre recueil périodique florentin exhala son dernier soupir.

CHAPITRE XXVI

Un homme à bonnes fortunes. — J'essaie en vain de rompre. Réconciliation forcée. — Prestige détruit.

Après notre retour en ville, à l'époque habituelle, je repris mes occupations. Mon titre de docteur en droit m'autorisait tout simplement à émettre des opinions que personne ne me demandait, et à paraître, en qualité d'avocat, devant l'humble tribunal de la justice de paix. Pour être admis à plaider devant les tribunaux supérieurs, il fallait d'abord trois ans de stage sous un membre du barreau. J'entrai donc dans l'étude d'un avocat plaidant, alors en vogue, où plusieurs de mes compagnons de l'Université, entre autres Fantasio, faisaient également leur noviciat. Le vieux praticien, surchargé d'affaires, s'occupait fort peu de nous. Pourvu qu'il nous vît dans la première salle avec quelque grand in-folio dans les mains, aux heures où il entrait et sortait d'habitude, il n'en demandait pas davantage. César, de son côté, était tenu de fréquenter les hôpitaux pendant deux ans ; mais lorsqu'il avait suivi la visite du médecin en chef, le matin et le soir, sa tâche était terminée.

Nous consacrions tous nos loisirs à la politique. On parlait beaucoup alors de rassemblements de réfugiés sur la frontière et d'une expédition qui se préparait à Lyon pour envahir et révolutionner les Etats sardes. Ces bruits n'étaient pas sans fondement ; ils tenaient les esprits dans un état d'excitation qui facilitait beaucoup notre œuvre de propagande. Tous les jours le nombre de nos adhérents augmentait. D'après les rapports de Fantasio, les carbonari déployaient une grande activité. Leurs émissaires allaient et venaient constamment ; un grand nombre de caisses d'armes avaient été introduites dans le pays. D'un moment à l'autre on attendait un général chargé de prendre le commandement de l'insurrection ; tout marchait à grands pas. Lorsque je serais promu au troisième degré d'initia-

tion, ce qui ne pouvait tarder, je saurais tout, je verrais tout par moi-même. Le plus tôt serait le mieux ; car, en attendant, j'étais toujours sans réponse pour le candidat que j'avais présenté : on délibérait encore sur son admission. Fantasio, plus heureux, avait fait admettre Sforza ; c'était une consolation.

Depuis une grande semaine, Lilla se trouvait de retour à Gênes, et nous ne nous étions encore vus qu'une seule fois. Un mois de novembre pluvieux rendait très-rares nos promenades sur les bastions de Santa-Chiara. Pour comble de contrariété, la pépinière du bon jardinier avait cessé d'être praticable ; il fallait chercher un autre lieu de rendez-vous, ce qui n'était pas chose aisée, et prendre patience en attendant.

Un matin que j'étais allé voir Fantasio, je ne le trouvai pas chez lui et j'entrai pour l'attendre. Comme il faisait, par hasard, un rayon de soleil, je pris une chaise et je m'assis sur le balcon pour en jouir. A peine étais-je installé, que j'entendis retentir la sonnette de la porte et le gros rire d'un certain Beltoni ; il causait avec un autre de nos camarades. Me sentant ce matin-là de plus mauvaise humeur que d'habitude et fort peu disposé à soutenir le feu roulant du bavardage dudit Beltoni, je poussai une des jalousies et restai caché derrière.

Beltoni, plus connu parmi nous sous le nom de *la Sangsue*, sobriquet dont il était redevable à l'esprit caustique de Fantasio, était un grand garçon de vingt-cinq ans, fortement charpenté, le seul parmi nous qui fût réellement complétement heureux. Jamais je n'ai vu un homme plus satisfait de lui-même, avec aussi peu de raison de l'être. Gros et gras, blanc et rose comme un cochon de lait sortant de l'eau bouillante, il se croyait un Antinoüs. Il portait d'énormes cols de chemises d'une raideur sans pareille, des chapeaux incroyables et des habits beaucoup trop étroits pour lui, ce qui ne l'empêchait pas de se croire un modèle de goût et d'élégance. Il parlait beau-

coup, riait à gorge déployée de l'esprit qu'il croyait avoir, et prenait pour des compliments les sarcasmes qu'on lui décochait à brûle-pourpoint. A l'entendre, toutes les femmes étaient amoureuses de lui. Aussi les traitait-il on ne peut plus cavalièrement, se vantant sans cesse de ses bonnes fortunes. Peut-être en avait-il : il était assez effronté pour cela. Je ne dirai pas qu'il eût mauvais cœur, je ne le crois pas; mais on ne saurait concevoir un être plus bouffi d'amour-propre, plus vulgaire, plus épais de corps et d'esprit, plus dépourvu de toute étincelle de sentiment ou d'élévation d'âme.

Beltoni paraissait être ce jour-là dans un accès de gaieté.

— Belle personne, n'est-ce pas? hurla-t-il en s'asseyant.

— D'une rare beauté, fut la réplique.

— Mais c'est un petit démon, continua Beltoni.

— Quel regard elle vous a lancé! reprit l'autre, qui s'amusait évidemment de lui.

— Rien d'étonnant, rien d'étonnant! répliqua Beltoni. Que de contredanses, de galops, de walses, je lui ai fait danser sur la pelouse au clair de la lune!

Je me sentis ému d'un sentiment de pitié pour l'infortunée que sa mauvaise étoile avait jetée sur le chemin d'un Beltoni.

— Et où donc avez-vous fait sa connaissance, heureux coquin? ajouta son compagnon.

Beltoni le remercia du compliment en riant à se tenir les côtes, et il repartit :

— A Melle, près de Savone. Il arrivait de cette dernière ville.

Je dressai les oreilles.

— Son frère y possède une magnifique villa. Ce sont des gens riches qui vivent dans le grand style, mais qui n'en sont pas moins affables et d'un abord aisé.

(Ciel et terre! c'est elle!)

— J'allais souvent leur rendre visite et j'errais dans le parc avec la petite mignonne. C'est là qu'il fallait la voir,

mon cher. Une chaleur du diable! le négligé le plus léger, le plus transparent!

Le dégoût me fit détourner la tète. Cependant Beltoni poursuivait sa description avec la finesse de touche et la délicatesse d'expression que met un boucher à faire l'éloge de la victime qu'il va abattre. Une sueur froide découlait de mon front.

— Mais, en résumé, dans quels termes êtes-vous réellement? demanda l'interlocuteur de Beltoni.

— Ah! ah! vous êtes trop curieux, répondit celui-ci en riant de plus belle.

— Je vois ce que c'est, répliqua l'autre, vous faites mine d'être discret parce que vous n'avez rien à dire.

— Il se peut, il se peut. Tout ce que je vous dirai, en effet, c'est que, si d'ici à une semaine je n'obtiens pas un rendez-vous de mon enchanteresse, je ne m'appelle pas Beltoni.

L'arrivée de Fantasio mit un terme à la conversation. Il s'avançait pour ouvrir les jalousies quand il m'aperçut. Un geste expressif l'empêcha de trahir ma présence. Bientôt après, Beltoni et son ami partirent. Je sortis de ma cachette.

— Qu'y a-t-il donc? me demanda Fantasio, qui me voyait pâle comme la mort.

— Ne me le demandez pas, vous le saurez plus tard. Demain, peut-être. Donnez-moi un verre d'eau. Maintenant, au revoir. Et je m'éloignai en chancelant.

Chacune des syllabes de la conversation de Beltoni était tombée comme une goutte de plomb fondu sur mon cœur. Chaque mot restait gravé en lettres de feu dans mon cerveau. Oh! que n'étais-je mort avant d'avoir vu Lilla! Mais je me vengerai, je lui rendrai avec usure tout ce qu'elle me fait souffrir. Et comment me venger d'elle, si elle ne m'aime pas, si elle aime ce Beltoni? Cette idée m'exaspérait jusqu'à la frénésie. Me donner un Beltoni pour rival! Je me sentais dégradé à mes propres yeux. J'aurais voulu

le butor mort et enterré. Comment une créature d'une originalité si fine, si idéale, avait-elle pu écouter sans dégoût un pareil lourdaud? Était-il donc vrai que l'encens de la flatterie, si grossier qu'il soit, est toujours bien accueilli sur l'autel de la beauté?

Comment se passa cette journée, je ne le saurais dire. J'étais dans un état d'excitation voisin de la folie. Vers le soir seulement je recouvrai un peu de calme. J'avais résolu de rompre sur-le-champ avec Lilla. « Elle saura pourquoi. Oui, je lui écrirai tout ce que j'ai sur le cœur. » Je me mis donc à écrire; mais, trouvant la tâche impossible, je me jetai tout habillé sur mon lit et je m'assoupis. Bientôt je me réveillai un peu soulagé; mon sang ne bouillonnait plus; j'envisageai plus froidement la situation. Après tout, les affirmations de Beltoni, ses impertinents sous-entendus pouvaient être fort exagérés; pourtant elle avait dû l'encourager jusqu'à un certain point, cela était évident. Elle avait fait la coquette avec lui, c'était trop. Brisons d'un seul coup. Je suis assez maître de moi maintenant pour écrire. Me voilà donc assis de nouveau devant mon pupitre.

La plus grande partie de la nuit se passa à écrire et à brûler ce que j'écrivais. Impossible d'achever une lettre. L'une était trop douce, l'autre trop dure; une troisième me plaisait davantage, mais je la trouvais beaucoup trop longue. A quoi bon tant d'explications? Trois lignes suffisaient. Celles-ci, par exemple : « Le hasard m'a mis à mon tour en possession d'un de vos secrets. Vous en aimez un autre : je n'ai rien à dire à cela. Les affections sont indépendantes de la volonté. Ce que je serais en droit de vous reprocher, c'est d'avoir joué un double jeu avec moi; mais à quoi bon? Adieu! Soyez heureuse. Je vous renvoie vos lettres et vos gages d'amour. Tout est fini entre nous.»

Est-il bien certain qu'elle aime ce Beltoni? Je ne le crois pas. Peut-être a-t-elle seulement fait la coquette avec lui. « Vous en aimez un autre. » C'est trop dire. Il faut

modifier ainsi la phrase : « Vous avez donné à un autre le droit de croire que vous l'aimiez. » Non, c'est encore trop. Et pourquoi donc? Qu'est-ce qui me dit qu'elle ne l'aime point ? N'a-t-il pas le teint blanc et rose ? Il peut être beau à son goût. Les femmes ne voient pas avec nos yeux. Décidément, j'ai la tête trop lourde. Remettons la lettre à demain.

Dans l'intervalle, je fis l'inventaire détaillé de tout ce que j'avais reçu d'elle, à commencer par ses lettres. J'en relus une partie, et tombai çà et là sur des passages qui me déchiraient le cœur. Une bourse avec ses initiales brodées en cheveux, ses propres cheveux; — un anneau d'or avec un cœur percé d'une flèche ; — une petite mèche de cheveux, coupée pour moi ; — un mouchoir blanc que je lui avais pris un jour, trempé de ses larmes ; — quelques roses fanées. — Voilà tout ce que je possédais d'elle. C'était bien peu ; mais pour moi quel trésor ! Je le sentais au déchirement de cœur que j'éprouvais en m'en séparant. Je fis un paquet du tout, non sans larmes, et je le cachetai. Eh quoi ! faut-il donc tout rendre ! ne me restera-t-il rien d'elle, rien ? Non, c'est impossible. Je rompis le cachet ; je dérobai la moitié de la mèche de cheveux et je recachetai le paquet. L'aube du jour me surprit dans cette occupation.

Fantasio, inquiet à mon sujet, vint me voir de bonne heure. Je me rappelai ma promesse de la veille. Maintenant que tout était fini, je pouvais tout lui dire. J'appelai César, et je leur racontai à tous les deux les détails de tout ce qui s'était passé entre Lilla et moi, depuis la première et mystérieuse lettre que j'avais reçue d'elle jusqu'à la découverte du jour précédent. Je leur exposai ma ferme résolution de rompre avec elle, et je leur lus le brouillon du dernier billet que j'avais rédigé. Fantasio et César furent d'accord pour trouver que je prenais la chose trop tragiquement. Lilla, d'après mon récit même, devait être une véritable enfant et méritait, sous ce rapport

quelque indulgence. Très-probablement elle avait fait la coquette; mais de là à aimer Beltoni il y avait loin. Si d'innocents rapports, excusés par la manière de vivre plus libre et moins cérémonieuse de la campagne, avaient changé de nature en passant par les lèvres impures de Beltoni, fallait-il en faire un crime à Lilla? Beltoni n'était-il pas un imbécile, un fanfaron? Comment prendre au sérieux ce qu'il disait? Qui sait même? elle avait peut-être voulu s'amuser à ses dépens. Dans tous les cas, la lettre écrite était trop rude, trop tranchante, trop impitoyable. Il ne fallait pas l'envoyer. Des affaires de ce genre se traitaient mal par écrit. C'était une explication franche et verbale que je devais avoir avec Lilla. Les résultats décideraient de ma conduite ultérieure.

Ces arguments me calmèrent un peu sans me convaincre ni changer ma résolution d'en finir avec Lilla. J'étais si heureux de voir mes amis prendre sa défense! Fort bien; il en sera comme vous voulez: je n'écrirai pas. Je lui parlerai, je lui dirai de vive voix ce qui me pèse. C'est, après tout, la meilleure manière. C'était aussi, mais cette raison je ne me l'avouais pas à moi-même, un moyen de la revoir encore.

Peu de temps après, le beau temps revint, et avec le beau temps une lettre de Lilla et un rendez-vous dans le jardin. Je pris avec moi le paquet contenant les lettres et les souvenirs. C'était une belle matinée de novembre. L'air était pur, le soleil d'une chaleur agréable. Lilla, enveloppée d'une riche fourrure, semblait, de son côté, toute radieuse. Jamais je ne l'avais trouvée si jolie. Pour troubler une si pure et si sereine surface, il fallait être un rustre.

Cependant mon front restait couvert d'un nuage dont elle s'aperçut tout de suite.

— Qu'avez-vous donc? me demanda-t-elle.

Je ne savais comment aborder le sujet.

— J'ai fait un mauvais rêve qui me poursuit, lui répondis-je. A peine savais-je ce que je disais.

— Oh! voilà qui est trop fort! répliqua-t-elle en riant du meilleur cœur, un homme grave, un conspirateur, se laisser troubler par un rêve comme un enfant!

— Les Grecs et les Romains n'étaient pas des enfants, et pourtant ils attachaient la plus grande importance aux songes. Le mien ressemble tant à la réalité, que je me demande encore si ce n'était qu'un songe.

— Vous me rendez toute curieuse, reprit Lilla avec un visible intérêt. Voyons, racontez-moi ce vilain rêve.

— Volontiers! J'ai rêvé que je me trouvais sur un balcon, caché par une jalousie.

— Comme j'étais cachée dans l'alcôve le mardi gras, interrompit-elle en riant.

— Précisément, et dans la chambre se trouvaient deux jeunes gens, dont l'un prenait l'autre pour confident de ses amours. Il avait fait à la campagne la connaissance d'une belle dame, un peu diable, pour employer ses expressions, etc. La description des charmes de la dame pouvait manquer de goût; mais elle était riche en couleurs. Il faisait chaud, disait-il; on ne pouvait désirer un négligé plus transparent.

Et je répétai mot à mot les paroles de Beltoni. Lilla paraissait à la fois choquée de ce que je disais et alarmée du ton d'amertume avec lequel je le disais. Je poursuivis :

Le jeune homme avait donc fait sa cour à la dame avec la liberté tolérée par la vie de campagne. Son cavalier dans toutes les danses sur la pelouse, le compagnon de toutes ses excursions dans le parc, il avait pu étudier à loisir ses charmes. Une admiration si vive avait, selon toute apparence, conquis le cœur de la dame, au moins le jeune homme le croyait-il, car son récit s'est terminé par ces mots : « Si je n'obtiens pas un rendez-vous dans la semaine, je veux perdre mon nom. »

— Que signifie ce conte odieux? Pourquoi me le racontez-vous? demanda Lilla, visiblement agitée.

— Ne me devinez-vous pas? lui dis-je avec un sourire amer.

— Moi? non. Vous me faites peur, répliqua-t-elle.

— En vérité? Et je la regardai en face en prononçant lentement ces paroles :

— N'êtes-vous donc pas l'héroïne de ce conte odieux, comme vous l'appelez?

— Moi? s'écria-t-elle en devenant pourpre.

— Oui, vous! Beltoni l'a dit lui-même. Beltoni est l'heureux mortel.

Oh! si elle avait pu éclater de colère, s'arracher les cheveux, frapper la terre du pied, lancer de ses yeux des éclairs d'orgueil et de dédain, maudire cet homme et moi, combien je me serais senti soulagé! Il n'en fut pas ainsi; elle parut foudroyée, anéantie, tout autre chose enfin qu'indignée.

— J'ai pu avoir tort, murmura-t-elle après un moment de silence. Oui, je vois que j'ai eu tort. Mais Dieu m'est témoin que je ne mérite pas cela. Je n'ai eu aucune mauvaise intention. Je n'aime pas cet homme.

— L'avez-vous encouragé, oui ou non? répliquai-je, c'est là la question.

— Il a pu croire ce qu'il a voulu; mais telle n'était pas mon intention. Vous aviez été de si mauvaise humeur pour moi, vous vous en souvenez. Il était si gai, si amusant! Je ne suis qu'une enfant, une étourdie, et j'ai agi sans réflexion. J'ai besoin d'indulgence. Ne vous ai-je pas écrit que j'en avais besoin?

— C'était la voix de votre conscience, vous sentiez vos torts envers moi.

— En vérité, vous êtes trop sévère. Les attentions qu'il a eues pour moi, je vois beaucoup de jeunes filles les recevoir d'autres jeunes gens, sans que cela tire à conséquence.

— Oui. Mais ce qui est de peu de conséquence pour les autres ne l'est pas pour Beltoni. Ne savez-vous pas que cet homme est un libertin? il souille tout ce qu'il touche.

— Bon Dieu! comment pouvais-je le savoir? Et que dois-je donc faire?

— Il ne m'appartient pas de vous tracer une ligne de conduite; mais la mienne est claire. Je dois vous dire adieu.

— Quoi! vous me quittez en colère, sans un mot de pardon?

— Je ne suis point en colère, je vous pardonne de tout mon cœur; mais nous devons nous quitter. Voici vos lettres.

Comme elle ne faisait pas un mouvement pour les prendre, je déposai le paquet sur un banc à côté d'elle. « Dieu vous garde! » et je me dirigeai vers la porte du jardin.

Un cri de la femme de chambre m'arrêta; je tournai la tête et j'aperçus Lilla étendue à terre. Je courus à elle; elle s'était évanouie. Nous la soulevâmes doucement pour la transporter dans une petite serre voisine, où nous la fîmes asseoir sur un banc. La femme de chambre alla chercher de l'eau dont je lui aspergeai la figure. Elle fut quelque temps avant de reprendre connaissance. Alors elle regarda autour d'elle, me vit, et se jeta à mes pieds. Sa douleur et son désespoir défieraient toute description. Quelle explosion de larmes et de sanglots!

« Foulez-moi aux pieds, disait-elle, tuez-moi, mais ne me quittez pas ainsi. Vous ne pouvez m'infliger une pareille torture. Non, vous n'aurez pas le cœur de le faire; vous ne le ferez pas. Vous avez dit cela pour m'éprouver, n'est-ce pas? Je suis votre enfant. Que de fois vous m'avez donné ce nom! Vous devez être miséricordieux. »

Que pouvais-je faire, sinon céder? Je lui pardonnai, je la relevai, je l'appelai mon enfant chérie; je repris le paquet de lettres; je fis et dis tout ce qu'il était en mon pouvoir de dire et de faire pour soulager son âme souffrante. Comme elle ne voulut pas me laisser aller sans la promesse solennelle de revenir le lendemain dans le même lieu, je le lui promis encore, et après avoir fini par lui rendre un peu de calme et de raison, je m'éloignai.

Tout autre à ma place en eût fait autant, j'en étais bien

convaincu, et cependant je n'étais pas content de moi. Non, quoi qu'il plût à César et à Fantasio de dire, je n'étais pas content de moi.

Je la vis le lendemain matin, et je pus juger par ses traits abattus du ravage qu'avait fait en elle l'orage de la veille. Je fis de mon mieux pour la rassurer complétement, pour relever ses esprits. J'affectai même une gaieté que j'étais loin d'éprouver, et je ramenai ainsi le sourire sur ses lèvres, la sérénité sur son visage. Il y avait chez Lilla une telle mobilité d'impressiou, qu'elle pouvait pleurer amèrement et rire du meilleur cœur dans le cours de cinq minutes.

Les choses allèrent assez bien pendant quelque temps; mais je n'étais pas heureux. Ma confiance dans celle que j'aimais se trouvai ébranlée.

CHAPITRE XXVII.

Emprisonnement de Fantasio. — Notre embarras et notre impuissance. Solution inespérée.

Si je n'avais plus la même confiance en Lilla, je l'aimais plus que jamais. Ce phénomène psycologique est de commune occurence. Nous attachons bien plus de prix à la possession d'un bien qu'on nous dispute : il est même des hommes qui ne conçoivent pas l'amour sans la jalousie. Pour moi, je m'en serais fort bien passé; car si ma passion s'accrut par là, mon bien-être diminua singulièrement. A l'image de Lilla, sur laquelle mon imagination s'arrêtait jusqu'alors avec une douce inquiétude, s'associait désormais une autre figure importune, odieuse. L'idée de voir ses grâces enfantines déployées pour le plaisir d'un autre gâtait tout leur charme et me les rendait même, par moment, haïssables; en un mot, j'étais jaloux, et, par conséquent, sous l'empire du mirage mental qui est le symptôme caractéristique de cette étrange

maladie. Un coup de tonnerre allait me tirer de ma nouvelle situation d'esprit.

Un soir, vers minuit, j'étais sur le point de me coucher, lorsque j'entendis une voix du dehors m'appeler plusieurs fois par mon nom. J'ouvris la croisée pour demander qui était là.

— C'est moi, répondit l'oncle Jean; descendez et ouvrez-moi la porte sans faire de bruit: j'ai besoin de vous parler.

Ne pouvant concevoir ce qui amenait à pareille heure l'oncle Jean, habitué à se coucher si régulièrement à dix heures, je descendis donc, non sans quelque inquiétude, et j'ouvris la porte.

— Qu'y a-t-il donc, mon oncle?

L'oncle Jean, sans me répondre, prit la lampe de mes mains, entra dans mon étude, ferma la porte, et commença à arpenter la chambre comme un lion ou un tigre en cage.

Alors, seulement, je m'aperçus qu'il était dans un état de violente colère et d'extrême agitation.

— Qu'y a-t il mon oncle? répétai-je.

Ma question sembla rompre le charme qui le retenait muet.

— Ce qu'il y a! ce qu'il y a! s'écria l'oncle Jean; vous l'apprendrez trop tôt ce qu'il y a, et vous l'apprendrez à vos dépens. Ne vous ai-je pas dit que si vous continuiez de jouer avec le feu, vous vous brûleriez les doigts? Ne vous ai-je pas dit que tout ce que vous pourriez faire serait de vous faire pendre? Rien que cela absolument, rien, rien. Ces diables de jeunes gens en veulent tous faire à leur tête; ils se croient des modèles d'intelligence, et quand ils rencontrent un homme de sens et d'expérience qui leur dit: «Tenez-vous sur vos gardes,» pouah! ils méprisent ses avis, ils le traitent de radoteur. En vérité, je suis las de pareils fous!

Après avoir débité cette apostrophe avec une volubilité et une impétuosité incroyables, l'oncle Jean jeta son cha-

« Il ne le saura que trop tôt, pauvre garçon! Je me couchai sans pouvoir fermer les yeux, et je pensai toute la nuit aux moyens de venir en aide à Fantasio. Hélas! je n'en voyais aucun; tous les plans que j'imaginais se trouvaient impraticables dès que j'entrais dans l'examen de leur mise à exécution.

Une tentative de fuite rencontrait des difficultés insurmontables ou peu s'en faut. D'abord, il n'était pas facile de trouver l'argent pour corrompre les geôliers. J'avais immédiatement pensé à Lilla, qui était riche et généreuse; mais on pouvait fort bien être l'une et l'autre, sans avoir cinquante mille francs peut-être à sa disposition immédiate, surtout une femme qui avait un frère aîné. En supposant la somme trouvée, à qui l'offrir? Oui, si je l'avais dans ma poche, quelle serait la première démarche à faire? Irai-je tout bonnement frapper à la porte de la tour et demander le geôlier en chef, sans avoir aucun renseignement sur lui? Et, quand nous serions face à face, pourrais-je de but en blanc lui offrir l'argent? En le supposant accessible à la corruption, ne craindrait-il pas un piége? Quelle confiance lui inspirerait un jeune inconnu? A moins de trouver quelqu'un qui pût me dire, avec connaissance de cause : « Adressez-vous à A ou à B parmi les employés de la tour, je le connais, il fera tout pour de l'argent; » à moins que de trouver quelque point d'appui, et où le trouver, il est certain que j'échouerai et que je me mettrai moi-même dans une fâcheuse passe. Oui, l'oncle Jean avait raison... Il ne faut pas songer à une évasion avec la connivence d'un geôlier.

Et si nous forcions la prison pour enlever Fantasio? Cent, tout au plus cent cinquante jeunes gens constituent l'ensemble de nos forces, en admettant qu'ils répondent tous à l'appel. Où trouver des armes? La tour est bien gardée, et, à la porte du palais Ducal, cent pas plus loin, il y a toujours un poste militaire nombreux. Avant que nous ayons enfoncé la première porte, toute la garnison

de Gênes sera sur notre dos. Et, sans aucun doute, il y a plusieurs portes à enfoncer avant d'arriver à la prison de Fantasio. Il faudrait savoir l'emplacement précis de sa cellule; il faudrait avoir un plan exact de la tour. Hélas! combien de difficultés! combien l'entreprise la plus simple en apparence change de nature et se complique, du moment où l'on entre dans les détails pratiques!

A force d'étudier ce labyrinthe, je trouvai cependant ou je crus trouver un fil pour en sortir. Voici comment je raisonnai : « Les carbonari ont partout des affiliés; donc, ils en ont aussi parmi les employés de la tour. N'y en eût-il qu'un seul, son serment l'oblige à favoriser la fuite d'un bon-cousin. S'il le faut, on stimulera son zèle par l'appât d'une récompense. Le problème à résoudre est donc de découvrir ce geôlier carbonaro. Pour cela, il n'y a qu'un moyen, c'est de suivre la chaîne anneau par anneau, individu par individu, d'un grade à l'autre, jusqu'à ce qu'on arrive aux hauts dignitaires de la société, à l'un de ceux qui savent tout et connaissent tous les membres. Nous serons sûrs alors de mettre la main sur le carbonaro cherché. Dans tous les cas, le frère de Lilla, mon mystérieux initiateur, pourra nous donner d'utiles directions. Peut-être César était-il mieux informé que moi. Sans doute, une pareille recherche n'offrait qu'une faible chance de succès; mais enfin, c'en était une. Plus j'y pensais, plus l'idée me semblait lumineuse. Oui, il faut se mettre à l'œuvre dès demain au point du jour.

De bonne heure j'éveillai César pour lui apprendre la triste nouvelle; je lui communiquai en même temps le plan dont je m'étais avisé dans la nuit et qu'il approuva tout d'abord. Comme il était de trop grand matin pour rendre visite à la famille de Fantasio, nous examinâmes à loisir la situation. Quant à moi, je connaissais peu de nos gens, à l'exception du comte Alberto, et tout ce que je savais de lui, c'est qu'il était bon-cousin; nous étions, du reste, parfaitement étrangers l'un à l'autre. César se

trouvait exactement dans le même cas; mais il connaissait de nom deux individus qui, d'après ce que lui avait assuré Fantasio, appartenaient à la société. L'un d'eux était un médecin, plus âgé que nous de quatre ou cinq ans, un homme plein de suffisance et fort peu abordable, que je connaissais aussi de vue; il se nommait Pedretti; l'autre était un vieillard, plein d'ardeur et d'activité, nommé Nasi, en communication constante avec Fantasio, et que celui-ci croyait être l'un des principaux chefs. C'était ce même Nasi qui, dix-huit mois auparavant, avait fait admettre Fantasio. La manière d'entrer en rapport avec notre ami n'avait pas laissé d'être excentrique. Un jour, il se présenta chez lui sans aucune espèce d'introduction, et lui dit sans autre exorde : « Je sais que depuis longtemps vous désirez être initié au carbonarisme. Me voilà prêt à satisfaire votre vœu. » C'était lui, selon toute apparence, qui avait aussi initié mon frère quelques jours plus tard; mais César n'en était pas certain, l'initiateur restant toujours masqué. En revanche, il ne doutait pas que Nasi ne fût prêt à nous donner toutes les informations en son pouvoir, et cette assurance me consola un peu.

Fantasio était un fils unique, tendrement aimé. Nous trouvâmes naturellement ses parents plongés dans la consternation; ils nous racontèrent que la veille au soir leur fils venait justement de rentrer, selon son habitude, vers onze heures, lorsqu'un détachement de carabiniers, précédé d'un commissaire de police, était venu l'arrêter. On avait fait une perquisition dans ses papiers, et on en avait enlevé plusieurs qui, du reste, n'avaient pas grande importance. Nous entrâmes dans la chambre de notre ami avec une inexprimable oppression de cœur; tout était encore dans l'état où il l'avait laissé : un volume de Byron, ouvert sur le pupitre, un cigare inachevé sur la table, et, près du cigare, une foule de papiers couverts des pensées que lui avait inspirées la lecture du poëte. Rien n'était changé depuis la veille, et pourtant quelle différence!

Tout avait pris un air de désolation. Ceux que leur destinée a séparés d'amis bien chers savent l'impression profonde et douloureuse faite sur notre âme par les objets inanimés qui nous les rappellent.

Il avait été convenu avec l'oncle Jean que je passerais chez lui, à l'heure du dîner, pour avoir des nouvelles. César m'accompagnait. L'oncle Jean savait déjà tous les détails de l'affaire : le nombre des personnes arrêtées s'élevait à dix ; il avait pris note de leur nom, de leur profession, de leur âge. On comptait huit jeunes gens de vingt à trente ans (Sforza était du nombre), la plupart avocats, et deux hommes d'un âge mûr, un avocat célèbre, et Nasi, l'homme même sur lequel nous comptions, notre ancre de miséricorde ! Quel désappointement ! Nous nous regardâmes, César et moi, dans un muet désespoir. Que faire ? Tenter tout de suite une démarche près du docteur Pedretti. Comme je le connaissais de vue, je me chargeai de la mission. Je n'eus pas de peine à trouver son adresse, et je m'y rendis à l'instant.

Le docteur Pedretti était un de ces hommes qui n'ont jamais été jeunes. Il pouvait avoir vingt-cinq ans, comme il pouvait en avoir cinquante. Il portait une cravate d'un blanc sale, un jabot du même blanc ; son nez était toujours bourré de tabac ; il semblait gonflé de sa propre importance. A quoi devait-il l'honneur de ma visite ?... Je le lui dis sans hésiter. Après avoir fait un bond en arrière, il me répondit en balbutiant que j'étais dans une complète erreur en ce qui le concernait. Je répliquai que j'étais bien certain de mon dire, et qu'il n'avait pas besoin de feindre avec moi. Je n'étais pas un espion, mais un frère, et, pour le prouver, je lui fis les signes de reconnaissance. Pris à l'improviste, il n'essaya plus de nier le fait ; mais il devint pâle comme la mort, s'approcha de la porte, s'assura que personne n'écoutait, revint près de moi et me murmura à l'oreille que l'isolement était le mot d'ordre actuel de la société ; or, l'isolement voulait dire suspension immédiate,

absolue, de toutes communications entre les cousins. Il ne pouvait donc prendre sur lui d'enfreindre l'ordre général en me donnant les informations demandées. Toutes mes prières, toutes mes supplications échouèrent contre une discrétion plus impénétrable, plus dure que le diamant. Ce n'était probablement qu'un voile sous lequel il cachait son égoïsme, un moyen de sauvegarder sa vanité. Jamais le docteur Pedretti ne m'a pardonné la peur que je lui causai ce jour-là.

Il ne nous restait plus qu'une espérance, le comte Alberto. Nous n'hésitâmes pas à tenter cette dernière épreuve. Jamais César ni Fantasio n'avaient vu le visage du comte, ni le comte le leur, bien qu'ils eussent assisté à mon initiation chez lui. C'était Nasi, l'âme de l'association à Gênes, qui, par l'intermédiaire du comte Alberto et de Fantasio qu'il connaissait tous les deux, avait mis en contact momentané les deux conples de dominos noirs, le comte Alberto et son secrétaire d'un côté, César et Fantasio de l'autre, mais avec la rigoureuse injonction de ne s'adresser réciproquement aucune question et de garder leur incognito.

César se chargea de voir le comte Alberto. Pour surcroît de précaution, et dans la crainte de l'alarmer en allant le trouver dans sa propre maison, nous convînmes de nous enquérir de ses habitudes, de manière à pouvoir le rencontrer hors de chez lui. Lilla, que je questionnai à ce sujet, m'indiqua un café où son frère allait, presque tous les jours, lire les journaux à une certaine heure. Elle se montra en cette occasion, comme je m'y attendais, pleine de cœur et de générosité. C'était une justice à lui rendre. Elle mit à ma disposition non-seulement tout l'argent comptant qu'elle possédait, mais encore une quantité de babioles inutiles; c'est ainsi qu'elle appelait de riches bijoux, dont la vente permettrait de réaliser une fort belle somme. Elle offrit encore de procurer, dans un temps donné, tout l'argent dont on aurait besoin.

César vit donc le comte Alberto, qui l'accueillit de la manière la plus cordiale, la plus confiante, la plus franche. Tout disposé à servir les bons-cousins emprisonnés, il se trouvait malheureusement dans le même cas que nous, c'est-à-dire parfaitement isolé depuis l'arrestation de Nasi. Son secrétaire, également carbonaro, le petit domino affublé en femme, ne connaissait que lui. Tout ce qu'il pouvait nous dire, c'est que, s'il fallait faire fond, comme il le croyait, pour sa part, sur ce que Nasi avait paru donner à entendre, deux personnes, qu'il nomma à César, remplissaient des postes importants dans l'association. L'une d'elles était un magistrat d'un rang élevé et que l'on citait pour sa sévérité ; l'autre, un diplomate étranger, le représentant d'une petite cour allemande. De si vagues données nous firent hésiter un instant : mais la prudence n'est pas la vertu de la jeunesse ; nous voulûmes savoir ce qu'il en était ; seulement, il nous parut sage de tenter une démarche près de la seconde des deux personnes désignées. César réclama cette mission plus que délicate ; il se présenta le jour même chez le diplomate et fut admis. Tout en s'excusant de la liberté qu'il prenait de pénétrer jusqu'à lui, il lui faisait en vain force signes de reconnaissance. Alors il alla droit au but ; mais le vieux diplomate, — il était vieux, — l'arrêta dès le premier mot pour lui dire que son devoir l'obligeait à faire appeler la garde s'il ajoutait une parole. Son respect seul pour l'honorable famille à laquelle appartenait César l'empêchait de recourir immédiatement à ce moyen extrême. En parlant ainsi, il montrait la porte à mon frère.

Ce nouvel échec nous ôta le courage de tenter toute autre expérience du même genre. Il était clair que, sans être utile à Fantasio, nous finirions par nous mettre nous-mêmes dans de graves embarras. Les deux personnes indiquées par le comte Alberto appartenaient-elles réellement au carbonarisme ? C'est ce que j'ignore et continuerai d'ignorer, car toutes les deux sont mortes, ainsi que Nasi.

Dans cette hypothèse même, pouvait-on raisonnablement espérer qu'elles livreraient leur secret à des inconnus? Je ne saurais moi-même les trouver fort à blâmer. L'association, au moins en Piémont, se composait principalement de francs-maçons et de quelques carbonari de 1821 épargnés par les orages politiques de cette époque. C'étaient tous des vieillards ou des hommes d'un âge mûr, expérimentés, plus enclins à pécher par excès que par défaut de prudence. Le carbonarisme, composé de pareils éléments, tenait naturellement plus à la qualité qu'à la quantité de ses adhérents, dont le nombre se trouvait par conséquent très-limité. Quant à la défiance de la jeunesse, elle était suffisamment démontrée par l'immense difficulté que nous avions eue à nous imposer en quelque sorte à eux. Après nous avoir admis, leur tactique était de nous tenir isolés, de manière à nous empêcher de compromettre, par quelque imprudence, l'association tout entière. En cela, ils n'avaient que trop bien réussi. Enfermés dans un cercle infranchissable, de quelque côté que nous nous tournions, nous rencontrions un mur de fer. Notre entière impuissance à venir en aide à nos amis n'était pas la seule cause de notre découragement. Aucune époque, depuis une longue série d'années, n'avait été plus riche en promesses et en espérances que l'époque actuelle; aucune n'avait semblé plus propice aux nationalités courbées sous le joug de l'étranger, pour relever la tête et revendiquer leurs droits. La Belgique venait de conquérir son indépendance, l'héroïque Pologne était en armes, Bologne et les Légations en insurrection ouverte; Modène venait aussi de se soulever. La révolution frappait, pour ainsi dire, à nos portes, et nous ne pouvions lui ouvrir, car nous avions pieds et poings liés. C'était là ce qui nous désespérait.

L'emprisonnement de Fantasio durait depuis un mois, et ses parents continuaient de solliciter en vain l'autorisation de le voir, qu'on leur avait nettement refusée.

Comme ils étaient riches et influents, ils firent usage de leurs relations pour obtenir, en faveur de leur fils, l'intervention de personnes très-haut placées et remplissant même des fonctions à la cour. Dans l'intervalle, la procédure contre les prisonniers se poursuivait sans qu'il en transpirât rien dans le public. En revanche, les rumeurs les plus effrayantes circulaient dans Gênes. On avait saisi, disait-on, des caisses d'armes et des plans écrits d'insurrection; on parlait de condamnations à mort, d'exécutions secrètes. Évidemment, il y avait beaucoup d'exagération dans tout cela; mais l'esprit public n'en était pas moins dans un état d'excitation qui réagissait sur nous.

Par bonheur, l'oncle Jean, avec sa paisible mais infatigable allure habituelle, trouva moyen de constater l'état réel des choses et de nous rassurer bientôt, au moins dans une certaine limite. Il était dans les termes les plus intimes avec un vieux magistrat, auquel il avait eu l'occasion de rendre autrefois un important service pécuniaire, et qui lui en avait gardé une reconnaissance trop rare en pareil cas. Ce même magistrat, précisément chargé de l'instruction de l'affaire de Fantasio et de ses coaccusés, donnait à l'oncle Jean toutes les informations désirées, sous le sceau, bien entendu, du plus rigoureux secret.

Fantasio était accusé de faire partie de la société des carbonari et d'avoir un certain jour, en certain lieu, reçu membre de ladite société un certain individu. Cet individu, qui se trouvait être un agent de la police, déposait contre Fantasio. Le même agent accusait Nasi d'appartenir à la société et de l'avoir mis en rapport avec Fantasio, dans le but exprès de le faire recevoir carbonaro. Les autres accusés étaient simplement prévenus d'appartenir au carbonarisme. Comment Sforza, à peine affilié, se voyait-il déjà traqué et pris? Je ne saurais le dire, mais on parlait d'une liste de noms saisie par la police. Il existait une circonstance favorable pour Nasi et Fantasio. L'accusation portée contre eux ne reposait que sur le té-

moignage d'un seul individu, l'agent de la police. Cette circonstance aurait suffi pour les faire acquitter devant un tribunal ordinaire, d'après la maxime de droit qu'un témoignage isolé ne saurait constituer une preuve légale, *unus nullus;* — mais devant un conseil de guerre et même devant un tribunal en robe, nommé *ad hoc*, comme c'était souvent le cas, ce témoignage unique aurait été reçu et la condamnation trop certaine. La vie des accusés tenait donc à un fil, le choix du tribunal devant lequel ils seraient traduits.

Charles-Félix, alors sur le trône, entendant dire que des poursuites étaient dirigées contre quelques carbonari, fut pris d'une curiosité enfantine et ordonna à son ministre de grâce et justice (c'est ainsi qu'on le nomme) de lui soumettre un rapport de l'affaire. Par bonheur, Sa Majesté avait une certaine teinture de jurisprudence, dont elle aimait à faire montre, et un certain respect des formes judiciaires. On prétend même que, dans sa jeunesse, Charles-Félix s'était fait recevoir docteur en droit. Lorsqu'il examina les pièces du procès, la circonstance du témoignage unique de l'agent ne put échapper à son observation et souleva ses scrupules. Pour les dissiper, il nomma une commission de trois magistrats éminents, qui furent chargés d'examiner les pièces du procès et de décider s'il y avait lieu de poursuivre et devant quel tribunal. Fantasio et ses coaccusés durent leur salut à cet incident. Après un long et mûr examen, la commission rendit une ordonnance de non-lieu, dont la conséquence aurait dû être la mise en liberté immédiate des prisonniers; il n'en fut pas ainsi. Le gouvernement piémontais, dans la destinée duquel il semblait être de ne mener à fin aucune bonne mesure, ne fit qu'à moitié justice. Fantasio et Nasi reçurent des passe-ports, avec l'ordre de quitter le pays, sans qu'un terme fût fixé à leur exil. On mit leurs coaccusés en liberté, mais ils restèrent placés sous la surveillance de la haute police. Le procès dura quatre mois. On

crut généralement, j'ignore sur quels fondements, qu'un des magistrats distingués dont se composait ladite commission était un carbonaro.

Cette issue favorable d'une affaire qui pouvait être fatale à notre ami nous jeta dans de véritables transports de joie, bientôt troublés par la mesure arbitraire prise contre lui. Cependant, nous savions qu'il l'avait échappé belle, et nous aurions dû nous estimer très-heureux. Pour nous conformer au désir de la famille de Fantasio, désir qu'il était de notre devoir de respecter, nous ne le vîmes, César et moi, que quelques minutes avant qu'il montât en diligence. Le moment de la séparation fut déchirant; d'aucun côté on ne put retenir ses larmes. « Ayez bon courage; entretenez le feu sacré, et aimez-moi toujours. Bientôt vous aurez de mes nouvelles, » furent ses dernières paroles. Le postillon fit claquer son fouet; la lourde machine s'ébranla et se mit en mouvement. Nous regagnâmes la maison le cœur gros et dans un état d'abattement que nous n'avions jamais éprouvé.

CHAPITRE XXVIII

La Casaccia.— La lettre retournée. — Une Amazone en colère.

Quel changement l'absence d'une seule personne opère parfois dans notre existence! quel vide elle y peut laisser! Les jours et les semaines s'écoulaient, mais nous ne pouvions nous consoler de la perte de Fantasio; il nous manquait à chaque instant. Son appartement était comme un port de refuge où, par une longue et douce habitude, nous allions passer nos heures de contrariétés grandes et petites. Nous étions sûrs d'y trouver bon accueil, sympathie, consolation. Semblables, maintenant, à des navires en dérive, nous avions perdu notre pilote et notre gouvernail. La confiance de Fantasio en lui-même, son activité d'esprit, exerçaient, à notre insu, sur nous une action vivi-

fiante et développaient toute notre énergie. Ce stimulant venant à manquer, nous perdions la moitié de notre valeur morale. César et moi, les amis de cœur de Fantasio, nous n'étions pas les seuls à éprouver ce vide, ce manque de but. Alfred, le prince, Sforza remis en liberté, et, en un mot, tout le cercle habituel de nos amis, le ressentaient comme nous : malgré l'ordre qu'il nous avait laissé d'entretenir le feu sacré, l'œuvre de la propagande parut suspendue; comme si chacun de nous se disait : « A quoi bon? Fantasio n'est plus là! »

Le voyageur malgré lui écrivait régulièrement à ses parents, et ceux-ci nous donnaient de ses nouvelles. Il se portait bien de corps et d'esprit. Chacune de ses lettres contenait un affectueux souvenir pour les deux frères, comme il nous appelait, mais aucune communication directe. La dernière fois que nous avions eu de ses nouvelles, il voyageait en Suisse, et la beauté grandiose de cette contrée le frappait d'admiration. Il se proposait ensuite de faire un tour à Paris.

Avec le mauvais temps et l'emprisonnement de Fantasio, j'avais à peine vu Lilla pendant l'hiver, et depuis le retour de la belle saison, elle était retenue près d'une tante âgée qu'une maladie grave clouait sur son lit. La vieille dame raffolait de sa nièce et ne pouvait s'en passer un instant. Nous correspondions de temps en temps ; je remarquais que Lilla supportait avec plus de constance qu'on n'en aurait pu attendre de son caractère la contrainte que lui imposait la circonstance.

Par une belle matinée, le 3 juin, si j'ai bonne mémoire, car, deux jours plus tard, venait l'anniversaire de mon premier rendez-vous avec Lilla, je sortis pour me promener un peu. Comme c'était un dimanche, l'animation inaccoutumée de la Strada Nuova, que je traversais, le nombre inusité des flâneurs, ne me frappèrent pas d'abord; mais, à mesure que j'avançais, la foule augmentait, et dans certains endroits, près de la place des Fontane Amo-

rose, par exemple, la rue était entièrement bloquée. En même temps, j'entendis une joyeuse musique qui venait du côté où je me trouvais. Je demandai alors à quelqu'un ce que c'était. C'est la « Casaccia, me répondit-on; la Noire sort. » Comme je n'avais jamais vu la procession de la Casaccia dont j'avais tant entendu parler, je profitai de l'occasion pour satisfaire ma curiosité, et j'attendis comme les autres curieux.

L'origine de la Casaccia (de *casa*, maison) est très-ancienne. Les portefaix de Gênes étaient autrefois partagés en plusieurs corporations, dont chacune avait ses usages, ses priviléges et son lieu particulier de dévotion.

Deux ou un plus grand nombre de ces corporations s'étaient plus tard réunies, sous le nom de confrérie, dans le principal but de prier ensemble. En effet, de grand matin, le dimanche et les jours de fête, les confrères se rassemblaient dans une église ou une chapelle destinée à leur usage spécial et où ils entendaient la messe et un sermon. Les frais du culte et le salaire des prêtres officiant dans l'église ou la chapelle (l'oratorio, comme on l'appelle) étaient supportés par une petite souscription mensuelle des membres de la confrérie.

Il y avait de mon temps deux confréries principales, celle des Fucine (les Forges), et celle de la Marina (la Marine), toutes les deux nombreuses, riches, et par conséquent rivales. Elles étaient plus connues sous le nom de la Noire et la Blanche, l'image de notre Sauveur étant noire dans la chapelle des Fucine et blanche dans celle de la Marina. La Blanche et la Noire se regardaient avec un sentiment de jalousie que le gouvernement, fidèle au vieil usage politique, *Divide et impera*, encourageait et fomentait. Cet esprit d'émulation, de rivalité, se déployait surtout à l'occasion des processions faites par les deux confréries à certaines époques de l'année; chacune s'efforçait alors d'éclipser l'autre. Si la Blanche sortait avec une bannière neuve (*gonfalone*) et des cierges de cire pesant

une livre, la Noire ne manquait pas, à sa première apparition, d'avoir des cierges de deux livres et une bannière deux fois plus grande. Les Blancs s'étant montrés un jour en robes de soie au lieu de robes de toile, les Noirs parurent à leur tour en robes de velours. En un mot, ils en étaient venus à déployer un luxe inouï. Des personnes opulentes accordaient leur patronage à l'une ou à l'autre des confréries, dépensaient des sommes considérables, allaient même jusqu'à se ruiner pour soutenir la concurrence. On leur accordait en récompense le titre de protecteur et le privilége de porter le crucifix noir ou le crucifix blanc. Il ne faut pas disputer des goûts et des couleurs. Que gagnait la religion à ces pompes théâtrales? je le demande. Naturellement on buvait, on jouait et on se querellait, ces jours-là, dix fois plus que d'habitude.

Dans l'occasion dont je parle, l'attente était vivement excitée par la sortie de la procession des Noirs, et il est juste de dire que la réalité dépassa l'attente. On ne saurait s'imaginer rien de plus riche et de plus magnifique. Les robes à capuchon et de diverses couleurs étaient toutes de velours, de véritable velours de Gênes, brodé d'or et d'argent. Les quatre hommes qui marchaient en tête de la procession, avec des verges d'argent massif, fléchissaient sous le poids de leurs robes de velours cramoisi, surchargées d'or, dont chacune coûtait, disait-on, cinq mille francs. Les robes les moins chères valaient un millier de francs. Toutes les personnes qui suivaient la procession tenaient à la main un énorme cierge d'où coulaient des torrents de cire. Il y avait quatre grandes croix des matières les plus précieuses : l'une en nacre de perle, garnie d'or massif; l'autre en écaille de tortue, garnie d'argent; la troisième en ébène, incrustée d'or, avec des ornements du même métal aux extrémités; la quatrième enfin, non-seulement bordée, mais tout entière plaquée d'argent. Chaque croix avait sa musique à part, et celle qui précédait le crucifix comptait soixante musiciens. Ce crucifix

avait des coins d'or massif d'où pendaient des grappes de raisin et des bouquets d'épis de blé du même métal et du travail le plus achevé. L'inscription I. N. R. I. se composait de diamants. Un enfant à cheval, représentant, je crois, saint Jean-Baptiste, dans quel but ou pour quelle fin, je ne le sais, — était vêtu d'une tunique d'or, imitant à merveille une peau de mouton, et les caparaçons du cheval resplendissaient d'or et de pierreries. De l'or, toujours de l'or, de l'or sur tout et partout ! Tant de somptuosité finissait par affadir le cœur. La procession se terminait par une grande châsse d'or et d'argent, contenant je ne sais quelles reliques et soutenue par vingt porteurs marchant à pas comptés.

La procession était longue ; elle mit plusieurs heures à défiler. Les fenêtres des rues traversées ainsi étaient garnies de draperies de diverses couleurs, mais la plupart rouges. De nombreux spectateurs s'y pressaient et s'associaient à la fête en jetant des poignées de fleurs. Rassasié du spectacle, j'étais décidé à me frayer à coups de coude un passage à travers la foule, quand mon attention fut arrêtée par un gracieux tableau.

Une jeune femme, assise à l'une des croisées d'un premier étage, tenait sa tête enfantine et couverte d'épaisses boucles noires rejetée en arrière pour échapper à une grosse patte rouge remplie de fleurs et qui la menaçait de les faire pleuvoir sur elle.

L'attitude de la jeune femme était charmante et pleine d'une grâce naturelle. Le propriétaire de la grosse main se tenait un peu en arrière; son visage était momentanément masqué par cette jeune et belle tête, qui, venant à s'écarter, me laissa voir Beltoni ! Presque au même instant, la jeune femme reprit sa position naturelle et regarda dans la rue. C'était Lilla ! Nos yeux se rencontrèrent, et soudain elle disparut de la croisée. Je sentis dans mon cœur le froid d'un poignard ; je me précipitai à travers la foule comme un insensé, et je regagnai rapidement la maison.

Le petit paquet des lettres et des souvenirs de Lilla, soigneusement enveloppé et cacheté, tel que je l'avais rapporté plusieurs mois auparavant, gisait encore dans un tiroir. Je le pris, et comme il n'y avait pas d'adresse, j'écrivis de ma plus belle et de ma plus ferme écriture : « A la signora marquesa d'Anfo, 3 juin, une heure de l'après-midi. *A remettre immédiatement.* » Je mis le paquet dans ma poche, et je courus chez mon vieil ami le jardinier. Fort à propos, un de ses neveux, garçon de quatorze ans, se trouvait là. Je l'emmenai avec moi, et, le conduisant jusqu'à la maison habitée par Lilla, je lui dis de monter et de remettre le paquet à la femme de chambre, ce qu'il fit. Lilla n'était pas encore rentrée. Quelle chance! Le tout s'était fait en moins d'une heure. « Elle verra, du moins, que je n'ai pas hésité. » Je mis dans la main du jeune homme une petite somme qui lui fit ouvrir de grands yeux, et, un quart d'heure après, j'étais de nouveau renfermé dans ma chambre. L'excitation qui m'avait soutenu jusqu'alors était passée; je me sentais triste, isolé, misérable au delà de toute expression. Je me jetai sur un sofa, je cachai ma tête au milieu des coussins pour étouffer mes sanglots, et je pleurai comme un enfant.

Lorsque je relevai la tête, Santina se tenait debout à mes côtés. J'étais à la fois colère et honteux d'être surpris par elle en cet état... « Que faites-vous ici? Pourquoi venez-vous m'espionner? »

Santina me demanda pardon, et bégaya pour excuse qu'elle m'avait cru malade.

« A l'avenir, je vous en prie, n'ayez plus de pareilles peurs et soyez moins curieuse. Laissez-moi. » Très-mortifiée, elle fit quelques pas vers la porte.

En Italie, où les domestiques sont regardés comme faisant partie de la famille, on leur permet un degré de familiarité qui choquerait toutes les habitudes anglaises. Cette familiarité, en ce qui nous concernait particulièrement, Santina et moi, était d'autant plus grande, que je

lui avais appris à lire et à écrire. Je sentis que j'avais été trop dur, et je la rappelai.

— Ne prenez pas cet air-là, Santina. Je sais que vous êtes une bonne fille, et je n'ai pas eu mauvaise intention.

— Je ne puis vous voir dans cet état, répliqua-t-elle avec un soupir. Ce fut à mon tour à la consoler.

— Ne vous inquiétez pas de cela, Santina, je n'en mourrai pas. Ce sera bientôt passé.

— Je voudrais avoir brûlé la lettre. Je voudrais connaître la dame, dit Santina avec une passion concentrée.

— Quelle lettre? quelle dame?

— Cette lettre d'une écriture de femme que je vous ai remise, il y a quatorze mois.

— Et c'est pour cela que vous m'avez boudé depuis lors?

— Mon cœur me disait que cette lettre vous porterait malheur.

— Peut-être avez-vous bien deviné. Vous avez une mémoire merveilleuse, mon enfant. — Reconnaîtriez-vous l'écriture?

— Oui, je reconnaîtrais cette écriture-là entre mille.

— Eh bien! s'il vient des lettres écrites de la même main, renvoyez-les, et dites que c'est par mon ordre.

Les traits de Santina s'éclaircirent : Comptez sur moi, dit-elle, j'aurai bien soin de le faire.

Elle exécuta, en effet, la consigne avec un zèle au-dessus de tout éloge. Le lendemain même, une lettre arriva, et il en vint plusieurs les jours suivants. Toutes furent refusées impitoyablement. Dès que Santina entendait la sonnette, elle se précipitait vers la porte, et lors de notre départ pour la campagne, une semaine après, elle insista pour rester en ville, de peur qu'en mon absence on éludât mes ordres. Elle ne nous rejoignit à San Secondo qu'un mois plus tard.

Combien San Secondo était changé! Ce me semblait à peine le même lieu que les années précédentes. La ver-

dure avait perdu sa fraîcheur, l'air sa pureté. Fantasio n'était plus là, et la brillante image qui illuminait tout au dehors et au dedans de moi s'était obscurcie. Là, sur la pente du coteau, s'élevait le même casino aux contrevents verts, dont la seule vue réjouissait autrefois mes yeux. Combien il semblait triste et vide aujourd'hui, malgré les contrevents ouverts, annonçant qu'il était encore habité !

Trois mois venaient de se passer à San Secondo, trois longs mois de vide et d'ennui, de regrets et de retours pénibles sur le passé. Chaque jour je m'étais dit et répété à satiété que Lilla ne m'avait jamais aimé; que le jeune conspirateur enthousiaste avait frappé son imagination sans toucher son cœur, et qu'il existait entre elle et moi une complète incompatibilité de caractère, de sentiment, de jugement et d'habitudes. En un mot, j'étais parvenu à créer cette paix comparative d'esprit, cette lugubre et lourde paix qui naît du désespoir même et s'achète chèrement par la perte d'illusions longtemps caressées, lorsqu'une lettre de Lilla, après plus de deux mois de silence, me parvint et me mit sens dessus dessous.

L'écriture de cette lettre était déguisée si habilement, que Santina elle-même s'y laissa prendre et me la remit. Après l'avoir ouverte sans le moindre soupçon, j'eus la faiblesse de la lire jusqu'au bout. Lilla m'y traitait avec la plus grande hauteur. Elle était indignée, disait-elle, de ce qu'elle appelait mon manque d'éducation et de savoir-vivre, mais puisqu'elle m'avait en vain laissé le temps de la réflexion, elle devait, une fois pour toutes, me dire ce qu'elle pensait de moi. Pour me faire parvenir cette lettre, elle avait dû recourir à un stratagème; mais je pouvais être tranquille, elle ne m'importunerait plus à l'avenir. Voici donc ce qu'elle avait à me dire. Elle n'était pas dupe du prétexte qui me faisait rompre avec elle; depuis longtemps elle s'était aperçue que je méditais une désertion. J'étais parfaitement libre de mes actions. Elle essaierait de

s'en consoler, mais elle se devait à elle-même de déclarer que la manière dont j'avais amené cette rupture était vile et lâche, odieuse et indigne d'un homme comme il faut, etc., etc. La lettre se terminait par une allusion détournée à mes nouvelles amours, dans lesquelles elle me souhaitait beaucoup de bonheur.

Cette lettre rouvrit toutes mes blessures et me donna la fièvre. Se prétendre irréprochable et jeter tout le blâme sur moi ! Se poser en victime après tout ce qu'elle m'avait fait souffrir ! C'était trop fort. Dans le premier mouvement de colère, je griffonnai une réponse qui, j'en remercie Dieu aujourd'hui encore, ne fut jamais envoyée. Ne valait-il pas mieux lui demander une entrevue et l'accabler de mon indignation? Bien des heures se passèrent dans la plus pénible incertitude sur la marche à suivre. Enfin, je m'arrêtai au seul parti qui me parût et fût réellement raisonnable et digne. Je mis la lettre de Lilla sous enveloppe, et je la renvoyai à son adresse sans un seul mot. Pourtant, dans cette lettre qui m'avait causé une si vive douleur, il y avait une goutte de baume pour mes blessures. Lilla était jalouse; or, je l'avoue à ma honte, mon cœur frissonna de plaisir à cette idée. Jalouse de qui? Très-probablement de Santina. La femme de chambre avait apporté quelques-unes des lettres de sa maîtresse, et Santina lui avait parlé; or, Santina, toute étrangeté à part, était une jolie fille, et la vivacité, la détermination qu'elle mettait à exécuter mes ordres, avaient pu aisément lui faire supposer, par la femme de chambre et par la maîtresse, un motif personnel pour empêcher les lettres de parvenir à leur destination.

J'ai déjà dit qu'en face de notre maison, à San Secondo, il y avait une prairie bordée par un torrent. Un peu à droite, à deux cents pas environ, s'élevait un petit massif d'arbres qui rompait seul l'uniformité du niveau verdoyant. J'avais l'habitude de m'asseoir, pour lire et méditer, sous leur ombre. Pendant la chaleur du jour, ce

petit bois était le rendez-vous favori de beaucoup d'oiseaux, surtout des fauvettes et des merles, qui venaient, comme moi sans doute, y chercher la fraîcheur. J'avais fait élever, au pied d'un des plus gros arbres, une petite hutte en chaume, juste assez grande pour m'y tenir, et de là, abrité du soleil et des yeux perçants de la tribu emplumée, je tirais les pauvres oiseaux tout à mon aise et à coup sûr, quand l'envie m'en prenait. Cette hutte était en vue de la maison et à portée de voix. J'y allais toujours quelque temps avant l'heure des repas, et j'attendais qu'on m'appelât. Le lendemain du jour où j'avais renvoyé la lettre de Lilla, je gagnai, selon l'ordinaire, ma cachette. A peine y étais-je blotti, que je vis apparaître... devinez qui ?... Lilla elle-même.

— Vous voilà enfin, dit-elle. Je vous guette et vous attends depuis deux grandes heures.

Étonné, pétrifié, je ne trouvai pas un mot à répondre.

— Vous ne vous attendiez guère, poursuivit-elle d'un ton plein d'amertume, à me voir un jour profiter de votre description si animée de cette vallée et de ce que vous appeliez votre oasis dans le désert, pour vous y surprendre d'une manière peu agréable, à ce qu'il paraît.

— Si vous avez voulu me causer une surprise, vous avez parfaitement réussi, et j'avoue que cette surprise ne saurait guère être agréable. La démarche que vous avez faite est si imprudente, si téméraire ! On peut vous voir de tous côtés. — Lilla plissa sa lèvre.

— Vous parlez sans doute du tort que je puis faire à ma réputation ? répondit-elle. Quelle prudence extrême vous est venue tout à coup ! Vous étiez moins craintif, quand nous nous rencontrions tous les jours dans le jardin.

Comme nous étions en vue de la maison, j'insistai sur la nécessité de nous tenir dans un endroit plus couvert. Peu lui importait, disait-elle, qu'on la vît ou qu'on ne la vît pas. Je la décidai pourtant à me suivre un peu plus loin derrière une rangée d'arbres. Elle portait une ama-

zone et tenait une cravache à la main. Sa figure était pâle, ses lèvres blanches et contractées. Comme elle ne parlait pas, je rompis le premier le silence.

— Je regrette de vous voir ici, parce qu'il ne peut, je le crains, j'en suis sûr, résulter aucun bien de cette rencontre. Me voilà pourtant prêt à écouter tout ce que vous pouvez avoir à me dire.

— Vous avez une manière froide et calculée de faire et de dire les choses les plus dures qui fait bouillonner le sang dans les veines.

Voyant qu'elle cherchait l'occasion d'éclater, je restai muet. Il y eut un moment de silence.

— Mais hier, reprit-elle, ne m'avez-vous pas renvoyé une lettre que je vous avais écrite ? Quel droit aviez-vous de me traiter avec ce dédain et avec ce mépris ?

— Vous m'attribuez des sentiments et des intentions que je n'ai pu avoir, et contre lesquels je proteste. Je ne veux rien dire qui puisse vous blesser, mais permettez-moi de vous faire observer que, si dans un moment de colère, j'écrivais une lettre mal fondée en réalité et extravagante dans sa forme, je croirais devoir de la reconnaissance à la personne qui me la renverrait sans réponse.

Lilla rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Si la lettre était telle que vous dites, pourquoi ne pas se montrer sensible aux expressions extravagantes ? Pourquoi ne pas agir, en un mot, en homme qui a du sang dans les veines, et non... Elle hésita un moment dans le choix de l'expression, — et non en lâche !

Je bondis sous l'aiguillon, mais je répondis avec un calme forcé :

— Vous ne pensez pas ce que vous dites.

Sans s'arrêter à ma réponse, elle poursuivit avec véhémence :

— De quels outrages réfléchis, prémédités, ne m'avez-vous pas abreuvée ! osez le nier.

— Je le nie positivement.

— Qu'appelez-vous alors le renvoi, sans un mot d'explication, de mes lettres et des souvenirs que vous aviez reçus de moi?

— Vous oubliez la date inscrite sur le paquet de vos lettres et de vos souvenirs; cette date en elle-même était une explication suffisante.

— Votre date, répliqua Lilla en se mordant les lèvres, n'est qu'une impertinence gratuite, bien d'accord avec votre capricieuse et inhumaine conduite envers moi. Au nom du ciel, quel crime ai-je donc commis pour être traitée comme la dernière des femmes?

Tous mes nerfs se crispaient encore d'indignation au souvenir de la scène de la croisée, mais je restai maître de moi et je répondis avec le même calme :

— Ne nous laissons pas entraîner, je vous en prie, à de vaines récriminations sur le passé. Profitons plutôt de la leçon qu'il nous donne et de l'expérience que nous venons de faire. Nous n'étions que deux enfants; nous nous connaissions peu l'un l'autre, et peu nous-mêmes. Le temps a fait ressortir dans notre manière de sentir et dans nos habitudes des incompatibilités si grandes... en un mot, l'expérience a échoué. Résignons-nous à la réalité. Vous ne m'avez jamais aimé.

— Il se peut, interrompit brusquement Lilla, et je n'en sais rien; mais ce que je sais, ajouta-t-elle avec la même véhémence, c'est que depuis... Elle n'acheva pas la phrase, et changeant soudain de ton : — Il faut que nous soyons amis ou ennemis jusqu'à la mort. Choisissez!

— Mon choix est déjà fait, lui dis-je respirant plus librement; soyons amis et séparons-nous en paix.

— Pourquoi nous séparer? Soyez de nouveau pour moi ce que vous étiez autrefois.

— Cela ne peut être, cela ne sera jamais! fut ma rapide réponse.

— Jamais! dites-vous? et elle trembla de la tête aux pieds, comme dans un accès de fièvre.

Je ne répétai pas le mot, mais je fis un geste équivalent.

— Eh bien! soyons ennemis et agissons en ennemis : vous aurez ma vie ou j'aurai la vôtre.

En parlant ainsi, elle tira de la poche de son amazone deux petits pistolets et m'en offrit un.

— Mais c'est de la folie, m'écriai-je presque en riant, et, prenant le pistolet, je le jetai à terre. Tirez sur moi si cela vous plaît; jamais je ne lèverai le petit doigt contre une femme.

— Contre une femme! quelle générosité! répondit-elle avec un sourire ironique, et comme cet air de mâle supériorité vous sied bien!

Puis, soudain, éclatant de rage :

— Eh bien, oui, une femme, une femme mortellement blessée, qui vous demande réparation! Entendez-vous? Ne vous reste-t-il pas une étincelle d'honneur?

Impassible et muet, je la vis sur le point de me frapper de sa cravache!

— Oh! que ne suis-je un homme, et elle jeta à son tour à terre le pistolet qu'elle tenait.

— Oui, que n'en êtes-vous un! murmurai-je.

— Dites-vous vrai? répliqua-t-elle, je prends acte de ce vœu. Un jour peut-être il vous sera rappelé. Et elle tourna le dos pour s'éloigner.

Mais elle n'avait pas fait dix pas quand la voix de Santina, résonnant à une petite distance, m'appela par mon nom. Aussitôt Lilla revint sur ses pas et me dit avec un rire sardonique.

— Est-ce là votre maîtresse? Il faut que je la voie.

— Vous ne la verrez pas.

— Avez-vous peur que je la tue?

— Pourquoi insulter uue pauvre fille innocente qui ne vous a jamais fait de mal? Voilà ce que je crains et ce qne je ne puis permettre.

Lilla persista pourtant; elle essaya même de m'écarter de son chemin. Que pouvais-je faire? Pour prévenir le

mal, je ne vis d'autre moyen que de crier à Santina que je venais et de lui dire de retourner à la maison, tandis que je prenais les deux petites mains de Lilla et les retenais dans les miennes jusqu'à ce que je visse Santina rentrée. Alors seulement je rendis à Lilla sa liberté et je lui dis :

— Pardonnez-moi la violence que je vous ai faite. Vous me remercierez un jour de vous avoir empêché de commettre un acte indigne de vous.

— Misérable ! dit-elle d'une voix presque étouffée par la colère, quel terrible compte vous aurez à me rendre, car l'heure de la rétribution viendra. Comptez sur ma parole. Cela dit, elle s'éloigna enfin.

De mon côté, je regagnai la maison dans un état d'agitation plus aisé à concevoir qu'à décrire.

CHAPITRE XXIX

Singulier trafic.—L'Église et la Bourse.—Un petit homme fort important. Message et nouveaux plans de Fantasio.

La scène que je viens de raconter laissa dans mon esprit une impression profonde et douloureuse. Que Lilla fût fantasque et colère, je le savais depuis longtemps; mais jamais je ne me serais imaginé qu'elle pût se laisser entraîner si loin. Je la sentais maintenant capable de mettre ses menaces à exécution et de m'attirer quelque mauvaise affaire. Si elle allait, par exemple, monter la tête à son frère contre moi ! Cette supposition me causait beaucoup de peine et d'ennui; car sans connaître personnellement le comte Alberto, j'avais pour lui la plus haute estime et même de l'amitié. Longtemps ces réflexions et beaucoup d'autres du même genre me tourmentèrent; mais comme le temps s'écoulait sans incident fâcheux, mon esprit y revint moins souvent. Par intervalles, toutefois, les dernières paroles de Lilla, l'accent dont elle les avait prononcées, résonnaient

encore à mon oreille comme un écho de sinistre augure.

J'avais repris mon train de vie habituel, restant jusqu'à midi à la maison, et de midi à deux heures dans l'étude du vieil avocat chez qui j'étais censé faire mon stage. Le soir, nous faisions de longues promenades avec César et Alfred. Mes habitudes étaient plus retirées que jamais, et, à l'exception du prince, récemment de retour d'un voyage à Naples, de Sforza et de quelques autres amis intimes qui venaient presque tous les jours à la maison, je ne voyais personne.

En partie revenus, à cette époque, de la stupeur et du découragement où nous avait plongés le départ de Fantasio, nous commencions à regarder autour de nous. Cette sorte de résurrection était surtout due à César, à qui l'énergie et la supériorité de son caractère donnaient naturellement un ascendant complet sur notre jeune troupe, pour un moment dispersée et découragée, mais ralliée maintenant avec un nouveau courage et une nouvelle ardeur autour de son nouveau chef. Si quelqu'un parmi nous pouvait remplir le vide laissé par Fantasio, c'était César assurément. Jamais être plus noble n'a foulé la terre. Il avait un esprit vraiment élevé, un cœur d'or. Hélas! je puis lui rendre aujourd'hui cette justice, quoiqu'il ait été mon frère; c'est un droit que j'ai payé assez cher, Dieu le sait. Fantasio l'avait toujours placé dans son estime au-dessus de nous tous. Quoiqu'il eût une affection sincère pour moi, il aimait encore plus César, et concevait de lui une plus haute idée. Loin d'en être jaloux, j'étais fier de mon frère et de la préférence qu'on lui montrait.

Mon père se donnait beaucoup de mal pour me procurer des clients. Très-souvent il me demandait si telle ou telle personne n'était pas venue me consulter. « Personne n'était jamais venu. » Et cette réponse négative, stéréotypée comme la question, ne manquait jamais de le contrarier vivement. A force de se creuser l'esprit, il s'imagina enfin avoir trouvé la cause de mon absence de clientèle. Je n'a-

vais pas d'heure fixe pour recevoir mes clients; or, un véritable homme d'affaires ne bougeait pas de son cabinet; on devait l'y trouver à toute heure. Je ne comprenais pas trop l'attraction magnétique que je pourrais exercer sur lesdits clients en restant chez moi; mais, pour avoir la paix intérieure, je cédai sur ce point et je pris l'habitude de passer la matinée entière dans ma petite étude.

Un jour de décembre, tandis que, selon mon ordinaire, je fumais pour tuer le temps, j'entendis, à ma très-grande surprise, la porte du petit vestibule qui conduisait à mon sanctuaire s'ouvrir. Était-ce mon premier client? Bientôt on frappa à ma porte même. A l'instant j'éteignis et je jetai mon cigare, je pris l'air le plus grave et je priai la personne d'entrer. Personne ne paraissant, malgré mon invitation plusieurs fois répétée, je me décidai à ouvrir la porte, et j'y trouvai debout un matelot d'un certain âge, tout brûlé du soleil et qui me tendit une lettre.

L'épître m'informait qu'une compagnie d'assurances sur la vie venait de se fonder à Marseille et désirait établir une succursale à Gênes. On avait conseillé au rédacteur de la lettre, agent de ladite compagnie, de s'adresser à moi comme à la personne qui pourrait le plus probablement seconder l'entreprise et se montrerait la plus disposée à le faire. Le soussigné s'estimerait, en conséquence, heureux de s'aboucher avec moi, le lendemain, à midi, si mes occupations me permettaient d'être à cette heure à la Loggia di Banchi, dans la galerie couverte de la Bourse, en face la via degli Orefici, la rue des Orfévres.

Telle était la substance de la lettre, entremêlée d'expressions fort louangeuses pour moi et parsemée de fautes d'orthographe. Le tout signé Lazzarino.

« Et qu'est-ce que le signor Lazzarino! demandai-je au porteur qui, pour toute réponse, porta d'abord ses mains à ses oreilles, puis à sa bouche, en branlant la tête, pantomime assez claire. Il était sourd et muet. Singulier message! pensai-je en moi-même, et non moins singulier

messager! Celui-là, du moins, ne commettra pas le péché d'indiscrétion. »

Il y avait évidemment quelque mystère dans cette invitation. Si c'était une ruse de Lilla? Mais était-il vraisemblable que, désirant me voir, elle me donnât pour lieu de rendez-vous l'endroit le plus fréquenté de la ville? La mention de Marseille, où se trouvait Fantasio, me suggérait plutôt l'idée que cette entrevue mystérieuse avait pour but des communications importantes de sa part. Dans tous les cas, le seul moyen d'éclaircir la chose était d'aller au rendez-vous, et le lendemain, en conséquence, un peu avant midi, je me trouvais à la Loggia di Banchi, arpentant la galerie qui fait face à la via degli Orefici.

Pendant cette promenade, je fus surpris de voir un si grand nombre de prêtres assemblés là, les uns debout et par groupes, les autres assis sur des chaises ou sur des bancs, d'autres encore se promenant comme moi, d'une extrémité à l'autre de la galerie. Un de ces derniers, après m'avoir longtemps regardé, murmura en passant près de moi quelques mots qui évidemment m'étaient adressés, mais dont je ne pus saisir le sens. Serait-ce mon homme? Sous cette impression, j'eus soin de passer très-près de lui à mon premier tour, et il me parla de nouveau. Cette fois je ne perdis pas un mot de ce qu'il disait. « Avez-vous des messes, monsieur? je vous les prendrai à bon marché, très-bon marché. » Je ne pouvais faire un sens à ces paroles, et, me voyant lui-même complétement dérouté par la question, il comprit que je n'étais pas ce qu'il cherchait, et s'éloigna. Je ne sus que plus tard, en m'enquérant de la chose et par mon observation personnelle, la signification des paroles du prêtre et le motif qui amenait à la Bourse un si grand nombre de ses confrères.

En attendant Lazzarino, peut-être ferai-je aussi bien de communiquer aux lecteurs mes informations à ce sujet.

Il n'est guère d'homme assez pauvre pour mourir sans

laisser de quoi payer un certain nombre de messes pour le repos de son âme, ni guère de bonne femme qui n'ait de temps en temps des messes à faire dire, soit pour l'âme d'un parent mort, soit pour la guérison d'un membre malade de sa famille, soit pour tout autre objet. La vente des messes est donc considérable en Italie. Je dis à dessein la vente; car la messe se paye et constitue une partie essentielle du revenu du clergé. Les prix varient en raison des demandes, absolument comme le cours des rentes et des actions cotées à la Bourse, et les messes montent ou descendent selon leur rareté ou leur abondance sur le marché.

L'endroit où se tient cette singulière Bourse, où se règle le prix des messes et où se font toutes les transactions sur cette espèce particulière de marchandise, est précisément la Loggia di Banchi, en face la rue des Orfèvres.

Si vous désirez faire dire une messe immédiatement, ou si vous avez à faire un placement de cinq cents messes, vous trouvez là ce qu'il vous faut. Des courtiers, prêtres eux-mêmes, viennent vous offrir leurs services et concluent le marché. Supposons qu'un prêtre ait plusieurs centaines de messes à dire et besoin d'argent comptant, il va trouver les courtiers en question qui lui escomptent les messes et lui payent la différence. Quelques-unes des grosses perruques, les Rothschild de cette Bourse, ont dans leurs portefeuilles des milliers et des milliers de messes. Ils monopolisent la marchandise à un bon prix et s'en débarrassent au profit de pauvres prêtres, leurs clients, surtout du clergé de campagne, et réalisent ainsi des bénéfices importants.

La vente des messes donne parfois lieu à des scènes fort comiques. J'ai assez fréquenté l'endroit pour assister à un grand nombre; mais je me bornerai à noter la suivante:

Un domestique en livrée, envoyé par son maître, qui habitait Albaro, grand village à quelques milles de Gênes, marchandait à un prêtre une messe qu'il s'agissait de dire

dans ledit village. Le domestique était autorisé à aller jusqu'à trois francs; mais comme c'était un dimanche et qu'il faisait très-chaud, peu de prêtres se trouvaient disponibles et la marchandise était recherchée.

— Je ne bougerai pas pour moins de cinq francs, dit le prêtre, tournant le dos comme pour rompre la conférence.

— Cinq francs! c'est ne pas avoir de conscience, répliqua le domestique en livrée. On peut avoir une neuvaine pour ce prix-là!

— Eh bien! prenez la neuvaine. Vous n'aurez pas ma messe.

Cela dit, le prêtre traversa la rue et entra dans la boutique d'un liquoriste.

— Garçon! un petit verre d'eau-de-vie!

Le domestique en livrée, qui suivait le prêtre comme une ombre, pâlit à cette vue. Si le prêtre, en effet, rompait le jeûne, adieu tout espoir de messes.

— Voyons! je vous donnerai quatre francs; mais je serai grondé, j'en suis sûr.

— Cinq francs est mon premier et mon dernier mot, repartit le prêtre, et, portant le verre à ses lèvres, c'est à prendre ou à laisser.

Il allait avaler le contenu du verre, lorsque le domestique lui retint le coude.

— Vous êtes bien dur en affaires; mais puisqu'il le faut, vous aurez vos cinq francs.

Pour en revenir à notre sujet, j'avais fait une demi-douzaine de faux jugements physiognomiques, lorsqu'un petit homme, jeune et fluet, passant à mes côtés d'un pas rapide, mais de manière à m'effleurer, laissa tomber ces mots dans mon oreille : « Hum! — suivez-moi, — Lazzarino. » Et il continua de trotter, tandis que je marchais sur ses talons. Il était vêtu d'un assez pimpant costume de matelot, chapeau de cuir verni, jaquette et pantalons bleus, ceinture rouge et de longs tirebouchons de cheveux très-noirs dansaient de chaque côté de son visage.

Mon conducteur devait avoir une horreur innée de la ligne droite et une prédilection correspondante pour la ligne brisée, à en juger par la manière dont il me conduisit à travers un labyrinthe de ruelles étroites et d'allées serpentantes pour arriver enfin à Sottoripa, lorsqu'il eût suffi de traverser la piazza di Bianchi. Sottoripa est un sombre passage voûté ou plutôt une série de passages longeant le port, et dont une maison sur deux à peu près est une taverne de bas étage, rendez-vous exclusif des matelots et des portefaix. Lazzarino s'arrêta devant une de ces tavernes, et, après avoir regardé autour de lui d'un air soupçonneux, il entra, traversa la principale salle remplie de buveurs, et me conduisit dans une petite chambre, sale et délabrée, où il n'y avait personne. Ordonnant alors une pinte de vin qu'on apporta aussitôt, il s'assit; j'en fis autant, et nous nous regardâmes l'un et l'autre à travers une petite table.

— Avez-vous vu le nouveau brick de mon frère, *le Polycrates?* me demanda mon singulier compagnon d'une voix haute.

Au lieu de répondre, je regardai mon interlocuteur d'un air dérouté. Il lut sans doute cette impression sur mon visage; car, pour me rassurer, apparemment, il me fit un geste d'intelligence et poursuivit du même ton :

— Jamais plus beau navire n'a fendu les vagues.

— En vérité ! lui dis-je.

— Oui, aussi vrai que vous êtes assis devant moi. Il a été construit à Varazze. Mais, ajouta-t-il d'un ton de réflexion attristée, peu de gens savent qu'il existe un endroit de ce nom dans le monde, et pourtant ce pauvre petit port italien de Varazze lance à la mer d'aussi beaux esquifs que celui-là, qui a positivement distancé une frégate anglaise des meilleures voilières, dans son dernier voyage à Livourne. Oui, sur mon âme, il a distancé la frégate !

Ce dialogue, ou plutôt ce monologue, continuait depuis

quelques instants, lorsque mon nouvel ami se leva, et, avec les gestes et les pas comptés d'un bouffe dans tous les duos d'opéras comiques, s'approcha de la porte, écouta, regarda par le trou de la serrure, revint avec le même air mystérieux, et, changeant soudain de ton :

— « A me non me la ficcana, » un vieil oiseau comme moi ne se laisse pas prendre à la glu! me dit-il à voix basse, tandis que ses traits s'épanouissaient et que toute sa physionomie rayonnait de la satisfaction de lui-même. Qu'en dites-vous? la compagnie d'assurances sur la vie n'était-elle pas une excellente ruse? Ha! ha! Et il rit à se tenir les côtes.

Ces quelques mots suffirent pour me faire comprendre la nature du personnage. Lazzarino était un échantillon d'une nombreuse catégorie d'hommes nés pour faire beaucoup de bruit pour rien et pour compliquer les choses les plus simples, véritables dons Quichottes qui voient des géants dans tous les moulins et s'imaginent les avoir vaincus. Lorsqu'un individu de cette espèce se mêle de conspiration, et ils ont un penchant naturel à se mêler de tout, c'est la perfection du genre.

— Dites donc, reprit Lazzarino, n'ai-je pas bien conduit les choses?

J'étais sur le point de lui répondre que la moitié du mal qu'il s'était donné, des embarras qu'il avait faits pour amener cette entrevue, suffisait pour mettre tous les espions de la ville à nos trousses; mais après réflexion, je gardai ce sentiment pour moi et me bornant à faire un signe d'acquiescement :

— Maintenant, lui dis-je, si vous vouliez avoir la bonté de m'expliquer...

— Tout va bien, tout va bien! interrompit le petit homme. Quand Lazzarino se charge d'une chose... Il suffit. Lazzarino est bien connu et il ne m'appartient pas d'en dire davantage. Donnant alors un grand coup sur sa poitrine, il ajouta : C'est là, là. Tout va bien.

Était-ce une allusion à l'état satisfaisant de ses poumons ou voulait-il parler de quelque objet caché sous sa veste bleue ? Penchant vers cette dernière hypothèse, je lui dis :

— Si je vous comprends bien, vous avez un message à me remettre ?

— Un message ! Appelez-le un message si vous voulez. Fantasiq lui a donné un autre nom lorsqu'il me l'a confié. — Lazzarino, je cite ses propres paroles, voici une bombe avec sa mèche allumée. Vous chargez-vous de la porter à mes amis là-bas sans qu'elle fasse explosion en route ? — Je m'en charge, ai-je répondu. — Rappelez-vous, a-t-il ajouté, qu'il y va de la vie ou de la mort, et plutôt que de laisser tomber ce paquet en d'autres mains que celles auxquelles il est destiné, il vaut mieux vous réduire en poudre vous et lui. Vous en chargez-vous ? — Je m'en charge. — Et nous voilà arrivés tous les deux à bon port. Faisant de nouveau sonner le creux de sa poitrine : — Qu'en dites-vous, eh ?

— Je dis que vous êtes un homme précieux. Mais où est le paquet ?

— Un instant de patience, répliqua Lazzarino ; il faut d'abord que vous sachiez tout. Et il se mit à me faire le récit détaillé de tous les moyens ingénieux qu'il avait imaginés pour transporter ladite bombe, des nombreux et imminents périls qu'il avait courus et de l'étonnante présence d'esprit, du sang-froid merveilleux qu'il lui avait fallu pour surmonter des difficultés si multiples.

Comme j'insistais pour avoir la lettre, il reprit de plus belle et s'étendit sur la situation des partis en France, affirmant que Louis-Philippe était un homme perdu, que toutes les choses prenaient un excellent aspect, etc., etc. Après m'avoir ainsi fait subir le supplice de Tantale, auquel je semblais particulièrement destiné, Lazzarino retourna à la porte, écouta de nouveau, regarda encore par le trou de la serrure, et tira enfin des replis de sa veste bleue une lettre de dimension si colossale, qu'à sa vue je

ne pus m'empêcher de rire aux éclats. Lazzarino me fit écho du meilleur cœur, ne s'arrêtant de temps en temps que pour me demander s'il était un homme capable ou non.

Après lui avoir répété qu'assurément il était un fort habile homme, je me disposai à prendre congé de lui. Lazzarino me réitéra alors l'offre de ses services. Il me suffirait de demander Lazzarino ou Banchi. Tout le monde connaissait Lazzarino. Il parlait toujours de lui-même à la troisième personne. Son nom était Lazzaro Stella, mais on l'appelait plus familièrement Lazzarino. Il me dit encore qu'on attendait tous les jours de Livourne son frère Adriano, capitaine marchand, commandant un brick fin voilier, fort avant dans les desseins de Fantasio et qui savait toute l'histoire de la bombe. Sur quoi, nous nous séparâmes, après une poignée de mains.

Une lettre de Fantasio, surtout après un aussi long silence, était un événement. Nous brûlions d'envie, César et moi, d'en connaître le contenu; mais comme, au moment de mon retour à la maison, on venait de servir le dîner, une heure s'écoula au moins avant qu'il nous fût possible de nous enfermer dans ma chambre et d'ouvrir l'épître monstre. Lazzarino avait bien raison de l'appeler une bombe avec la mèche allumée. Il n'en fallait pas tant pour nous envoyer au ciel nous et plusieurs autres. L'enveloppe contenait :

1° Une quantité de lettres de toutes dimensions, adressées à différentes personnes de Gênes, de Turin, de Livourne, etc.; les lettres pour Gênes devaient être remises par notre propre main; nous devions trouver quelque occasion sûre pour les autres villes;

2° Un long plan de société secrète, minutieusement détaillé;

3° Une lettre de quatre pages grand papier adressée aux deux frères, et dont je tâcherai de donner ici le plus court résumé possible.

Au dire de Fantasio, l'ordre de choses né de la révolution de juillet ne satisfaisait personne. La France se trouvait à la veille d'une nouvelle révolution. Les sectes politiques y étaient à l'œuvre aussi bien qu'en Allemagne, en Hongrie, dans l'Italie méridionale et ailleurs, pour amener une insurrection générale en Europe. Il n'y avait donc pas un moment à perdre, si nous voulions être prêts et agir de concert avec les autres pays, quand viendrait l'occasion favorable. Il fallait nous organiser sans perdre un jour. L'expérience nous avait appris, poursuivait Fantasio, que le carbonarisme avec ses délais pédantesques, son cercle limité d'action, sa défiance de la jeunesse, ne remplirait jamais le but. D'un autre côté, le système de fédération, tel que nous l'avions pratiqué jusqu'alors, bien qu'il pût préparer des éléments utiles à un nouvel état de choses, était beaucoup trop peu solidement lié pour devenir l'instrument efficace réclamé par l'exigence des temps. Si nous voulions avoir voix délibérante dans les conseils de l'alliance secrète des nations, il nous fallait donc une organisation régulière, complète, et surtout fortement centralisée.

Toujours d'après Fantasio, l'esprit des temps exigeait encore que toutes les associations politiques reposassent sur quelque principe décidé, sur une profession de foi positive. Jusqu'ici les sociétés secrètes s'étant contentées de se proposer pour but final une liberté abstraite, sans examiner ni décider la forme de gouvernement la plus propre à garantir la fondation, le développement graduel et la durée de cette même liberté ; il était grand temps de mettre un terme à cette vague et nébuleuse situation, de déployer une croyance et une bannière qui naturellement ne pouvait être autre que celle de la république.

L'Europe gravitait vers ce centre, et le gouvernement qui succéderait à celui de Louis-Philippe serait certainement le gouvernement républicain. Fantasio exposait longuement et avec une grande force d'argumentation les

raisons qui, en ce qui regardait du moins l'Italie, rendaient l'établissement d'une république non-seulement préférable, mais nécessaire. L'homogénéité des principes dans les éléments de la nouvelle association républicaine lui assurerait une force de cohésion invincible, et, quand viendrait le jour de l'épreuve, une puissance d'action irrésistible. Il croyait pouvoir dire que la société dont il nous envoyait le plan et les règlements répondait au besoin des temps et à la disposition générale des esprits en Europe.

Nos sentiments patriotiques et notre amitié personnelle pour Fantasio ne lui permettaient pas de douter de notre concours. Des noms influents n'étaient en aucune façon nécessaires. Il suffisait de s'assurer de la coopération d'hommes d'une volonté énergique et d'une foi ferme, d'hommes actifs, infatigables et résolus à vaincre ou à mourir. Un comité provisoire devait immédiatement se former à Gênes et s'occuper sans délai de la nouvelle organisation. César, Sforza, le prince, le frère de Lazzarino (dont Fantasio parlait en termes de haute estime) et moi-même, nous formerions un premier noyau autour duquel viendraient se grouper, avec le temps, ceux que nous jugerions convenable d'admettre.

Pour lui, Fantasio, il était dans la meilleure position possible pour nous donner des informations, des directions utiles et nous aider de toutes les façons, se trouvant lui-même en communication constante avec le comité européen de Paris et avec les membres les plus distingués de l'émigration italienne, vieux conspirateurs expérimentés. Il s'était uni à plusieurs pour former à Marseille un comité directeur. Il espérait avoir bientôt de nos nouvelles et nous indiquait une voie sûre et régulière de correspondence entre Marseille et Gênes *et vice versa*.

Quant à Lazzarino, le porteur de la lettre, il ne fallait pas tenir compte de ses singularités. Incapable d'éternuer sans prendre un air de mystère et sans en faire une af-

faire d'État, ce n'en était pas moins un homme tout dévoué, entièrement digne de confiance, et qui pouvait être utile en beaucoup de façons ; le fait est qu'il en donna la preuve. Outre cela, le frère de Lazzarino, Adriano, était un homme très-influent à la bourse de Gênes et dans le commerce maritime : somme toute, une excellente acquisition.

Suivait un plan général de la société nouvelle, descendant dans les plus menus détails sur la formule du serment, le mode d'initiation, les mots et les signes de reconnaissance, etc., etc. Les principaux traits de l'association peuvent se résumer ainsi : — un comité central à Gênes, en communication avec le comité directeur de Marseille ; des comités provinciaux dans toutes les principales villes, en communication avec le comité central ; et des chefs de propagande dans toutes les villes de moindre importance et les villages, en communication avec les comités provinciaux. Il y avait deux sortes d'adeptes, les simples membres et les propagandistes. Ces derniers avaient seuls le droit de présentation.

Un règlement plein de dispositions très-détaillées, très-judicieuses, déterminait les rapports des membres entre eux. Tout était si bien calculé, si habilement ménagé pour maintenir le secret et prévenir les indiscrétions, qu'il semblait presque impossible d'être jamais découverts. Tout était admirable, en un mot, sur le papier. Restait à savoir s'il en serait de même dans la pratique.

Lorsque nous eûmes achevé cette longue lecture, nos yeux se rencontrèrent en silence. César avait pris un air grave et soucieux.

— Qu'en dites-vous, César ?

— Ma seule crainte est que nous ne soyons pas à la hauteur de la mission qu'on nous donne. Cependant, poursuivit-il après une pause, cette mission a de quoi nous tenter ; elle nous assigne un noble rôle, le premier rang dans le danger et par le dévouement.

— Ne ferions-nous pas bien de voir nos amis, lui dis-je, pour savoir leur opinion ?

— J'y songeais justement, fut sa réplique.

CHAPITRE XXX.

Nous entrons dans les vues de Fantasio et nous nous mettons à l'œuvre. Naissance et progrès de la nouvelle association.

Dans la soirée du même jour, sur notre invitation, Alfred, Sforza et le prince se rendirent près de nous, et nous leur communiquâmes la lettre de Fantasio. Elle produisit absolument sur Sforza et le prince l'effet que l'odeur de la poudre a, dit-on, sur les vieux soldats. Ils battirent des mains et s'écrièrent que c'était précisément ce qu'il leur fallait. Alfred parut étonné comme d'habitude, lorsque quelque chose de hardi et d'extraordinaire se présentait soudain à lui.

— J'admire votre empressement, mes amis, dit César. Je sais depuis longtemps que votre foi est de celles qui soulèvent des montagnes. Cependant, vous ne trouverez pas mauvais, je l'espère, que je dise deux mots pour déterminer la nature précise de l'entreprise qu'on nous propose. Nous sommes ici cinq jeunes gens, avec des moyens d'action très-limités, et on ne nous appelle à rien moins qu'à renverser un gouvernement établi. Nous ne pouvons compter sur d'autres ressources que celles que nous parviendrons à nous créer nous-mêmes. Réfléchissez-y bien. Nous avons tout à créer, tout à faire ; il ne faut pas nous le dissimuler. Etes-vous d'avis d'entreprendre cette tâche en présence de pareilles difficultés ?

— Oui, oui ! s'écrièrent le prince et Sforza d'une même voix.

— Qu'il en soit donc ainsi ! reprit César, et Dieu nous vienne en aide ! Pour que nos efforts méritent sa bénédiction, procédons à notre tâche honnêtement et loyalement. Pas de chemins détournés, pas de mise en scène

mélodramatique, pas de fantasmagorie, nous n'en avons eu que trop; pas de personnages illustres censément cachés derrière un rideau dont on soulève nn petit coin; pas de princes du sang imaginaires sur l'arrière-plan. Que ceux qui se joindront à nous sachent qu'ils s'unissent à une société d'hommes dont la puissance ne repose pas sur de hautes relations ni sur leur rang social, mais sur leur pur dévouement à la patrie et leur volonté indomptable de l'affranchir. A ces conditions, je suis votre homme.

— Et notre chef à jamais, s'écrièrent à la fois Sforza et le prince en se levant pour embrasser César. Alfred, aiguillonné par leur exemple, en fit autant.

— Merci, mes amis, dit César; mais ce préambule suffit, et maintenant à l'œuvre, à l'œuvre! J'ai le pressentiment que peu d'entre nous verront le résultat final de nos travaux, mais le grain que nous aurons semé germera et croîtra après nous. De plus heureux que nous feront la moisson.

Combien de fois je me suis rappelé plus tard ces paroles de mon frère et le mélancolique sourire qui les accompagnait!

Le lendemain, d'après un agrément préalable, le prince partit pour Turin, Sforza pour Nice, Alfred pour Sarzana. Fantasio nous avait munis de lettres de recommandation pour ces diverses villes. Nice étant située sur la frontière de France, à peu de distance de Marseille, et la contrebande se faisant sur une grande échelle le long de la côte entre les deux pays, Fantasio avait insisté sur l'importance capitale dont il était d'y établir le plus tôt possible un noyau d'adhérents sûrs, prêts à recevoir ou à faire circuler les livres ou écrits politiques qu'il aurait l'occasion d'envoyer.

Sforza, bien que pauvre comme un rat, ne voulut rien accepter pour ses frais de voyage, malgré l'insistance du prince et d'Alfred à lui ouvrir leur bourse. Il avait assez épargné, disait-il. Dieu sait quelles épargnes il avait pu

faire pour entreprendre ce voyage! Mais, grâce à son système économique, avec peu d'argent on allait loin. Son fameux système, pauvre diable! était de voyager à pied. Son expulsion du collége l'avait empêché non-seulement d'entrer dans l'armée, pour laquelle il avait un goût décidé, mais encore de suivre aucune profession libérale. Son père, qui exploitait lui-même une petite propriété à quelques lieues de Gênes et vivait du produit, ne se trouvait pas, malgré la meilleure volonté, en position de soutenir son fils dans la capitale, et Sforza, très-bon fils d'ailleurs, était trop absorbé par la politique pour se résigner à vivre dans un hameau, sevré de toute communication avec le monde actif et intellectuel. Sa seule ressource pour vivre était de donner des leçons de dessin à bas prix; encore en avait il peu. Mais ses habitudes étaient si frugales, ses besoins si bornés, qu'il parvenait à faire une figure décente.

César et moi nous restâmes en ville, chargés de remettre à leur adresse les lettres de Fantasio pour Gênes et d'effectuer la transformation de notre système fédératif en une association secrète régulière. Avant tout, nous fîmes savoir à Fantasio, par les moyens de correspondance qu'il nous avait dit les plus sûrs, que son plan était accepté et qu'un comité central provisoire, composé de César, de Sforza, du prince et de moi, se trouvait constitué. Alfred, toujours timide et défiant de lui-même, ne put se décider à figurer nominalement dans ce comité, quoiqu'il en fît partie de fait. On réserva une place pour Adriano, le frère de Lazzarino, qui, à son arrivée à Gênes quelques jours après, l'accepta; et une autre pour le comte Alberto, auquel était adressée une des lettres de Fantasio. Mais le comte Alberto déclina cet honneur, ne se croyant pas libre, disait-il, en sa qualité de carbonaro, de s'affilier à une autre société secrète. Le scrupule était au moins raisonnable : nous n'insistâmes pas. Le comte Alberto nous offrit, en revanche, ses services comme volontaire, et sa coopération la plus sincère, la plus active, de manière à devenir un

anneau précieux entre nous et les carbonari, s'ils sortaient enfin de leur inaction.

La transformation des fédérés en membres réguliers de l'association nouvelle s'opéra sans difficultés. Neuf sur dix s'y prêtèrent de grand cœur. L'adoption du *Credo* républicain souleva peu d'objections, si même il en fut fait. Du moment où il fallait une profession de foi politique, les partisans mêmes de la monarchie constitutionnelle reconnaissaient que la république seule était conciliable avec l'unité italienne. Le système représentatif manquait d'ailleurs d'un candidat plausible pour la couronne d'Italie. Jamais l'orgueil national ne voudrait entendre parler d'un monarque étranger; or, les antécédents personnels de tous les petits princes italiens étaient si déplorables, si antinationaux, qu'aucun homme doué de sens commun ne pouvait songer à leur offrir la couronne d'Italie. Naturellement le pape était hors de concours. Les Bourbons de Naples n'avaient jamais été considérés comme Italiens, et, depuis le parjure de Ferdinand Ier, qui n'avait prêté serment à la constitution de 1820 que pour l'étouffer ensuite, ils avaient perdu tout crédit et n'étaient plus regardés que comme des escrocs couronnés. Le prince de Lucques, comme Bourbon, se trouvait dans une situation analogue. Le duc de Toscane était Autrichien. C'était encore un Autrichien de cœur, sinon de naissance, que le duc de Modène, à qui la douceur de son gouvernement avait fait donner le surnom de bourreau. L'ex-prince de Carignan, alors roi de Sardaigne sous le nom de Carlo Alberto, était devenu trop justement impopulaire à cette époque. Six mois auparavant, les Piémontais et toute la Péninsule italique avaient salué son avénement au trône avec les plus brillantes espérances, semblant oublier, il faut le dire à leur honneur, qu'il y avait eu plus d'un point noir dans la carrière de ce prince depuis 1821, pour se souvenir seulement que c'était au nom de Carlo Alberto, alors régent, que, dans cette mémorable année,

le régime constitutionnel, destiné à mourir si jeune, avait été inauguré; mais quand on vit le laps du temps n'amener aucune amélioration, les jésuites rester tout-puissants, et les anciens complices du prince dans le mouvement constitutionnel attendre en vain une amnistie, la réaction se produisit dans l'esprit public et le désappointement fut proportionné à l'attente, c'est-à-dire excessif.

Cela explique la facilité avec laquelle nous fîmes adopter le principe républicain par l'association naissante, mais tous ceux qui en devinrent membres étaient loin d'être des républicains par conviction. Un grand nombre, au contraire, surtout ceux qui se rallièrent à nous dans le cours du temps, auraient préféré une monarchie représentative à une république, et s'ils acceptèrent celle-ci, ce fut par conviction, je le répète, de l'impossibilité pratique absolue de toute forme différente. D'autres n'avaient en vue qu'un grand but, l'indépendance de l'Italie; et, pour l'assurer, ils auraient accueilli tous les systèmes de gouvernement. On comprendra maintenant sans peine comment il arriva qu'en 1848, lorsque Charles-Albert donna une constitution et rompit avec l'Autriche, ce qui restait de l'association se partagea en deux fractions, dont l'une, composée des éléments mentionnés en dernier lieu, se rallia autour de l'étendard du roi constitutionnel, devenu le champion de l'indépendance nationale; tandis que l'autre, le parti républicain, s'abstint de prendre part au mouvement, ou se déclara hostile, parce qu'il avait pour origine et pour chef un roi.

Une société qui avait pour point de départ un capital social de cent membres bien nés et bien élevés, intelligents, actifs, et dont les trois quarts avaient le droit d'initiation (comment refuser ce droit à un tel choix d'hommes?), une société ainsi constituée, dis-je, dès le début, ne pouvait manquer de faire des progrès rapides, si l'on tient surtout compte de la richesse du sol qu'il s'agissait d'exploiter.

Les éléments de mécontentement abondaient peut-être plus dans l'ancien territoire génois que dans aucune autre province italienne. D'abord, il y existait, comme sur tous les autres points de la mère-patrie, le sentiment purement italien ou anti-autrichien, dont l'unique pensée, le but constant étaient l'expulsion de l'étranger et l'indépendance nationale; puis le sentiment génois ou municipal, qui visait surtout au renversement du gouvernement piémontais intrus. Le premier de ces éléments prédominait à un certain degré dans les classes éclairées et dans une partie de la jeune noblesse; mais, dans les classes populaires et parmi les vieilles familles patriciennes, c'était l'esprit anti-piémontais qui avait l'ascendant.

Le sentiment d'antipathie réciproque des Génois et des Piémontais datait de très-loin. On pouvait retrouver sa source dans les rivalités séculaires de la monarchie piémontaise et de la république de Gênes. Aussi, lorsque le congrès de Vienne, en 1815, raya d'un trait de plume la fière république de la carte de l'Europe, pour en faire un don gratuit au roi de Sardaigne et l'incorporer au Piémont, son vieil et mortel ennemi, l'orgueil national de toutes les classes fut cruellement mortifié, et les Piémontais envisagés par tout le monde comme des intrus et des usurpateurs. De son côté, le gouvernement, il faut en convenir, ne fit rien pour calmer l'irritation. Loin de là, il traita Gênes en pays conquis.

Cependant, avec le laps des années, l'esprit d'animosité commençait à s'apaiser, et, malgré les fautes du pouvoir, l'acte d'incorporation finissait par être non-seulement accepté avec un certain degré de résignation, mais envisagé comme un acheminement vers l'unité tant désirée, comme un accroissement de force qu'on pourrait un jour tourner contre l'ennemi commun. Par malheur, ce point de vue, à peu près général dans la partie instruite et libérale de la société, ne s'étendait pas au delà des cercles où il avait pris son origine, et ne pénétrait pas, sauf de rares excep-

tions, dans les classes populaires, toujours fidèles à leurs vieilles rancunes.

Notre tâche, parmi cette dernière portion de la société, riche en éléments de force et d'intelligence, était nécessairement une tâche de conciliation pleine de difficulté, et qui demandait beaucoup de prudence et de tact; car si, d'une part, nous devions craindre d'encourager et de fomenter des sentiments opposés aux nôtres et à l'objet que nous avions en vue, nous ne pouvions, d'un autre côté, attaquer ouvertement des préjugés profondément enracinés, jusqu'à un point respectables, et aliéner ainsi à notre cause des cœurs bien intentionnés et dévoués.

Vous êtes-vous jamais approché d'un de ces décors de théâtre dont l'effet à distance est si frappant? Dès qu'on les voit de près, l'illusion s'évanouit : on n'a plus sous les yeux que de grands vides et des empâtements de couleurs, des coups de brosse jetés, pour ainsi dire, au hasard. Il en est de même d'une conspiration. Vue à distance, et dans la perspective voulue, rien de plus frappant, rien de plus poétique que ce puissant assemblage de volontés et de forces mues par un seul ressort, se frayant dans l'ombre, à travers des obstacles et des périls de tous genres, une voie vers la plus noble et la plus légitime des conquêtes, celle de l'indépendance et de la liberté; mais si, de la contemplation de l'ensemble, vous descendez à celle des détails, adieu la poésie, salut à la plus vulgaire prose! Que d'égoïsme, de petitesse, entrave le jeu de cette multiple machine!

En vérité, je vous le dis, le chemin d'un conspirateur n'est pas semé de roses, surtout celui d'un conspirateur placé dans la situation où nous nous trouvions, c'est-à-dire connu de tout le monde et accessible à tout le monde. Je ne sache pas d'existence qui exige une si continuelle abnégation personnelle, une si constante patience. Il faut prêter l'oreille à toute espèce de commérage, ménager toute espèce de vanité, discuter sérieusement les thèmes

les plus absurdes, et, au risque d'en éprouver des nausées, ne jamais dire : *Assez*, aux idées les plus creuses, aux forfanteries les plus ridicules, aux plus vulgaires prétentions. Votre visage doit être toujours le même, toujours calme et complaisant. En un mot, un conspirateur qui prend au sérieux sa tâche de propagande cesse de s'appartenir à lui-même ; il devient le jouet, le souffre-douleur de tous ceux qu'il veut gagner à sa cause ou lui conserver. Il doit sortir quand il lui plairait de rester chez lui, rester quand il lui plairait de sortir, parler quand il voudrait garder le silence, veiller quand il soupire après son lit. En vérité, je vous le dis, c'est une misérable existence. Elle a ses compensations, j'en conviens, peu nombreuses mais douces, le commerce d'esprits élevés et de cœurs dévoués, les lueurs argentées qui percent le noir horizon, et la conviction qu'on ne sue pas en vain sang et eau, qu'on aplanit la voie, pouce à pouce, vers une noble et sainte fin.

Cette conviction, nous l'avions, et elle nous soutenait dans notre pénible route. En six mois d'un travail incessant, nous avions obtenu des résultats dont nous étions nous-mêmes étonnés. Pas une ville importante du royaume qui n'eût déjà son comité à l'œuvre; pas un village un peu considérable auquel manquât son chef de propagande. Nous étions parvenus à établir des communications régulières et sûres entre les divers comités de l'intérieur, et nous correspondions au dehors par des voyageurs affiliés avec la Toscane et Rome, par Livourne et Civita-Vecchia, et de là, jusqu'à Naples. Le nombre des adeptes s'était tellement multiplié, que nous sentîmes bientôt la nécessité de ralentir l'impulsion. Des hommes de toutes les classes se joignaient à nous, nobles, bourgeois, avocats, employés du gouvernement, capitaines-marchands, matelots, artisans, prêtres et moines. Parmi ces derniers, mon vieil ami Vadoni, maintenant l'un de nos affiliés, poussait l'œuvre de propagande avec un zèle infatigable. Nos col

lègues Adriano Stella et le prince en faisaient autant, l'un dans la marine, l'autre dans la noblesse.

Les choses avaient donc pris l'aspect le plus prospère, lorsque arriva de Turin un voyageur chargé de mauvaises nouvelles. Il s'était élevé dans le comité de cette ville, et sur un point sans importance, un désaccord, à la suite duquel deux de ses membres les plus influents avaient donné leur démission. Nous résolûmes à l'instant d'envoyer une personne de confiance à Turin, afin de tenter, par tous les moyens, de rétablir la bonne intelligence entre nos amis. Cette mission me fut confiée, et je m'en chargeai d'autant plus volontiers que j'espérais faire servir mon voyage à un autre objet qui me tenait fort à cœur.

Pour obvier au manque d'armes, dont nous étions dépourvus et dont l'introduction offrait des difficultés presque insurmontables, nous avions songé à faire quelques prosélytes dans le corps de l'artillerie qui gardait l'arsenal, de manière à y avoir accès quand le moment viendrait. L'artillerie passait pour être, et elle était en effet, un corps instruit et libéral. Nous pouvions raisonnablement chercher dans ses rangs un certain nombre d'adhérents sympathiques ; mais, jusqu'ici, tous nos efforts pour établir des communications de ce côté avaient échoué, en partie par suite des précautions extrêmes nécessaires dans une tentative si délicate, en partie par la circonstance que le corps de l'artillerie se composait presque tout entier de Piémontais, éloignés du pays natal, et avec lesquels il était, par conséquent, difficile de nouer ces relations d'intimité qui naissent toutes seules entre familles habitant la même ville. A Turin, peut-être, avec l'aide de nos amis, par suite de connaissances mutuelles, j'obtiendrais enfin une lettre d'introduction près de quelque officier du corps stationné à Gênes, ou tout au moins des informations utiles à ce sujet.

Mon père, à qui je dis que j'allais passer quelques jours chez un ancien camarade de collége, ne fit aucune objec-

tion à mon départ. J'allai donc retenir une place dans diligence qui partait le lendemain matin à sept heures.

CHAPITRE XXXI

Dénoûment imprévu d'une soirée d'Opéra.

Revenant dans la même soirée du bureau de la diligence où j'avais fait porter mon porte-manteau, je passais devant le théâtre de Carlo Felice, lorsque mon œil s'arrêta par hasard sur l'affiche. On donnait *la Sonnambula* de Bellini pour les débuts d'une nouvelle prima donna. Depuis longtemps je n'étais entré dans aucun théâtre; *la Sonnambula* était un de mes opéras favoris; ces deux circonstances, unies à une troisième, — je n'avais rien de mieux à faire ce soir-là, — me décidèrent à entrer.

La salle était pleine; j'eus quelque peine à trouver une place assez peu confortable, la dernière à l'extrémité d'un des rangs de l'orchestre. La délicieuse tarentelle de la première scène venait d'être exécutée au milieu des applaudissements universels, quand la porte d'une loge située à ma gauche, juste au-dessus de ma tête, s'ouvrit bruyamment. Tous les yeux se tournèrent de ce côté; les miens en firent autant. Bientôt je vis apparaître une dame âgée et de haute taille, la tête ornée de plumes blanches. Elle était suivie du comte Alberto et de Lilla. Mon cœur fit un soubresaut. Je ne l'avais pas vue depuis l'orageuse rencontre de San Secondo. Elle s'assit le dos tourné au théâtre, presqu'en face de moi, mais un peu de côté. Elle était là dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, relevé par une toilette magnifique et du meilleur goût, si près de moi que je pouvais entendre son mélodieux italien, et, qu'en me levant et en étendant la main, j'aurais pu la toucher. J'aurais donné beaucoup pour être partout ailleurs, mais j'étais là... il fallait y rester et paraître le moins troublé possible. Jamais spectateur ne sembla, en effet, plus absorbé, plus intéressé par ce qui se passait sur

le théâtre, et jamais spectateur ne vit et n'entendit moins que moi ce qui se faisait et se chantait. Toute mon attention était concentrée et pour ainsi dire rivée sur la loge au-dessus de moi. De mon banc, situé un peu plus en arrière, j'étais admirablement placé pour suivre du coin de l'œil les plus légers mouvements des occupants de ladite loge. Pendant quelques instants Lilla parut tranquille. Je suppose qu'elle ne m'avait pas encore aperçu, mais son attitude changea bientôt. Elle commença à s'agiter, à parler, à rire beaucoup et à jouer de l'éventail.

Après la cavatine de la prima donna, je vis entrer dans la loge un garde du corps, autant que je pus deviner, mais je n'en étais pas bien sûr. Il fut reçu avec de grandes démonstrations de gaîté. Le comte Alberto sortit, et le nouveau venu prit place à côté de Lilla. Évidemment cet officier lui faisait sa cour. Bientôt elle lui murmura quelques mots à l'oreille. Le garde du corps, ou peu importe ce qu'il était, prit sa lorgnette d'opéra, s'appuya sur la balustrade et me lorgna... je n'en doutai pas. Le premier acte terminé, Lilla et la vieille dame aux plumes blanches changèrent de place. L'officier se tint debout et promena de tous côtés sa lorgnette.

Je profitai de ce moment pour jeter un regard dans la loge. Il s'en aperçut et fixa sur moi un œil dédaigneux. Je lui rendis son regard avec usure. Ce petit intermède se reproduisit deux ou trois fois dans la soirée. Chaque fois que je regardais la loge, mon homme me regardait à son tour. C'était bien un garde du corps, et j'avais certainement vu ce laid visage ailleurs; mais je ne pouvais lui appliquer un nom. A qui donc appartenaient ces moustaches si blondes qu'elles paraissaient blanches, et qu'il tordait et caressait avec une si impertinente affectation?

Lilla reprit sa première place. L'officier entrait et sortait de la loge, absolument comme s'il était chez lui. Rien de remarquable ne se passa pendant le reste de la soirée. Vers la fin de l'opéra, le comte Alberto reparut, et le garde du

corps prit congé, non sans m'envoyer un regard d'adieu. A la fin la toile tomba; je n'en fus pas fâché pour ma part. La longue et pénible contrainte que je m'étais imposée ne m'avait pas moins fatigué que si j'avais roulé pendant toute une journée le rocher de Sisyphe.

En sortant, je jurai bien qu'on ne m'y reprendrait plus, et pour me consoler j'allumai un cigare. Je m'étais arrêté dans ce but, lorsque je sentis une petite tape sur mon épaule. Quelqu'un voulait sans doute allumer son cigare au mien. Je me retournai donc obligeamment, et je me trouvai face à face avec l'officier.

— Que désirez-vous? lui dis-je.

— Je désire savoir, me répondit-il, ce que vous aviez à me regarder si fixement?

— Pour voir que je vous regardais, vous m'avez apparemment regardé vous-même, fut ma réplique

— Quand cela serait, qu'en concluez-vous? reprit-il en frisant sa moustache.

— Une liberté qu'il vous plaît de prendre avec moi, monsieur, je puis bien, j'imagine, la prendre avec vous. Voilà tout.

— Non, cela n'est pas tout, répliqua-t-il; si je vous ai offensé...

— Pas le moins du monde, interrompis-je : un chat peut regarder un roi, dit le proverbe; et je fis un pas pour m'éloigner.

— La chose ne saurait finir ainsi, continua mon interlocuteur en me suivant; s'il vous plaît de ne vous offenser de rien, cela est bel et bon; mais je me crois offensé, moi, et vous savez ce que cela signifie...

Je songeai, malgré moi, à la fable du *Loup et de l'Agneau*. Seulement, mon homme ressemblait plus à un chat qu'à un loup.

— C'est donc une querelle que vous me cherchez? lui dis-je en finissant par m'échauffer.

— Prenez-le comme vous voudrez, répliqua-t-il; mais

l me faut la satisfaction que les hommes d'honneur ont coutume de se donner l'un à l'autre en pareil cas. Nous ne sommes plus au collége.

Le mot de collége fut une révélation pour moi. C'était Anastase, Anastase en personne, Anastase tout galonné d'or et faisant le vaillant. Comment ne l'avais-je pas reconnu tout de suite?

Toute ma colère s'évânouit à cette découverte. En vérité, l'idée d'un duel avec mon ex-tyran avait quelque chose de risible.

— C'est donc vous? lui dis-je avec une sincère surprise. Vous êtes bien bouillant.

— Trêve d'absurdités! interrompit Anastase... Et veuillez me dire votre heure?

— D'honneur, tout mon temps est pris. Je pars demain à sept heures du matin pour affaires pressantes.

— Est-ce à dire que vous me refusiez satisfaction?

— Prenez-le comme il vous plaira, lui dis-je. Le fait est que je pars demain de très-bonne heure pour Turin. Je ne puis être à la fois içi et là-bas.

— Dieu me damne si je ne vous cravache pas un jour ou l'autre dans la rue!

— Dieu me damne si je ne vous tue pas comme un chien, si vous l'osez!

Nous nous séparâmes après cet aimable adieu, et j'allai me coucher.

Que la provocation dont je venais d'être l'objet eût lieu à l'instigation de Lilla et fût la réalisation de sa menace, qu'Anastase servît d'instrument à sa rancune féminine, cela était de toute évidence. La nature n'avait pas fait un lion d'Anastase. Il savait trop bien que j'étais homme à lui tenir tête pour me chercher querelle sous un prétexte aussi vain, s'il n'eût été poussé à le faire par quelque influence étrangère. Persisterait-il? C'est ce qui restait à voir. Dans tous les cas, je n'étais pas fâché d'avoir profité

du fait de mon départ pour Turin pour lui donner le temps de recouvrer son sang-froid.

Je n'avais jamais médité à fond la question du duel. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'avais aucune objection à sa pratique. Je l'envisageai seulement comme une extrémité désagréable à laquelle on ne devait avoir recours que pour des motifs sérieux et puissants, de même qu'on ne se fait pas arracher une dent sans raisons déterminantes. Le duel ne m'en semblait pas moins justifiable en certains cas, parfois même nécessaire. Ce qui me rendait désireux d'éviter une rencontre hostile avec Anastase, c'était l'absence de toute cause rationnelle et suffisante. Je ne pouvais me mettre en colère contre cet imbécile, ni me réconcilier avec l'idée de tuer mon semblable ou d'être tué par lui de sang-froid.

Anastase ne m'avait jamais pardonné la part que j'avais prise à sa chute et à sa disgrâce au collége. Depuis lors, nous ne nous étions jamais rencontrés dans la rue ou dans un lieu public (nous ne nous rencontrions jamais en société), sans échanger des regards fort peu amis. Plus tard, trois ou quatre ans après notre sortie du collége, la rumeur publique avait raconté qu'il avait perdu une somme considérable au jeu, et que, dans l'impossibilité de la payer, il s'était réfugié à l'étranger. Les amateurs de scandale ajoutaient même tout bas qu'il s'était attaché à la fortune d'une danseuse d'Opéra. Quoi qu'il en soit à cet égard, je n'avais plus entendu parler de lui depuis lors, ni en bien ni en mal, jusqu'à cette même soirée, cinq ans révolus après sa disparition, — lorsque je le rencontrai fort inopinément à l'Opéra, métamorphosé en garde du corps. Le lecteur voit que sa rancune juvénile contre moi avait eu tout le temps de se calmer.

La compagnie des gardes du corps se composait de grands, jeunes et beaux garçons de bonne famille (comment ce singe d'Anastase avait-il trouvé moyen de s'y faire admettre? je ne puis le deviner); elle avait le privilége de

monter la garde autour de la personne et dans les appartements du roi. Le corps entier ne jouissait pas d'une grande réputation de moralité. Plus d'un père et d'un mari avaient le mauvais goût de ne pas permettre à leurs femmes et à leurs filles de fréquenter la société où l'on admettait ces officiers privilégiés; mais, par compensation, les mêmes gardes du corps étaient les favoris des usuriers. D'après une opinion généralement courante et par malheur également fondée, ils recherchaient les querelles, se battaient volontiers et ne se piquaient guère de politesse envers les paisibles bourgeois.

Mon séjour à Turin fut court. Une quinzaine me suffit pour remplir de la manière la plus satisfaisante l'objet de mon voyage. Je parvins à apaiser toutes les petites difficultés entre les membres du comité, et je rapportai une lettre particulière pour un jeune officier d'artillerie, alors en garnison à Gênes, qui devait être une précieuse acquisition pour nous s'il méritait la moitié des éloges qu'on faisait de lui. Je revenais donc très-satisfait, mais ma bonne humeur ne devait guère durer.

César me prit immédiatement à part et me pria, avec une certaine solennité, de lui dire ce qui s'était passé entre Anastase et moi. Je le lui racontai, et il m'informa alors qu'Anastase allait dire partout qu'il m'avait provoqué en duel, que j'avais refusé; en un mot, que j'avais montré la plume blanche, comme dit le proverbe. De façon ou d'autre, il fallait couper court à ces fanfaronnades. Sforza et le prince me donneraient de plus amples détails; ils devaient venir le soir même de mon arrivée pour en causer avec moi.

Ils vinrent en effet, et le prince rapporta toutes les particularités d'une conversation qui avait eu lieu à mon sujet en présence du comte Alberto. Ce récit fit bouillonner mon sang. Anastase avait raconté à sa manière ce qui s'était passé entre nous une quinzaine auparavant, embellissant le thème de plaisanteries qui avaient fait

beaucoup rire à mes dépens, surtout la sœur du comte Alberto. Il avait fini par dire que, pour aiguillonner un peu mon courage, il était décidé à me cravacher en public. Sur quoi le prince avait pris chaudement mon parti, et si le comte Alberto n'était intervenu en disant qu'il fallait attendre mon retour, les choses seraient allées loin entre Anastase et ledit prince. Dans tous les cas, il était décidé, disait-il, à poursuivre l'affaire pour son propre compte, si, par des motifs à moi seul connus, je ne me souciais pas de la reprendre.

Le prince parlait encore, que ma résolution sur la conduite à tenir était fixée. Je compris tout de suite qu'il fallait renoncer à toute idée de conciliation, et que si je n'obéissais pas promptement à l'opinion publique en pareille matière, je perdrais sur-le-champ l'estime et l'influence dont je jouissais parmi mes amis.

Sforza et le prince consentaient-ils à être mes témoins? — Sans aucun doute. — Alors, je les priais de se rendre immédiatement chez Anastase et de lui dire de ma part que j'étais de retour et à sa disposition. Quant aux conditions de la rencontre, le lieu, l'heure, le choix des armes, je m'en remettais entièrement à eux et leur donnais carte blanche.

On ne trouva Anastase que le lendemain matin et la journée était fort avancée lorsque tous les préliminaires furent fixés. Sforza et le prince me dirent que la rencontre était convenue pour le jour suivant à cinq heures du matin. De crainte que l'un de nous ne se réveillât pas en temps utile, ils me proposèrent de passer la nuit dans ma chambre, ce à quoi je consentis de grand cœur, avec le seul regret de ne pouvoir mieux les accommoder. Le prince alla chercher une boîte de pistolets, l'arme convenue. A son retour, vers dix heures, nous fîmes un petit souper et nous fumâmes un cigare.

A minuit, César s'était retiré dans sa chambre; mes deux seconds ronflaient à l'envi, le prince sur un sofa,

Sforza dans un fauteuil, et je me livrai dans mon lit au monologue suivant :

« N'est-il pas étrange que cet Anastase, auquel j'ai dû tant d'insomnies lorsque je n'étais qu'un écolier, vienne encore après un laps de dix ans troubler mon repos? Comment se peut-il qu'un être qui m'est si moralement inférieur exerce une influence quelconque sur ma destinée?

» N'est-il pas bien plus ridicule encore que l'honneur d'un homme soit à la merci du premier passant; que le premier individu auquel il plaît de le mettre en doute, ne vous laisse d'autre alternative que le duel pour racheter ce même honneur; et qu'un mauvais drôle, un chevalier d'industrie, un maniaque, cela s'est vu, à qui cela passe par la tête, puisse vous arracher à vos affections, à votre vocation, à la direction même de votre sens moral, et vous forcer à tuer ou à être tué?

» Supposons un instant que je parle ainsi à Anastase : — Mon honneur, grâce à Dieu, ne dépend pas de ce qu'un drôle comme vous peut en dire ou en penser. Par conséquent je ne vois pas pourquoi je me battrais pour la défense de ce qui n'est pas en péril. Si vous êtes las de la vie, ce n'est pas à moi à vous en débarrasser : allez vous pendre ! Franchement n'y aurait-il pas quelque bon sens et quelque courage dans ces paroles? Hélas ! il y en aurait tant que je n'oserais les dire, car si je les disais et si j'agissais en conséquence, quelle tempête humaine de sifflets soulèveraient aussitôt ce même bon sens et ce même courage ! Ces mêmes jeunes gens qui ronflent de si bon cœur à côté de moi et qui m'aiment sincèrement, me regarderaient comme un fou ou comme un être dégradé. En vérité, le cerveau de l'homme est un curieux appareil à raisonnements ! »

Ce monologue se prolongea jusqu'au moment où je m'endormis. Je rêvais que je me trouvais face à face avec mon adversaire, prêt à faire feu, et que, malgré tous mes

efforts, je ne pouvais parvenir à lâcher la détente, quand le prince m'éveilla. Mon bras droit, sur lequel avait porté tout le poids de mon corps, était engourdi. En quelques minutes, nous fûmes habillés et partis. César, sorti avec nous, nous quitta au coin de la rue pour aller chercher un jeune chirurgien de ses amis, auquel il avait donné rendez-vous et qui devait se tenir près du terrain pour prêter au besoin son assistance.

Il faisait une matinée belle et sereine. Au moment où nous arrivions sur le pont de Carignano, les premiers rayons du soleil teignaient les sommets des Apennins, dont la gracieuse ligne dentelée se détachait en brillant relief à l'orient du ciel. Plusieurs bateaux de pêcheurs glissaient sur la mer calme et luisante comme un miroir. Quelques arbres à gauche de l'église, en face de laquelle nous fîmes halte, étaient remplis d'essaims d'oiseaux sautillant de branche en branche et gazouillant à l'envi.

Bientôt nous vîmes trois personnes traverser le pont et venir à nous. C'était Anastase et ses témoins, deux gardes du corps. On pouvait entendre de loin leurs éperons sonner sur les dalles. Anastase avait bien un air bravache qui nous amusa beaucoup. Il s'était majestueusement enveloppé de son manteau, précaution que n'exigeait pas du tout la température, son bonnet de police était posé sur l'oreille et sa moustache tournée d'une façon tonte particulière. Lui et ses compagnons fumaient de longs cigares.

Uu peu à gauche de l'église s'ouvrait un étroit sentier, solitaire en tout temps, mais surtout à cette heure du jour. Après y avoir fait quelques pas, nous nous arrêtâmes. La distance fut bientôt mesurée et la place indiquée à chacun des combattants. Nous n'attendions plus que le signal. Je ne pus m'empêcher en ce moment de songer au duel d'une nature beaucoup moins dangereuse que j'avais eu avec le prince, dont ce même Anastase était le second, il y avait de cela dix ans. N'était-il pas bizarre de voir les acteurs de ce drame de collége avoir encore leurs rôles,

différemment distribués, il est vrai, dans un drame plus sérieux?

Le signal fut donné. Les deux pistolets partirent. Au même instant je sentis une secousse dans mon côté. « Peste soit du coquin, il l'a touché, » s'écria le prince, en passant le bras autour de mon corps pour me soutenir. Je saignais abondamment et j'étais prêt à m'évanouir. En quelques secondes tout le monde se trouva rassemblé autour de moi, y compris le chirurgien et César. Mon pauvre frère était si pâle que ma première pensée fut de lui adresser quelques paroles de consolation. On me déposa doucement à terre, tandis que le chirurgien examinait la blessure. « Ce n'est rien, dit-il, les chairs seules sont atteintes, mais il faut qu'on coure chercher une chaise à porteur, car il ne peut être question de marcher. » Sforza se chargea d'aller chercher la chaise, mode de locomotion fort en usage encore à Gênes, et dans l'intervalle le chirurgien appliqua sur la blessure des bandages trempés d'eau pour arrêter le sang, tandis que le prince, obéissant à ses instructions, humectait mes tempes et mes lèvres d'eau de Cologne. Je remarquai que le prince prenait alors à part Anastase et ses témoins, pour les prier, je suppose, de s'éloigner, ce qu'ils firent. Anastase me parut extrêmement pâle. Dès que la chaise à porteurs arriva, on me transféra à la maison, accompagné de César seulement pour ne pas attirer l'attention. Sforza, le prince et le chirurgien nous avaient précédés, et attendaient à la porte de la rue pour me transporter dans ma chambre et me mettre au lit. Comme il était à peine six heures, personne n'était encore levé et nous pûmes nous glisser inaperçus jusque chez moi, grâce à la précaution qu'avait eue César de se munir d'un passe-partout.

Le chirurgien procèda ensuite à l'extraction de la balle, opération courte, habilement exécutée, mais si douloureuse que je m'évanouis. Il réitéra l'assurance qu'aucun organe vital n'était atteint, la chair seule était horriblement

lacérée. La balle s'était logée au-dessus de la hanche et juste au-dessus des fausses côtes. Si je m'étais tenu plus de côté, pour m'effacer davantage selon l'habitude dans les duels au pistolet, la blessure aurait sans doute été fatale, en sorte que je devais la vie à mon inexpérience en ces matières. La blessure pansée, on me laissa seul d'après les ordres du chirurgien ; et César apprit le plus délicatement qu'il put la nouvelle à ma mère, à qui on fit d'abord croire que je m'étais fait en tombant une blessure si légère qu'elle ne devait causer aucune inquiétude.

Les trois premiers jours se passèrent favorablement; mais le quatrième j'avais des inquiétudes et la fièvre ; ma blessure me faisait beaucoup souffrir. La suppuration avait eu du mal à s'établir, et une seconde opération devenait nécessaire pour élargir l'orifice de la plaie. Je souffris cruellement cette fois; mais l'opération finie, je me sentis beaucoup soulagé. Plusieurs complications survinrent encore, il y eut des hauts et des bas. Combien j'étais grondeur et difficile ! avec quelle tendresse, quelle bonne humeur, quelle patience, ma mère, l'oncle Jean, Alfred et Santina me soignaient et me dorlotaient!... c'est ce qu'il est impossible de dire. Pour abréger une longue histoire, après vingt-trois interminables jours, on me permit de quitter le lit pendant une heure environ. La perte de sang, la fièvre, la souffrance et le régime (je ne mangeais presque rien et ne me sentais pas d'appétit) m'avaient rendu très-faible et presque réduit au squelette. Le médecin recommanda l'air de la campagne. Dès qu'on put le faire sans danger, on me mit dans une chaise à porteurs et on m'expédia à San Secondo, où ma mère m'avait précédé afin de tout préparer pour ma réception, et où je devais rester jusqu'à mon complet rétablissement.

Avant d'en finir avec cette affaire, je dois faire connaître aux lecteurs quelques circonstances qui s'y rattachent. D'abord, dans l'après-midi même du jour où je fus blessé, deux dames inconnues et voilées vinrent savoir de

mes nouvelles. La plus grande des deux donnait des signes manifestes d'agitation violente. Elle voulait absolument savoir s'il y avait du danger, et la réponse négative avait paru lui causer une grande joie. Le lecteur peut faire honneur à qui il lui plaît de cette sollicitude.

En second lieu, et vu la lenteur de ma maladie, César alla à ma place remettre la lettre particulière que j'avais apportée de Turin pour un officier d'artillerie. Il fut enchanté de ce jeune homme et de la réception qu'il en reçut. Une amitié réelle s'établit bientôt entre eux. Troisièmement, bien que mon duel fût connu de tout le monde, et malgré la sévérité des lois contre le duel, je ne fus jamais poursuivi ni inquiété en aucune façon. Le gouvernement, je suppose, me crut assez puni par la blessure que j'avais reçue, et la même raison probablement empêcha mon père de me faire des remontrances. Anastase, qui était en congé, fut rappelé à Turin; les choses en restèrent là.

Le temps de ma convalescence à San Secondo fut peut-être le plus heureux temps de ma vie. Jamais je ne jouis au même degré de l'existence en elle-même. Quel charme d'être éveillé par le chant des oiseaux, d'entendre le murmure du feuillage contre ma croisée, d'être assis des heures entières au soleil, et de contempler à loisir le paisible paysage! Quel intérêt puissant et tout nouveau je prenais au moindre brin d'herbe, à chaque goutte de rosée, à chaque fleur, au plus chétif insecte! Avec quels délices je buvais mon café, je mangeais mes rôties, et j'en redemandais, jusqu'à ce qu'on m'en refusât positivement davantage. Quel plaisir tout particulier on éprouve à se sentir redevenu pour ainsi dire enfant et gouverné comme un enfant! Combien j'étais ravi de voir ma mère m'offrir son bras pour une petite promenade, bien petite, jusqu'au grand noyer, et pas au delà! Puis une seconde promenade un peu avant le coucher du soleil; puis le souper et la sieste sur un sofa. Et comme il était doux à mon réveil

de voir les agiles aiguilles de ma mère paisiblement occupée à tricoter, et d'entendre César, Alfred ou l'oncle Jean, qui venait souvent me voir, raconter les nouvelles de la ville. Trop vite arrivait le temps de se coucher pour se réveiller plus frais le lendemain, et jouir de nouveau du soleil, des fleurs, de la verdure, de la promenade, de mon café et de mes rôties.

Ah! que de sources inépuisables de jouissances Dieu a placées devant l'homme, s'il savait se contenter d'être heureux!

CHAPITRE XXXII.

Beaucoup à espérer et beaucoup à craindre. — Alarmes soudaines. Calme trompeur. — Catastrophe.

Me voici arrivé à la partie la plus pénible de ma tâche. J'éprouve le même sentiment qu'un voyageur à la tombée de la nuit, lorsque, passant devant une croix élevée en mémoire de quelque effrayante catastrophe, il détourne la tête et hâte le pas. Ainsi à la vue du rocher contre lequel sont venues se perdre toutes les espérances et toutes les joies de ma vie, je sens un frisson dans mon cœur, et il me tarde d'en avoir fini.

Bien des mois s'étaient écoulés depuis que notre œuvre souterraine marchait à pas de géant. Pouvait-il en être autrement avec des coadjuteurs comme les miens, y compris Alfred. On concevrait difficilement un groupe de cinq jeunes gens plus résolus, plus dévoués, plus infatigables. Il est vrai de dire qu'ils étaient admirablement secondés par de nombreux agents, intelligents, hardis, formés sous leur direction et auxquels ils avaient communiqué le feu sacré. Les missions les plus délicates, les entreprises les plus périlleuses, étaient avidement recherchées; on se les disputait. En un mot, et pour rendre justice à chacun, je dois dire que le dévouement et le sacrifice étaient à l'ordre du jour dans tous les rangs. Assurément l'heure marquée

par la Providence pour l'affranchissement de l'Italie n'était pas venue, puisqu'une telle combinaison de persévérance, d'abnégation personnelle et d'activité, ne devait aboutir qu'à un échec.

Il faut avouer aussi que le comité directeur de Marseille nous prêtait un concours efficace. Grâce à son action, les équipages de nos navires marchands revenaient bien endoctrinés et pleins d'enthousiasme. Sur presque tous les bateaux à vapeur qui faisaient le service des côtes de la Méditerranée, nous avions des agents confidentiels chargés de porter dans les différents ports de la ligne parcourue, non-seulement des lettres, mais des ballots d'imprimés politiques qui étaient ensuite introduits et distribués à l'intérieur.

Ces imprimés se composaient principalement de petits traités politiques élémentaires, écrits avec simplicité, et adaptés à l'intelligence des classes populaires. Ils circulaient au moyen de nos voyageurs ou par les bureaux de diligence et les maisons de roulage dans la plupart desquels nous avions des affiliés. Nombre de ceux-ci se tenaient toujours prêts à lire et à expliquer ces petits livres à ceux qui ne pouvaient les lire ou les comprendre eux-mêmes. Ce genre de propagande orale était le fort de notre ami Lazzarino.

Mais c'était surtout dans un champ jusqu'alors inexploré, je veux parler de l'armée, que les progrès de l'association semblaient le plus marqués. Vittorio, le jeune officier d'artillerie à qui César, pendant ma maladie, avait présenté la lettre de Turin, devait être pour nous une acquisition inappréciable. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une beauté frappante. Jamais homme n'a réalisé, comme lui, à mes yeux, le type physique et moral du héros.

Il nous dépassait tous de la tête et se tenait droit comme une tour. Le duvet de la jeunesse ombrageait à peine sa lèvre supérieure, mais sa large poitrine et ses larges épaules annonçaient le développement complet de la viri-

lité. Il était si bien proportionné, il régnait tant d'harmonie dans toute sa personne, que sa taille ne semblait pas beaucoup au-dessus de la moyenne. Les lignes de son front large et de tout son visage appartenaient à ce moule sévère et pur que nous admirons tant dans les statues grecques. Tous ses mouvements et tous ses gestes avaient cette noblesse et cette élégance que la nature donne à ses enfants favoris. Lorsque je le regardais dans son simple et bel uniforme, appuyé sur son long sabre, je ne pouvais m'empêcher de penser à Achille.

L'homme intérieur répondait à l'homme extérieur. Vittorio avait un esprit ardent, plein d'un dévouement enthousiaste pour tout ce qui était grand et noble, un naturel doux et affectueux, une activité et une capacité rares. Chrétien fervent et sincère, son idéal était de réaliser et de faire régner sur la terre les principes d'égalité et de fraternité proclamés par l'Évangile.

Un pareil homme, on le conçoit, ne pouvait faire les choses à demi. Après s'être assuré la coopération de deux de ses camarades, son état-major, comme il les appelait en plaisantant, il se mit sérieusement à l'œuvre. Le succès qu'il obtint dépassa toutes ses espérances; bientôt il se vit à la tête d'un nombre respectable d'affiliés. Nous étions ainsi certains d'avoir accès à l'arsenal au moment décisif et d'y trouver non-seulement les armes qui nous manquaient, mais une troupe prête à se joindre à nous et à marcher avec nous. De l'artillerie, à laquelle on l'avait d'abord limitée, l'œuvre de propagande ne tarda pas à s'étendre aux autres corps de la garnison.

Les éléments de désaffection abondaient naturellement dans une armée aussi aristocratiquement constituée que la nôtre (quoique la conscription rendît le service militaire obligatoire pour toutes les classes), et dans beaucoup de corps où le mérite se voyait exclu de tout avancement, quand il ne s'appuyait pas sur le privilége de la naissance et des titres; or, c'était là le cas pour les neuf

dixièmes de la classe nombreuse et instruite des sous-officiers. Ajoutons, avec un patriotique orgueil, que l'uniforme piémontais couvrait beaucoup de vaillants cœurs que faisaient battre les seuls mots d'Italie et d'indépendance nationale.

Telle était la situation des affaires au commencement du mois de février 1833, — quatorze mois précisément après la fondation de la société nouvelle, — situation pleine d'espérances, mais pleine aussi de périls.

Croire à des sociétés secrètes conduites de telle sorte qu'elles puissent échapper à toute découverte, c'est croire à l'absurde. Les sociétés secrètes indécouvrables n'existent que dans l'imagination de quelques personnes trop crédules; elles ressemblent fort à ces armées qui, n'ayant également d'existence que sur le papier, ne courent jamais le risque d'être battues. Une association composée d'un nombre considérable de membres et qui se remue, est une mine toujours prête à éclater. On compte dans ses rangs des fanfarons, des fanatiques, des imprudents, qui sont par eux-mêmes un péril permanent; et la nature humaine est faite de telle sorte, que, même parmi les affiliés les plus disposés à se tenir dans les limites de la prudence, l'impunité engendre à la longue une sécurité fatale. On peut comparer les conspirateurs aux personnes qui mettent en œuvre des matières inflammables. D'abord, elles s'entourent de toutes les précautions possibles; mais bientôt et par degrés insensibles, elles négligent une bagatelle aujourd'hui, une autre demain, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, familiarisées avec le danger, elles se persuadent que les accidents sont impossibles, parce qu'il n'y en a pas encore eu.

Outre ces périls communs à toutes les sociétés secrètes et qui menacent sans cesse leur existence, la nôtre avait plusieurs chances particulières d'être découverte, par exemple, et pour ne mentionner que les deux principales, son extension parmi les militaires soumis à un système

d'espionnage organisé sur une grande échelle, et la circulation constante et régulière des imprimés politiques. Si l'utilité de ce genre de propagande était incontestablement grande, ses inconvénients ne l'étaient pas moins. L'apparition simultanée, sur tous les points du royaume, d'écrits excitant à la révolte, indiquait clairement l'existence d'une conspiration permanente et semblait un perpétuel défi jeté au gouvernement.

Vittorio éleva le premier la voix pour signaler le péril d'une situation semblable et la nécessité d'une prompte action. L'œuvre de propagande était déjà si avancée dans le corps auquel il appartenait, que, selon lui, tout nouveau retard entraînerait la découverte du complot. « Si nous ne nous hâtons d'allumer nous-mêmes la mèche, disait-il, d'autres nous feront sauter avec notre propre mine. » Nous comprîmes, comme Vittorio, la situation précaire où nous nous trouvions; mais nous sentions d'un autre côté la responsabilité immense attachée à un mouvement prématuré, qui, s'il restait isolé, avortait et perdait tout. Notre perplexité était donc extrême.

Pour donner à une insurrection italienne quelques chances de réussite, il fallait combiner ses mesures de manière à diviser les forces de l'Autriche. Dans ce but, le comité directeur visait à opérer un soulèvement simultané dans les Deux-Siciles et le Piémont. Par malheur Naples n'était pas prête et demandait un peu plus de temps. En Piémont même, du moins sur plusieurs points importants du royaume, l'œuvre se trouvait loin d'être aussi avancée que sur le territoire génois proprement dit.

Pour ce que nous pouvions faire sous l'empire de ces circonstances, nous le fîmes; ce fut de soumettre à nos amis de Marseille un exposé fidèle de la situation et des périls d'une longue attente. En même temps, nous envoyâmes Alfred et Sforza en Piémont, en leur donnant pour instructions précises de se mettre en communication personnelle avec les comités provinciaux et les chefs de

villes secondaires les plus importantes, de leur poser les deux questions suivantes : — Êtes-vous prêts? — Si vous ne l'êtes pas, quand comptez-vous l'être? — et de nous rapporter des réponses catégoriques.

Pour gagner du temps, nos deux voyageurs s'étant partagé la besogne, leur tournée n'en remplit pas moins la majeure partie du mois de février; et le résultat, je regrette d'avoir à le dire, fut loin d'être conforme à notre attente. Les réponses catégoriques à nos questions étaient en grande minorité. La plupart des comités et des chefs de propagande, mis en demeure, se bornaient à demander du temps d'une manière indéfinie.

Ne pouvant rester dans cette incertitude, nous demandâmes au comité directeur, et nous obtînmes de lui une circulaire qui convoquait une assemblée générale de l'association. La réunion devait avoir lieu à Locarno, ville suisse du lac Majeur, le dixième jour de mars suivant; mais quelques difficultés de détail la retardèrent jusqu'à la dernière semaine du même mois. César, en cette occasion, fut chargé de représenter le comité de Gênes.

Les délégués s'assemblèrent en grand nombre au lieu et au temps marqués. Pas un seul représentant des grandes villes ne fit défaut; quelques grandes cités en avaient même envoyé plusieurs. Parmi les villes inférieures, un quart seulement manqua à l'appel. Il y avait aussi des délégués de Lombardie, quelques réfugiés lombards et piémontais. L'assemblée élut pour président un des réfugiés piémontais de 1821, homme d'un grand âge et d'une grande influence. Dans les deux séances qui furent tenues on discuta trois propositions.

1° La proposition d'une action immédiate, rejetée par une forte majorité.

2° La proposition d'un ajournement indéfini, également repoussée, mais par une majorité peu considérable.

3° Et finalement, la proposition d'un ajournement à deux mois, à dater du jour même. Cette proposition passa

à la majorité de quatre ou cinq voix seulement. Le mouvement fut alors fixé, sans contradiction, aux premiers jours de juin suivant.

César revint et me rendit compte de sa mission. Lorsqu'il parla du mois de juin, Vittorio s'écria : « Nous n'irons jamais jusque-là. Nous mourrons de pléthore avant que ce jour n'arrive. Quant à moi, quoi qu'il advienne, on ne me prendra pas vivant. Je l'ai résolu. » Les événements parurent bientôt confirmer les tristes pressentiments de Vittorio. Peu de jours après, il vint nous trouver dans une grande agitation. « Ne vous l'avais-je pas dit ? s'écria-t-il ; deux de nos hommes sont arrêtés. Voici le moment d'agir, ou nous sommes tous perdus ! »

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour nous. Il était cruel, en vérité, de faire naufrage en vue du port. En nous enquérant toutefois des particularités de l'affaire, nous trouvâmes, à notre indicible soulagement, que les choses n'allaient pas si mal que semblaient l'indiquer les alarmes de Vittorio. Voici simplement ce qui s'était passé. Deux sergents, dont l'un appartenait à notre association, probablement excités tous les deux par la boisson, s'étaient pris de querelle, puis battus ; on les avait mis en prison. Vittorio profitait de l'occasion pour insister sur la nécessité d'agir immédiatement. « Si vous tardez plus longtemps, disait-il, on vous prendra ainsi un à un. Une conspiration qui hésite est perdue, c'est Machiavel qui l'a dit. »

En réalité le cas, tel que le racontait Vittorio lui-même, n'exigeait pas un remède aussi extrême. Trop d'intérêts étaient en jeu, des intérêts d'une trop grande importance, pour les aventurer sur un seul coup de dé, sans nécessité absolue. Cette nécessité existait-elle ? Nous l'en faisions juge. Rien ne prouvait que la politique fût pour quelque chose dans l'arrestation des deux sergents. En tous cas, il semblait peu rationnel de précipiter nos décisions avant de savoir l'étendue du péril qui menaçait réellement l'as-

sociation. Notre avis était donc de faire d'abord une enquête et de nous adresser pour cela à une source sur laquelle nous pouvions compter. Cette enquête déterminerait nos mesures ultérieures.

Parmi les nombreuses lettres d'introduction que Fantasio nous avait envoyées par l'entremise de Lazzarino, il s'en trouvait une de Nasi pour un de ses amis, vieux franc-maçon et carbonaro, homme sûr, comme il l'appelait. Cet ami, âgé d'environ soixante ans, remplissait un poste important dans l'administration de la police. Lorsque je m'adressai pour la première fois à lui, il refusa nettement de faire partie de l'association, mais il offrit de nous servir comme s'il en était, à la condition expresse que seul j'aurais le secret de nos rapports, et seul je communiquerais avec lui. A cette propo. ition, je répondis franchement que César étant déjà instruit de la lettre de Nasi et de la visite que je lui rendais, je ne pouvais cacher à mon frère le résultat de cette démarche. Le vieillard, charmé de ma franchise, consentit tout de suite à ce que César, mais César seulement, fût mis dans le secret de nos rapports. A dater de ce jour, nous restâmes, mon frère et moi, en communications régulières avec notre nouvel ami, qui nous donna plus d'une instruction utile.

Ce fut à lui que je m'adressai immédiatement; je lui exposai toute l'affaire et toutes nos craintes. Personnellement connu, comme il 'était, des fonctionnaires de la police de tous grades, en termes intimes avec le directeur même, personne ne nous semblait en meilleure position que lui pour nous tirer de notre perplexité et pour s'assurer du véritable état des choses. Il lui était facile d'observer s'il y avait quelque mouvement inaccoutumé dans le département en question, si les employés de la police donnaient quelque signe d'inquiétude, de préoccupation, ou montraient une sécurité affectée. Nous le priâmes de noter les moindres circonstances, d'étudier les physionomies, d'interpréter jusqu'au silence et de se mettre même

dans la situation d'esprit d'un homme dont on se défierait et dont les collègues chercheraient à endormir la vigilance. En un mot, on lui recommanda l'affaire avec toute la chaleur qu'exigeait la gravité des circonstances. Le bon vieillard, avec non moins de chaleur et de sincérité, se déclara prêt à faire la plus minutieuse enquête et à nous en communiquer le plus tôt possible les résultats.

Nous prîmes encore d'autres mesures, et dans l'après-midi du même jour, peu d'heures après l'alarmante communication de Vittorio, avant notre entretien avec l'ami de Nasi, le prince fut expédié en poste à Turin pour informer nos amis du nouvel aspect que venaient de prendre les choses, et nous assurer au besoin la coopération immédiate de la capitale. Nous offrions de prendre l'initiative, à la condition que Turin suivrait notre exemple : le salut de l'association en dépendait.

Trois longs jours se passèrent sans incident notable. Dans la matinée du quatrième, nous revîmes notre ami de la police, comme il avait été convenu. Ses informations ne pouvaient être plus rassurantes. Tout suivait l'habituelle routine dans les bureaux de la police. Pas un seul fonctionnaire supérieur ou subalterne ne manifestait la moindre préoccupation, la moindre excitation. A peine était-il question de l'affaire des deux sergents, envisagée comme une simple querelle de cabaret. Nous respirions enfin librement.

Le lendemain le prince nous rapporta la nouvelle que nos amis de Turin refusaient positivement de prendre part à un mouvement immédiat. Ce n'était pas mauvaise volonté de leur part, mais impuissance ; le régiment sur lequel ils comptaient le plus venait d'être remplacé par un autre. Personne, disaient-ils, ne pouvait prévoir l'effet moral que produirait sur la capitale une insurrection heureuse à Gènes. S'il se présentait quelque chance d'agir, ils la saisiraient ; mais tant que les choses resteraient ce qu'elles étaient, ils ne pouvaient en aucune façon promettre leur concours à une levée de boucliers prématurée.

Combien nous avions lieu de nous réjouir de n'avoir rien précipité!

Les choses avaient repris leur train ordinaire pendant plusieurs semaines, et nous étions graduellement retombés dans un état de tranquillité comparative, lorsqu'un soir, vers minuit, nous entendîmes sonner violemment à la porte. Qui pouvait-ce être à pareille heure? Ce n'était pas assurément un porteur de bonnes nouvelles; mais que notre sécurité personnelle fût le moins du monde menacée, nous n'en avions pas l'ombre d'un soupçon. Il n'y avait plus personne de levé dans la maison, excepté César et moi. Nous allâmes ouvrir, et nous vîmes entrer un piquet de carabiniers, précédé d'un commissaire de police, qui nous exhiba l'ordre de s'assurer de la personne de César Benoni et de faire une perquisition dans ses papiers. Quel coup de foudre!

En un instant toute la maison se trouva sur pied et l'examen des papiers commença. Il fut long, minutieux et conduit avec un esprit de tracasserie et d'animosité remarquables; mais peut-être devait-on s'y attendre. L'homme qui présidait aux perquisitions avait précisément contracté une dette de reconnaissance envers notre famille; non-seulement il en avait reçu autrefois nombre de bons offices, mais on l'avait à la lettre empêché de mourir de faim. Quelques-uns des papiers furent saisis et enlevés. Un dernier adieu, un dernier serrement de mains, et César s'éloigna sous l'escorte des carabiniers.

Que l'arrestation de mon frère, loin d'être un fait isolé, fit, au contraire, partie d'un ensemble de mesures du même genre, mon cœur me le disait trop bien. « Pourvu que Vittorio ne soit pas du nombre, rien n'est encore perdu. » Cette pensée s'empara de moi tout entier; je me redisais sans cesse : « Pourvu que Vittorio soit libre encore! » Je consolai de mon mieux ma mère, et au point du jour je courus chez Alfred. Grâce à Dieu, je le trouvai encore dans son lit. Après quelques mots d'explication, nous cou-

rûmes ensemble chez Sforza. Pauvre Sforza! on l'avait déjà arrêté. Le prince était libre encore. Quant à Adriano Stella, nous le savions à Livourne.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers l'Arsenal, où Vittorio et ses amis avaient leurs logements. Quelques soldats d'artillerie, commandés par un sergent, braquaient en ce moment même un canon à la porte de l'Arsenal. La sentinelle refusa de nous laisser entrer. J'eus beau lui dire que nous venions voir un officier; il avait une consigne et il l'exécuta. Nous allions nous retirer, lorsque le sergent, que je connaissais, vint à moi et me dit précipitamment à l'oreille :

— Éloignez-vous, éloignez-vous, au nom du ciel!... Un grand nombre de nos hommes sont arrêtés (il m'en nomma plusieurs, entre autres deux associés intimes de Vittorio); et nous sommes tous consignés.

— Et Vittorio? balbutiai-je.

— Vittorio! On ne l'a pas vu depuis hier matin. Personne ne sait ce qu'il est devenu.

Mes cheveux se dressèrent sur ma tête. J'éprouvai une aussi vive émotion que si je voyais de mes yeux Vittorio tué en tentant de résister, car je ne me rappelais que trop ses paroles : « On ne me prendra pas vivant! » Vittorio disparu! Vittorio notre forteresse, notre tour! Nous étions perdus, perdus sans ressource!

Les arrestations, opérées simultanément dans la nuit, surtout parmi les militaires, n'étaient pas nombreuses; mais le choix des individus arrêtés frappait notre association au cœur. Privés de Vittorio, l'âme de la conspiration militaire, de ses deux coadjuteurs et de plusieurs de nos meilleurs affiliés dans l'artillerie, sans communication possible avec le reste de nos amis dans ce corps, car ils étaient surveillés de près et consignés dans leurs casernes, tout accès à l'Arsenal nous était fermé; or, que pouvions-nous tenter sans armes? Quelle chance de succès avions-nous contre une soldatesque exaspérée jusqu'à la frénésie par

des histoires de sang et de meurtre, aussi absurdes qu'atroces? Il ne s'agissait rien moins que de nouvelles vêpres siciliennes dont Gênes devait être le théâtre, de casernes incendiées, d'un massacre général des Piémontais, de bandes de galériens lâchées sur la ville mise à feu et à sang. Ces rumeurs, que les autorités locales eurent l'impudence de confirmer peu de temps après dans une proclamation publique, étaient semées partout par les agents de la police, et elles ne trouvaient que trop créance. Tous les postes étaient doublés, des canons braqués sur tous les points importants, des troupes rangées en bataille dans toutes les directions, les forts de Castellero et de San Giorgio prêts à battre la ville en brèche au moindre signal. Le temps d'agir était évidemment passé pour nous.

Quelle circonstance ou plutôt quel enchaînement de circonstances avait amené des conséquences si déplorables? Je rapporterai les faits en peu de mots. La politique n'avait été pour rien dans l'arrestation des deux sergents. Le gouvernement, comme je l'ai dit plus haut, se tenait sur le qui vive, mais il ne se doutait guère que l'un des hommes arrêtés appartînt à l'association dont on cherchait à découvrir les traces. L'un des sergents, celui qui avait blessé l'autre assez grièvement, était d'un degré inférieur en grade. Cette circonstance aggravait beaucoup sa situation, et, comme on le lui fit sentir dans le cours des interrogatoires, il résolut de profiter d'une confidence de son ancien camarade pour s'assurer, sinon l'impunité, au moins l'indulgence. Il déclara donc que son compagnon lui avait fait autrefois des ouvertures significatives au sujet d'une société secrète, à laquelle il appartenait, et où il avait offert de le faire admettre lui-même. Je laisse penser tout le mal qu'on se donna pour arracher des aveux à l'autre sergent. Homme d'un cœur ferme, il résista d'abord à toutes les promesses comme à toutes les menaces. On eut alors recours à un artifice aussi vieux que le despotisme et qui ne manque jamais de produire son effet

sur les esprits peu éclairés. On lui lut de fausses dépositions censément faites par des amis intimes, lesquels l'accusaient sans pitié ni réserve, et on lui demanda si des hommes qui avaient si peu d'égards pour lui méritaient qu'il se sacrifiât pour eux? Le pauvre diable, pris à cette amorce, fit une confession complète, et nomma non-seulement toutes les personnes qu'il savait, mais toutes celles qu'il croyait appartenir à l'association. Parmi ces dernières, se trouvait César qu'il avait vu plus d'une fois dans l'appartement de Vittorio, et dont il avait sans doute entendu le nom par hasard.

Qu'on se représente un chasseur en train de traquer un renard, et qui soudain se voit en présence d'un ours; telle était précisément la position du gouvernement. Il avait trouvé plus qu'il ne cherchait. L'armée elle-même, ce palladium du pouvoir absolu, ce boulevard de l'État, était donc dangereusement minée? Les hommes placés à la tête des affaires comprirent la gravité de la crise, et ils agirent en conséquence. Leur plan fut conçu et exécuté avec tant de secret, que notre ami de la police lui-même n'en eut pas le moindre vent. On ne prit pas de ces mesures partielles qui permettent aux conspirateurs de se tenir sur leurs gardes ou de gagner le large. Tout au contraire, on fit circuler, tant dans le corps auquel appartenaient les deux sergents que dans la ville, le bruit de leur mise en liberté prochaine. Dans l'intervalle, on surveilla de près les personnes contre lesquelles on informait; l'on prit bonne note de celles qui les fréquentaient. Or, sur cette liste, on ajouta les noms de plusieurs citoyens connus par leur hostilité au gouvernement, et, à un moment donné, on prit le tout d'un coup de filet.

Mais cela ne suffisait pas. Il était de la plus haute importance d'irriter les soldats contre les bourgeois, afin de s'assurer la coopération efficace des premiers. Cette tâche offrait peu de difficultés. La vieille antipathie des Génois et des Piémontais couvait toujours sous la cendre; le lec-

teur a vu plus haut par quels odieux moyens on la ralluma.

L'association, d'abord étourdie, tint bon quelque temps; mais lorsqu'on sut que des arrestations avaient été opérées dans toutes les parties du royaume; que les emprisonnements, loin de se ralentir, devenaient chaque jour plus fréquents; lorsque, de tous côtés, se répandit la rumeur de révélations importantes faites par plusieurs des prisonniers, rumeur en partie fondée, en partie exagérée, la défiance se glissa dans nos rangs, puis le découragement et enfin la terreur. Quelques-uns de nos amis se cachèrent; d'autres prirent la fuite; un grand nombre vinrent me demander le moyen de se mettre à l'abri. Comment aurais-je pu pourvoir à la sûreté de tout le monde? Nous aidâmes cependant, autant qu'il était en nous, les plus compromis à s'échapper. Nous représentâmes au reste le danger d'attirer, par des démarches imprudentes, la vengeance du gouvernement sur les parents et les amis qu'ils laisseraient derrière eux. Nous avions, il est vrai, beaucoup de pertes à déplorer déjà; ceux que nous pouvions appeler nos officiers avaient été décimés; mais le gros de l'armée, resté sain et sauf, devait se réserver pour des temps meilleurs. Aussi compromis, au moins, que la plupart d'entre eux, nous n'en restions pas moins à notre poste. Que ne suivaient-ils notre exemple?

Hélas! nous avions fait de notre mieux pour mener le navire à bon port, mais le destin en avait autrement décidé; ce navire sombrait à vue d'œil. Que pouvions-nous faire de mieux que de sombrer avec lui? Tel nous semblait notre devoir; nous l'accomplissions. Oh! quels jours d'angoisses furent ces jours-là! je n'y puis songer sans frissonner encore. Combien de fois j'enviai le sort de César! Combien de fois, dans la nuit, lorsque je me décidais à me jeter sur mon lit, épuisé d'inquiétude et accablé, j'espérai, oui, j'espérai sincèrement que les carabiniers viendraient me chercher à mon tour, et mettre ainsi un terme à ma misérable incertitude.

Le bruit des révélations faites par une partie des prisonniers n'avait que trop de fondement. Plusieurs de nos amis ne purent résister aux véritables tortures qu'on leur faisait subir. Honneur à ceux qui traversèrent ces épreuves! mais ne soyons pas trop sévères pour ceux qui fléchirent. Réservons plutôt notre indignation pour le gouvernement immoral dont les agents n'hésitaient pas à jouer le rôle d'inquisiteurs et de tortionnaires.

J'emprunterai ici quelques détails à un ouvrage déjà cité [1]. On affaiblissait systématiquement les malheureux prisonniers par une nourriture insuffisante et malsaine. Ils étaient réveillés en sursaut la nuit par des sons lugubres et effrayants. Des voix criaient sous leurs fenêtres: « Un de vos compagnons a été fusillé aujourd'hui, demain ce sera votre tour. » Quand leurs forces physiques se trouvaient ainsi réduites et leur imagination surexcitée, on les soumettait tout à coup à de nombreux interrogatoires, ou on laissait pénétrer dans leur cellule une fille, une sœur, une mère en larmes.

Quelquefois on plaçait deux amis dans des cellules contiguës d'où ils pouvaient communiquer l'un avec l'autre. Plusieurs jours se passaient pendant lesquels on laissait tomber à l'oreille de celui qu'on voulait émouvoir quelques paroles de mauvais augure, concernant le sort de son camarade de prison; puis un jour la porte de la cellule voisine s'ouvrait avec fracas, un grand bruit de pas se faisait entendre, suivi d'un silence de mort, interrompu soudain lui-même par une décharge de mousqueterie dans la cour de la prison! C'était par des moyens semblables qu'on arrachait des aveux ou des révélations souvent fausses.

Francesco Miglio, sergent des pionniers dans le régiment des gardes, avait déjoué, par sa fermeté et sa présence d'esprit, toutes les tentatives insidieuses et inquisitoriales dont il avait été l'objet. On l'enferma alors avec un pré-

[1] *Storia del Piemonte*, di A. Brofferio, parte terza, capo terzo.

tendu camarade de prison, qui lui confia, en versant des larmes, sa participation au complot et la terreur où il était. Miglio se sentit ému de pitié; une certaine amitié s'établit entre lui et le nouveau venu. Peu de jours après, ce dernier lui ayant assuré qu'il avait un moyen de correspondance avec un de ses parents, Miglio se laissa entraîner à lui confier un billet pour un de ses amis. A défaut d'encre, il ouvrit une de ses veines et écrivit avec son sang. Ce chiffon de papier, produit contre lui, décida de sa destinée. Le pauvre Miglio fut fusillé.

Un prisonnier, condamné à Alexandrie et qui survécut à une longue captivité dans le fort de Fenestrelles, a laissé dans ses Mémoires le passage suivant : « Avant tout, on m'enleva mes livres, à savoir : une Bible, un Recueil de prières et l'Histoire des capucins célèbres du Piémont. Ensuite on me riva une chaîne à la cheville, et on me jeta dans une cellule plus sombre, plus humide et plus malpropre encore que celle que j'avais occupée jusqu'ici. Ma nouvelle cellule avait une fenêtre à doubles barreaux et une porte à double clef. En face se trouvait la cellule de l'infortuné Vochieri, autre prisonnier politique. Comme sa porte restait ouverte, je pouvais voir par une fente de la mienne ce qui s'y passait. Vochieri était assis sur un escabeau de bois, avec une lourde chaîne rivée à la cheville, et deux gardes, un de chaque côté, le sabre nu; un troisième, armé d'un fusil, stationnait devant la porte. Le profond silence qui régnait était vraiment effrayant. Les soldats, il faut le dire à leur louange, semblaient plus consternés que le prisonnier lui-même. De temps en temps un vieux capucin venait le visiter. Cet infortuné passa ainsi toute une semaine; son agonie fut longue et horrible. Enfin on le conduisit au supplice.

» Le général Galateri, gouverneur d'Alexandrie, persistait jusqu'au dernier moment à vouloir lui arracher des révélations et faisait luire à ses yeux le leurre d'un pardon. « Délivrez-moi de votre odieuse présence, répondait Vo-

chieri; c'est la seule grâce que je demande. » Le gouverneur furieux lui donna alors un coup de pied dans le ventre, et Vochieri, tout enchaîné qu'il était, lui cracha au visage. Par un raffinement de cruauté presque incroyable, on le fit passer, pour aller au supplice, sous les croisées de sa propre maison, pour que sa femme, sa sœur et ses deux jeunes fils fussent témoins de ce déchirant spectacle. Ce ne furent pas des soldats, mais des gardes-chiourmes qui le fusillèrent. Le même gouverneur, en grand uniforme, assistait à l'exécution, assis sur un canon. »

Mais, j'anticipe, je le vois, sur les événements. Détournons les yeux de ces horreurs, et demandons à Dieu pour que les temps où on a pu les commettre ne reviennent jamais.

CHAPITRE XXXIII

Je l'échappe de près. — On me décide à pourvoir à ma sûreté.

Un soir, dans les premiers jours de juin, je revenais à la maison.—Il pouvait être dix heures au plus, et cependant les rues étaient presque vides, toutes les boutiques fermées; le lugubre silence n'était interrompu que par le fréquent *qui vive* des sentinelles ou le pas mesuré des carabiniers, qui faisaient des patrouilles deux par deux.

Je marchais moi-même d'un pas pesant, et le cœur oppressé. Chacun des jours du mois précédent avait ajouté au fardeau de mes misères. De nouvelles arrestations avaient eu lieu à Gênes, à Turin, à Alexandrie, à Chambéry, à Nice, à Mondovi, à Coni, et la commission d'enquête, nommée par le roi, venait de décider que les prévenus seraient jugés par une cour martiale.

Le prince d'Urbino l'avait échappé comme par miracle. Rentrant le soir chez lui, quelques jours auparavant, et voyant sa maison pleine de carabiniers venus pour l'arrêter, il avait eu la présence d'esprit de refermer aussitôt la porte sur eux et de gagner le port en toute hâte. Poursuivi

de très-près, il s'élança à la mer et rejoignit à la nage un navire anglais qui se trouvait à l'ancre. Un autre de nos amis, sur le point d'être arrêté, avala du poison et ne laissa qu'un cadavre dans les mains des carabiniers.

Absorbé dans la triste pensée de ces événements, je tournais le coin qui conduisait dans la rue de San Luca, rue des plus étroites et des plus animées de la ville pendant le jour, mais assez solitaire la nuit. Mon intention était de passer par la Banchi. Depuis quelques minutes j'entendais des pas derrière moi, mais je ne n'y avais pas pris garde. La persistance de la personne qui me suivait à régler son pas sur le mien, le hâtant et le ralentissant tour à tour, finit par éveiller mes soupçons. Désirant savoir qui s'acharnait ainsi sur ma piste, je me retournai brusquement, mais pas assez vite toutefois pour apercevoir l'individu en question. Il semblait s'être évanoui. Je poursuivis mon chemin, en me tenant sur le qui vive, et, arrivé à la piazza de San Giorgio, je vis un groupe d'hommes stationné sur cette place. Il se composait de deux carabiniers et de deux individus en habits bourgeois.

La conviction qu'ils me guettaient entra à l'instant dans mon esprit; je sentis que mon heure était venue. Je ne m'attendais cependant pas à être arrêté sur les lieux. Jusqu'ici il n'y avait pas d'exemple d'arrestation opérée en pleine rue; mais j'étais certain que ces hommes seraient presque aussitôt que moi à la maison, dans le but indubitable de se saisir de ma personne. Provisoirement, il me laissèrent passer sans me molester ni me questionner.

Si dans le court intervalle de cette recherche à mon arrivée chez moi, j'avais pu concevoir quelques doutes sur leur dessein, la vue d'autres hommes postés sous tous les porches des maisons de la rue que nous habitions, et attendant évidemment là quelque chose ou quelqu'un, eût dissipé ces doutes. Un souvenir trop frais encore dans ma mémoire me disait que les choses s'étaient ainsi passées le jour de l'arrestation de mon frère César. Un voisin m'avait

raconté qu'il avait entendu un des agents de la police dire à un autre : « Il est rentré, » et qu'immédiatement les émissaires de l'autorité s'étaient précipités vers la maison.

Une de ces impulsions bizarres, puériles, qui naissent parfois sans qu'on s'en rende compte, dans l'esprit des hommes et les maîtrisent, me saisit en ce moment. Au milieu d'un véritable chaos d'idées, celle qui me domina, je l'avoue, fut d'empêcher que la même manœuvre ne réussît une seconde fois.

Dans ce but, lorsque j'arrivai à notre propre porte, au lieu d'entrer, je passai outre et je gagnai un endroit où je savais qu'il existait une sombre arcade sous laquelle je me précipitai, courant ensuite d'un détour à l'autre. Dans le labyrinthe de rues étroites et mal éclairées qui caractérise les anciennes villes d'Italie, j'eus bientôt distancé les personnes, qui m'ayant vu dépasser la maison, s'étaient mises à ma poursuite.

J'entendais cependant un pas qui gagnait sur le mien, et me sentant trop hors d'haleine pour courir plus loin, je me blottis tranquillement sous l'un des porches voisins; il y faisait noir comme dans un four. Ceux qui me poursuivaient passèrent tout près de moi sans songer à regarder dans ma cachette. J'attendis patiemment que le faible écho de leurs pas mourût dans le lointain, et m'aventurant alors avec précaution, je regagnai en moins d'une minute notre maison, autour de laquelle j'avais décrit un demi-cercle et où je me glissai inaperçu.

Je montai tout de suite dans la chambre de ma mère, car j'avais pour invariable habitude de la voir avant de me coucher et de m'entretenir avec elle des incidents de la journée. Depuis longtemps l'inquiétude et la tristesse avaient remplacé la douce gaieté qui animait jadis cette heure, mais elle nous était aussi chère dans le chagrin que dans la joie. Comment dire à ma pauvre mère que cette consolation même allait lui être enlevée? Comment la préparer à voir un autre de ses fils traîné en prison?

Il n'y avait pas de remède à cela; j'allais être témoin de ses angoisses. Le sourire avec lequel elle m'accueillit renversa tout mon courage.

A peine sais-je ce que je lui dis et ce qui se passa entre nous. Qui peut se rappeler les paroles entrecoupées de ces moments d'amertume? Toutes les mères me comprendront.

Je puis le dire avec un juste orgueil filial, ma mère n'était pas une femme ordinaire. Ce qui la distinguait surtout, c'était une piété si naturelle, si vraie, si humble, qu'elle semblait ignorer qu'elle était pieuse. Toujours prête à faire abnégation d'elle-même, elle saurait sans doute encore, après la première explosion de douleur, se rendre maîtresse des émotions du plus tendre cœur qui ait jamais battu dans une poitrine de femme. Je l'espérais et je ne me trompais pas.

Me voyant résolu à ne faire aucune tentative pour me cacher ni pour fuir, elle se borna à fortifier mon courage et à me consoler en me prodiguant cette divine tendresse dont Dieu a rempli le cœur des mères. Tout ce que sa triste expérience pouvait lui suggérer pour mon bien-être dans la prison fut fait paisiblement et sans ostentation. Elle mit dans ma bourse le peu d'or qu'il y avait à la maison, et n'oubliant pas l'habitude que j'avais de fumer, elle me donna tout ce qu'il fallait pour allumer du feu. Bagatelles! j'en conviens, mais preuves du puissant contrôle exercé sur elle-même par une mère placée dans d'aussi terribles circonstances. Ces précautions, du reste, seraient vaines, car on ne laissait aux pauvres prisonniers politiques ni argent, ni tabac. Tout ce qui pouvait concourir le moins du monde à leur bien-être leur était impitoyablement enlevé,

D'après son conseil, je pris une croûte de pain et un verre de vin, et je m'assis paisiblement à côté d'elle pour attendre l'événement. Des moments d'émotion si profonde donnent rarement naissance à des démonstrations extérieures.

Nous ne restâmes pas longtemps en suspens. Un grand coup de sonnette nous fit tressaillir. « Courage, ma mère! m'écriai-je en la serrant dans mes bras, le moment de l'épreuve est venu! » Elle échappa à mon étreinte, et, se jetant à genoux devant un tableau de la Madone et de l'Enfant Jésus : « Mère de miséricorde, s'écria-t-elle avec une ferveur touchante, conservez-moi, oh! conservez-moi celui-là; mais qu'aujourd'hui et toujours la volonté de Dieu soit faite! »

A notre arrivée dans la salle d'entrée, ma mère avait recouvré son calme. La vieille Catarina, terrifiée par la vue de ces étranges visiteurs, se serrait contre nous. Santina, au contraire, loin d'être intimidée, se tenait debout, les yeux fixes et menaçants, les narines gonflées, regardant en face les deux commissaires placés un peu en avant des quatre carabiniers. Nous nous étions arrêtés, ma mère, mon plus jeune frère et moi, vis-à-vis desdits commissaires. Les prières incohérentes que Catarina barbotait dans son effroi interrompaient seules un silence sinistre, un silence de mort. Autant que la faible lueur de deux petites lampes de bronze me permettait de voir la figure des carabiniers et de leurs deux compagnons, ils étaient tous d'une pâleur frappante. Très-probablement quelques-uns des carabiniers (les commissaires étaient deux nouveaux visages) avaient rempli peu de nuits auparavant, dans la même maison, une mission semblable, et c'est rendre justice à l'humanité de supposer que, même dans ces cœurs endurcis par le spectacle habituel des souffrances, vibrait une corde sympathique pour la pauvre mère qu'ils voyaient pour la seconde fois soumise à une si cruelle épreuve.

Nous nous regardions depuis quelques minutes en silence, comme deux armées prêtes à en venir aux mains, lorsque mon père nous rejoignit dans un état visible d'agitation. Je ne parvins pas sans peine à lui faire comprendre par gestes que c'était à lui de porter la parole. S'adressant

enfin à l'un des commissaires, il lui demanda le motif de cette visite domiciliaire.

Comme un spectre auquel il faut d'abord parler, dit-on, pour qu'il puisse en faire autant, le commissaire interpellé avança d'un ou deux pas, tira de sa poche un long papier et lut ce qui suit :

« Par ordre de Son Excellence le gouverneur de Gênes, le commissaire de police de la seconde division est requis de procéder à l'immédiate arrestation de la personne du signor Camillo Benoni, avocat. »

Un cri à demi-étouffé s'échappa des lèvres de ma mère et interrompit le lecteur, qui regarda autour de lui d'un air fort indécis. J'avais déjà fait un pas en avant; j'allais parler, quand le plus jeune des officiers de police, passant vivement derrière moi, me dit tout bas et si rapidement que je devinai plutôt ses paroles que je ne les entendis : « *Tacete, ne va la vita!* Silence! il y va de la vie! »

Un instant auparavant, ma situation était si désespérée, qu'il y aurait eu de la folie à entretenir une pensée, une espérance de fuite; maintenant, par un heureux hasard, ou plutôt par la miséricorde de Dieu qu'avait implorée ma mère, une porte de salut m'était ouverte. Le nom de mon frère aîné (j'ai déjà dit qu'il était avocat comme moi) se trouvait, par une explicable méprise, substitué au mien. Resté complétement étranger à nos complots, à nos conspirations, Camillo ne courrait aucun risque plus sérieux que celui d'être retenu en prison, jusqu'à vérification complète de l'erreur de noms.

Cette considération, les instances muettes, mais si éloquentes de ma mère, me fermèrent la bouche et me décidèrent à laisser les choses suivre leur cours. La chambre de mon frère se trouvait à l'extrémité d'un étage supérieur; il n'avait entendu aucun bruit et dormait paisiblement, lorsque mon père, suivi de près par deux carabiniers et le plus jeune des commissaires de police, entra et l'invita à se lever. Malgré la stricte surveillance exercée sur

eux, mon père trouva moyen de lui faire connaître en quelques mots la méprise qui allait momentanément lui coûter sa liberté.

Camillo obéit de grand cœur à cet appel; il livra tous ses papiers, où il savait que rien n'était de nature à le compromettre, et il se rendit en prison à ma place, le cœur plus léger que ne l'ont d'ordinaire ceux qui suivent le même chemin. Cependant, il devait rester sous les verroux beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait prévu. Plusieurs mois s'écoulèrent avant son élargissement.

Cet incident avait pleinement éveillé dans ma mère le sentiment des périls qui me menaçaient, et, le lendemain matin, elle me parla, oh! avec quelle tendre persuasion! Rester plus longtemps à Gênes, après ce qui venait d'arriver, c'était plus que de la folie, c'était s'opposer à la volonté de Dieu, qui avait aveuglé mes ennemis pour me sauver. Ce que je regardais comme mon devoir envers mes compagnons d'infortune ne pouvait me faire oublier ce que je devais à une mère si éprouvée déjà et au reste de ma famille.

Ces arguments, mais surtout les larmes et les supplications qui les appuyaient, avaient déjà ébranlé à un certain degré ma résolution, lorsque arriva l'oncle Jean. Aux prières et aux remontrances de ma mère, il joignit les siennes. Le matin même, il avait vu un de ses amis, le magistrat dont j'ai déjà parlé. Ce magistrat était venu chez lui dans le but exprès de l'informer que la police avait déjà vent de l'erreur commise la veille. Si je ne décampais sans retard, j'étais perdu.

Alfred et quelques amis, qui avaient le courage de se réunir autour de nous, dans ces heures difficiles, me pressaient également de partir. « En quoi, disaient-ils, le sacrifice de ma vie profiterait-il à ceux pour qui je croyais de mon devoir de rester? N'avais-je pas donné d'amples preuves de mon courage et de mon dévouement à la cause commune? Aucune ombre de blâme ne pouvait s'attacher

à moi, si je cédais aux prières de ma mère, aux vœux unanimes de mes amis. »

J'hésitais encore, lorsqu'on me dit qu'une dame demandait à me parler pour affaires pressantes. Je donnai ordre de l'introduire dans ma petite étude, et j'allai voir tout de suite qui ce pouvait être.

Dès que je parus, la dame écarta son voile. C'était Lilla; mon cœur avait bien deviné! Je ne pus réprimer une exclamation de surprise, non pour sa visite inattendue, mais en voyant l'altération de ses traits.

Elle était pâle, amaigrie; ses yeux avaient quelque chose de hagard; elle semblait vieillie de dix ans depuis notre dernière entrevue. « Vous excuserez, je l'espère, dit-elle d'une voix précipitée, la liberté que je prends, en considération du motif qui m'amène. Ce n'est plus le temps des cérémonies et des réserves. Vous devez être arrêté ce soir même; Alberto le tient de la bouche du gouverneur, qui le disait il y a une demi-heure à peine. Vous voyez qu'il ne faut pas perdre de temps. J'ai amené mon domestique avec moi. Vous allez changer d'habits avec lui et venir à notre hôtel. Pendant quelque temps, au moins, vous serez en sûreté.

Tout cela fut dit d'une seule haleine. J'allais répondre; Lilla ne m'en donna pas le temps.

— Au nom du ciel, pas d'objection. O Lorenzo, ayez pitié de moi! Je suis dans le plus profond désespoir. Et elle fondit en larmes, sanglotant tout haut.

Je profitai du moment de calme qui suivit cette explosion de douleur pour lui dire : Écoutez-moi, Lilla. Au moment même où vous êtes venue, j'avais presque consenti à quitter Gênes. La nouvelle que vous m'apportez me décide tout à fait. Je vous promets sincèrement que ce soir avant la nuit j'aurai quitté cette maison. J'ai songé à un lieu où je serai en sûreté jusqu'à ce que je trouve l'occasion de quitter la ville même. Ne pensez pas que je refuse votre assistance, parce que c'est vous qui l'offrez. Croyez-

moi, il n'est personne dont j'accepte un service plus volontiers que de vous; mais ce que je ne dois pas faire, ce que je ne ferai pas, c'est de courir le risque de vous entraîner, vous et votre noble frère, dans des dangers ou des difficultés à cause de moi.

La voyant prête à insister, je me hâtai d'ajouter : « Non, non, Lilla, n'en dites pas davantage. Ne nous agitons pas, vous et moi, par une discussion inutile. Je vous renouvelle ma promesse de chercher un asile plus sûr que cette maison, et cela avant la nuit... Ma pauvre et malheureuse enfant (je ne pus retenir ces mots en voyant son pâle visage tourné douloureusement vers moi): épargnez un peu ma faiblesse à votre tour. C'est un moment d'amère souffrance à passer pour moi, pour nous deux; ne m'ôtez pas mon courage; ne me rendez pas incapable de soutenir en homme la lutte qui se prépare. Pensez à ma pauvre mère, Lilla.

Elle demeura un instant silencieuse, la tête penchée sur ses mains; puis elle me fit promettre de lui envoyer Alfred le lendemain pour lui donner de mes nouvelles.

— Dieu vous garde, Lilla! En mémoire de moi, pensez à mes infortunés compagnons. Un grand nombre ont besoin de secours... J'avais soutenu ses pas jusqu'à la porte; elle se retourna et me dit, en frissonnant de la tête aux pieds. « Ah! Lorenzo! *Ceci* est bien pis qu'un mauvais songe! » J'entendis encore un faible murmure. « Adieu, Lorenzo, » et elle s'éloigna... pauvre Lilla!

Peu d'heures après, je quittai la maison paternelle pour me réfugier chez la sœur aînée de Santina, qui était mariée à un Génois et qui habitait le populeux quartier du Pré. Pour augmenter leurs moyens d'existence, ils louaient quelques chambres à des ouvriers, et nous pensions qu'un locataire de plus éveillerait, là moins qu'ailleurs, les soupçons. J'y trouvais en outre l'avantage de communiquer sans dangers avec ma famille par l'entremise de Santina qui rendait souvent visite à sa sœur.

Bien certain du dévouement de toute la famille, je résolus de rester avec eux jusqu'à ce qu'on eût pris les mesures nécessaires pour ma fuite à l'étranger.

Je ne dirai rien des angoisses de la séparation. Mais le cœur humain doit être un merveilleux chef-d'œuvre de mécanisme pour soutenir de pareils chocs sans tomber en pièces.

CHAPITRE XXXIV

Après plus d'une épreuve, le fugitif s'embarque pour la côte de France.

Le premier jour de mon installation dans ma cachette, je reçus une lettre et une bourse pleine d'or, toutes les deux de Lilla. La lettre était longue et touchante; elle y reconnaissait franchement ses torts envers moi et implorait mon pardon, en gage duquel elle me priait d'accepter un argent qui pouvait m'être utile dans la situation nouvelle et précaire où j'allais être placé.

Je répondis à cette lettre en termes dictés par le cœur, c'est-à-dire avec affection et reconnaissance; mais je refusai l'argent, donnant pour raison, ce qui était vrai, que mon père et l'oncle Jean m'avaient muni d'une somme fort au-dessus de tous mes besoins. Je priais Lilla de ne pas oublier qu'en lui disant adieu, je lui avait recommandé ceux de mes compagnons de souffrance qui pourraient être dans une position à requérir une assistance pécuniaire. Je lui dis encore de ne pas attribuer mon refus à l'orgueil ni au ressentiment, « car je garderais la bourse et une des pièces d'or en mémoire d'elle. »

Il fallut trois jours pour trouver des hommes disposés à me conduire hors du pays, même avec la certitude d'une somme ronde pour leurs services. Un passeport me fut procuré sous un faux nom, et, d'autres difficultés secondaires se trouvant aplanies, quelques préparatifs pour

mon bien-être que permettait ma situation périlleuse étant terminés, l'individu qui avait entrepris de me débarquer sain et sauf sur la côte de France, arriva à une heure avancée de l'après-midi avec un paquet d'habits de matelot. C'était le déguisement choisi.

Il me dit qu'il avait été convenu entre lui et ses hommes qu'en cas de surprise ou de soupçon, je me ferais passer pour un Anglais qui avait désiré faire une partie de pêche; afin de corroborer cette assertion, la barque contiendrait tous les ustensiles du métier.

Cet homme, à qui je donnerai le nom de capitaine, puisqu'il commandait notre expédition, mérite quelques mots de description. Il était grand, bien bâti, brûlé du soleil, et possédait une profusion de cheveux et de favoris noirs. Il aurait été beau s'il n'avait louché d'un œil. Toute sa personne, voix, attitudes et gestes, annonçait l'énergie, la résolution, l'insouciance du danger que, dans sa vie aventureuse, la vie de contrebandier, il s'était habitué à voir face à face. Pour compléter mon esquisse, j'ajouterai qu'il avait toujours un cigare entre les lèvres. Quand ce cigare n'était pas allumé, il le tenait comme une fleur dans le coin de sa bouche et s'amusait à le mâcher.

Je me revêtis, selon ses directions, d'une chemise rayée, de pantalons blancs, d'un chapeau de cuir verni, et je me hâtai de rentrer dans la pièce où je l'avais laissé avec mon hôte, mon hôtesse et Santina, qui était venue assister à mon départ. Le capitaine était très-pressé. Il fallait abréger les adieux.

— Recevez mes remerciements, Maria; recevez mes remerciements, Luigi, pour votre bonne hospitalité. Adieu, Santina, Dieu vous garde. Je me baissai pour l'embrasser comme j'avais embrassé les autres; mais Santina me repoussa presque violemment en me disant : — Croyez-vous ainsi pouvoir déchirer un cœur et le guérir avec un baiser et un Dieu vous garde !

— Qu'avez-vous donc, Santina? lui demandai-je, fort

surpris et remarquant alors seulement son air égaré à ses lèvres tremblantes.

— Vous ne partez pas réellement, n'est-ce pas ? ajouta-elle... Pour toute réponse je lui montrai mon nouvel équipement.

— Et pourquoi partez-vous ? continua Santina, d'un ton plus animé ; ne pouvez-vous rester ? Qui songera à vous chercher ici ? Nous prendrons soin qu'il ne vous arrive aucun mal ; et en mettant tout au pis, vous n'avez pas commis de crime. On ne peut rien vous faire.

— Rien que le pendre ! interrompit brusquement le capitaine.

Santina fit un bond, et après un moment de silence : — Qu'il parte donc, qu'il parte ! Le plus tôt sera le mieux. Partez ! — ajouta-t-elle en se tournant vers moi, et elle se laissa tomber sur un tabouret, regardant le mur d'un œil égaré, véritable image du désespoir.

Le capitaine me fit signe de me dépêcher. Je sentais bien que le temps passait, mais je ne pouvais me résoudre à laisser la pauvre enfant sans un mot de consolation. Cette difficulté imprévue me jetait dans une terrible perplexité.

— Ne puis-je partir avec vous ?... s'écria tout à coup Santina, en s'élançant de son tabouret, le front plus serein. Ne puis-je partir avec vous ? N'importe où vous irez, il vous faudra une servante. Et si vous étiez malade, qui vous soignerait ? Oh ! laissez-moi partir avec vous !

Il fallut argumenter contre elle et sous le rapport de la logique j'eus souvent le dessous. En vain je fis valoir pour raison sa jeunesse et la mienne, ce que dirait le monde, la perte certaine de sa réputation. Elle ne comprenait pas, pauvre âme, comment elle perdrait cette réputation parce que, étant jeune, elle partirait avec moi.

« N'étais-je pas son maître ? N'était-elle pas ma servante, et depuis des années ? D'ailleurs, peu lui importait sa réputation ! Les gens croiraient ce qu'ils voudraient. Là où

il n'y avait pas de mal, il n'y avait pas de honte. N'était-ce pas mon avis ? »

Une autre de mes objections fut l'exiguïté de mes ressources. A peine aurais-je assez pour moi ; comment pourvoir aux besoins de deux personnes ? Même en prononçant ces paroles, je sentais quel pauvre argument c'était là contre une affection vive et désintéressée comme la sienne. Dieu sait qu'il était dicté par le sentiment de mon devoir envers ce cœur innocent et aimant.

Santina avait sa réponse prête. « Elle n'avait pas besoin de gages. Elle ferait la cuisine, raccommoderait le linge, se rendrait utile de cent manières. Elle était bien certaine d'être une économie pour moi. »

Je lui parlai alors de ma mère. Je lui dis quelle confiance j'avais dans son affection et dans son dévouement pour cette pauvre mère privée de ses enfants. Je la priai de ne pas abandonner sa maîtresse affligée.

Ces dernières paroles parurent produire sur elle un certain effet. Elle les écouta attentivement et sans répondre. La pensée de ma mère dans l'abandon ébranlait sa résolution.

Cependant le capitaine me dit de nouveau à l'oreille qu'il fallait en finir ou que nous manquerions les hommes qu'il avait engagés. Santina me regardait d'un air si calme et si résigné, que je crus devoir profiter du moment. Après quelques rapides paroles et un baiser d'adieu, je m'avançais donc vers la porte, mais je ne l'avais pas atteinte que la pauvre fille tombait à terre, en proie à une violente crise nerveuse.

Sa nature passionnée, si longtemps comprimée, faisait explosion. Les efforts combinés de quatre personnes, dont trois hommes robustes, pouvaient à peine contenir les convulsions de la frêle jeune fille. Il était effrayant de voir les dents serrées, les traits bouleversés de cette pauvre créature, qui se tordait en tous sens. Les veines de son cou et de son visage semblaient enflées au point d'éclater

mais il était plus terrible encore de penser que tant de souffrances physiques provenaient d'une cause morale.

Par instant, la nature épuisée accordait à Santina un peu de répit, et elle déplorait alors sa destinée en termes si touchants, que tous les yeux, même ceux du capitaine, peu habitué à s'attendrir, étaient mouillés de larmes.

« Malheureuse que je suis ! disait-elle, qu'ai-je donc fait pour souffrir si cruellement ? Sainte Madone ! est-ce un crime d'aimer son maître ? Ce n'est pas ma faute si je ne puis le voir partir sans que mon cœur se brise. C'était un si bon maître ! Il m'avait appris à lire et à écrire. Jamais il ne se montrait dur pour moi ; jamais il ne me grondait ; jamais il ne fronçait même le sourcil. Sa voix était pour moi comme une douce musique. Comment n'aurais-je pas appris à l'aimer ? Il aurait fallu n'avoir pas de cœur ! Je sais que c'est un homme de bonne famille et que je ne suis qu'une pauvre servante ; mais qu'est-ce que cela fait ? Telle que je suis, je puis le servir et l'aimer. Tout ce que je demande, c'est de le voir, oui, de le voir tous les jours. Ce n'est pas beaucoup demander, mais c'est tout pour moi ! »

Et elle poursuivait ainsi jusqu'à ce que les attaques de nerfs lui eussent coupé de nouveau la parole. Je profitai du premier intervalle de calme pour prendre le capitaine à part et lui dire que je ne pouvais songer à quitter cette pauvre fille dans un pareil état, mais que je partirais le lendemain, si les circonstances le permettaient. Je le priai, en conséquence, de tout tenir prêt et de revenir le lendemain me chercher à la brune. Il ne fit aucune objection et prit congé de moi. Retourné près de Santina, je lui dis que j'avais renoncé à toute idée de partir pour le moment et même jamais, sans son consentement.

L'effet de cette promesse fut instantané : ses traits jusqu'ici contractés par des spasmes nerveux s'épanouirent. Elle ne dit pas un mot, mais elle prit ma main, la baisa

et me regarda d'un air reconnaissant. Le paroxysme étant passé, nous lui fîmes un petit lit de repos avec des chaises et des oreillers; elle s'y coucha, ferma les yeux, et pleura en silence. Une ou deux fois sa sœur lui reprocha de pleurer sans raison ; mais Santina répondit : Laissez-moi pleurer; cela me fait du bien. Je finirai par être plus raisonnable.

Santina continua de pleurer et de s'assoupir tour à tour, se réveillant de temps en temps, comme en sursaut, pour demander : « Est-il parti ? « Mais en entendant ma voix, elle retombait dans son état calme.

Un peu après minuit elle s'endormit tout de bon ; son sommeil dura près de deux heures. Sa sœur et le mari de sa sœur ronflaient depuis longtemps sur un matelas jeté sur le plancher. En s'éveillant, Santina demanda quelle heure il était. Je le lui dis. Alors elle me pria de m'approcher d'elle, et, d'une voix presque éteinte, tant elle était épuisée par ce qu'elle avait souffert, elle me murmura ces paroles : « Il faut partir. Je ne me le pardonnerais jamais, si à cause de moi... » Elle n'acheva pas la phrase, mais le frisson qui s'empara d'elle indiquait assez le courant de ses pensées. « Il faut partir et sans retard. Promettez-le-moi. Je le lui promis. Je sais que vous me pardonnerez d'avoir été si folle, et vous me pardonnerez aussi toutes les peines que je vous ai causées. Je n'ai pu faire autrement; je ne savais ce que je faisais. Quant à votre pauvre mère, soyez sans inquiétude, je resterai avec elle, et je ferai pour elle tout ce que j'aurais fait pour vous. Dieu vous récompense pour toutes vos bontés envers moi ! Maintenant, allez vous reposer un peu. »

Ne me sentant guère l'envie de dormir, j'aurais préféré rester près d'elle ; mais comme elle insistait, je rentrai dans ma petite chambre, où je fus longtemps sans pouvoir fermer les yeux. Quand je me réveillai, à sept heures du matin, Santina était partie, et partie depuis deux ou trois heures. Sa sœur et son beau-frère l'avaient accompagnée

jusqu'à la maison. « Elle était encore faible, disaient-ils, mais calme. »

Bonne et dévouée Santina, capable d'exercer un si noble empire sur toi-même, que Dieu te protége et qu'il mesure le vent à la pauvre brebis tondue !

Vers la brune, le capitaine reparut, et, quittant la maison bras dessus bras dessous, nous atteignîmes bientôt Sottoripa. Cet espèce de tunnel, où la lumière n'entre que par de petites lucarnes percées de loin en loin, est assez triste et assez sombre même à midi. A l'heure où nous y entrions il y faisait noir comme dans un four. Nous cherchions à tâtons notre chemin, en marchant assez vite, quand nous nous heurtâmes contre une personnne qui se trouvait au milieu du passage.

— Qui que vous soyez, ôtez-vous de notre chemin ! dit, en grondant, le capitaine.

— C'est moi ! s'écria une voix bien connue.

— Vous, Alfred ! comme c'est aimable à vous !

— Oui, c'est moi, me dit-il à l'oreille, mais je ne suis pas seul.

En même temps je sentis deux petites mains froides qui cherchaient les miennes, et une voix presque étouffée par des sanglots, semblant venir du niveau de mes genoux et m'allant droit au cœur, murmura ces mots : — Oh ! dites que vous me pardonnez, dites que vous me pardonnez !

— Je vous pardonne de tout mon cœur, répondis-je en relevant doucement Lilla pour la presser contre ma poitrine : Dieu vous bénisse, mon enfant, comme je vous bénis du fond de mon âme. Et j'écartai les boucles de sa chevelure pour la baiser au front... C'était le premier baiser que je lui donnais.

Le capitaine manifestait son impatience ; il me pressa d'avancer et je le suivis.

Au moment où nous atteignîmes Ponte-Real, il faisait tout à fait nuit. Pour gagner l'embarcadère, nous avions à traverser un étroit guichet près d'un employé de la

douane, et, pour cela, il fallait d'abord enjamber une barrière assez élevée. Dans ma préoccupation et mon anxiété, je ne remarquai pas l'obstacle et j'allai me heurter contre.

« Mauvais augure! « s'écria l'employé de la douane, se doutant peu combien ces paroles devaient sonner lugubrement à l'oreille de celui auquel il les adressait. Assez vexé, mais non tiré de ma torpeur, je me hâtai de rejoindre le capitaine. Au moment où nous montâmes dans la petite barque qui nous attendait, il me dit à l'oreille : « Parlez toujours italien, jamais génois. » Ces mots, qui semblaient impliquer un manque de confiance dans son équipage, me firent une impression sinistre. Je m'embarquai donc non-seulement fort accablé de tristesse, mais encore tourmenté par de vagues soupçons.

La vaste étendue du port et toute la partie de la ville qui se presse en demi-cercle autour d'elle, étaient ensevelies dans une épaisse obscurité, mais les hautes tours de Carignano et les remparts de Santa Chiara, se dressaient devant moi baignés de la chaude et splendide lumière d'un clair de lune italien. Je fixai les yeux sur ces objets familiers avec le regard passionné et tous les sentiments d'un homme qui les voyait pour la dernière fois.

La barque était pourvue de filets, comme je l'ai déjà dit, pour appuyer au besoin l'histoire de ma prétendue fantaisie de faire une excursion de pêche. Hors du port nous devions trouver un bateau plus grand et d'une plus vive allure, avec les provisions nécessaires pour notre voyage en France.

Par suite de quelque méprise ou de quelque accident, ce second bateau ne nous attendait pas. Il ne nous restait d'autre alternative que de louvoyer en attendant qu'il parût. Par malheur, nos manœuvres attirèrent l'attention du garde-côtes, un cutter de la douane, toujours à guetter les contrebandiers, et je ne fus pas médiocrement alarmé de le voir gouverner sur nous. Quand il se trouva suffisamment prêt, son commandant nous ordonna d'arrêter

et nous envoya quelques-uns de ses douaniers, armés d'énormes tromblons. Ils furetèrent dans tous les coins et recoins, examinant de près tout ce qui tombait sous leurs mains; mais, ne trouvant rien de suspect, ils finirent par regagner leur cutter et par nous laisser libre de poursuivre notre voyage.

Cependant, le bateau sans lequel il était impossible d'accomplir notre projet ne se décidait pas à paraître, et le capitaine me consultait pour savoir ce qu'il fallait faire dans cette facheuse occurrence, lorsque tout à coup le cutter de la douane se montra de nouveau tout près de nous. Malgré les perquisitions auxquelles nous venions d'être soumis, l'officier, qui avait reconnu dans notre capitaine un contrebandier fameux, ne pouvait se défaire des soupçons excités par nos singulières manœuvres. Sous l'empire de ces doutes, il nous ordonna, en termes qui n'admettaient ni réplique ni retard, de regagner le rivage.

Dans le court intervalle qui suivit, le capitaine fit de son mieux pour soutenir mon courage, protestant qu'il n'y avait aucun danger si je m'abandonnais à sa direction et si je restais muet et passif, attitude que ma qualité d'étranger, censé ignorer la langue du pays, autorisait et rendait toute naturelle. Me taire était assez facile, mais il l'était beaucoup moins d'empêcher ma physionomie de trahir les émotions qui m'agitaient. Fort heureusement ma présence ne fut pas requise à terre. On me laissa dans l'embarcation avec l'homme et le jeune garçon qui, pour le moment, composaient notre équipage.

Le capitaine comparut seul devant l'inspecteur, mais nous étions si près du rivage que j'entendais les plaintes, les remontrances, les explications qu'il débitait avec une volubilité sans pareille et un aplomb de nature à ranimer mes espérances. Pour la première fois, je m'aperçus de son talent tout particulier pour jurer. Plus tard, je trouvai qu'il ne pouvait dire quatre paroles sur un sujet, amour, guerre ou commerce, sans les entrelarder de jurons qui

qui m'auraient paru fort risibles s'ils avaient été moins effrayants.

En cette occasion, ce genre spécial d'éloquence réussit, car le capitaine nous apporta, sans trop tarder, la nouvelle que rien ne nous retenait plus.

Les deux circonstances, de la non-apparition du grand bateau et de notre retour forcé au rivage, avaient évidemment déterminé le capitaine à modifier ses plans. J'en jugeai du moins ainsi par l'entretien qu'il eut à voix basse avec l'homme qui était resté dans la barque avec moi, entretien à la suite duquel l'homme en question sauta à terre et fut bientôt hors de vue. Le mousse reçut l'ordre de nous conduire à la rame jusqu'au débarcadère de la Lanterna ou phare. A notre arrivée là, le capitaine me dit que ce que nous avions de mieux à faire était d'aller à pied jusqu'à San Pier d'Arena, grand faubourg de Gênes, situé à un demi mille environ de l'endroit où nous nous trouvions.

Je ne fis aucune remarque ; je ne demandai aucune explication. Dans l'état d'esprit ou j'étais, j'éprouvais du soulagement à être traité comme une machine ou comme un ballot de marchandise. Nous marchâmes donc en silence jusqu'à San Pier d'Arena, et quand le capitaine s'assit sur le rivage, je suivis son exemple avec la résignation léthargique que j'avais montrée pour toute chose depuis ma sortie de Gênes. Une foule de pensées traversaient mon cerveau et elles restent gravées dans ma mémoire, mais elles ne sauraient être rendues par des mots. Ainsi la multitude de visages que l'on voit passer dans une foule ou qui peuplent nos songes sont distincts pour notre sens intérieur, mais dès que nous essayons de les décrire, ils éludent notre étreinte comme les ombres qu'un enfant veut saisir. La maison paternelle, ma patrie, mes amis, tant d'objets si chers et bientôt si loin ! Ce sol que je foulais, pour la dernière fois peut-être, brûlait mes pieds. J'étais encore étendu sur le sein de ma terre natale, mais il n'y

avait déjà plus ni bonheur, ni paix pour moi. Une voix lugubre gémissait dans mon âme agitée, comme le vent soupire au milieu d'une forêt.

Le capitaine me tira de cette sombre rêverie en me montrant le petit bateau que nous avions laissé à la Lanterna, maintenant tout près du rivage, en face de nous, et un homme debout à l'avant qui nous faisait des signes. « Il n'y a pas de temps à perdre, » me dit-il, et nous courûmes jusqu'au bateau. Le capitaine prit lui-même une paire d'avirons, et bientôt nous accostâmes le cutter qui avait si longtemps désappointé notre attente. Nous voilà donc en route pour le port de France objet de notre destination.

Malgré tous ces retards, il n'était guère plus de onze heures quand nous quittâmes San Pier d'Arena par une nuit si calme, que la surface de la mer était à peine ridée. C'eût été peine perdue de déployer les voiles; les hommes continuèrent de ramer en côtoyant le rivage. Vers le point du jour nous sentîmes la brise se lever; on hissa les voiles, et je m'aperçus de l'accélération de la marche du cutter. La lune avait brillé pendant toute la nuit; la grande colonne de la Lanterna, jusqu'ici visible pour moi, s'effaça graduellement à mes yeux, qui la cherchaient longtemps encore après qu'elle avait disparu. Alors seulement j'éprouvai dans sa plénitude le sentiment de mon exil. Aussi longtemps que je pouvais voir cet objet bien connu, l'idée que je n'avais plus ni demeure ni patrie, et que jamais peut-être je ne reverrais le visage de ma mère, ne se présentait pas à moi dans sa réalité. On ignore, tant qu'on ne l'a pas éprouvé soi-même, la puissance de consolation que possèdent des objets inanimés familiers à nos yeux. Au moment où je perdis de vue la Lanterna, je me sentis une seconde fois arraché des bras de ceux qui m'étaient chers, et assailli par tous les souvenirs des jours de bonheur passés, des jours de jeunesse, de joie, d'espérance, qui ne pouvaient jamais revenir pour l'exilé!

Le sort en était jeté : je me trouvais désormais proscrit, errant dans le vaste monde ; ma vie et ma liberté mêmes n'étaient plus en mon pouvoir, mais dans les mains des hommes que j'avais devant moi.

Cette pensée venant à me frapper l'esprit, j'observai ces mêmes hommes de plus près que je ne l'avais encore fait. Outre le capitaine, il y avait deux matelots et le mousse dont j'ai déjà parlé. Un seul des deux marins fit une impression défavorable sur moi. L'autre et le mousse avaient des physionomies banales, mais l'homme en question ne pouvait être perdu dans la foule. Il était assis sur le banc de l'avant, par conséquent en face et tout près de moi.

Qui n'a pas, à l'une ou l'autre période de sa vie, éprouvé un malaise sérieux, inexplicable, en présence d'un individu qu'il voyait pour la première fois, malaise qui précède souvent la plus rapide analyse de la physionomie ou des allures de cet inconnu ? Qui ne comprend ces répugnances instinctives, portées quelquefois si loin, que nos facultés intellectuelles sont paralysées si nous sommes forcés de rester longtemps dans la société de certains individus, quoique nous évitions tout rapport et tout contact direct avec eux ?

Ce fut précisément ce qui m'arriva lorsque mes yeux tombèrent sur cet homme. Son front bas et déprimé, ses cheveux roux hérissés, sa bouche sur laquelle un sourire ironique semblait ciselé, me remirent en mémoire le bravo d'un des romans de mistress Radcliffe, *le Confessionnal des Pénitents noirs*, roman qui avait fait les délices de ma première jeunesse. Ce bravo s'appelait Spalatro ; je baptisai aussitôt du même nom l'homme que j'avais sous les yeux. L'expression farouche de son regard, lorsqu'il rencontra le mien, me prouva qu'il me rendait amplement mon antipathie instinctive. Après ce premier coup d'œil, il évita toujours de me regarder, excepté quand il me croyait occupé d'autre chose.

Nous voguions depuis quelque temps en silence, lorsque,

par suite d'un mouvement accidentel, ma bourse, pleine d'or, tomba de ma poche, et un certain nombre de pièces se répandirent dans le bateau. Chacun s'empressa de les ramasser pour les empêcher de rouler sur le plancher. Toutes se retrouvèrent et me furent rendues avec empressement, excepté par Spalatro, dont le visage prit une expression d'avarice et de convoitise, sur laquelle il n'y avait pas à se méprendre, quand il me tendit ce qu'il avait glané. Le petit tumulte occasionné par cet incident se calma bientôt, et le silence ne fut plus interrompu que par le craquement du mât, le froissement des cordages, et un battement de mauvais augure de l'une ou l'autre des voiles. Évidemment, le temps se gâtait. Le cutter ne tarda pas à tanguer violemment sous les lames qui venaient battre ses flancs peu élevés. Cependant, moi qui toute ma vie fus le martyr du mal de mer, je me sentais parfaitement bien en ce moment, et je fumai aussi tranquillement que les vieux loups de mer mes compagnons. Cette exemption de souffrances physiques devait être due à l'extrême tension de mon esprit.

Je ne tardai pas à observer sur les visages qui m'entouraient des signes évidents d'inquiétude. On jetait des regards au ciel, puis à la mer, sur laquelle nous bondissions littéralement. On en jetait surtout de fort expressifs au capitaine; mais il ne semblait pas s'en apercevoir et continuait de fumer comme s'il ignorait l'existence des nuées menaçantes, des vents déchaînés et des lames furieuses. Enfin, après avoir couru quelques minutes vent arrière avec une effrayante vélocité, il ordonna d'abaisser les voiles et de se mettre aux avirons. Cet ordre parut rompre le charme qui tenait jusqu'alors les hommes silencieux. Spalatro fut l'orateur; il demanda, d'une voix qu'une colère concentrée réduisait presque à un murmure, pourquoi on n'essayait pas de gagner la terre jusqu'à la fin de l'ouragan. Pour toute réponse, le capitaine le renvoya à ses avirons, et lui ordonna d'attendre ses ordres, ajoutant

qu'il avait l'habitude de commander et non de se laisser commander par ses matelots. Le Rubicon était franchi; poussé par l'instinct de la conservation personnelle, réveillé dans toute sa force par le péril réel de notre situation, Spalatro, d'une voix plus haute et fixant sur moi ses yeux fauves, pleins de colère et de rancune, jura qu'il ne risquerait pas sa vie sans savoir pourquoi on la lui faisait risquer. Le capitaine, s'emportant à son tour, se leva, fit une croix avec ses deux pouces, la baisa avec ferveur, et s'écria : — Par ce signe saint, vous m'obéirez. Vous êtes convenu d'aller avec moi en France, et vous avez reçu d'avance la moitié de votre salaire, vous irez en France. C'est une question de vie ou de mort pour monsieur, ajouta-t-il en me montrant, et voilà la raison qui nous empêche de gagner terre.

— Vous m'avez dit en nous engageant, repartit Spalatro, et il me jeta un regard farouche, que c'était un banqueroutier qui fuyait ses créanciers. Je devine maintenant la vérité. Mais pour sauver un homme on n'en doit pas faire périr quatre.

En parlant ainsi, il jeta là ses rames, et ses deux compagnons parurent disposés à suivre son exemple. Sans leur en laisser le temps, le capitaine, qui était assis à mes côtés, s'élança sur Spalatro, le saisit au collet, le lança au fond du bateau avec assez de raideur pour lui casser les reins, et, saisissant lui-même les avirons, fit bondir à chaque coup le cutter, comme s'il avait dans ses deux bras la force de dix hommes. Les deux autres matelots intimidés ne soufflèrent mot et continuèrent de ramer.

Cette lutte entre la fureur de la tempête et l'énergie de l'homme dura plus de deux heures. A la fin, le vent s'adoucit; malgré les vagues menaçantes qui s'élevaient encore autour de nous, tout risque immédiat était visiblement passé. Le capitaine reprit sa première place à côté de moi et fit signe à Spalatro, accroupi, silencieux et sombre au fond du cutter, de reprendre son poste. Spalatro obéit en

grommelant comme un chien hargneux qui vient d'être châtié par son maître.

Cette petite scène produisit un pénible sentiment de contrainte parmi nous et donna pour ainsi dire un corps aux vagues soupçons qui m'avaient assailli en montant sur le cutter.

CHAPITRE XXXV

Le fugitif.

La journée se passa dans cette ennuyeuse monotonie qui nous met à une épreuve difficile, lors même que le corps et l'esprit sont dans leur état naturel. Elle me donna le temps de concentrer ma réflexion sur beaucoup de sujets de chagrin et d'appréhension.

A mesure que les ombres du soir s'étendaient autour de nous, le sentiment de malaise qui m'avait harassé pendant le jour prit un caractère plus alarmant et plus aigu. Ma tête devint brûlante, mes tempes battaient comme si elles allaient éclater, des frissons convulsifs secouaient ma frêle charpente, mon imagination malade évoquait toutes sortes de tableaux fantastiques et hideux sur lesquels ma pensée se fixait avec une sombre opiniâtreté. En vain j'essayai de me raisonner moi-même, en vain je m'efforçai de chasser ces apparitions diaboliques, ces créations monstrueuses d'un cerveau fortement ébranlé. J'avais perdu toute espèce de contrôle sur moi-même. Mais pour faire comprendre comment j'en étais arrivé à cet état, sans cause suffisante depuis mon départ de Gênes, je dois revenir en peu de mots sur le passé.

Ma conduite entièrement passive depuis la nuit de mon arrestation projetée jusqu'au moment actuel doit avoir frappé tout le monde. Mes angoisses d'esprit et de cœur s'étaient trahies par peu de signes visibles, mais mes émotions n'avaient été que comprimées. Elles avaient continué de travailler sourdement et péniblement sous ce manteau

de glace. Le moment devait inévitablemeut venir où les eaux tourmentées de mon âme briseraient leur fragile enveloppe, et où il se produirait dans ma pauvre raison une débâcle analogue à celles du monde physique.

C'était la cinquième nuit que je ne dormais pas. Pendant les quatre jours et les quatre nuits passés dans ma cachette, j'avais subi cet état d'inquiétude nerveuse particulier aux personnes qui, dans des circonstances très-excitantes et qui appelleraient naturellement une action immédiate, sont condamnées à rester des instruments passifs dans la main des autres. Pendant presque toute la durée de ces jours pleins d'ennui, de ces nuits fastidieuses, je m'étais promené en long et en large dans la petite chambre qu'on m'avait assignée. Je crois qu'aucune nourriture solide n'avait approché de mes lèvres. J'avais le cœur trop malade pour manger. Tout ce que je prenais de temps en temps pour soutenir mes forces, c'était une goutte de vin blanc. Je crois voir encore la petite table où se trouvaient placés le flacon et le verre, le vieux et pauvre mobilier, la mystique figure de la Madone, appendue au chevet du lit. Ma position était loin d'être rassurante. La moindre chose pouvait rendre toutes nos précautions inutiles. Toutes les fibres de mon cœur tressaillaient encore de la douleur que m'avaient causée les derniers adieux de ma mère, douleur à laquelle s'ajoutait la vexation d'avoir été, quoique innocemment, la cause de l'arrestation de mon frère Camillo, dans un temps où les arrestations étaient beaucoup plus fréquentes que les mises en liberté. J'étais en outre fort inquiet pour beaucoup d'amis et d'associés déjà emprisonnés ou menacés de l'être à tout moment.

Mais toutes ces pensées, toutes ces douleurs s'effaçaient devant l'anxiété cuisante et la terreur qui remplissaient mon âme quand je songeais à mon frère César, mon ami, mon bien-aimé compagnon depuis mon enfance. J'avais les plus horribles pressentiments sur sa destinée. Les pressenti-

ments ne sont bien souvent que la divination de l'affection.

Si le lecteur se représente toute cette torture mentale; la série continue d'agitations que j'avais endurées depuis une certaine période, l'épuisement physique où je me trouvais par manque de nourriture et de sommeil, il ne s'étonnera pas de la fièvre brûlante à laquelle j'étais en proie et qui touchait au délire.

La pensée qui, dans la fiévreuse tourmente de mon esprit, dominait toutes les autres en ce moment, était la facilité avec laquelle les hommes entre les mains de qui je me trouvais pouvaient se défaire de moi. Qui les empêchait de me voler, de me tuer, de me jeter à la mer, et de dire qu'ils m'avaient débarqué sain et sauf? Qui pourrait contester leur assertion? Je raisonnais avec une subtilité ingénieuse à me tourmenter moi-même, pour me prouver que j'avais bien moins de chance d'arriver à ma destination qu'un ballot de marchandises. Pour ce ballot, il y aurait un connaissement, et s'il n'arrivait pas, le consignataire ne manquerait pas de faire des recherches; mais qui en ferait pour moi? Qui m'attendait? Comment prouver même que je m'étais jamais trouvé sur le cutter? Nous n'avions vu personne, ni parlé à personne depuis notre départ de San Pier d'Arena. L'équipage savait que j'avais une somme d'or fort tentante avec moi; ils avaient déjà reçu la moitié du salaire stipulé pour leur voyage, et ils savaient très-bien que, lorsque de retour à Gênes ils réclameraient l'autre moitié, ma famille n'oserait pas entrer dans une minutieuse investigation à mon sujet. Des années s'écouleraient, selon toute probabilité, avant que ma destinée fût connue.

Les moindres incidents ajoutaient un aliment nouveau à cette excitation nerveuse. Il y avait une énorme pierre à l'arrière du cutter, sans doute pour servir de lest. Mon œil s'étant par hasard arrêté sur cette pierre, je crus la voir attachée à mon cou. Il se fait un grand trou dans l'eau, suivi d'un bruit sourd et d'un bouillonnement; puis

règne un silence de mort, un silence horrible, tout a le même aspect qu'auparavant; aucune trace du crime commis là. Un jour arrive enfin, une semaine et peut-être un mois plus tard, où les vagues jettent sur le rivage un cadavre hideusement tuméfié et que la plus tendre mère elle-même ne reconnaîtrait pas. La foule s'amasse, regarde avec horreur et dégoût cet objet révoltant, qui a presque perdu toute trace de la forme humaine. Je vois toute cette scène du commencement à la fin. Elle se joue devant moi avec la réalité la plus saisissante. Je ne me fais grâce à moi-même d'aucun de ses détails; elle exerce sur moi une fascination sinistre.

C'est avec la plus grande difficulté que j'essaie de mettre quelque ordre dans mes souvenirs de cette terrible nuit. Les diverses phases mentales à travers lesquelles je passai sont suffisamment présentes à ma mémoire, mais la manière dont elles se succédaient, les anneaux qui les liaient sont entièrement effacés. Je me rappelle surtout une circonstance que, dans tout autre temps, je n'aurais pas même remarquée, mais qui me parut alors pleine d'une lugubre signification.

A un certain instant de la nuit, je vis Spalatro se pencher vers son camarade et lui murmurer à l'oreille quelque chose auquel l'autre fit un signe d'assentiment. Il n'en fallait pas davantage pour creuser un nouveau canal au courant de mes pensées, et surtout pour donner un point de départ plus précis à mes terreurs. « Ces hommes, me dis-je à moi-même, complotent bien certainement contre moi. » Une fois sur cette nouvelle trace, je m'y lançai au grand galop. Oui, sûrement ils complotaient ma perte. Ne m'étais-je pas dit et répété, depuis que j'étais avec eux, qu'il serait on ne peut plus facile de se débarrasser de moi.

Quelques moments après, Spalatro déposa ses rames, tira quelque chose de sa poche, battit le briquet, et alluma sa pipe. Je suivais tous ses mouvements et ses gestes avec l'anxiété d'un homme qui croyait que sa vie tenait à un

fil. Le voisin de Spalatro lui parla à son tour. « Un peu plus tard, » fut la réponse. J'entendis distinctement ces mots, et ils mirent un terme à tous mes doutes. Quoi de plus clair ?

Loin de m'offrir en victime volontaire à ces terreurs, j'usai du peu de raison qui me restait pour faire des efforts désespérés, afin de reprendre le dessus, mais en vain. Plus d'une fois je me répétai : « Tout cela est l'œuvre d'une imagination malade ; » mais l'instant d'après, un mot, un mouvement, un regard de Spalatro, suffisait pour réveiller toutes mes terreurs. En un mot, deux êtres distincts semblaient exister en moi ; l'un délirant, l'autre en possession de sa raison, surveillant, plaignant l'autre, tâchant de le ramener dans la bonne voie, et remplissant près de lui l'office du chœur dans les tragédies grecques, qui donne toujours d'excellents avis, et que jamais on n'écoute.

« Que ne puis-je m'endormir au moins profondément, pensais-je, et ne jamais rouvrir les yeux, si ces hommes en veulent réellement à ma vie, ou ne me réveiller qu'en France ! »

Mais argumenter ainsi avec moi-même, chercher une issue à une position inextricable, soutenir cette lutte contre d'insurmontables difficultés, harassé comme je l'étais d'esprit et de corps, quelle situation ! Des mots ne sauraient la décrire. Pour surcroît de malheur, le monde extérieur n'était que trop en harmonie avec mes sombres pensées. Des masses de noirs nuages, courant en désordre dans le ciel, voilaient à chaque instant la lune ; la pluie tombait par intervalles ; c'était une lugubre scène. La nuit devait être fort avancée, car le capitaine, assis à l'arrière à mes côtés, était prêt à tomber de sommeil. Plusieurs fois il avait voulu me persuader de me coucher au fond du cutter et d'essayer de reposer, mais ses efforts étaient vains ; je n'osais pas ! A la fin, après un nouveau refus, dont il était certainement bien loin de soupçonner la cause, il profita

lui-même de l'avis qu'il m'avait donné. Il se coucha et ronfla bientôt magnifiquement.

La présence de cet homme, qui avait mérité mon entière confiance par sa ferme et loyale conduite durant l'ouragan de la nuit précédente, exerçait, à mon insu, une salutaire influence sur moi. Avec lui s'éteignit le petit rayon de raison qui me restait, et je me regardai comme perdu. Dès ce moment je cessai de lutter contre les fantômes qui me poursuivaient, et je devins la proie docile des plus horribles hallucinations.

Tantôt le corps de Spalatro prenait des dimensions si gigantesques qu'il atteignait les nuages; tantôt ses bras et ses rames s'unissaient en un tout effrayant qui s'étendait vers moi pour me saisir, ou ses yeux brillaient comme des charbons ardents. Il me faisait des grimaces et me montrait le poing. Une seule fois, pendant la nuit, il me parla, et sa voix résonna à mon oreille comme un glas funèbre.

« Ne feriez-vous pas mieux de vous étendre et d'essayer de dormir? » dit-il.

Il m'eût dit positivement : « Étendez-vous pour que je vous tue, » que ses paroles n'auraient pas eu pour moi un sens plus clair et plus complet. Mais il est temps de mettre un terme à cette longue et mortelle lutte de la raison. Il y a quelque chose de révoltant et de dégradant pour la nature humaine à voir l'intelligence obscurcie aux prises avec des périls imaginaires. Je dis à dessein imaginaires, car je désire être bien compris. A l'exception d'une certaine antipathie que me portait Spalatro et que je lui rendais avec usure, tout le reste était l'œuvre d'un cerveau surexcité.

Une faible ligne de lumière à l'horizon fit pâlir les rares étoiles qui s'étaient montrées. Une brume blanchâtre commença à s'étendre sur la mer. Ce n'était plus la nuit, mais on ne pouvait guère appeler cela le jour. Spalatro, appuyé sur l'épaule de son voisin, parlait tout bas au mousse assis derrière eux. Celui-ci mit immédiatement sa main dans sa

poche et tendit quelque chose à Spalatro. Ce quelque chose, je le vis distinctement se détacher sur le ciel; c'était un couteau ouvert, pauvre innocent couteau destiné sans doute à couper une tranche de pain. Ce n'en fut pas moins mon coup de grâce. En un clin d'œil j'étais debout, et je m'élançais dans l'eau. « Il est fou! il est fou! » s'écria Spalatro. Dix secondes plus tard le bateau m'avait atteint, et six bras vigoureux me replaçaient à bord.

Pas un mot ne fut dit. Les deux matelots et le mousse se tenaient immobiles et les yeux fixés sur moi. Le capitaine, me tenant encore par le collet qui avait servi à me repêcher, se tenait penché au-dessus de mon visage, les yeux fixés sur les miens comme pour y chercher l'explication de mon étrange conduite. Après une minute d'attentif examen, il lâcha mon collet, et serrant ses cheveux des deux mains, il s'écria d'un ton de désespoir : — Il est fou! il est fou!

— Je ne le suis pas tout à fait, répliquai-je, en m'efforçant de paraître calme, mais je le serai bientôt, si vous ne me mettez à terre.

— Vous mettre à terre! repartit le capitaine; voilà une belle idée! Ne savez-vous pas qu'il vaudrait autant vous rejeter dans la mer. A terre! mais c'est une mort certaine. Pensez à votre pauvre mère; que dirait-elle après la promesse que je lui ai faite de vous conduire sain et sauf en France? Dieu de miséricorde! ajouta-t-il en voyant le peu d'attention que je prêtais à ses paroles. Qu'avez-vous donc? De quoi avez-vous peur? Qu'est-ce que cela signifie?

— Nous prenez-vous pour des assassins? demanda Spalatro d'un ton amer fort peu rassurant. — Comment avait-il deviné ce qui se passait en moi, je l'ignore; mais il est certain qu'il l'avait deviné.

— Au nom du ciel, dis-je au capitaine, ne vous offensez pas de cela; vous voyez bien que je ne suis pas dans mon état naturel. Si je ne quitte cette barque, je deviendrai

fou, je le sens. Mettez-moi à terre, je vous en prie, mettez-moi à terre.

La lutte dura quelque temps. Je dois au capitaine la justice de dire qu'il fit et dit tout ce qu'il était possible de faire et de dire pour me détourner de mon téméraire projet. Ses remontrances et ses prières furent suivies d'appels, non-seulement à ma raison, mais à mes sentiments les plus intimes et les meilleurs. Il tenta tous les moyens : plus d'une fois je me sentis ému ; plus d'une fois ma résolution fut ébranlée, mais chaque fois aussi, par une inexplicable fatalité, la voix de Spalatro se mêlait soudain à la conversation, et jamais elle ne manquait de réveiller tous mes soupçons, tant cette voix aiguë mais traînante, dont les intonations laissaient percer un profond ressentiment, donnait ou semblait donner le démenti au sens de ses propres paroles, qui n'étaient pas seulement des paroles d'encouragement, mais presque des prières. Enfin je leur dis :

« Vous avez la force de votre côté ; vous pouvez me forcer de rester malgré moi, mais je vous avertis des conséquences. Je perdrai le peu de raison qui me reste, et vous aurez affaire à un insensé. Mettez-moi à terre et laissez-moi m'en tirer comme je pourrai. » Je n'avais pas d'autre argument à employer, et je n'en employais pas d'autre, répétant sans cesse les mêmes mots. L'effort même que je faisais pour paraître calme soufflait sur le volcan qui était en moi. Plus d'une fois, je me le rappelle bien, je faillis me jeter de nouveau dans la mer.

Le capitaine, fort embarrassé, finit par se mettre en colère :

« Vous viendrez avec nous bon gré mal gré ; je vous ferai lier pieds et poings, et je vous débarquerai malgré vous sain et sauf en France. »

Quelque changement fort effrayant s'opéra sans doute dans mes traits quand j'entendis ces paroles, car le capitaine se hâta d'ajouter d'un tout autre ton. — Non, non,

n'ayez pas peur, je n'ai nullement l'intention de faire ce que je dis. Vous ferez ce que vous voudrez.

— Mettez-moi donc à terre.

— Très-bien, mais que votre sang retombe sur votre tête. Dieu m'est témoin, et ces hommes aussi, qu'eussiez-vous été le fils de ma mère, je n'aurais pu être animé de meilleures intentions pour vous, ni en faire et dire davantage pour vous empêcher de commettre un acte insensé.

— Je le sais, je le sais! fut ma réplique.

Notre cutter se trouvait, autant que j'en pouvais juger, à un mille environ de la terre. Le soleil, alors fort élevé dans le ciel, couvrait de ses brillants rayons une petite ville très-pittoresquement perchée sur une éminence de cette côte bordée de rochers. Il fut convenu qu'on me débarquerait un peu au-dessous de la ville, et l'on gouverna en conséquence dans cette direction. Dans l'intervalle j'ôtai mes habits humides, et je mis les vêtements de rechange que j'avais fort heureusement apportés avec moi. Cette opération fut assez lente, et lorsqu'elle fut finie, nous n'étions plus qu'à une couple de cent brasses du rivage. Je levai les yeux... Horreur!... mes cheveux se dressèrent sur ma tête au spectacle que je voyais. Je me dressai sur mes pieds et m'écriai, les bras étendus : « Ne voyez-vous pas? ne voyez-vous pas? ils les ont pendus! »

Le fait est que je voyais, aussi distinctement que je vois les caractères que je trace en ce moment sur le papier, trois gibets dressés sur le rivage et supportant chacun un corps noirci aux pieds duquel était agenouillée une femme en deuil. Les hommes du bateau observèrent tous mes mouvements dans une pâle et muette terreur. Leurs yeux se portaient tour à tour de ma personne au rivage où, selon toute probabilité, ils ne voyaient que quelques rochers transformés en gibets par mon imagination en délire. En approchant, la vision devint moins distincte; et quand nous touchâmes la terre, je n'aperçus plus qu'une masse noire et confuse. Cela s'explique aisément. Les objets

uxquels j'avais prêté de si horribles formes se trouvaient un peu à notre droite, et, à une certaine distance, ils se montraient de face, tandis que, au bord du rivage, je ne les voyais plus que de côté. De là leur changement graduel d'aspect.

J'allais quitter le bateau, quand j'entendis Spalatro dire : « Qui nous payera? » Cela me rappela un chiffon de papier que, après avoir atteint ma destination, je devais donner au capitaine, et sur la présentation duquel il recevrait la seconde moitié de la somme convenue pour mon voyage. En le cherchant, je trouvai mon passeport. De crainte de mettre dans l'embarras, si j'étais pris, l'ami qui me l'avait procuré sous son nom, je le déchirai en petits morceaux et je les jetai à la mer. Cela fait, je donnai au capitaine le papier que j'avais cherché d'abord, et je lui dis : « Voilà le bon pour l'argent qui vous est dû. Adieu, et pardonnez-moi. » Après ces rapides paroles, je m'élançai à terre.

Étrange phénomène de cette dualité dont j'ai déjà fait mention ! L'instant d'avant j'étais le jouet des plus étranges hallucinations, et maintenant j'allais donner des preuves de prudence et de prévoyance qui auraient fait honneur à un homme doué de la tête la plus froide. Je m'étais défié des matelots au point d'encourir les plus grands périls pour ne pas rester avec eux, et pourtant, en leur disant adieu, j'avais conscience d'avoir tort envers eux, puisque je les priais de me pardonner.

CHAPITRE XXXVI

Le fugitif (suite).

Ce fut presque avec un sentiment de joie que je m'élançai sur le rivage sablonneux. La ligne perpendiculaire de rochers sur laquelle court la fameuse route de la Corniche se dressait au-dessus de ma tête, et plus haut encore s'élevait montagne sur montagne. Je courais comme

un cerf blessé sur le sentier escarpé taillé dans le roc vif. A mi-chemin environ se trouvait une hutte dont un homme ouvrit justement la porte au moment où je passais. Tourmenté par une soif brûlante, je m'arrêtai pour lui demander un peu de vin ou de lait.

Il me regarda un instant, puis se hâta de faire retraite après m'avoir fermé la porte au nez. J'avais sans doute l'air hagard et fort effrayant. Sans faire d'autre tentative pour obtenir le rafraîchissement dont j'avais tant besoin, je continuai ma course précipitée, et, parvenu sur la grande route, je tournai machinalement à droite, dans la direction de la ville que je voyais à peu de distance.

Je n'avais pas fait cent pas, quand j'aperçus un groupe de personnes qui venaient vers moi. Un sentiment instinctif me porta à les éviter. Cherchant autour de moi le meilleur moyen de le faire, je vis à ma gauche un sentier qui conduisait au haut de la montagne. Je le pris aussitôt et, avec une ardeur fiévreuse qui me rendait insensible sa pente escarpée et raboteuse, je le gravis jusqu'à ce que j'eusse laissé derrière moi toutes les villas parsemées sur les flancs des montagnes couvertes d'oliviers de la Ligurie.

Je ne m'arrêtai pas avant d'avoir atteint la hauteur où cessait la culture. Le soleil était brûlant; mourant de soif et hors d'haleine, je m'assis et je commençai à calculer quelle était la marche la plus prudente à suivre. Je sentais la nécessité d'adopter un plan, mais je ne sentais pas moins que j'étais pour le moment incapable de le faire. Je ressemblais à un homme qui, menacé en songe d'un péril imminent, ne peut faire le moindre mouvement pour l'éviter. L'instinct de la conservation personnelle me commandait impérieusement de ressaisir les rênes de la raison; mais, malgré tous mes efforts, — et quel labeur, quelle lutte c'était! — je n'y pouvais parvenir. Des paroles ne donneront jamais l'idée du sombre désespoir qu'amène un pareil sentiment d'impuissance. Si un carabinier m'était apparu dans ce moment et m'avait pris au collet, je l'au-

rais remercié de mettre un terme à mes angoisses mentales. Je fus tiré de cet accablement d'esprit par les aboiements de plusieurs chiens au-dessous de moi. J'avais dans un coin de mon cerveau l'idée confuse d'avoir lu ou entendu dire que c'était dans le Midi de la France une pratique de faire la chasse aux hommes avec des chiens. Je n'étais pas encore en France, je le savais fort bien, mais je m'imaginai immédiatement que j'avais été vu et reconnu, et que les chiens étaient sur ma piste. Je sautai donc sur un pied, et je m'élançai dans la première direction venue, comme une bête fauve relancée par une meute, jusqu'à ce que la fuite me fût en quelque sorte barrée par une profonde carrière. Ne valait-il pas autant m'y jeter la tête la première pour en finir? La vue du gouffre béant exerçait une véritable fascination sur moi. La fin de mes tourments, la paix était au fond. « Et ta mère? » Je regardai autour de moi pour voir qui avait parlé. Il va sans dire qu'il n'y avait personne. Ce souvenir filial ne m'en sauva pas moins. Je me reculai avec horreur du bord du précipice.

Les aboiements avaient cessé. « Si j'essayais de dormir! cela me ferait du bien. » Je pliai mon manteau de manière à en faire un oreiller et je me couchai. Pendant quelque temps je restai tout à fait tranquille, les yeux fermés, ne remuant ni pied ni main; mais cela me réussit mal. Le sommeil ne répondait pas à mon appel. L'inquiète activité de mon esprit surmontait la fatigue de mon corps, et j'avais dans les oreilles un son d'eau courante qui bannissait le sommeil. Ma soif avait fini par devenir insupportable. Je me hasardai donc à descendre de la hauteur où j'étais grimpé vers la zone cultivée de la montagne, en quête d'eau.

Fort heureusement je découvris bientôt une source. Je bus avidement; je me lavai le visage et les mains avec délices et je m'étendis de nouveau sous un arbre voisin de la source, pour me reposer, sinon pour dormir. Devant

moi s'étendait l'immense plaine de la Méditerranée, d'un bleu plus foncé et plus brillant que le ciel qui resplendissait au-dessus d'elle. Je restai là étendu, je ne sais combien de temps, mais très-certainement des heures entières. Je ne dormais pas, je m'en souviens, mais je tombai dans un état tenant à la fois du sommeil et de la veille et pendant lequel j'eus un songe ou plutôt une autre vision.

Jusqu'à ce jour j'ignore encore s'il y avait réellement une île dans la mer devant moi. J'en vis ou je crus en voir une et je ne vis pas moins clairement l'empereur Napoléon étendu mort, mais vêtu comme il est toujours représenté, avec son petit chapeau et ses grandes bottes. Je ne sais pourquoi j'avais ces visions de Napoléon, avec qui je n'avais jamais eu la moindre communication et que je n'avais même jamais vu. Il était là cependant devant moi. Tous ses frères et ses maréchaux, tels que je les avais vus représentés par la gravure, passaient en procession devant lui, s'inclinaient respectueusement devant l'illustre mort et se groupaient ensuite autour de lui avec des gestes d'adoration.

Je ne sais ce qui me tira de ce rêve, mais je retournai à la source; je me lavai de nouveau la figure et les mains et je recommençai à errer au hasard. Je finis par arriver sur un petit promontoire d'où je découvrais la ville en dessous de moi et pas bien loin. Sa vue me fit penser à quelques amis que j'y avais et sur la bienveillance et l'aide desquels je pouvais compter. Si je m'aventurais à descendre ; si j'essayais de découvrir ces amis? Je résolus de tenter l'expérience.

La montagne était traversée dans presque toutes les directions par des sentiers régulièrement taillés, et par l'un de ces sentiers j'espérais atteindre la ville sans être obligé de prendre la grande route. Comme je me mettais en marche, mon attention fut attirée par une petite maison ou plutôt un casino. Ses murs blancs, ses contrevents verts et ses

rideaux de toile lui donnaient un air de comfort tout à fait séduisant pour un voyageur épuisé qui ne savait où s'adresser pour obtenir un gîte et de la nourriture. Ce fut donc à regret et avec plus d'un soupir que je laissai cette petite maison derrière moi.

Le sentier que j'avais pris suivait une pente graduée, et enfin je m'aperçus, à ma grande mortification, qu'il menait à la grande route et que pour atteindre la ville il me faudrait suivre celle-ci pendant une distance assez considérable. Je regrettais grandement cette nécessité, sans entrevoir le moyen de l'éviter. En arrivant donc sur la grande route, je pris l'air le plus indifférent possible et marchai d'un pas mesuré, mais je conçus bientôt de sérieuses craintes quant à la possibilité d'exécuter mon projet sans péril.

Presque toutes les personnes que je rencontrais me regardaient d'un air surpris. D'où je concluais qu'il y avait dans mon aspect quelque chose de nature à éveiller les soupçons.

Le sentiment d'inquiétude produit en moi par cette découverte s'accrut singulièrement lorsque, arrivé à une des portes de la ville, j'aperçus deux carabiniers en sentinelles. L'aspect de leurs odieux uniformes coupa court à toute hésitation et je rebroussai immédiatement chemin. Dans une petite ville, où tout le monde se connaît, ma qualité d'étranger ne pouvait pas manquer d'être aussitôt reconnue, et, jointe au fait incontestable de mon extérieur suspect, elle aurait amené non-seulement des questions fort embarrassantes, mais encore la découverte de ce que j'étais réellement.

Par le même sentier que j'avais suivi pour descendre la montagne, je m'en retournai donc, comme le roi de France et son armée dans la chanson, et j'errai de nouveau au hasard jusqu'au moment où je me retrouvai dans le voisinage de la jolie petite maison aux contrevents verts, qui m'avait tant plu. De quel œil avide je la regardai ! Quel ardent

désir j'éprouvai de reposer ma tête à l'abri de son toit! Il y avait tout près de la maison un magnifique figuier, et comme le jour était sur son déclin, je pris la résolution de me coucher sous son feuillage et d'y passer la nuit de mon mieux.

« Pour peu que je puisse dormir, pensai-je, j'aurai demain l'esprit bien plus lucide, et je pourrai alors songer aux meilleurs moyens de sortir d'embarras. » Je m'étendis donc par terre sous le figuier, dans l'attitude du sommeil; mais les aiguillons de la faim qui se faisait à son tour sentir me laissaient peu d'espoir d'une nuit passable.

— Que faites-vous là? me dit soudain une voix grondeuse et très-rapprochée de mon oreille. Ouvrant les yeux, je vis un paysan debout à côté de moi et qui me regardait d'un air dur. Je ne me levai pas, mais je m'assis tranquillement pour ne pas lui faire peur, et tirant ma bourse de ma poche pour qu'il ne me prît pas pour un vagabond et un mendiant, je la tins devant lui en lui disant : « J'ai perdu mon chemin, bonhomme. Je suis très-fatigué et ne désire pas aller aujourd'hui jusqu'à la ville. Si vous voulez me donner quelque chose à manger et à boire, et un endroit pour me reposer jusqu'à demain matin, je vous en récompenserai. »

L'homme paraissait à moitié stupide, à moitié malveillant. Tenté toutefois par la vue de l'or, il me dit de le suivre et me conduisit dans la direction du joli casino. Comme il est heureux et singulier, me disais-je, que je trouve justement un asile dans la maison que j'ai toute la journée regardée d'un œil d'envie!

Cependant je comptais sans mon hôte en toute façon, car arrivé près de la porte, il me dit de m'arrêter et de m'asseoir sur un banc de pierre, tandis qu'il allait me chercher quelque chose à manger. Il revint bientôt avec du pain et un petit panier de cerises. Je ne laissai pas d'être désappointé et je lui demandai s'il n'avait rien de plus substantiel à me donner. Il secoua la tête sans prendre

la peine de répondre. J'avais tellement faim, que je devais me féliciter même de ce léger repas.

Tandis que je mangeais encore, une femme vint nous rejoindre. Elle était plus jeune et de beaucoup meilleure mine que l'homme. Elle avait de fraîches couleurs, un visage souriant, et à défaut de beauté un regard intelligent et bon; — l'homme, au contraire, qui, je m'en aperçus bientôt, était son mari, était un de ces êtres malheureusement constitués qui semblent ne pouvoir être ni bons ni mauvais. D'abord la femme parut un peu surprise; mais quand elle sut comment j'étais là, sa surprise se changea en mécontentement contre son mari qui m'avait traité ainsi.

Les femmes sont douées de perceptions bien plus fines, d'un tact bien plus délicat que les hommes. Tout harassé, tout couvert de poussière que j'étais, cette simple paysanne devinait aisément la classe à laquelle j'appartenais, car elle dit d'un ton assez mordant à son épais mari : « Est-ce la manière dont vous traitez un homme comme il faut? » Puis se tournant vers moi, elle me pria d'entrer et de me reposer dans la maison. La chambre où elle m'introduisit était une petite chambre au rez-de-chaussée, assez peu meublée, mais proprement tenue. Ma bonne hôtesse me donna le meilleur siége et s'occupa des préparatifs d'un repas plus en harmonie avec mon appétit.

Elle m'apporta, avec une bonne volonté qui avait à elle seule quelque chose de fortifiant, de la viande froide et d'assez bon vin, quoique l'homme m'eût dit qu'il n'y en avait pas, et après m'avoir demandé si je désirais passer là la nuit, elle commença à arranger un lit dont il était clair que j'avais grand besoin.

Rafraîchi et fortifié par la nourriture et le vin que j'avais pris, reconforté en me sentant de nouveau sous l'abri d'un toit, et encouragé par le bon cœur de mon hôtesse, je sentis l'excitation de mon esprit se calmer par degrés, et je pus considérer avec un sang-froid comparatif ce que j'avais de mieux à faire.

N'était-il pas possible, par l'entremise de cette bienveillante et active femme, d'entrer en communication avec l'un ou l'autre des deux amis sûrs que je possédais à Ventimiglia? Si j'y parvenais, mon salut pouvait en dépendre. Dans ce but, je fis avec beaucoup de précaution quelques questions sur différentes personnes de la ville, que je connaissais de nom seulement, mentionnant comme par hasard que j'y avais quelques amis. Petit à petit, j'arrivai à poser la question directe :

— Connaissez-vous M. Botta? C'était l'une des deux personnes sur qui je savais pouvoir compter.

— Oh! certainement, répondit l'homme; mais il y a longtemps que M. Botta a quitté l'endroit, et il habite depuis Nice un certain temps.

Cette réponse m'enlevait la moitié de mon petit capital d'espérances. Mon cœur battait, ma voix tremblait quand je risquai l'autre moitié :

— Et pouvez-vous me dire quelque chose du docteur Palli? »

— Per Bacco! repartit la femme avec un rire joyeux, si je connais le docteur Palli! mais vous êtes dans sa maison.

Je fis un bond sur ma chaise. C'était jouer de bonheur, presque à ma porte se trouvait l'homme même dont j'avais besoin, et avec qui, dans les circonstances où je me trouvais, il m'importait tant d'entrer en communication que, pour me rapprocher de lui, j'aurais donné tout ce que possédais au monde! Cependant je contins de mon mieux ma joie, et me tournant vers l'homme : « Voilà qui est heureux en vérité. Le docteur Palli est un de mes amis les plus intimes, et je désire vivement le voir le plus tôt possible. Pouvez-vous lui porter un billet de moi ce soir? » L'homme y consentit volontiers; je déchirai un feuillet de mon portefeuille et j'écrivis quelques mots couverts que je remis au messager, et je me sentis soulagé d'un grand poids quand je vis celui-ci se mettre en route.

Dans l'intervalle, la bonne femme continua ses prépara-

tifs. Il n'y avait évidemment qu'un lit dans la petite maison, et ce lit, elle n'hésita pas un moment à le préparer pour moi, se bornant à enlever un des matelas pour son usage.

Je remerciai chaleureusement ma bonne hôtesse de son attention, et je protestai que je n'avais besoin de rien de mieux que ce qu'elle m'offrait si cordialement.

Il me tardait de reposer ma tête sur mon oreiller, et j'attendais le retour de l'homme avec une grande impatience. A la fin il revint et m'assura qu'il avait remis mon billet au docteur Palli en mains propres. J'étais en train de me mettre au lit quand une voix bien connue résonna à mon oreille, et, me retournant, je me trouvai dans les bras de mon ami.

CHAPITRE XXXVII

Le fugitif (suite).

La vue d'un visage familier, le son d'une voix familière sont des cordiaux qu'un homme dans la position où j'étais peut seul apprécier. La première chose que me dit le docteur ne laissa pas d'être un désappointement pour moi, dont le plus grand désir était de me mettre au lit. La maison où je me trouvais n'était pas un lieu sûr d'après le docteur. On parlait déjà dans toute la ville d'un étranger débarqué dans la matinée et qu'on avait vu errant sur la montagne ; or il n'était guère possible que la police ignorât seule ce que tout le monde savait. Maintenant, si l'on faisait des recherches, ce serait naturellement dans le voisinage de l'endroit où on avait vu l'étranger.

« Ne vous alarmez pas, dit avec bonté le docteur, qui prenait pour de l'inquiétude la vexation peinte sur mon visage ; nous vous tirerons de ce mauvais pas ; mais il faut prendre patience et vous laisser conduire. »

Je ne fis aucune observation. Qu'aurais-je pu dire ? Je me préparai à aller où on voudrait.

Ma pauvre hôtesse, qui voyait toutes les peines qu'elle s'était données perdues, avait l'air prête à pleurer. Je ne lui offris pas de l'argent, bien convaincu que tout ce qu'elle avait fait était par pure bienveillance et bon cœur : les actes qui ont une pareille source ne se payent pas.

En secouant cordialement sa main robuste, j'espérais lui faire mieux sentir ma reconnaissance ; je donnai ensuite ma main à son mari, à qui je glissai une petite pièce, contre laquelle je savais qu'il n'aurait pas d'objection, qui était d'ailleurs la rémunération de ses services.

En dehors de la porte, nous trouvâmes plusieurs personnes qui nous attendaient et qui nous suivirent lorsque nous tournâmes le dos à ce que j'avais regardé comme un port de refuge et de repos. La nuit était sombre, le ciel couvert de nuages, et j'étais si accablé de sommeil que je distinguais à peine la route que nous suivions. Tout ce dont je puis me rappeler, c'est que nous longeâmes la colline dans la direction de la ville, où nous évitâmes d'entrer, et qu'après avoir marché quelque temps nous arrivâmes à une tour ronde, qui devait pour le moment me servir de cachette. Le docteur me présenta à un homme, nommé Piétro, qui avait l'air d'un ouvrier et qui allait prendre soin de moi. Je reçus ensuite diverses instructions, entre autres celle de n'ouvrir ma porte qu'en entendant frapper un certain coup, que le docteur répéta plusieurs fois ; et lorsqu'il fut certain que je ne m'y tromperais pas, nous entrâmes dans la tour.

La chambre où je devais habiter, et qui occupait tout le rez-de-chaussée de ma nouvelle demeure, ne contenait d'autres meubles qu'un lit, une table et quelques chaises. Le docteur Palli, que j'avais brièvement instruit, durant le chemin, des circonstances de mon débarquement dans le voisinage, non sans exprimer le doute que mes craintes eussent aucun fondement, me tâta le pouls, m'ordonna de me mettre au lit et me fit une saignée abondante. Après quoi il me souhaita bonne nuit. Je m'endormis tout de

suite et ne me réveillai que lorsque le soleil était déjà fort élevé sur l'horizon. J'étais redevenu moi-même, calme, presque gai, quoique faible.

Les événements des deux derniers jours me semblaient un songe. Cependant, ce que je pouvais distinguer, dans le brouillard moral qui les enveloppait, suffit pour me remplir de honte et de remords : de honte pour le déplorable rôle que j'avais involontairement joué, de remords pour la manière indigne dont j'avais traité le capitaine et son équipage. Mais qu'y pouvais-je faire maintenant? Rien, si ce n'est de saisir la première occasion de les laver de tout reproche et de leur faire connaître un jour ou l'autre mes regrets. Ce fut ce que je fis dès qu'il fut en mon pouvoir de le faire.

Après le déjeuner, pour combattre l'ennui des longues heures, car je n'avais ni livres, ni plume, ni encre, je commençai l'inspection de mon logis. La chambre où j'avais passé la nuit était aussi triste qu'une cellule de couvent. Elle n'avait, autant que je me souvienne, d'autre jour que celui qu'elle recevait par la fenêtre d'un petit escalier tournant qui conduisait à une chambre supérieure exactement semblable à la mienne pour la dimension et l'ameublement. Seulement il n'y avait pas de lit, mais elle offrait à un pauvre prisonnier l'incalculable avantage d'une fenêtre, commandant une fort belle vue du pays environnant. Je passai des heures entières à cette fenêtre. Le déjeuner et le dîner interrompaient seuls mes méditations solitaires. Je ne voyais jamais la personne qui apportait mes provisions; elle les remettait à Pietro, l'homme avec qui le docteur m'avait mis en rapport la nuit de mon arrivée.

Dans la soirée, le docteur venait me voir, mais avec la plus grande précaution. Comme les chiens limiers, la police flairait ses victimes dans l'air. Il importait à ma sécurité que l'éveil ne fût pas donné.

Deux jours se passèrent dans une alternative de sécurité

et d'alarmes. Dans ma situation, il n'était peut-être pas d'épreuve plus pénible à traverser que l'inaction. Dans une lutte, il y a au moins de la vitalité, de l'espérance; mais quoi de plus énervant que de passer des jours entiers sans autre occupation que de regarder le soleil se lever et se coucher, de sentir la stagnation de son propre sang, et de ne pouvoir remuer ni pied ni main pour s'aider soi-même? Un incident que je ne dois pas omettre, et qui arriva bientôt, interrompit toutefois la monotonie de ma nouvelle existence d'une manière aussi brusque que désagréable.

Dans l'après-midi du troisième jour, j'étais monté selon mon habitude dans la chambre supérieure, et j'avais pris ma place accoutumée en face, mais à une certaine distance de la fenêtre, pour jouir du magnifique coup d'œil sans être aperçu moi-même du dehors. Les heures s'écoulaient lentement. Le temps du dîner arriva, mais personne ne parut. J'attendis une heure, puis une autre, et je ne doutai plus que le docteur n'eût quelque cause d'alarme qui l'empêchait de m'envoyer les provisions habituelles. Je me trompais, comme je le sus plus tard, dans cette supposition. Un accident, j'ai oublié lequel, était arrivé au porteur. Je retournai donc dans ma chambre à coucher, et je me jetai sur mon lit dans l'espoir d'apaiser ma faim en dormant. Je retombai en effet dans un léger sommeil dont je fus tiré par un bruit semblable à un coup de canon, et dans le même instant ma chambre se trouva remplie d'une telle poussière que je faillis étouffer. Je ne savais m'imaginer ce que ce pouvait être, lorsque Pietro, qui avait également entendu le bruit, vint voir ce qu'il y avait. Nous montâmes dans la chambre supérieure, et quel fut notre étonnement de voir que le plafond était en partie tombé, précisément à la place où je m'asseyais toujours pour dîner! Je l'avais échappé belle, car si mon dîner était arrivé à l'heure habituelle, j'aurais été infailliblement tué ou mutilé.

Le lendemain matin je fus réveillé par Pietro qui frappait violemment. Je sautai hors du lit, et j'ôtai le verrou de la porte. Pietro paraissait fort effrayé. « Les carabiniers! les carabiniers! » s'écria-t-il en murmurant beaucoup d'autres choses d'une voix tremblante; mais : Les carabiniers! c'était le seul mot qu'il me fût possible de démêler. Sans attendre d'autre explication, je m'habillai en toute hâte, et je m'avançai vers la porte, où Pietro me montra un mur tapissé par une vigne et une haie, derrière l'autre côté de laquelle je trouverais, disait-il, une personne qui m'attendait et que je pouvais suivre sans crainte. Ce n'était ni le lieu ni le moment de discuter et d'hésiter. Je courus à la haie, je la franchis, et je trouvai effectivement derrière un homme qui m'attendait.

Cet homme, que j'appellerai Ercole, aurait été remarquable en tout pays. Il était extrêmement bien proportionné, quoique fort au-dessus de la taille moyenne, et l'expression de sa physionomie, dénotant une énergie de volonté presque brutale, correspondait parfaitement avec la vigueur et l'activité de son corps. Il calma un peu l'alarme excitée par Pietro.

Le docteur Palli, à ce qu'il me dit, avait été appelé devant le commandant de la ville. Fort alarmé de cet appel, il avait, avant d'y obéir, envoyé chercher Ercole, et l'avait chargé de me transférer hors de ce qui ne lui paraissait plus un lieu de sûreté, dans un endroit plus sûr. En cet instant Ercole s'arrêta et me fit remarquer deux carabiniers qui gravissaient la colline en face de laquelle nous nous trouvions. « La police est évidemment en campagne, dit-il, car jamais les carabiniers ne prennent ce chemin. »

Se tournant ensuite vers moi, il ajouta : « Ne vous alarmez pas, monsieur. Je réponds de votre sûreté. Seulement, confiez-vous à moi, et faites tout ce que je vous dirai, si singulier que cela vous paraisse.

Dans l'embarras où je me trouvais, il fallait bien me fier à lui, comme au premier venu qui me promettait

d'agir loyalement à mon égard. Il se remit donc en marche, et je le suivis. Il semblait connaître aussi peu que moi les abords de la ville, autour de laquelle nous errions comme au hasard, montant et descendant la colline, nous approchant et nous éloignant. A la fin, après ce qui me parut plusieurs heures, nous arrivâmes tout à coup dans un petit vallon bien abrité, et apparemment hors de tout risque de la visite des carabiniers. « Il faut, me dit Ercole, vous tenir caché ici jusqu'à la brune, car vous ne pouvez, sans un péril imminent, vous montrer près d'une grande route vêtu comme vous l'êtes. » On se souvient qu'avant de quitter le cutter j'avais ôté mes habits de matelot pour reprendre mes vêtements ordinaires.

La soumission était à l'ordre du jour. Je m'étendis donc par terre, selon les instructions de mon guide, et je me laissai couvrir d'herbes, de broussailles et de feuilles mortes, en un mot de tout ce qui tombait sous la main d'Ercole. Cela fait, il me pria de ne pas bouger, quoi qu'il advint, et il me laissa dans une situation nouvelle assurément, mais aussi peu agréable qu'héroïque, et, dans tous les cas, mal aisée à garder.

D'abord, tout alla assez bien; mais qu'on juge de ma terreur quand deux hommes arrivèrent et se mirent à remuer avec la houe un champ tout voisin. Je n'osais faire le moindre mouvement; je me hasardai à peine à respirer. Le son des houes semblait se rapprocher de moi. A chaque instant je tremblai qu'un malheureux coup ne trahît malgré moi ma présence. Mon corps était littéralement sur la roue, et mon esprit n'était guère plus à l'aise. La sommation reçue par le docteur Palli et ses conséquences possibles occupaient surtout ma pensée. Ma situation précaire, le souci de ma sécurité personnelle, n'étaient rien comparativement à l'idée des embarras et des dangers que j'avais peut-être attirés à mon ami.

Cette sorte de *carcere duro* dura depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Enfin, j'entendis s'éloigner les pas des

hommes qui avaient travaillé pour ainsi dire tout autour de moi, mais je laissai quelques instants encore s'écouler avant de sortir la tête de ma cachette. Il faisait presque nuit. Bientôt la figure colossale d'Ercole reparut.

— Quelle nouvelle du docteur? lui demandai-je avec anxiété. Est-il en sûreté?

— Le docteur est tranquillement chez lui, fut la réponse.

Quel soulagement pour moi d'entendre ces bienheureuses paroles! Je ne me sentis pas plus soulagé en étendant mes membres contractés. Ercole ajouta que l'entrevue entre le gouverneur de la ville et le docteur s'était fort bien passée. La circonstance du débarquement d'un mystérieux étranger débarqué quelques jours auparavant, et qu'on avait vu errer dans dans le voisinage de la maisonnette du docteur Palli, avait conduit la police à supposer que ledit étranger, dont on n'avait plus entendu parler, avait pu y trouver un asile. Qu'un étranger fût toujours suspect et qu'il fallût le surveiller de près, c'était article de foi pour les autorités. La police avait cru devoir en référer au commandant avant d'ordonner des perquisitions chez un homme aussi recommandable et aussi influent que le docteur Palli, à l'abri jusqu'ici de l'ombre d'un soupçon.

Comme mesure préliminaire, le gouverneur avait donc mandé près de lui le docteur pour l'avertir qu'il était de son devoir de déclarer si l'étranger suspect était logé dans sa maison. Le docteur nia formellement le fait et on lui permit de se retirer. Le lendemain, toutefois, son joli casino fut fouillé de fond en comble et du toit à la cave.

Ercole apportait un panier contenant de la viande froide, du pain et une bouteille de vin, qui ne pouvaient venir plus à propos, car je mourais de faim. Le repas expédié, il m'annonça que je pouvais maintenant l'accompagner où il allait, sans courir grand péril. Une longue marche autour de la ville nous conduisit à ce que je sus plus tard

être la demeure de mon nouveau protecteur. C'était une petite maison située au bord de la mer, et dont la porte de derrière ouvrait sur le rivage. Il me conduisit dans une chambre au premier étage, pour le premier moment destinée à mon usage. Je reçus de lui les mêmes instructions à peu près que du docteur le soir de mon installation dans la tour ronde. Je ne devais ouvrir la porte qu'à un signal particulier. En cas de pressant danger survenant en son absence, il m'enseigna l'emploi d'une invention mécanique fort simple et assez ingénieuse, grâce à laquelle je pouvais me sauver par la croisée sans me casser le cou. Cette invention était un grand volet qui, au moyen de gonds très-forts et adaptés à ce dessein, se renversait au bas de la croisée et formait un plan incliné à l'aide duquel on pouvait aisément se laisser glisser à terre. « En cas de surprise, ajouta Ercole, n'essayez pas de prendre la fuite. Ce serait inutile. Gagnez seulement les arbres que vous voyez là-bas, grimpez sur l'un d'eux et restez-y tranquille. Lorsqu'à mon retour je ne vous trouverai pas dans la maison, c'est là que je vous chercherai, et je me charge ensuite de pourvoir à votre sûreté.

La perspective d'avoir à me sauver par la fenêtre et à grimper sur un arbre n'était pas trop rassurante, mais ces précautions à prendre contre le danger et le ton de sincérité dont ces instructions m'étaient données ne me laissaient aucun doute sur la bonne foi et la bonne volonté d'Ercole. On doit se rappeler combien, à l'époque dont je parle, un gouvernement despotique, dirigé par des hommes pleins de préjugés et tremblant pour leurs privilèges, avait démoralisé toutes les classes; j'avais donc à remercier Dieu, comme je le fis, d'être tombé dans de si bonnes mains.

Je dois dire maintenant quelques mots du capitaine. Dès que j'eus quitté le cutter, il retourna à Gênes et alla aussitôt trouver ma famille, fort mortifié et fort embarrassé de l'histoire qu'il avait à lui raconter. Cette histoire

fut que j'étais devenu fou et, très-probablement à l'heure qu'il était, tombé victime de ma propre frénésie ou dans les mains de la police. On conçoit la consternation de ma famille, les angoisses et le désespoir de ma pauvre mère.

Mon plus jeune frère, sans perdre de temps, se procura un autre passeport pour remplacer celui qu'au dire du capitaine j'avais mis en pièce, et il partit pour la ville près de laquelle on m'avait débarqué, pour essayer de découvrir mes traces et voir si l'on pourrait m'être encore utile. En chemin, il rendit visite à mon oncle le chanoine, qui résidait à quelques milles seulement de Ventimiglia, dans l'intention de s'y faire accompagner par le vieillard. Quelle fut la surprise et la joie de mon frère en apprenant que le docteur Palli avait déjà fait connaître à mon oncle tout ce qui s'était passé depuis mon départ du cutter ! Quel bonheur d'apprendre à la fois que j'étais libre, sain d'esprit et de corps et dans un état comparatif de sécurité ! Le voyage de mon frère à Ventimiglia paraissant devenir maintenant inutile, il se rendit facilement aux recommandations du docteur Palli, dont l'avis était qu'il fallait faire le moins de bruit possible autour de moi et qu'il valait mieux éviter toute rencontre entre nous. Mon frère se contenta donc de rester chez mon oncle pour être à proximité des lieux si sa présence devenait nécessaire. Un messager sûr fut expédié au docteur Palli avec le nouveau passeport qui me parvint par Ercole.

Pour la seconde fois, avec l'aide du docteur, on prit des dispositions pour ma fuite en France. Ercole loua un bateau et deux hommes en qui il pouvait avoir, disait-il, une parfaite confiance ; mais comme la police exerçait une plus rigoureuse surveillance que jamais sur les arrivées et les départs, on décida que j'irais à pied jusqu'à Mentone, où je m'embarquerais. Mentone est une des trois villes de la principauté de Monaco, état lilliputien indépendant, enchâssé, pour ainsi dire, comme une perle précieuse, dans la monarchie sarde.

La veille du jour fixé pour mon second départ de mon pays natal, le docteur Palli vint le soir me faire ses adieux, ce qui me fournit l'occasion de le remercier de tout mon cœur et de lui remettre la somme convenue avec les matelots, mais qui ne devait leur être comptée qu'à leur retour et sur un certificat de mon débarquement sain et sauf. Je dois m'estimer heureux de l'avoir vu ce soir-là et d'avoir eu l'occasion d'exprimer ma reconnaissance à un homme qui venait d'être pour moi une seconde providence, car je ne devais jamais le revoir. Paix à sa mémoire.

Tout était prêt, les hommes et le bateau m'attendaient à Mentone, et par la grande route il ne me fallait qu'une heure pour les rejoindre, mais nous avions oublié dans nos calculs le vent et le temps... le malheur voulut qu'un vent violent se levât et soufflât pendant trois jours entiers. Le quatrième jour il s'abattit, et Ercole pensa que nous pouvions partir.

Pour éviter les inconvénients d'une rencontre imprévue, si je l'accompagnais vêtu en bourgeois de Gênes, il m'apporta un vieux chapeau de paille, une veste de bure et des pantalons jadis blancs, mais actuellement d'une couleur indescriptible et rapiécés de tous côtés. Je devais passer pour son neveu, allant avec lui à Nice pour acheter de jeunes plants d'oliviers, ce qui était une raison plausible de notre présence sur la montagne, car, dans sa grande prudence, Ercole avait décidé que nous quitterions la grande route le plus tôt possible, par une traverse plus longue, mais beaucoup préférable pour moi. Nous partîmes vers midi, et après une marche fatigante de neuf heures, nous atteignîmes Mentone. Le soir était venu, mais il faisait encore clair. Ercole me dit de l'attendre dans un bois de jeunes oliviers, près du rivage, et il me cacha de nouveau dans des broussailles, tandis qu'il allait faire une reconnaissance et voir si tout était prêt.

Cette fois je ne l'attendis pas longtemps. Tout allait bien. Les hommes et le bateau nous attendaient à peu de dis-

tance. Nous descendîmes rapidement vers le rivage, et au bout de quelques minutes j'étais à bord. Je n'en avais pourtant pas fini avec les accidents et les mauvais pronostics ; car, dans la hâte que je mettais à m'embarquer, mon pied glissa, et j'eus assez mauvaise chance pour casser une dame-jeanne pleine de vin que les bateliers avaient placée dans le bateau pour leur propre usage. Une seconde fois, au moment de mon embarquement, ces mots me furent adressés , « Mauvais augure, monsieur ! — Au contraire, repartit l'autre batelier, on dit dans ce pays-ci que répandre le vin porte bonheur. »

Cet accident me contraria beaucoup, parce que la perte du vin ne pouvait se réparer dans ce moment-là, et je savais que les bateliers en sentiraient grandement le besoin pendant plusieurs heures qu'ils auraient à ramer. Mais le mal était sans remède, le temps pressait, Ercole déclara qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallut prendre congé de cet homme qui, m'étant parfaitement étranger à moi et aux miens, m'avait montré la bonne volonté infatigable et le dévouement d'un ami. Mon cœur se gonfla au moment où je pressai sa main calleuse dans les miennes et lui laissai, non pas un témoignage de mes sentiments, non pas non plus une rémunération de services qu'on ne saurait acheter ou payer avec de l'argent, mais une indemnité du temps qu'il avait perdu pour moi, car c'était un homme qui gagnait son pain quotidien en travaillant.

Dans cette rapide esquisse d'un des épisodes les plus émouvants de ma vie, je ne puis qu'indiquer à peine les caractères des personnes avec qui je me trouvais momentanément en contact. Il y a certainement beaucoup d'insensibilité, de déloyauté, d'égoïsme dans le monde ; mais, grâce au ciel, il n'y manque pas non plus de cœurs chauds et généreux pour nous encourager dans nos heures de tristesse et nous aider dans nos difficultés. C'est là, du moins, ce que m'apprit ma propre expérience, et je le proclame ici avec reconnaissance.

CHAPITRE XXXVIII

Le fugitif (suite.)

Il faisait une belle nuit, une de ces nuits où tout repose, où les splendeurs de la voûte étoilée sont à demi voilées par de légers nuages floconneux, où, du premier croissant de la lune descend une mince ligne de lumière, qui semble être un sentier vers un meilleur monde.

— Un beau temps! dis-je à l'homme le plus rapproché de moi.

— Malheureusement ça ne durera pas, me répondit-il. Voyez-vous là-bas cette longue ligne blanche comme l'épine dorsale d'un poisson ? Nous aurons bientôt plus de vent que nous n'en voudrons.

Le son régulier des rames qui se plongeaient dans l'eau donnait pour ainsi dire le ton à mes pensées, et ces pensées prenaient une direction beaucoup plus douce et moins accablante qu'on n'aurait pu s'y attendre en ce moment où s'accomplissaient mes adieux à mon pays natal.

Nous voguions en paix et en silence depuis deux heures au moins, lorsque la prophétie du batelier sembla sur le point de se vérifier.

Les noirs et menaçants nuages s'amassaient et il y avait de temps en temps de fortes bouffées de vent. La mer commençait aussi à moutonner. Une heure s'écoula avant que l'homme placé en face de moi rompît le silence.

— Nous sommes enfin arrivés, dit-il.

— En vérité ? m'écriai-je un peu surpris.

— Oui, grâce à Dieu, nous sommes arrivés! répondit-il, en me montrant, à peu de distance à l'avant du bateau, une rivière qui se jetait dans la mer.

— Ne la voyez-vous pas, dit-il, c'est le Var. Vous êtes maintenant en sûreté. Je fixai attentivement les yeux pour pénétrer l'obscurité, et je vis distinctement la rivière. Nous

passâmes devant son embouchure; la violence du courant rendait difficile de débarquer, mais, avec quelques coups de rames de plus, notre bateau accosta le rivage.

J'avais donc atteint le but de mon voyage. J'étais en sûreté. Il ne me restait plus qu'à régler avec les bateliers et à gagner le plus tôt possible Antibes. Je n'avais plus besoin de me cacher. Je pouvais de nouveau marcher la tête lévée, choisir mon chemin, reprendre mon nom.

En pensant à tout cela, je donnai aux bateliers un certificat, signé de moi, déclarant qu'ils avaient rempli leur engagement et sur la présentation duquel on devait leur payer la somme stipulée. Déjà j'avais un pied à terre, l'autre dans le bateau, quand un doute s'éveilla soudain en moi :

— Êtes-vous bien certains, leur dis-je, que ce soit là le territoire français ?

— Plût à Dieu, répliqua l'homme qui n'avait pas encore parlé, en montrant le ciel noir et la mer houleuse, plût au ciel que nous fussions de retour chez nous, aussi sains et saufs qu'il est vrai que vous êtes en France.

— Quel chemin dois-je prendre? demandai-je alors tout à fait rassuré.

— Après avoir quitté le rivage, dit le même homme, tournez à gauche et allez tout droit jusqu'à ce que vous arriviez à un bouquet d'oliviers. La route d'Antibes est tout près.

Je tirai une pièce d'or de ma bourse et je la lui donnai en disant : Dieu vous garde et vous accorde un bon voyage! Voilà pour boire à ma santé et à mon heureux débarquement quand vous serez de retour chez vous. Je les quittai ensuite le cœur gros, car c'étaient encore des compatriotes. J'allais désormais me trouver au milieu des étrangers.

Je ne saurais dire l'heure qu'il était précisément. Il pouvait être minuit ou un peu plus tard. Tout autour de moi était sombre et lugubre. Les faibles rayons de la lune

qui descendait rapidement ne faisaient que rendre les ténèbres visibles. Je marchai quelque temps devant moi, cherchant avec inquiétude la touffe d'oliviers indiquée, et, croyant enfin l'apercevoir, je hâtai le pas. Je ne remarquai pas sans étonnement l'extrême humidité du terrain, où j'enfonçai jusqu'à la cheville à chaque pas. Quand j'atteignis les arbres, je trouvais que c'étaient des tamarins et non des oliviers. L'instant d'après, la mer était devant moi, tout contre moi. Je m'arrêtai tout embourbé. Comment cela se faisait-il? J'avais dû prendre trop à gauche. Faisant retraite du bord de la mer dans une direction oblique, j'appuyai à droite, et en quelques secondes j'arrivai à la rivière. Chose étrange, car j'avais certainement laissé cette rivière derrière moi!

Il n'y avait qu'une explication possible, et, malgré le témoignage de mes sens, je m'en contentai. Dans tous mes tours et détours, j'avais sans doute entièrement dévié de la direction indiquée et j'étais revenu, sans m'en apercevoir, à mon point même de départ. Maintenant, si je tourne le dos à la rivière et si je marche en suivant une ligne diagonale, je ne puis manquer d'entrer en France. Je fis donc cela; mais en quelques minutes, hélas! la rivière me barra de nouveau le passage. Bon Dieu! suis-je donc l'objet d'une hallucination, ou y a-t-il deux rivières? De nouveau plongé dans une situation d'esprit voisine de la folie, je courus à droite, puis à gauche, et de tous côtés, repassant vingt fois sur chaque pouce de terrain dans toutes les directions. De l'eau, de l'eau, partout de l'eau! Le doute n'était plus possible. Les misérables! comme ils m'avaient trahi!

A quelques centaines de pas de la mer, le Var se divise et forme une petite île, qui, autant que je m'en souviens, a la forme d'un triangle dont la mer est la base et les deux embranchements de la rivière les deux côtés. Je me trouvais sur ce triangle complétement entouré d'eau, et dans une position assez critique, Dieu le sait! Un rayon

d'espérance traversa soudain mon esprit. Il devait y avoir un pont ou un bac. Les bateliers avaient peut-être oublié de me le dire, et, dans ma précipitation, je ne l'avais as aperçu. Mais la plus minutieuse inspection, depuis le bord de la mer jusqu'à la jonction même des deux bras de la rivière, me convainquit bientôt qu'au moins il n'y avait pas de pont. Bien loin cependant, tout près de la rive opposée, je vis quelque chose de noir se mouvoir sur l'eau. Mon cœur bondit. « Holà! ho! ici la barque! » Aucune réponse n'interrompit le silence. Je braquai de nouveau les yeux sur l'objet que j'avais vu bouger, pour distinguer ce que c'était réellement, et je finis par découvrir que ce que j'avais pris pour une barque n'était que le reflet dans l'eau d'un arbre du bord opposé, arbre dont le vent faisait onduler les branches. Il n'y avait ni pont ni bac, et j'avais devant moi une rivière immense. La réalité toute nue m'apparaissait face à face.

Oh! combien ces hommes avaient été cruels de me tromper ainsi, car ce ne pouvait être par ignorance de la localité! Comment admettre cette ignorance chez des hommes que leur métier de contrebandiers amenait constamment sur cette côte, dont le moindre accident devait leur être familier? Non, ils avaient agi avec la pleine conscience de ce qu'ils faisaient, et, pour hâter d'une heure peut-être leur retour dans leurs propres foyers, ils n'avaient pas hésité à mettre la vie d'un de leurs semblables dans le plus imminent péril.

C'était un terrible moment. « Ceux qui font du mal aux autres, dit quelque part Manzoni, ne sont pas seulement responsables du tort direct qu'ils leur causent, mais encore des mauvais sentiments qu'ils font naître dans leurs victimes. » J'éprouvai la vérité de la remarque en cette occasion, où je sentis les pires passions de l'hnmanité s'allumer en moi. Des flots d'amertume et de haine inondaient mon cœur; des imprécations, des malédictions sauvages se pressaient sur mes lèvres; je tournais dans mon étrange

prison comme une bête féroce dans sa cage, et j'interpellais les traitres comme s'ils étaient là. Comme ils avaient bien mérité la bénédiction dont je les avais gratifiés en les quittant ! Et je riais tout haut et mon rire résonnait d'une facon étrange, effrayante, à ma propre oreille. Mais il vaut mieux taire mes pensées et mes paroles en ce moment-là. Il suffit de dire que je me haïssais et me méprisais moi-même en songeant que j'appartenais à la même race que ces mécréants.

Attendre patiemment l'arrivée du matin dans cet at de tourment, entre la vie et la mort, me devint tout à fait impossible. Advienne que pourra, il me faut sortir d'incertitude. Essayons de traverser la rivière. Et si je péris dans cette tentative? Eh bien, j'en aurai au moins fini avec la souffrance. Sans autre délibération, j'entrai dans le torrent bouillonnant. Le courant était très-impétueux, et malgré tous mes efforts, à une très-courte distance du bord, je sentis que j'allais perdre pied. L'amour de la vie, qui s'attache aux hommes au milieu des plus grandes souffrances, me parlait haut et me disait que je risquais cette vie sans une seule chance de salut, et que ce n'était pas le moment, lorsque tout était enseveli autour de moi dans les ténèbres, pour tenter le passage d'une rivière. Je regagnai donc le bord, non sans peine, et je m'y assis pour attendre le point du jour. Le bain que je venais de prendre, l'eau étant extrêmement froide, avait produit un très-bon effet en me rendant mon empire sur moi-même.

Mes pensées, dans cette heure lugubre, étaient solennelles et telles qu'il convenait à un homme au bord du tombeau. Je pensais à tous ceux que j'avais si tendrement aimés. J'évoquais leur image; je leur adressais un silencieux et tendre adieu. J'essayais de me mettre dans un état d'esprit approprié à ma situation matérielle, c'est-à-dire que j'aurais voulu, comme un mourant doit le faire, me sentir en paix avec tout le monde, en paix avec Dieu. J'aurais voulu pardonner même à ceux qui, sans aucun

motif, m'avaient condamné à cette lente agonie, et je crois sincèrement que je leur pardonnai.

Ainsi se passa le reste de la nuit. Le vent soufflait avec force, et il y avait des averses qui, trempé comme je l'étais déjà, jusqu'au-dessus des genoux, me glaçaient d'un froid mortel. De temps en temps un goëland planait au-dessus de ma tête assez près pour éventer mon front de ses lourdes ailes, et poussait un cri sauvage, comme étonné et irrité de voir son domaine envahi par une créature humaine.

Par bonheur j'avais sur moi quelques cigares qui, se trouvant dans une poche contre ma poitrine, avaient échappé à l'eau, et je ne cessai guère de fumer. Un fumeur d'habitude et endurci peut seul comprendre le soulagement que je tirais de cette occupation. Avec un cigare je me sentais moins seul dans ce lugubre lieu. Ce cigare me réchauffait, et c'était, pourquoi ne pas le dire? comme un ami pour moi. Par degrés, l'obscurité profonde commença à faire place à la brume grisâtre qui précède l'aube du jour. Cette brume, à son tour, s'évanouit, et une longue ligne d'un blanc jaunâtre marqua l'horizon à l'orient. Une froide brise agita les feuilles des arbres; le gazouillement des oiseaux et le bourdonnement des insectes, si agréables à l'oreille dans la solitude, annonçaient que la nature se réveillait pour saluer le jour naissant.

Qui n'a pas remarqué par sa propre expérience comment la sombre tristesse qui pesait sur nous et voilait toutes nos pensées durant la nuit, se dissipe graduellement à la clarté du jour, et comment avec les splendeurs du soleil levant, les premiers concerts des oiseaux et la fortifiante brise du matin, semble naître en nous un nouvel esprit d'espérance, d'amour et d'énergie pour lutter et vaincre?

Il en fut ainsi pour moi, et je me préparai avec un nouveau courage à tenter une seconde fois le passage de la rivière. C'était une tentative presque désespérée, mais tout

bien considéré, je n'avais pas d'autre chance de salut. Le hasard pouvait faire, il est vrai, qu'un bateau passât assez près pour distinguer mes signaux. Peut-être encore parviendrais-je à me faire entendre de quelqu'un placé sur l'autre bord de la rivière; mais je fus complétement détourné de l'une ou l'autre de ces deux tentatives par la réflexion que ce serait une arme à deux tranchants dans mes mains, car j'avais autant de chances d'être vu ou entendu de la rive sarde que de la rive française. Il se pourrait qu'on fût plus pressé de me capturer que d'accourir à ma délivrance. Étais-je bien sûr d'ailleurs de ne pas me trouver encore sur le territoire sarde? Cette dernière hypothèse me décida à ne pas rester plus longtemps où j'étais. En dépit donc du danger qu'il y avait à traverser cette impétueuse rivière, inexpérimenté comme je l'étais, je me décidai à ne pas reculer davantage. Seulement je fis de mon mieux, par une soigneuse inspection de ladite rivière depuis l'endroit où elle se jetait dans la mer jusqu'à la jonction de ses deux embranchements, pour me rendre bien compte de ses particularités, de ses points les plus dangereux et de l'aide à tirer de ses accidents.

Le lit du Var était très-large, mais presque à demi desséché. Ce qu'on pouvait rigoureusement appeler la rivière gisait dans ce lit comme un long serpent tortueux ou plutôt comme plusieurs serpents, et l'eau ainsi ramassée avait toute la force et offrait tous les dangers des torrents. Elle se précipitait avec une vélocité effrayante le long du bord où je me tenais debout, et à en juger par ce que je pouvais voir, il en était de même sur le bord opposé. Je choisis l'endroit le plus rapproché possible de celui où la rivière se séparait en deux, ce point étant le plus éloigné de la mer où je devais surtout craindre d'être entraîné.

Il ne fallait pas songer à traverser en ligne droite un pareil courant. Mon plan consistait donc à suivre une ligne oblique qui, je l'espérais, me permettrait de gagner

25

l'une ou l'autre des bandes de terre ferme qui séparaient les eaux. J'espérais ainsi pouvoir recruter des forces et reprendre haleine pour accomplir le reste du trajet. Comme je devais m'attendre à une lutte, et à une lutte sérieuse, il était bon de prendre quelques mesures préliminaires. Je mis ma bourse et mon passeport dans mon chapeau, que je fixai le plus solidement possible sur ma tête, au moyen de ma cravate nouée sous mon menton; dans la crainte d'être embarrassé par mes pantalons, qui étaient assez larges, je les relevai au-dessus des genoux, et j'entourai chaque jambe d'un mouchoir de poche.

Comprenant maintenant tout le danger de ma précipitation de la veille, je descendis avec la plus grande précaution dans la rivière bondissante. Je croyais avoir pu apprécier déjà la force et la rapidité de ses eaux, mais, quand j'en fis tout de bon l'expérience, mon cœur faiblit. L'eau avait à peine atteint mon genou quand je sentis que je perdais pied. Je fis des efforts surhumains pour tenir bon, mais, — efforts inutiles, — la rivière grossissait et s'approfondissait tout autour de moi. Alors je rassemblai toutes mes forces et plongeant résolûment en avant, j'essayai de nager; mais je ne gagnais pas un pouce dans la direction que je voulais prendre. L'instant d'après je tournoyais et j'étais emporté comme une paille sur la surface de l'eau. Cependant je conservais ma présence d'esprit, et voyant que j'approchais d'une petite langue de terre ou plutôt d'un tas de pierres en forme de pyramide, que j'avais remarqué du bord, je fis un effort désespéré pour m'y cramponner. Il n'était qu'à une longueur de bras. Je tendais tous mes nerfs et tous mes muscles pour l'atteindre. Vaine lutte! vain espoir! Le Var me chassait devant lui dans sa course furieuse, insensée. Je voyais la mer à peu de distance, et criant d'une voix étouffée : « O ma mère! » je me crus perdu.

Autant que je me le rappelle, je n'avais plus, après ce

dernier cri d'angoisse, qu'à moitié conscience de moi-même, et je ne souffrais plus. Soudain j'éprouvai une secousse qui m'ébranla depuis la plante des pieds jusqu'au crâne. J'ouvris les yeux ; j'étais sur l'extrême bord d'un tourbillon furieux. J'essayai de gagner pied ; mais le courant me renversa encore ; animé cependant d'une nouvelle espérance, je luttai pour me tirer de ce dangereux voisinage. Vaincu coup sur coup dans cette lutte, je n'en sentais pas moins, à chaque échec, que j'avais un terrain plus solide sous moi. Enfin je parvins à un bas-fond, et lorsque je pus me tenir debout, je vis que l'endroit du bord que j'avais voulu atteindre ne se trouvait plus qu'à quelques brasses de moi, et j'y arrivai avec une facilité comparative. M'élançant alors hors de l'eau : « Merci, mon Dieu ! » m'écriai-je, et je retombai épuisé.

CHAPITRE XXXIX

Conclusion du voyage et du récit.

La première chose que je fis, après avoir un peu recouvré mes esprits, fut de tâter si mon chapeau était encore à sa place. Fort heureusement la cravate avec laquelle je l'avais attaché n'avait pas cédé comme les mouchoirs noués autour de mes genoux, et je possédais encore ce qui était pour moi de la plus haute importance, ma bourse et mon passeport. Mes souliers étaient partis, et avec eux la moitié de mes bas. J'avais les mains et les pieds tout meurtris et tout ensanglantés. Curieux de savoir comment j'avais échappé, quand je croyais tout perdu, je me mis à regarder le Var, et avec un peu de réflexion, je compris ce qui me semblait d'abord tenir du miracle. Je vis que la rivière faisait un coude très-brusque à l'endroit où j'avais senti le choc de la terre, et que c'était à la furie et à l'impétuosité même du courant, venant se heurter contre

cet obstacle, que je devais la vie. Par le fait j'avais été lancé hors de ce courant comme une pierre par le sabot d'un cheval au galop. Cinq minutes plus tard j'étais infailliblement entraîné à la mer.

Mais bientôt le son et la vue des eaux rapides et mugissantes me devinrent insupportables, impression dont je ne pus me défaire pendantbien des années, et je m'enfuis précipitamment, comme si j'échappais à l'étreinte meurtrière d'un ennemi.

Mes vêtements, on peut le supposer, étaient dans un pitoyable état, trempés d'eau, déchirés, souillés de vase. Il y avait à proximité quelques buissons et quelques arbustes auxquels j'en suspendis une partie pour les faire sécher ; mais il tomba tout à coup une averse, et ne voyant guère moyen d'atteindre mon objet, je repris mes effets humides en me tenant pendant quelques minutes sous des branches d'arbres entrelacées de manière à former un abri contre la pluie et le soleil. Cette circonstance me consola un peu, en m'indiquant que je n'étais pas loin des habitations des hommes.

L'averse passée, je m'étais mis en marche, lorsque j'aperçus à une petite distance un homme avec un fusil à la main, qu'à son attitude et à son costume je pris pour un chasseur.

Ma première impulsion fut d'aller à lui et de réclamer son assistance ; mais l'expérience de la veille m'avait rendu défiant. J'hésitai et m'arrêtai. L'homme, qui m'avait aperçu de son côté, vint rapidement à moi et me dit :

— Qui êtes-vous ? que faites-vous ici ? où sont vos compagnons ?

— Quels compagnons? lui demandai-je, étonné de la rudesse avec laquelle il me questionnait ; je n'ai pas de compagnons. Ce que je fais, vous le voyez. Je tremble de froid et de faim.

L'homme ne me répondit pas tout de suite, mais avec son fusil complétement armé, il se mit à regarder autour

de lui, dans les buissons et les broussailles, comme s'il s'attendait à découvrir quelqu'un ou quelque chose qui y serait caché.

— Mais comment êtes-vous venu ici ? me demanda-t-il en se rapprochant de moi après cette inutile perquisition.

— J'ai traversé le Var.

— Vous n'avez pu faire cela tout seul...

— Certainement, répliquai-je.

— Et quel motif aviez-vous pour courir un pareil risque ?

Je compris alors que je n'avais pas affaire à un chasseur, mais à un garde-côte.

— Je me suis enfui de l'autre côté, lui dis-je, pour des motifs politiques.

Selon toute apparence, mes réponses furent loin de satisfaire le garde-côte, car il continua de me regarder d'un œil soupçonneux. A dire vrai, je devais avoir un air de Robinson Crusoé de nature à justifier quelque défiance.

— Venez avec moi, me dit-il enfin d'un ton peu courtois, et il prit les devants d'un pas assez vif. Je le suivis de mon mieux avec mes pieds meurtris et saignants auxquels il ne fit pas attention ou dont il n'eut pas pitié.

Après un quart d'heure de marche environ sur un terrain marécageux, mais couvert de buissons rabougris et de verdure, nous atteignîmes une grande route. Là je vis devant moi le petit village de Saint-Laurent du Pont et le pont du Var, qui est la ligne de démarcation entre la France et la Sardaigne. Ce fut avec un singulier mélange de plaisir et de crainte que je mesurai de l'œil la courte distance qui me séparait de l'échafaud. Après tout, pensai-je, il y a quelque chose de bon dans les délimitations des États. Nous entrâmes dans un petit édifice en bois où il y avait quatre ou cinq employés des douanes, dont l'un

m'offrit un peu d'eau-de-vie de sa gourde, offre que j'acceptai de grand cœur.

Mon guide parla alors à celui qui semblait être le plus élevé en grade. Mais, après avoir écouté le récit de ma capture, ce dernier répliqua d'une voix brusque :

« Ce n'est pas mon affaire, allez trouver le maréchal des logis. »

Nous nous dirigeâmes alors vers la caserne des gendarmes, et nous rencontrâmes chemin faisant plusieurs personnes, entre autres des journaliers et des soldats. Je remarquai avec surprise et mortification que j'étais un objet de curiosité pour tous, de sympathie pour aucun. Le maréchal des logis se tenait à la porte de la caserne. Dès qu'il nous vit approcher, il s'écria :

— Une prise matinale! encore un contrebandier, bien sûr.

— Il se donne pour un réfugié politique, répondit mon conducteur.

— Il en a tout l'air, en vérité, reprit le maréchal des logis en haussant les épaules. Je vois ce que c'est. Encore de la chair à canon pour Alger.

Les déserteurs qui se rendaient sur le territoire de la France étaient, à cette époque, envoyés en Afrique et incorporés dans la légion étrangère. Ne comprenant pas d'abord ce qu'il voulait dire, je ne relevai pas ses paroles.

Le garde-côte s'en alla alors et le maréchal des logis me servit d'escorte. Je le classai tout de suite parmi cette espèce de fonctionnaires qui croient que l'arrogance et le ton bourru donnent de l'importance à leur emploi. Nous entrâmes bientôt dans une maison de chétive apparence et à un seul étage.

— Veuillez vous faire connaître à M. le maire, me dit mon nouveau guide d'un air très-important.

Le digne maire était occupé à raccommoder une cage d'oiseau.

— Qu'y a-t-il de nouveau? dit-il en prenant son masque officiel et plissant son front dès qu'il me vit entrer.

— Un déserteur que je vous amène, répliqua sans hésiter le maréchal des logis.

Cette fois, ses paroles étaient assez claires. Je ne pouvais plus douter qu'elles ne s'appliquassent à moi.

— Monsieur le maire, m'écriai-je d'un ton animé, je ne suis pas un déserteur, comme vous pouvez vous en convaincre aisément vous-même, si vous voulez bien prendre la peine de regarder mon passeport.

Le maréchal des logis parut à la fois surpris et désappointé de me voir muni d'un passeport. Le maire le lut et l'examina tout à son aise, levant de temps en temps les yeux pour s'assurer de l'exactitude du signalement.

— Ce passeport n'est pas en règle, dit-il enfin; je n'y vois pas le visa du consul de France à Nice.

L'objection était ridicule.

— Si j'avais eu le temps et le loisir d'aller à Nice et d'y faire viser mon passeport, répliquai-je, je ne me serais pas amusé à traverser le Var au risque de ma vie.

— Votre passeport dit : teint coloré, interrompit le maréchal des logis, qui regardait le document par-dessus l'épaule du maire, et vous êtes jaune comme un serin. N'essayez pas de nous tromper. Aussi vrai que j'existe, vous êtes un déserteur.

Le signalement de l'ami qui m'avait procuré le passeport à Gênes concordait très-bien avec le mien, le teint excepté. Je ne voulais pas répondre directement au maréchal des logis, et, me tournant vers le maire, je lui dis :

— Ayez la bonté de considérer que le péril auquel je viens d'échapper est une assez bonne raison pour que je n'aie pas le teint frais en ce moment, sans tenir compte que je n'ai pas mangé depuis vingt-quatre heures et que je suis trempé jusqu'aux os. Ma pâleur, il me semble, n'a rien d'étonnant.

Mes arguments et mon accent pour les faire valoir parurent produire une certaine impression sur le maire; mais il était évidemment intimidé par la présence du maréchal des logis.

— Écrivez votre nom, mè dit-il d'un ton brusque en me donnant une plume et un morceau de papier. J'écrivis mon nom, qu'il compara attentivement avec la signature que j'avais mise moi-même sur le passeport aussitôt la réception.

— Maintenant, ajoua le maire, racontez-moi dans tous leurs détails les circonstances qui vous ont contraint de quitter votre pays natal.

Je lui dis qu'un de mes frères et plusieurs de mes amis intimes ayant été jetés en prison à cause de leurs opinions politiques qui avaient porté ombrage au gouvernement, on m'avait conseillé de passer à l'étranger pendant quelque temps.

Le maire prit note de tout ce que je disais.

— Il me semble qu'en pareille circonstance je ne puis refuser ma signature, dit-il enfin avec un soupir et un regard qui implorait le gendarme.

— Si vous êtes satisfait, répliqua celui-ci, malgré la différence du teint, je n'ai plus rien à dire.

— Voyons vos mains, s'écria soudain le maire. Je les lui tendis. Il les examina en tout sens, les tâta et invita le maréchal de logis à en faire autant. Ils cherchaient, je suppose, les callosités que produit toujours le maniement du fusil.

— Vos poches sont-elles bien garnies, mon cher monsieur? me demanda encore le maire en jetant un regard d'intelligence au maréchal des logis.

Je le regardais d'un air étonné sans répondre.

— Avez-vous quelque argent ?

— Oui.

— Voyons-le.

Je tirai ma bourse, qui malgré les diverses brèches que

j'y avais faites, était encore assez pleine, et j'en versai le contenu sur la table devant laquelle le maire était assis.

Le maire leva les mains, comme pour dire : « C'est plus que suffisant ! » Il signa tout de suite mon passeport, et il ajouta : — Vous pouvez vous vanter de votre bonheur tout le temps de votre vie. Un homme qui a échappé au gibet en Piémont, et qui a traversé sain et sauf à la nage le Var dans cette saison doit être né sous une heureuse étoile. Il me fit ensuite un court salut que je lui rendis et je sortis fort content.

La politesse soudaine du maire, le ton amical et presque enjoué de ses dernières paroles, contrastaient assez plaisamment avec ses manières rébarbatives et peu cérémonieuses pendant la première partie de notre entrevue. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire sous cape et de fredonner à part moi l'air de Figaro : « *All' idea di quel metallo !* »

Pendant la scène que je viens de décrire et qui se passait dans une salle au rez-de-chaussée, dont les fenêtres ouvertes donnaient sur la rue, une foule de personnes s'étaient rassemblées. Au milieu de cette foule se trouvait un employé de la douane, dont la physionomie et les gestes indiquaient un état de vive excitation. Les exclamations qui lui échappaient et que je pouvais entendre exprimaient hautement son indignation de la manière dont on me traitait et sa sympathie pour moi.

Dès que je fus sorti, il vint à moi, me secoua cordialement la main et me dit d'avoir bon courage. Nous fûmes tout de suite amis. Fenouil, il s'appelait ainsi, avait un excellent naturel, un cœur chaud, et environ cinquante ans. C'était une de ces créatures heureusement organisées, pour qui l'infortune et le besoin d'aide sont la plus forte des recommandations. Il m'offrit ses services avec un regard et un accent qui me firent sentir que je ne pouvais mieux reconnaître sa bienveillance qu'en les acceptant.

— Avant tout, lui dis-je, il me faut une paire de souliers.

— Nous les aurons bientôt, répondit Fenouil.

Je croyais qu'il allait me conduire dans une boutique, mais ce fut dans son pauvre petit logement qu'il me mena, et, malgré tout ce que je pus dire, il me força d'accepter une paire de ses propres souliers et de les mettre immédiatement. C'étaient des souliers d'un cuir rougeâtre, à semelles épaisses, qui, certainement, ne me chaussaient pas trop bien, et pourtant elles me firent plus de plaisir que les plus coûteuses et les plus irréprochables chaussures que j'aie jamais portées. J'aurais volontiers acheté une paire de bas et quelques autres effets, mais je n'osai en parler, de peur que mon nouvel ami ne me forçât d'endosser une de ses grandes capotes de douanier.

Après m'avoir ainsi pourvu du plus indispensable, Fenouil me conduisit dans la meilleure auberge du village, et tandis qu'on préparait l'omelette au lard, j'écrivis quelques lignes prudentes à Alfred, non pas toutefois à son adresse, pour lui faire savoir que j'étais enfin parvenu en France. Nous étions fort heureusement pourvus, Fenouil et moi, d'excellents appétits, sans quoi nous aurions moins savouré notre frugal repas.

La diligence de Nice à Antibes ne passant que dans une heure, je crus qu'il valait autant me sécher au soleil moi et mes vêtements que de rester à me glacer dans la misérable salle d'un misérable cabaret. Dès que j'arrivai sur la route, je devins le centre d'un groupe de personnes curieuses d'entendre le récit de mes aventures et de savoir les détails de mon passage du Var. Presque aucun de mes auditeurs ne voulait croire que j'eusse accompli tout seul et sans assistance un pareil exploit. Quelques-uns même n'hésitèrent pas à exprimer ouvertement leur incrédulité. Comment auraient-ils pu se persuader en effet que, ne connaissant pas du tout leur rivière, j'avais non-seulement tenté, mais accompli une entreprise devant laquelle recu-

lerait le plus hardi des contrebandiers dans cette saison de l'année?

Fenouil, regardant ces incrédules d'un air de mépris peu déguisé, leur demanda s'ils prenaient ce monsieur pour une poule mouillée; mais tout en écoutant la discussion, j'étais saisi, je l'avoue, d'une sorte de panique rétrospective, car je l'avais échappé de l'épaisseur d'un cheveu.

Sur ces entrefaites, que vis-je arriver, le sourire sur les lèvres, et le chapeau à la main? Mon persécuteur en personne, le maréchal des logis. Il venait me féliciter sur mon heureuse traversée du Var et me priait de lui pardonner le rôle désagréable auquel l'avait contraint le sentiment du devoir. Son discours eut pour péroraison la prière de lui donner de l'or en échange de deux cents francs d'argent. Je n'hésitai pas à lui complaire; mais j'eus réellement peur d'être dépouillé de tout mon or quand de pareilles demandes me furent faites par d'autres employés du gouvernement.

Fenouil m'expliqua cette préférence pour l'or, qui me semblait assez étrange de la part des employés du pont Saint-Laurent; mais j'ai entièrement oublié son explication. L'arrivée de la diligence coupa court à ce nouveau genre de trafic.

Fenouil écrivit au crayon sur un morceau de papier : « Pierre Fenouil, préposé des douanes de la brigade de Saint-Laurent (Var). Si jamais un pauvre employé des douanes peut vous être utile!... » dit-il, en me présentant le morceau de papier et sans pouvoir ajouter un mot de plus. Je pressai sa main dans les miennes, trop ému moi-même par la sincérité de ce bon cœur pour pouvoir parler. « Adieu! adieu! » et la diligence se mit à rouler. Dieu te récompense, pauvre employé des douanes! car ton cœur aurait fait honneur à un maréchal de France. Ton autographe est plus précieux pour moi que ne le seraient ceux des plus grandes célébrités européennes, et je le garderai religieusement jusqu'au dernier jour de ma vie.

A Antibes, je me procurai des bas et une blouse, et j'eus toutes sortes de grâces à rendre à la maîtresse de la poste. Ce fut comme une mère pour moi; ce qu'elle crut ou ce qu'elle soupçonna, elle le garda pour elle; mais elle voulut baigner et panser elle-même mes pieds meurtris et déchirés, en véritable femme, pleine de sympathie et de compassion pour la souffrance, sous quelque forme qu'elle se présente.

Mon costume cependant devait avoir quelque chose de grotesque, car le lendemain, quand je descendis de la diligence à Marseille, ma vue excita une vive hilarité parmi les spectateurs, dont l'un dit, en me montrant du doigt : « Le drôle de corps ! Parions qu'il vient se marier ! »

Ma réception à l'hôtel du Midi, où je demandai une chambre, me confirma dans cette croyance, et me fit sentir la nécessité de me pourvoir immédiatement d'un costume moins remarquable. J'entrai donc chez un chapelier, chez un bottier, et dans un magasin d'habillements confectionnés. Une heure après, j'étais de nouveau vêtu en homme du monde. Le seul habillement que j'eusse trouvé à ma taille était tout noir. Je semblais donc être en deuil.

Je me hâtai d'aller voir Fantasio. Il me reçut comme un ami bien cher qu'il désespérait presque de revoir de ce côté du tombeau. Avant de quitter Gênes, j'étais parvenu à l'informer de mon arrivée possible à Marseille dans quelques jours. Plus d'une semaine s'étant écoulée sans qu'il me vît ou reçût de mes nouvelles, il en avait conclu que ma tentative de fuite avait échoué et que j'étais tombé dans les mains de la police. Grande fut donc sa joie de me voir sain et sauf, et grande la mienne de me retrouver une fois de plus près d'un ami de cœur.

Mais cette joie fut bientôt troublée par la vue du terrible changement qui s'était opéré dans les traits de Fantasio. Il avait l'air si pâle, si dévoré de soucis, l'œil si hagard ! Il n'était plus que l'ombre de lui-même.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je. Vous paraissez bien souffrant.

— Oh! ce n'est rien du tout, bégaya Fantasio. J'ai été très-inquiet à votre sujet, et... Il s'arrêta. J'hésitai aussi à parler. Enfin, je lui dis : « Y a-t-il de mauvaises nouvelles de Gênes? » Fantasio essaya de répondre, mais il ne leput et détourna la tête. « Au nom du ciel! m'écriai-je, ne cherchez pas à me tromper. Dites-moi ce qui est arrivé. César? mon frère?... »

Fantasio se cacha le visage et sanglota tout haut.

Je compris tout... Dieu de miséricorde! César n'était plus!

NOTE DES ÉDITEURS

Les pressentiments de Lorenzo, quant à la destinée de son frère, ne s'étaient que trop réalisés; parmi les personnes connues du lecteur, César ne fut pas la seule victime. Le pauvre Sforza avait été fusillé. Les deux associés de Vittorio, Miglio en était un, le furent également. Vadoni fut condamné à un emprisonnement perpétuel, Lazzarino à dix années de détention solitaire dans une forteresse.

Le mystère qui enveloppait la destinée de Vittorio ne s'éclaircit que quelques mois plus tard. On sut alors qu'il était prisonnier à Bologne. Ceci demande une explication : —Dans la matinée du jour qui précéda l'arrestation des principaux conspirateurs, Vittorio fut appelé devant son colonel, arrêté à l'improviste, jeté dans une chaise de poste et conduit sous escorte jusqu'aux frontières des États romains, où il était né. Par cette manière de procéder, sommaire et rigoureuse en apparence, le brave officier parvint, sans trop se compromettre, à sauver au moins

la vie de son jeune subordonné, pour qui on lui savait une estime spéciale.

Le comte Alberto et Alfred ne furent pas molestés. Adriano Stella, qui se trouvait absent de Gênes au moment des arrestations, eut bon soin de se tenir à l'écart.

Plus d'un beau jeune homme, surtout parmi les militaires, dont le nom n'a pas été cité dans ces pages, Vochieri, par exemple, fut fusillé à Alexandrie et à Chambéry. D'autres furent emprisonnés pour toute leur vie ou pour des périodes variant de dix à vingt années. Un plus grand nombre parvint à fuir à l'étranger.

FIN.

TABLE.

Paris.—Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.